BATAILLES & BLINDÉS
HORS SÉRIE
N°21

BATAILLES & BLINDÉS

ISSN 1950-8751

HISTOIRE DE LA GUERRE MÉCANISÉE ET DES ENG[illegible]MILITAIRES

PANZER KNACKER

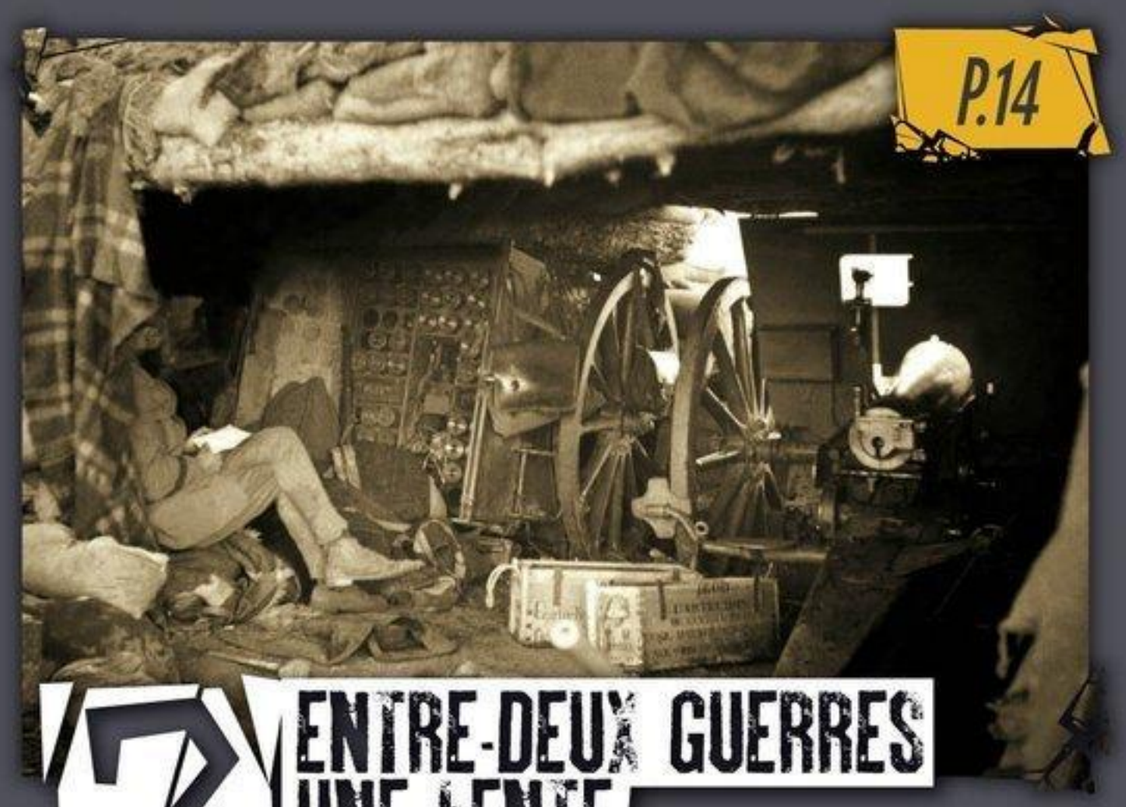
HISTOIRE DU COMBAT ANTICHAR ALLEMAND 1939-1945

PANZER KNACKER

SOMMAIRE

P.4

INTRODUCTION
DAVID CONTRE GOLIATH



P.14

2 ENTRE-DEUX GUERRES UNE LENTE EVOLUTION

P.6

1 1916-18 : NAISSANCE DE LA DEFENSE ANTICHAR ALLEMANDE

P.18

3 L'EPREUVE DU FEU

Magazine hors-série édité par
Caraktère SARL
3 120, route d'Avignon
13 090 Aix-en-Provence - France
SARL au capital de 40 000 euros
RCS de Marseille 450 657 168

www.caraktere.com

Rédaction : 09 66 02 34 75
Service Commercial : 04 42 21 06 76
Télécopie : 09 70 63 19 99
info@caraktere.com

Service des ventes et réassort : *à juste Titres*
Téléphone : 04 88 15 12 40

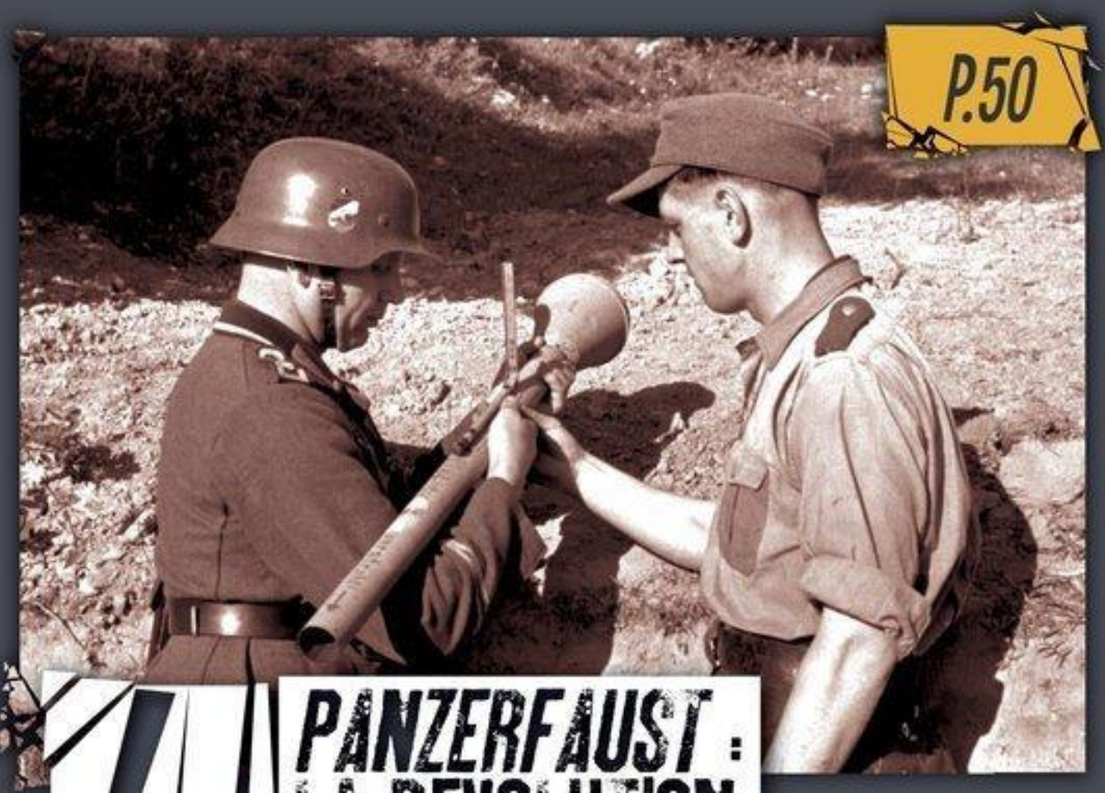
ISSN : 1950-8751
Commission paritaire : 0415 K 86317
Dépôt légal (BNF) : à parution

Directeur de la publication
et rédacteur en chef : Y. Kadari
Secrétaire de rédaction : Y. Mahé
Correctrice : B. Watellier
Direction artistique : A. Gola
Infographie : A. Giancaterina - M. Mioduszewska
B. Drenec
Relations clients : F. Sintive

HISTOIRE DU COMBAT ANTICHAR ALLEMAND 1939-1945

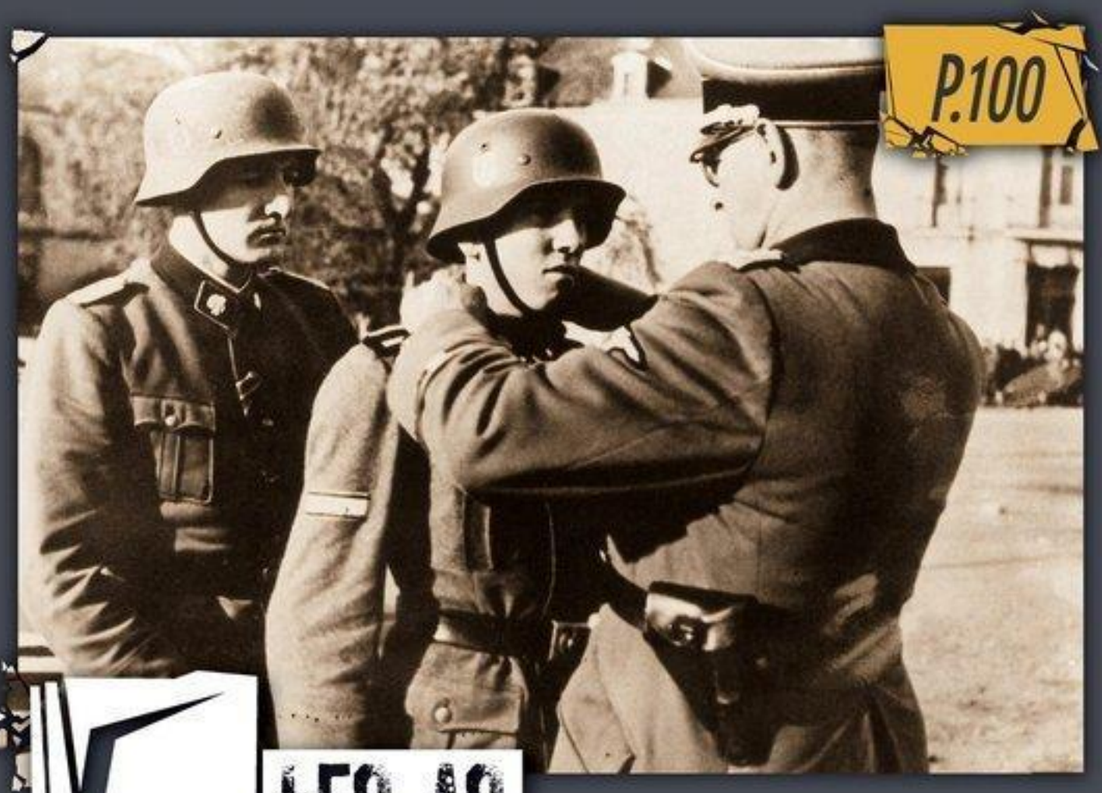
Batailles & Blindés Hors-Série n°21
Mars - Avril 2013

Par Alexandre Thers & Laurent Tirone
Profils M. Filipiuk



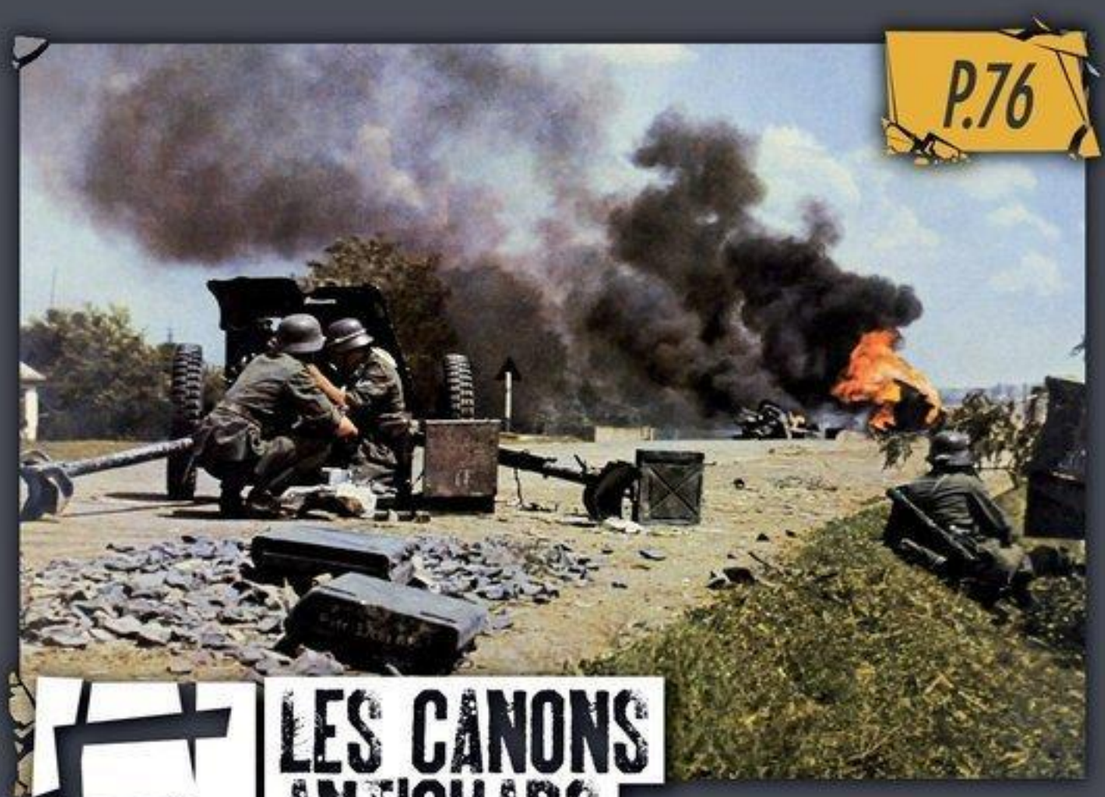
P.50

4 PANZERFAUST : LA REVOLUTION DU COMBAT ANTICHAR



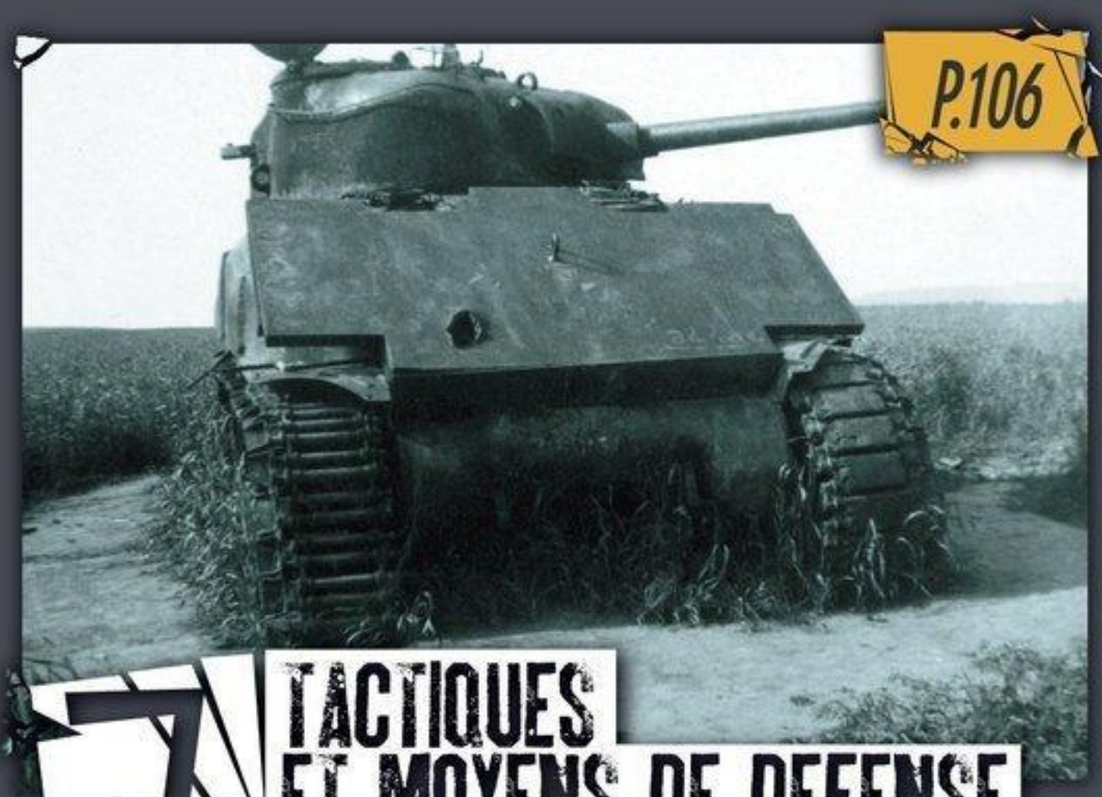
P.100

5 LES AS DES PANZERKNACKER



P.76

5 LES CANONS ANTICHARS ALLEMANDS



P.106

5 TACTIQUES ET MOYENS DE DEFENSE DES CHARS ALLIES

Responsable de la publication pour la Belgique :
Tondeur Diffusion
Avenue F. Van Kalken, 9
B-1070 Bruxelles - Belgique

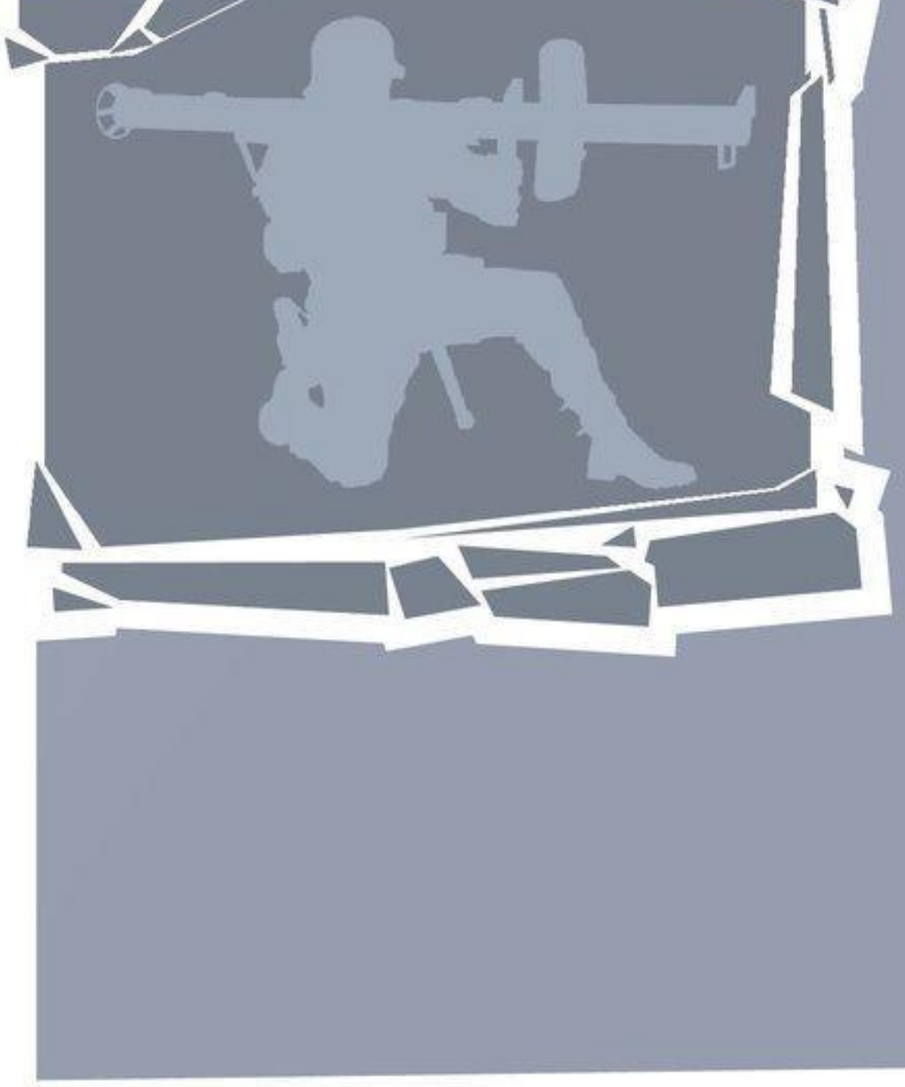
Imprimé en France par / Printed in France by :
Aubin Imprimeur

© Copyright Caraktère.
Toute reproduction ou représentation intégrale ou partielle, par quelque procédé que ce soit, des pages publiées dans la présente publication, faite sans l'autorisation de l'éditeur est illicite et constitue une contrefaçon.Seules sont autorisées, d'une part, les reproductions strictement réservées à l'usage du copiste et non destinées à une utilisation collective et, d'autre part, les analyses et courtes citations justifiées par le caractère spécifique ou d'information de l'œuvre dans laquelle elles sont incorporées.
Loi du 11.03.1957, art. 40 et 41 ; Code Pénal, art. 425.

INTRODUCTION

DAVID CONTRE GOLIATH

PANZER KNACKER



▲ Cette photographie exceptionnelle montre une équipe de *Panzerknackers* de la *3. Gebirgs-Division* posant fièrement devant sa victime, un char soviétique, le KV-85 N°32, détruit sur le front d'Ukraine du Sud (secteur de Mélitopol/ Zaporojié) en décembre 1943. On distingue, sous le bras de l'homme souriant au centre, le tube du *Panzerfaust* mortel. NAC

Depuis son apparition sur le champ de bataille en 1916, le char d'assaut a fait une grosse impression sur le fantassin. Il symbolise l'émergence d'une époque en devenir, où le combattant sera de plus en plus marginalisé face à ce genre de « machine à tuer ». Ce duel entre homme et machine est lourd de symboles – entre autres biblique –, car actualisant le mythe de David contre Goliath. Il réactive une peur immémoriale et diffuse, venue du fond des âges, de l'époque où l'Homme des cavernes, armé de son seul pieu à la pointe durcie, affrontait l'Auroch… Car comme son lointain ancêtre, le soldat allemand du front de la première moitié du XX[e] siècle – et tout particulièrement de la période 1939-45 – agit dans un univers intimement lié à celui de la chasse : « homme nu », il ne dispose souvent – jusqu'à la fin de 1943 – que d'un fusil antichar, d'un chapelet de grenades ou de charges de destruction magnétiques… Enfin, si la portée théorique de son fusil antichar offre en principe un périmètre de sécurité satisfaisant, sa portée pratique est bien moindre : il faut avoir un moral d'acier pour « tenir » jusqu'au moment favorable face à un char qui vient droit sur vous… et faire mouche à coup sûr ! La guerre avançant aboutit, pour compenser l'insuffisance croissante de matériels mieux adaptés à la lutte contre les chars (comme d'autres blindés ou l'artillerie dédiée), à une généralisation graduelle de ce type de combat. Celui-ci va atteindre son point d'orgue avec la levée en masse du peuple allemand au sein du *Volkssturm*, milice abondamment pourvue en *Panzerfäuste*, arme individuelle révolutionnaire et peu chère à produire, indissociablement liée à l'image de ces « citoyens-soldats »… Avec elle, les nazis tentent de banaliser au sein des masses « l'acceptation » de ce type de combat très particulier et faire en sorte, grâce à cette arme de la « dernière chance », de retarder l'inévitable échéance.

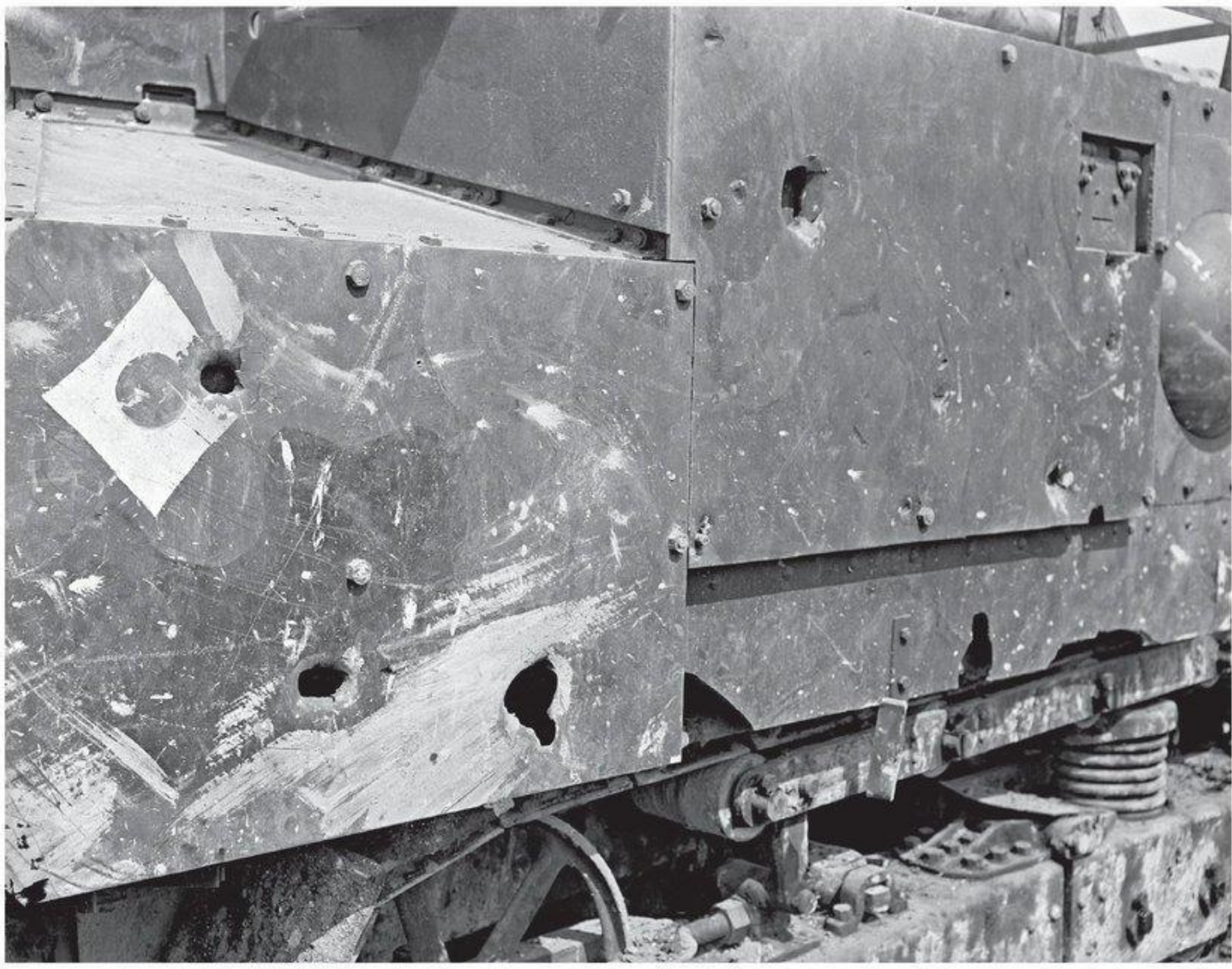
PANZER KNACKER

1

1916-18 : NAISSANCE DE LA DEFENSE ANTICHAR ALLEMANDE

L'apparition pour la première fois, le 15 septembre 1916, de 25 *Tanks* anglais sur le front français provoque l'inquiétude dans les rangs de l'Armée allemande, prise au dépourvu. Celle-ci adopte dans l'urgence une série de mesures, tant sur le plan défensif que matériel, pour pouvoir affronter efficacement ce nouveau moyen de combat.
Dès l'hiver 1916, Hindenburg et Ludendorff, les chefs de l'état-major de l'Armée impériale, ordonnent de développer la fabrication de balles perforantes et de canons de campagne Krupp Mle 06 pour la défense antichar. Mais le danger des *Tanks* faisant long feu (il faut attendre avril 1917 pour voir les Anglais utiliser à nouveau les chars devant Arras et connaître la première offensive blindée française, qui s'achèvent tous deux par un fiasco), l'inquiétude des Allemands laisse place au soulagement : pour eux, les *Tanks* ne sont pas encore capables de peser d'un poids décisif dans la balance. Il faut dire qu'ils n'ont pas été engagés dans des conditions optimales et que leur difficulté à se mouvoir

▲ *Tank* anglais immobilisé sur le champ de bataille. Les cratères provoqués par les tirs d'artillerie rendent malaisée la progression de chars, les rendant encore plus vulnérables à l'ennemi.
Archives Caraktère

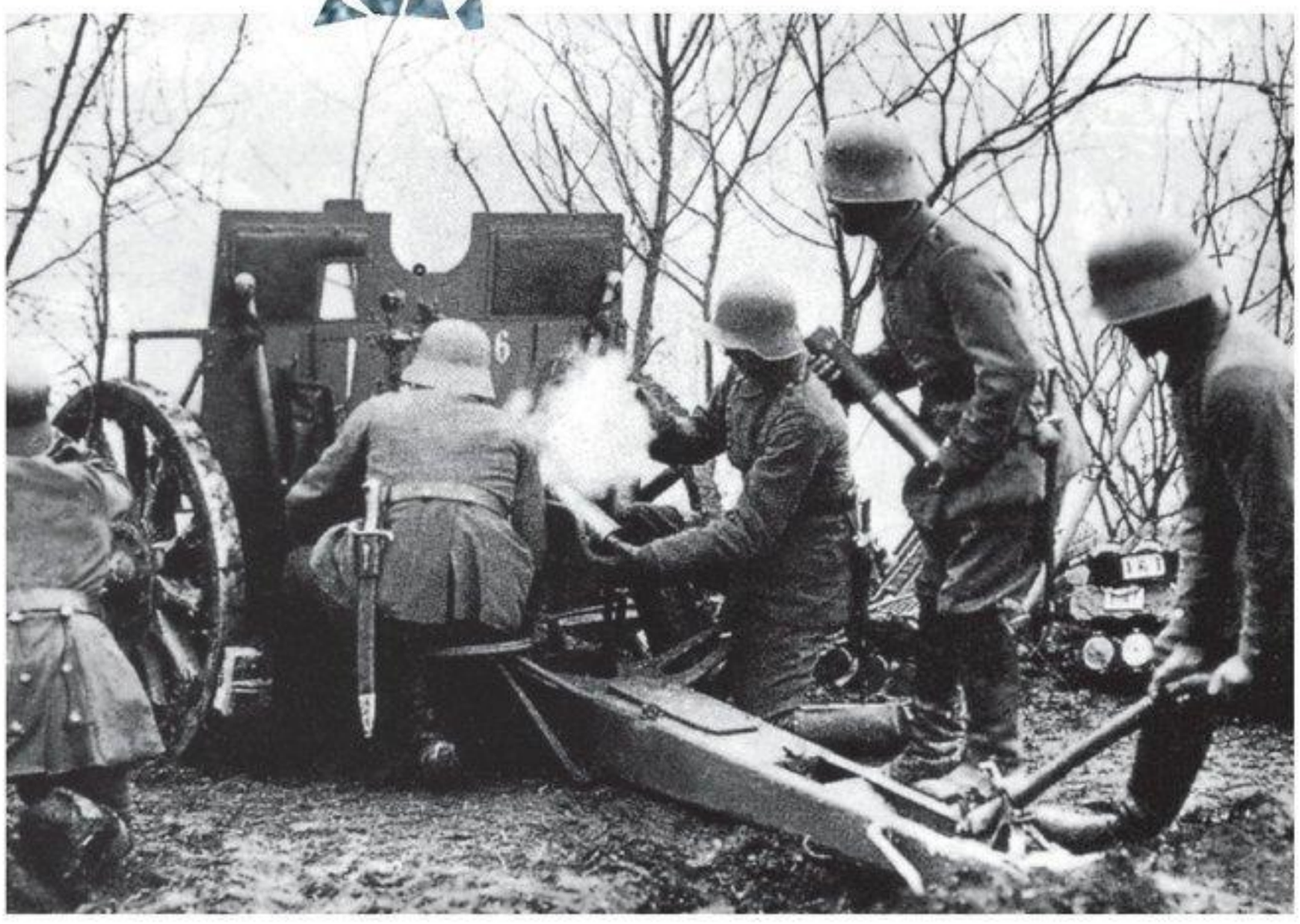


▲ Ce char Schneider a été touché par de multiples impacts. L'arsenal antichar allemand comprend des pièces légères, comme des canons de 37 mm reconditionnés par Krupp sur des affûts spécifiques aux créneaux de tranchées.
ECPA-D

▼ En tir direct, le pointage s'effectue sur l'avant et le bas du char. On fait varier la hausse par bonds de 100 ou de 200 mètres suivant la précision attribuée aux évaluations de distance préalables. Dès qu'un éclatement est voisin du char et situé en avant de lui dans le sens de la marche, on exécute un tir rapide de 4 à 6 coups. On recommence les mêmes opérations jusqu'à ce que le char soit atteint.
Archives Caraktère

a démontré leurs limites. Néanmoins, au fur et à mesure que les tactiques d'engagement progressent, un net revirement s'opère : l'issue de la bataille de la Malmaison, livrée le 23 octobre 1917 et qui a vu les chars jouer un grand rôle dans la victoire française, marque ce changement de perception. Les Allemands tentent de mettre en œuvre des parades efficaces, qui reposent alors essentiellement sur les canons – les *Minenwerfer*, mitrailleuses, fusils, grenades et lance-flammes l'étant dans une moindre mesure. À partir de 1917, toutes les divisions d'infanterie reçoivent une formation antichar, tandis que les moyens mis à leur disposition dans ce but augmentent progressivement. Les détachements de *Stoßtruppen*, unités de combat d'élite, sont particulièrement partie prenante dans ce processus.

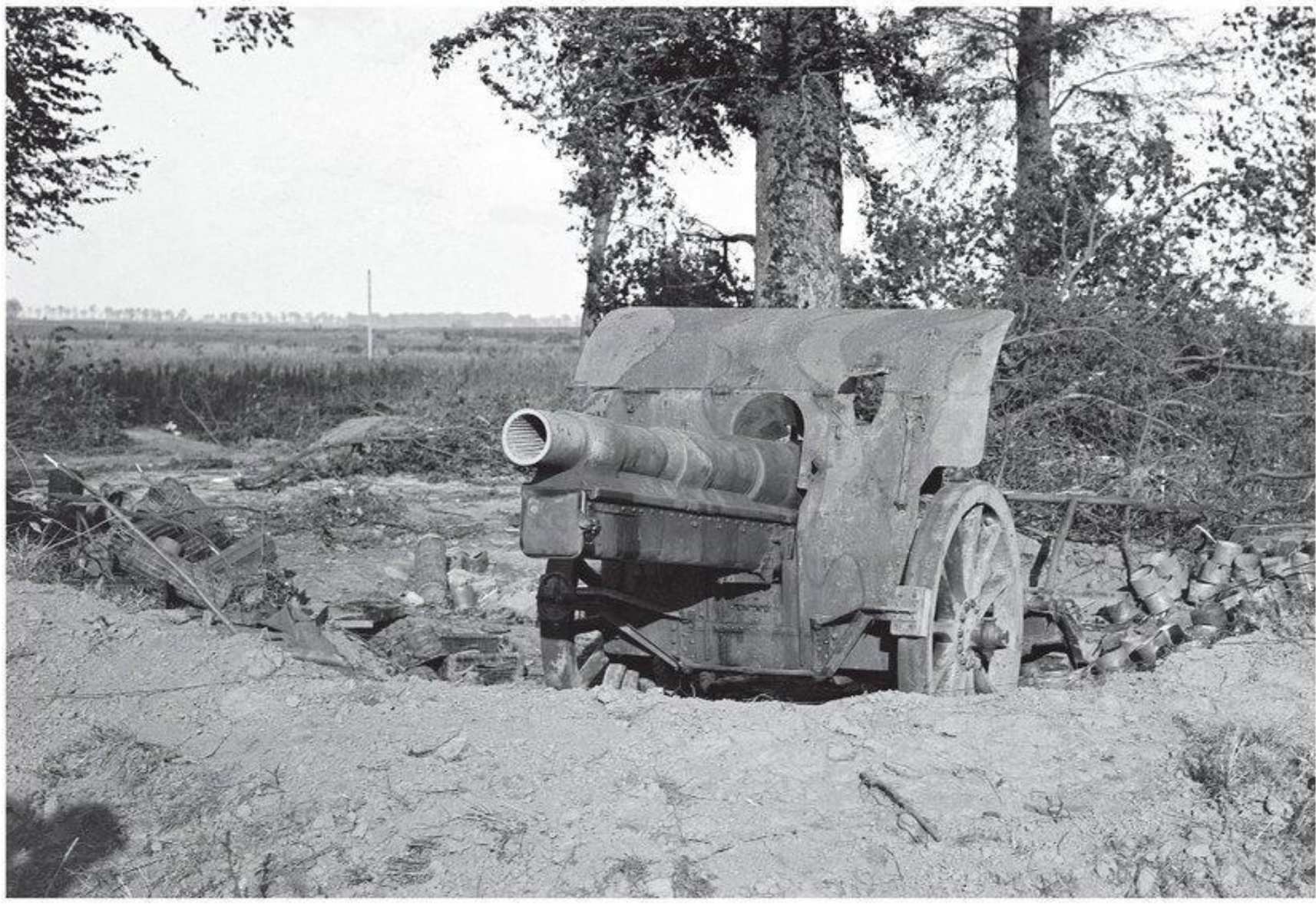
LE CANON COMME PANACÉE ?

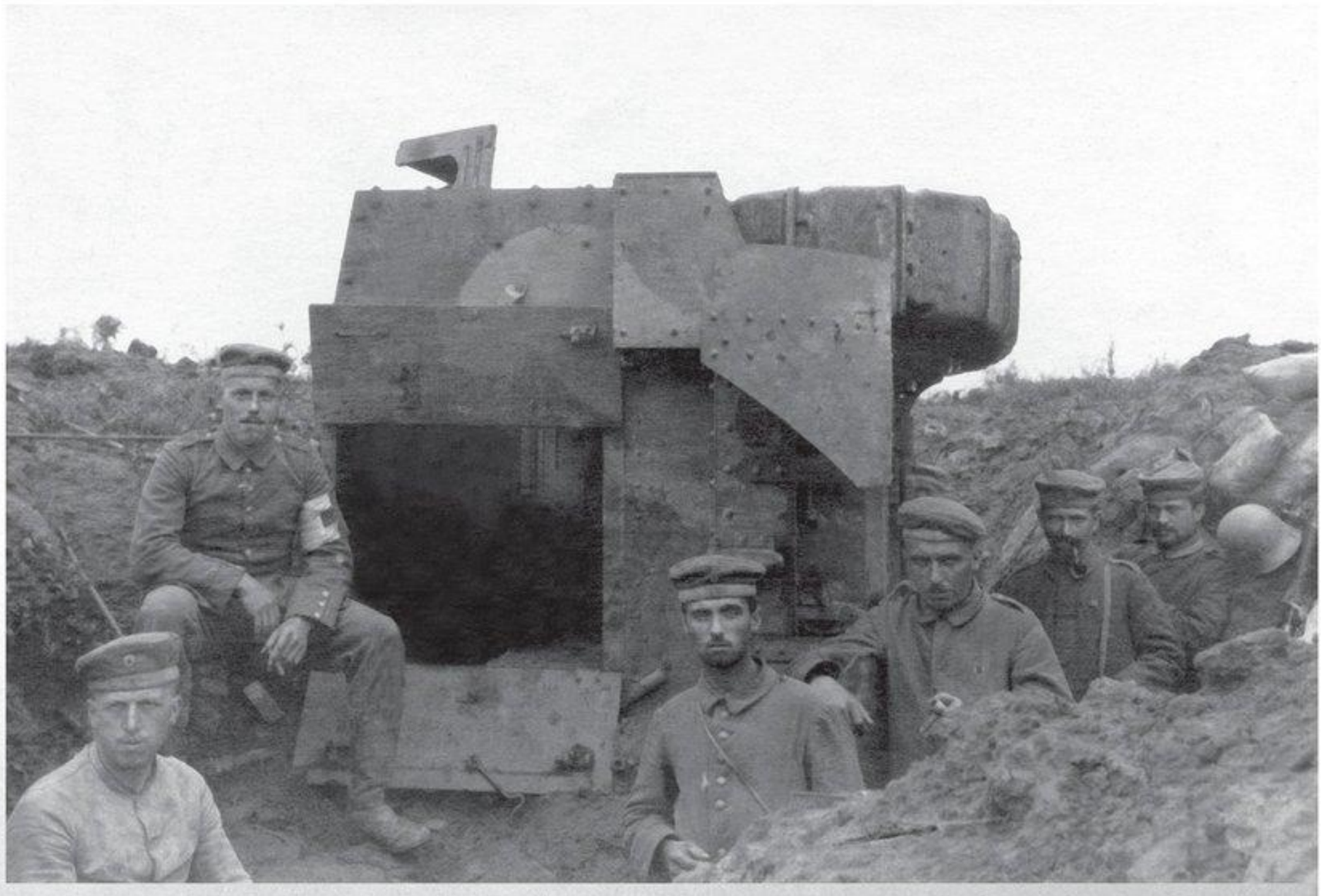


De tous les matériels existants, le canon – immédiatement disponible en quantité en ce qui concerne les pièces de campagne – est l'arme qui semble la plus appropriée pour la destruction des *Tanks* à tir direct (cible contre cible). Le canon de 77 mm – la pièce standard de campagne, en version standard ou allégée montée sur roues basses – est utilisé conjointement avec des canons de prise russes (« 76,2 » de campagne montés sur roues basses et « 70 » de montagne). Ces canons sont échelonnés, par pièce ou par section, dans tout le dispositif d'infanterie. Tous tirent l'obus explosif Mle 1915 allongé et pointu à effet retardé (avec une dotation pour moitié d'obus à shrapnells, pour moitié d'obus explosifs). À l'occasion, le *Minenwerfer* peut être utilisé, lui aussi, en tir direct. En avril 1917, l'obus antichar (explosif de semi-rupture) *7,7cm K.Gr. 15 m.P.* fait son apparition :

sa coiffe massive en acier trempé extra-dur lui permet de percer des plaques de blindage jusqu'à 20 mm, et une fusée interne retardée le fait exploser à l'intérieur du blindé… mais cette munition demeure rare : les usines peinent à la produire, et la dotation est réduite à 250 coups par pièce en mars 1918, dont la moitié d'obus à shrapnells. À noter que des canons de position de 53 mm (à obus de rupture) et 37 mm (à obus explosif) sont à l'occasion employés contre les chars. Le *K.Gr. 15 m.P.*, en principe efficace jusqu'à 5 000 mètres, est en fait généralement utilisé à des distances inférieures à 1 500 mètres. Il ne laisse que peu de chances au blindé visé. Les tubes sont, lorsque cela est faisable, placés en des points d'où il est possible de tirer avec de grands angles latéraux. Véloces, ils peuvent être facilement camouflés et éventuellement fixés sur un emplacement protégé ou mobile. Néanmoins, les pièces mobiles se révèlent supérieures aux pièces fixes. Certaines (principalement à partir de juin 1918) sont montées sur des véhicules, formant des « batteries volantes » pour pouvoir intervenir à la demande sur les points menacés de la ligne de front. Enfin, les batteries non dédiées au combat antichar doivent pouvoir, en cas de profonde incursion de *Tanks*, les engager si nécessaire.

La contre-attaque lancée par le général Fayolle, le 11 juin 1918, fournit un exemple typique de la tactique employée par les Allemands : lorsque les chars Schneider et Saint-Chamond progressent en direction de Mery-la-Bataille, Belloy et Marquéglise, ils ne subissent aucune perte jusqu'à la ligne cote 100 – cote 134 – Belloy, encore contrebattue par l'artillerie française ; mais dès qu'ils la dépassent, ils sont pris à partie par des pièces à tir direct installées au sud de Rollot, à Mortemer, et à l'ouest de Cuvilly, à Lataule. Bien que placées à distance maximale (car en





Une pièce allemande de 150 mm abandonnée fin novembre 1917 à la sortie de Raillencourt, à une poignée de kilomètres de Cambrai. Les *Tanks* jouent un grand rôle dans cette bataille, traversant une partie des lignes sans avoir à les détruire préalablement.
ECPA-D

Bien que nation industrielle, des franges de l'Allemagne wilhelmienne – rurales en particulier – sont sujettes à la « peur des chars ».
Archives Caraktère

arrière des premières lignes), elles font un carton, puisque les blindés français accusent 40 % de pertes. Ceux qui dépassent les premières lignes ennemies se heurtent à un barrage continu de canons à tir direct, ou à d'autres spécialement autoportés, et sont rapidement détruits.

Mais l'artillerie à tir indirect, si elle ne peut rivaliser du point de vue de l'efficacité, n'en remporte pas moins des résultats appréciables. Dès septembre 1916, elle fait preuve de sa valeur contre les chars engagés en très petit nombre sur des fronts étroits. Les Français optent alors pour une offensive de grand style, en engageant plus de chars sur une portion de front plus large, plus apte à submerger l'ennemi. Le 16 avril 1917, 132 chars Schneider attaquent entre Craonne et Berry-au-Bac. Ils subissent des pertes importantes, provoquées, là encore, pour bonne part par les tirs indirects de l'artillerie, surtout venant de pièces disposées sur les hauteurs du plateau de Craonne. Il faut dire qu'elle a bénéficié de conditions de tir exceptionnelles, favorisées, qui plus est, par la disposition des chars en colonnes. Certains commandants d'artillerie ont alors beau jeu d'affirmer qu'il est « *inutile de spécialiser des batteries pour la lutte contre les chars et qu'il est suffisant de concentrer sur ceux-ci les feux de quelques batteries momentanément détournées de leur mission normale.* » [1]

Mais les batteries qui ne disposent pas de bonnes vues ne peuvent prendre directement les assaillants sous leur feu ni même empêcher leur déploiement. Dans ces conditions, leurs coups au but sont rarissimes. On s'en rend très bien compte en analysant l'attaque du 24 octobre 1917, où 52 chars (Schneider et Saint-Chamond) prennent part à l'assaut de La Malmaison. Les Allemands, se basant sur les leçons retenues du 16 avril, ont quasiment tout misé sur l'artillerie lointaine. Il n'y a presque pas de canons à tir direct en première ligne. Un triple barrage antichar a été édifié, et toutes les batteries doivent prendre à partie les *Tanks* dès leur apparition. Mais cette préparation minutieuse ne porte pas ses fruits : bien que très violent, le feu allemand ne détruit ou n'endommage que six chars. Pire, la concentration des feux étant centrée sur les engins, elle a provoqué des pertes parmi les fantassins allemands au contact. Il est juste d'ajouter que, du côté français, tous les efforts ont été faits pour réduire le danger de l'artillerie (contrebatterie, aveuglement des observatoires, etc.). Mais c'est à l'issue de la bataille que le Grand quartier général allemand prend conscience qu'il a trop misé sur une efficacité des tirs d'artillerie indirects et que, désormais, il est nécessaire de donner la priorité aux pièces à tir direct. Celles-ci entrent en grâce : cependant, les Allemands vont utiliser d'une façon très astucieuse leur artillerie lointaine ; c'est maintenant l'artillerie lourde à courte portée qui va être employée pendant l'approche, seuls les très gros éclats d'obus étant susceptibles d'endommager suffisamment les robustes patins de chenilles des chars pour les immobiliser.

[1] Capitaine Perré, *Essai sur la défense contre les chars*, 1924

LES *MINENWERFER*

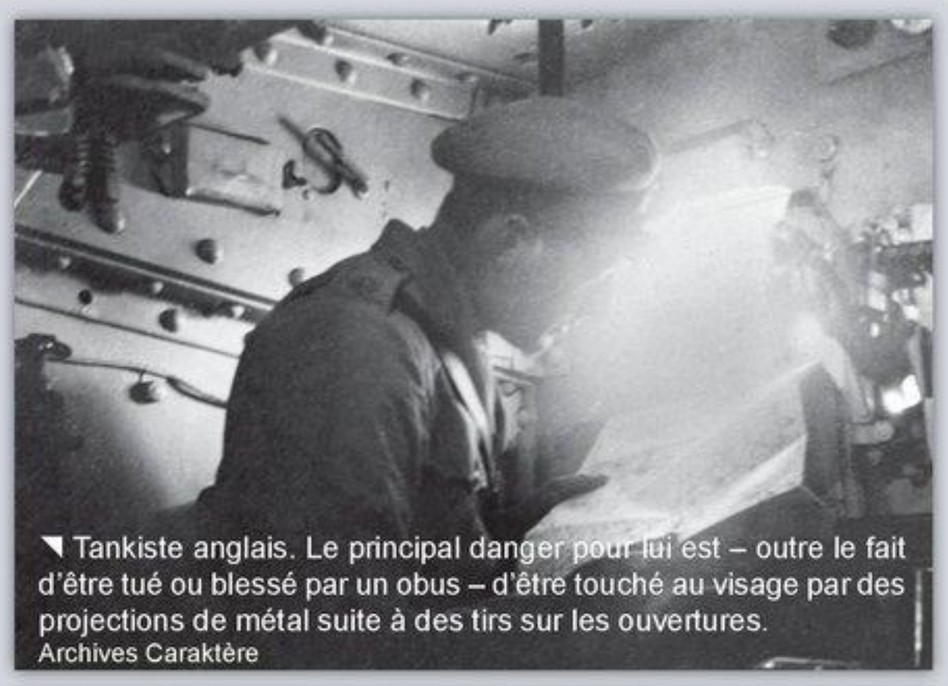
Lance-mines s'apparentant à un mortier, les *Minenwerfer* peuvent être utilisés pour le combat antichar – donc à tir tendu – lorsqu'ils sont placés sur affût. Ils s'avèrent alors assez redoutables. Ils sont cependant handicapés par la dispersion du tir, importante par rapport aux dimensions du char et la faible portée utile. Ils sont engagés, au niveau du bataillon, par groupes de deux, et de neuf à la compagnie divisionnaire. Comme les pièces de 77 mm, ils peuvent être montés sur véhicules pour constituer une plate-forme mobile, ce qui diminue de beaucoup la dispersion. Mais leur efficacité ne peut dépasser 600 mètres. En avril 1918, ils reçoivent un nouveau projectile, avec une tête en plomb pour empêcher les ricochets, et en juin un obus à coiffe, ce qui augmente leur aptitude à la lutte contre les chars.

Cantigny, 1918 : chars Schneider et leur infanterie d'accompagnement.
ECPA-D

Un char FT lors d'un exercice de franchissement. Dès 1916, les Allemands établissent de nombreux « pièges à chars » destinés à pallier l'insuffisance d'un armement spécifique.
Archives Caraktère

LES MITRAILLEUSES

Les mitrailleuses, avec leur cadence de tir rapide, sont préconisées pour être, elles aussi, employées dans le combat antichar. Pour cela, elles utilisent une cartouche spécifique à balle pointue perforante, la *S. m. K.*, précédemment fabriquée pour le tir contre les boucliers de tranchée. En dépit de son noyau d'acier (dans une enveloppe de plomb), elle n'a pas un pouvoir de perforation suffisant et ne peut rien contre les épais blindages des Schneider, Saint-Chamond et Renault. Tout au plus peut-elle causer quelques dommages aux chars légers britanniques… Les mitrailleurs n'ont donc d'autre solution que de pointer les fentes de vision, où les *S. m. K.* s'avèrent beaucoup plus efficaces. Pour obtenir les plus grandes chances de succès, on préconise de faire feu sur un *Tank* avançant à vitesse réduite, notamment lorsqu'il est engagé dans un terrain peu favorable à la manœuvre. Finalement, le ministère de la Guerre ordonne à la Commission d'expérimentation de l'armement de mettre au point une mitrailleuse lourde capable de détruire les chars. Dénommée « Tuf » et d'un calibre de 13 mm, elle apparaît trop tard pour entrer en service.



◥ Tankiste anglais. Le principal danger pour lui est – outre le fait d'être tué ou blessé par un obus – d'être touché au visage par des projections de métal suite à des tirs sur les ouvertures.
Archives Caraktère

◥ Vu d'artiste montrant un groupe de mitrailleurs impuissant contre un *Tank* anglais aux allures de monstre. DR

LES AUTRES MOYENS

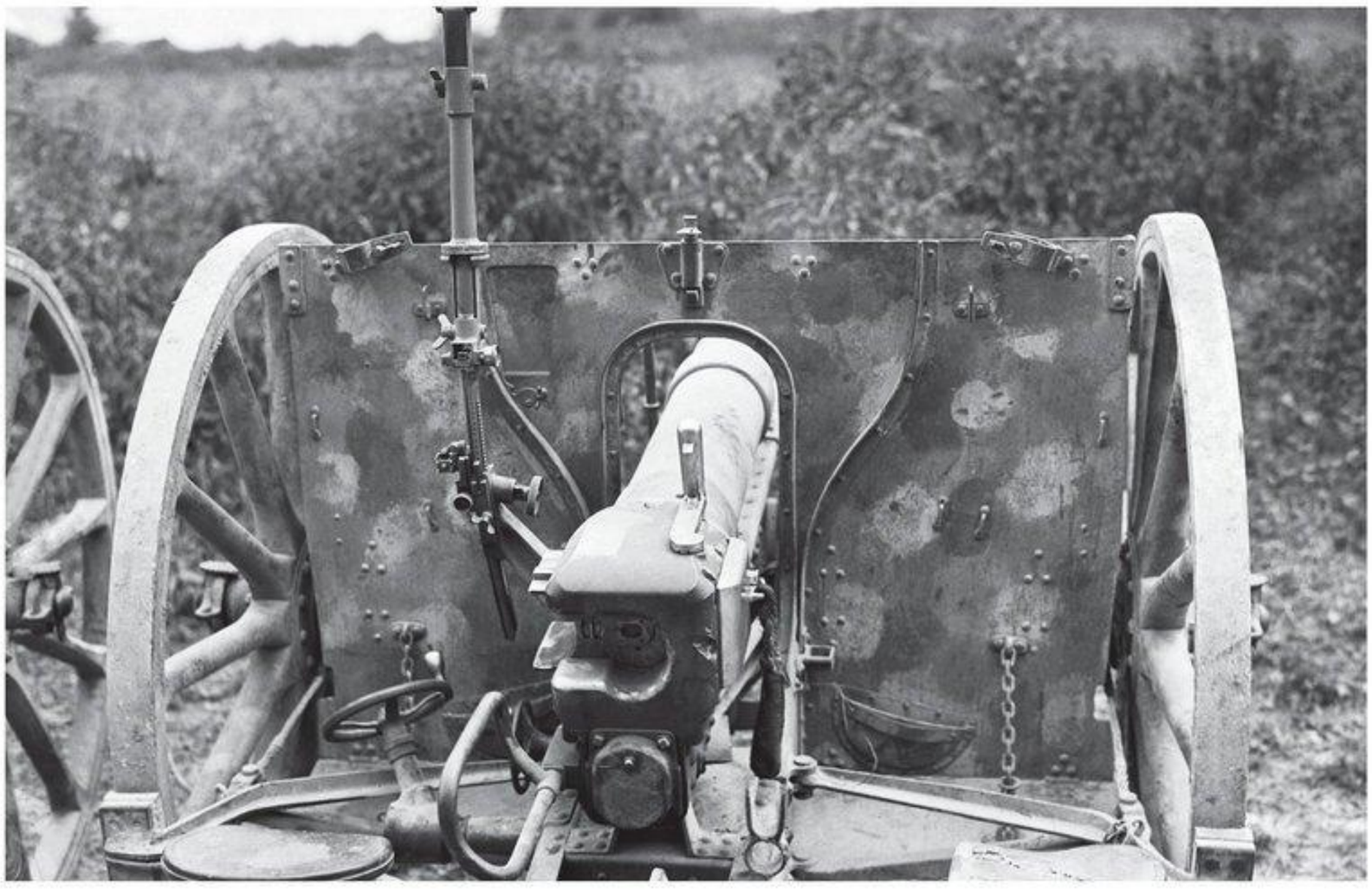
Les bons succès globaux convainquent les chefs militaires que l'artillerie constitue la meilleure parade contre les chars ; la mise en œuvre d'autres moyens de défense est temporairement gelée. Dans la gamme des armements offensifs, les Allemands ont recours à toute une panoplie d'armements (cf. encadrés) ou de systèmes défensifs pour lutter contre les blindés. Ainsi, la topographie est utilisée au mieux, les obstacles naturels devant – après leur exploitation par des armements appropriés – faire barrage. Leur importance est jugée si cruciale qu'ils sont pris en compte dans les tracés des positions de résistance. Les terrains de rampe supérieure à 120°, les escarpements rocheux, les cours d'eau et les étangs d'une largeur supérieure à 2 mètres et d'une profondeur de plus de 0,70 mètre, les terrains marécageux, les bois en taillis (surtout après destruction par l'artillerie lourde) sont particulièrement appréciés.

LA TACTIQUE DÉFENSIVE

Face au déploiement des chars, le système défensif allemand doit prendre les contre-mesures qui s'imposent. Elles consistent à séparer les chars des fantassins, à leur présenter une défense continue et en profondeur. L'infanterie, qui ne peut être dotée d'une arme lui permettant de lutter sur tous les terrains contre les chars, se regroupe dans les villages, les bois, les zones défendues artificiellement… partout où, avec la seule ressource de l'armement individuel et collectif d'infanterie, elle a une possibilité d'entraver la marche des « monstres mécaniques ». Les avant-postes , eux, sont souvent appelés à offrir soit une résistance limitée, de retardement, soit une résistance jusqu'au-boutiste dans des points d'appui retranchés, véritables « nids » de canons de 77 mm. Ceux-ci entrent en action à grande distance – 1 200 mètres et plus – devant les avant-postes. L'infanterie regroupée dans les points d'appui doit couvrir son front et ses flancs. D'ailleurs, les chars ne cherchent généralement pas à pénétrer dans le point d'appui même : ils s'efforcent de neutraliser ses lisières pour faciliter le débordement. Vers la fin de la guerre, les Allemands organisent, dans les intervalles, certains points d'appui naturels, qu'ils appellent « forts anti-Tanks ». En cas de rupture de la ligne par les chars, les troupes qui la tiennent retraitent pour se former en rideaux défensifs successifs. Ceux-ci se dérobent généralement avant la prise de contact. Des éléments de défense mobile – éventuellement des pièces antiaériennes – interviennent alors pour repousser les forces d'avant-garde et les chars ennemis. Ces plates-formes antiaériennes opèrent avec un certain succès lors de l'attaque de Cambrai de novembre 1917. Mais ce n'est pas leur mission première. Aussi, le règlement allemand sur « la conduite et le combat des

Parallèlement, l'Armée du *Kaiser* met en œuvre, quand cela est possible, un grand nombre d'obstacles artificiels. Premiers d'entre eux, les fossés antichars sont les plus efficaces, mais leur creusement demande un travail considérable, surtout s'ils sont clayonnés ou maçonnés. De surcroît, suivant les matériaux utilisés et leur degré de finition, ils peuvent être plus ou moins infranchissables. Pour piéger les chars, des fosses sont creusées et recouvertes de branchages et d'une légère couche de terre. Pour être efficaces, elles doivent être disposées en quinconce, en travers des couloirs de passage obligés. Là aussi, leur mise en œuvre est laborieuse, de même que leur entretien. Un battage de feux est nécessaire pour éviter tout remorquage des chars piégés. L'inondation est un moyen d'arrêt radical, mais n'est que rarement praticable. Malgré la difficulté et le temps de réalisation, les ressources absorbées en temps, hommes et matériels, toutes ces défenses sont lacunaires, mais elles empêchent toutefois toute attaque par surprise.

troupes de toutes Armes opérant en liaison » prévoit-il, dans ce but, des réserves mobiles comprenant des *Minenwerfer* légers, des mitrailleuses antichars et surtout des canons de campagne. Dans la Seconde bataille de la Marne, lancée le 18 juillet 1918, les chars français enregistrent leurs plus grosses pertes à trois kilomètres environ de la ligne de départ, quand ils parviennent dans la zone des batteries allemandes, où quelques pièces ont été maintenues. On peut observer que si les Allemands avaient reporté leur ligne de défense principale au voisinage immédiat des positions de leurs batteries de campagne, les chars « *tombant sous le feu à courte portée de l'artillerie allemande auraient été presque inévitablement détruits avant d'avoir pu aborder l'infanterie ennemie.*



C'est probablement en utilisant l'obus antichar *7,7cm K.Gr. 15 m.P.* avec le dernier des canons de sa batterie de *7,7cm FK96 n/A* que le *Leutnant* allemand Müller réussit à détruire 16 chars anglais devant Flesquières le 20 novembre 1917, avant de succomber sur sa pièce, dans un fait d'armes héroïque et bien connu.
Archives Caraktère

LES FUSILS

Les fantassins ayant perçu des balles *S. m. K.* utilisent leurs fusils comme les mitrailleurs, c'est-à-dire contre les fentes de vision. Mais tirer à courte distance demande un grand sang-froid, et seuls les soldats les plus aguerris peuvent espérer obtenir des résultats. Si quelques conducteurs de chars sont blessés, les lésions à la face sont rares. Les cas de blessures les plus nombreux ont lieu dans des attaques en terrain boisé, comme au bois du Sénécat le 18 avril 1918 ou dans la forêt de Retz en juin de la même année. Les fantassins utilisent parfois sur leur fusil un tromblon lance-grenades, qui remplace les grenades à baguette modèles 1913 et 1914. Mais les autorités espèrent avoir des résultats plus probants avec la mise en service, en 1918, du *Tankgewehr*. Ce fusil spécifique de gros calibre est en effet dédié à la seule lutte antichar. D'une longueur inusitée (1,71 mètre), fonctionnant sur la base du système Mauser, son calibre est de 13 mm, son poids de 16,5 kilos, et il est pourvu d'un bipied de mitrailleuse 08-15. Servi par trois hommes, il tire une balle à noyau d'acier, théoriquement efficace jusqu'à 400 mètres. La portée moyenne est de 200 mètres, et le pouvoir de pénétration de 25 mm d'acier à 250 mètres. 15 800 fusils sont fabriqués à partir de mai 1918. On n'en trouve que trois par régiment. Ses servants dépendent des *Minenwerfer*. Il est particulièrement impopulaire au sein de la troupe à cause de sa cadence de tir insuffisante et de son poids.

Page de gauche :
Le *Tankgewehr* (visible sur l'homme à l'extrême droite) a une bonne précision, est puissant et n'a que peu de recul… ce qui n'est guère suffisant pour affronter un *Tank*, tant est important l'aspect psychologique dans la confrontation et grande la difficulté à toucher un organe vital.
Archives Caraktère

Les utilisateurs du *Tankgewehr* ne peuvent arriver à des résultats que si plusieurs équipes prennent un même engin pour cible et concentrent leur feu sur les fentes de vision.
DR

◣ Ce *Tank* anglais a probablement été réduit à l'état d'épave par le feu de l'artillerie de campagne. DR

On ne peut guère en douter quand on relève les pertes effectivement subies par les chars ce 18 juillet, dans des conditions tactiques qui leur étaient autrement favorables, quand on a vu surtout les groupes de chars incendiés marquant sur le champ de bataille les emplacements des quelques pièces allemandes qui s'étaient maintenues à leur poste au milieu de leur infanterie en retraite, quand on constate enfin que cinq jours plus tard, le 23 juillet, l'attaque de la 10e armée sur le plateau de Grand-Rozoy avait été complètement arrêtée de cette façon par une ligne de canons placée à 1 500 mètres en arrière de la première position ». [2]

CONCLUSION

Mais l'imagination, l'astuce, l'habileté, la compétence des Allemands buttent sur un facteur foncièrement humain : l'impact généré par les *Tanks* sur le moral des combattants. Dans le journal de marche de la *27. Infanterie-Division*, on lit : « *L'effet moral du char sur l'infanterie est très grand. L'effet matériel de ses canons et de ses mitrailleuses ne doit pas non plus être sous-estimé. Le 124e régiment a subi par leur feu des pertes importantes.* » [3] *Hindenburg renchérit : « Le 20 novembre, les Anglais attaquèrent par surprise à Cambrai. Ils avaient en face d'eux, dans cette région, une partie de la position Siegfried qui était très solide d'un point de vue technique, mais qui n'était tenue que par des troupes peu nombreuses et fatiguées. Grâce à leurs « Tanks », ils purent traverser nos lignes successives de défenses accessoires sans avoir à les détruire préalablement […] Les « Tanks » étaient maintenant si perfectionnés d'un point de vue technique qu'ils pouvaient traverser la plupart de nos tranchées et de nos défenses accessoires encore intactes. Ce fait ne manqua pas de produire une grosse impression sur nos troupes. Les colosses d'acier firent moins de mal physiquement avec leurs mitrailleuses et leurs pièces légères que moralement par suite de leur invulnérabilité relative. Nos fantassins se sentaient presque impuissants contre les parois des chars. Dès que ceux-ci traversaient nos tranchées, les défenseurs*

LES GRENADES

Les têtes démontées des grenades à manche modèle 1917 sont utilisées fixées en chapelet (*geballte Ladung*) autour d'une grenade complète. Lancé habilement, ce concentré de charges explosives permet de venir à bout d'un *Tank*. Plusieurs variantes existent, dont une grenade à manche placée dans une grosse boîte remplie d'explosif. Une grenade en béton aurait même été utilisée en 1918… L'instruction préconise de les lancer sous le char ou sur ses parois horizontales. Les résultats dépendent en partie du type de char, de sa superstructure et de son blindage. Ainsi, il est plus facile d'atteindre un Schneider qui un a toit horizontal qu'un Renault. Ce n'est qu'à couvert, en terrain boisé, que les *Landser* réussissent à endommager des chars, bien qu'en très petit nombre (bois Sénécat, forêt de Retz en 1918).

LES MINES

Les charges explosives – en l'occurrence des têtes d'obus de *Minenwerfer* modifiées par l'adjonction d'un percuteur – apparaissent pour les Allemands comme une opportunité intéressante pour venir à bout des *Tanks*. Enterrées, elles sont amorcées de telle façon que le poids des chars les fasse exploser. Des petites boîtes en bois renfermant une charge sont aussi utilisées. Si le temps manque pour enterrer ces mines plus ou moins improvisées, on en sème de plus petites sur le terrain, de forme ovoïde. L'inconvénient de cette pratique réside dans sa mise en œuvre peu discrète, le danger qu'elles représentent pour les utilisateurs (les forçant à mettre des panneaux spécifiques à leurs abords pour éviter les accidents) et leur camouflage malaisé. Ces champs étant souvent détectés par les avions de reconnaissance, l'assaillant a alors recours à l'artillerie pour aider les chars à ouvrir des brèches. Les champs de mines les plus dangereux pour l'agresseur sont ceux disposés dans des replis de terrain de faible superficie, ne tombant pas sous le feu des canons antichars.

◀ Les tentatives de tir au fusil ou au pistolet automatique par les embrasures ne remportant aucun succès, les fantassins allemands ont recours, comme première arme individuelle, au chapelet de grenades : placée sous une chenille, cette charge fait sauter les patins, immobilisant l'engin. DR

LES LANCE-FLAMMES

Les Allemands envisagent leur emploi dans les localités ou en terrain escarpé ou très couvert : le jet enflammé doit être dirigé sur les fentes de vision. Pour être pleinement efficace, la portée ne doit pas excéder 15 mètres. Avec la pénétration du liquide enflammé, l'oxygène disparaît dans l'habitacle et le char s'enflamme. Il n'y a pas de cas de destruction connu. Il n'en demeure pas moins un instrument efficace de par la terreur qu'il inspire, quelques jets suffisant souvent pour faire des prisonniers.

▲ Exercice au maniement du lance-flammes. Délicat à mettre en œuvre, dangereux, sa très faible portée le rend inopérant contre les chars alliés. Coll. Laparra

s'imaginaient qu'ils étaient menacés sur leurs arrières et quittaient leur position. J'espérais cependant que nos soldats arriveraient à s'habituer à ce nouveau moyen de destruction, quoi qu'ils eussent déjà à subir bien des misères dans les batailles défensives ; j'espérais aussi que notre technique nous livrerait bientôt des moyens de combat maniables pour lutter contre les chars. » [4] Hindenburg, tout comme son bras droit Ludendorff, n'a pas pris en compte suffisamment tôt l'effet moral du char, dévastateur sur l'infanterie allemande, ce jusqu'à la fin des hostilités. Le *Generalfeldmarschall* a bien admis que cela était dû à « *une invulnérabilité relative* » [5] aux armes de l'infanterie. Celle-ci, démunie, ne s'est pas sentie de taille à s'opposer à ces engins imposants. Pour vaincre cette appréhension, un développement considérable de la défense antichar est effectué à la fin de l'année 1917 : études de grenades à forte charge explosive, de fougasses ou de fusils de grande puissance, création d'écoles contre les chars, généralisation des systèmes défensifs passifs. Mais leur action ne sera pas assez déterminante pour interdire complètement, chez eux, l'emploi des chars. Leur manque chronique privera l'armée du *Reich* des avantages d'une riposte puissante. ■

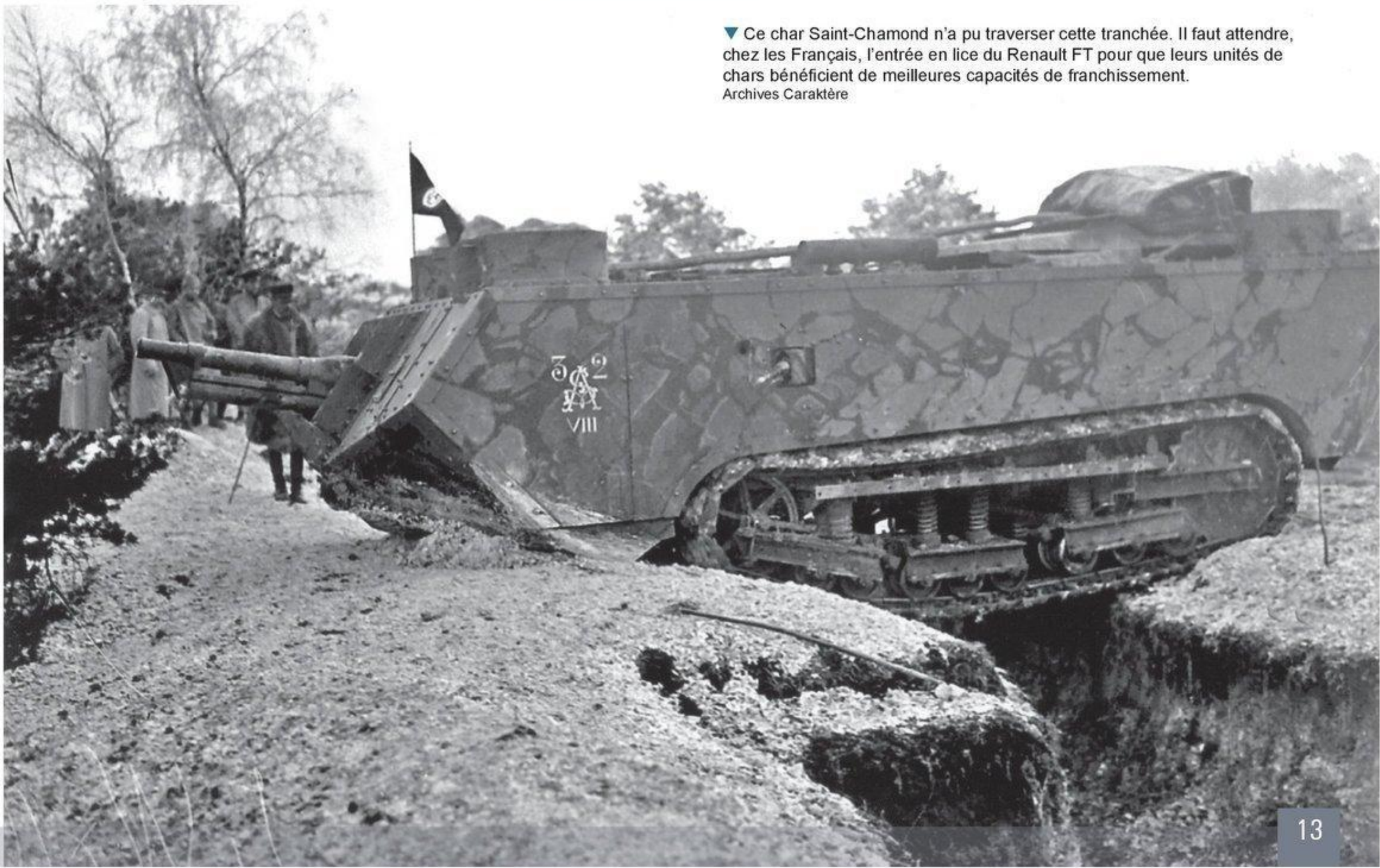
[2] Lieutenant-colonel Velpry, *Chars blindés & chars cuirassés*, 1924

[3] Paru dans *Le commandement allemand et les chars pendant la guerre 1914-18*

[4] Paul von Hindenburg, *Ma vie*, Lavauzelle, 1921

[5] Paul von Hindenburg, *Ma vie*, Lavauzelle, 1921

▼ Ce char Saint-Chamond n'a pu traverser cette tranchée. Il faut attendre, chez les Français, l'entrée en lice du Renault FT pour que leurs unités de chars bénéficient de meilleures capacités de franchissement.
Archives Caraktère



UN PROJET THÉORIQUE : LES « KRAFT-DIVISIONEN »

Après 1918, le char est généralement considéré en Europe comme la meilleure arme pouvant affronter un autre char. Mais appliquer cette doctrine à la lettre s'avère trop coûteux, donc irréalisable. Reste l'artillerie… mais celle de campagne ne peut être utilisée dans ce rôle… Dans la sphère germanique, c'est d'abord en Autriche que l'on entreprend de concevoir une artillerie spécifique. Cette mission échoit au *General der Artillerie* Ludwig Ritter von Eimannsberger, pionnier de l'Arme blindée. Il préconise l'emploi d'une « Kraft-Division » (« Kraft » signifiant ici « motorisé ») à très fort potentiel d'artillerie, puisque composée de trois régiments d'infanterie et de deux régiments d'artillerie dédiés à la défense antichar… Son régiment d'artillerie (appelé *« Tuf »-Regiment*, ce qui signifie *Tank-und Flieger-Abwehr-Regiment*, soit régiment antichar et antiaérien) se compose de quatre bataillons dotés de canons adaptés à ces deux tâches. Ses bataillons légers disposent de pièces de 75 mm, ses bataillons lourds de pièces dont le calibre oscille entre 85 et 100 mm. La défense antichar étant primordiale, les obusiers n'ont pas leur place dans la division. Ce projet visionnaire restera tout théorique : ne recueillant pas toute l'attention requise, il tombe dans l'oubli…

▶ Chars BT-7 républicains tombés aux mains des nationalistes. Ils sont surtout (mal) employés en soutien direct de l'infanterie.
Archives Caraktère

▲ Tranchée de miliciens franquistes à Pozuelo, dans la banlieue de Madrid.
US Nara

◀ Janvier 1936 : pièce d'artillerie nationaliste sur le front de Madrid. L'artillerie du *Caudillo*, renforcée par les Allemands en pièces antichars, remporte de beaux succès contre les chars adverses, qui se comportent souvent de façon médiocre.
US Nara

LE BANC D'ESSAI ESPAGNOL

Au milieu des années trente, il n'y a, en Europe, toujours pas de consensus en ce qui concerne la doctrine d'emploi des chars. Les différentes nations ont une vision qui leur est propre quant à leur déploiement sur le terrain. Les théoriciens leur prêtent plus ou moins d'importance, les uns appuyant leur rôle comme soutien d'infanterie, les autres comme élément fondamental de la percée – en premier lieu en Allemagne, où, contrairement à plusieurs pays d'Europe (lesquels n'envisagent pas un emploi radicalement différent de celui de 1918), les stratèges sont persuadés que son potentiel peut révolutionner l'art de la guerre. Mais si elles divergent sur le plan tactique, ces nations marquent également des différences sur le plan de la technologie. On en est là au moment où la guerre éclate en Espagne. C'est la raison pour laquelle celle-ci est suivie avec intérêt par les experts militaires. Elle fait donc office de « banc d'essai » en ce qui concerne l'emploi des chars…

Mais il n'en ressort pas, à proprement parler, de leçons particulières, les blindés n'étant pas utilisés en grand nombre, encore moins en puissantes concentrations… Néanmoins, les esprits éclairés s'interrogent sur les types d'armement à utiliser pour contre-attaquer ces matériels sur le champ de bataille. Les Allemands y testent avec succès leur nouveau canon antichar *Pak 35/36* (*Panzerabwehrkanone 35/36*) et aident les nationalistes à organiser des défenses antichars – qui consistent en des obstacles intégrant une artillerie spécialisée. Le but est de parvenir à séparer les blindés de leur infanterie d'accompagnement. C'est alors qu'apparaissent, pour la première fois, des champs de mines, avec des matériels spécialement conçus à cet effet, capables de briser les chenilles des chars. C'est un succès : en retardant la progression des républicains, l'artillerie de campagne nationaliste a tout loisir d'engager leurs blindés… En outre, le développement des chars à l'époque influe directement sur l'évolution de la technologie et les tactiques antichars.

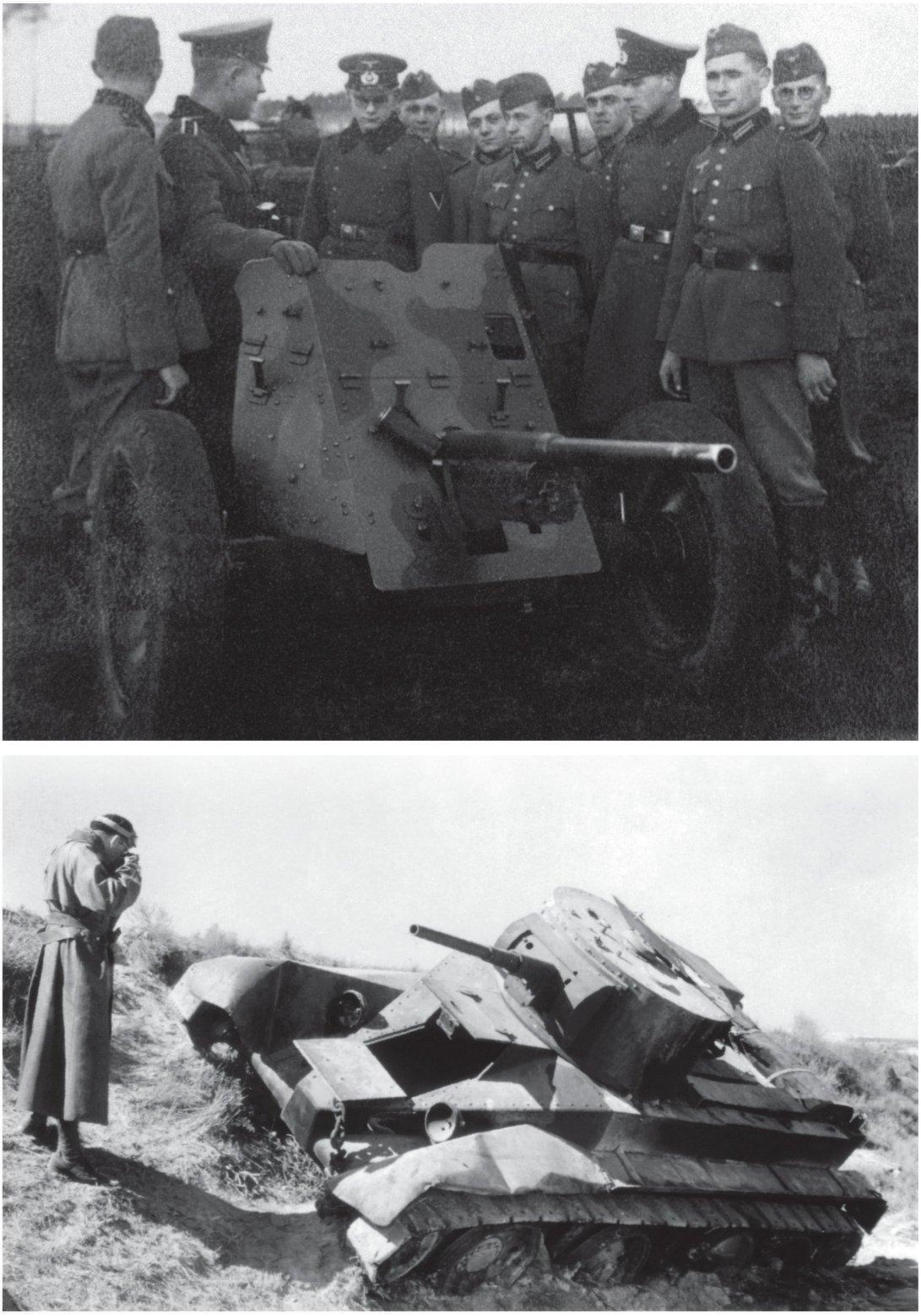
ÉMERGENCE D'UNE NOUVELLE TECHNOLOGIE

À cette période, les munitions utilisées contre les chars sont des obus perforants utilisant l'énergie cinétique, laquelle vient à bout du blindage par pression directe, rupture ou perforation. Mais en 1939, à l'aube de la Seconde Guerre mondiale, un autre type de projectile, d'une technologie différente, est expérimenté : la munition à charge creuse. Son pouvoir de pénétration repose sur l'énergie chimique, ce qui a pour avantage, lors de l'impact, de provoquer un jet de métal en fusion à haute vélocité, lequel crée des pressions extrêmement élevées qui déforment le blindage. Avec le développement de cette nouvelle munition commencent des recherches plus poussées dans la fabrication de l'acier, qui débouchent sur la mise au point du double blindage, lequel fait exploser prématurément le projectile ou le dévie s'il frappe sur un mauvais angle de sa surface.

Au moment de l'entrée en guerre, la philosophie allemande concernant la doctrine du combat antichar repose sur le postulat suivant : lors d'expérimentations, il a été calculé que chaque canon antichar attaqué par une masse compacte d'engins pouvait en détruire au maximum trois avant d'être submergé par le nombre. Sur cette base, les spécialistes en arrivent à la conclusion suivante : pour rétablir l'égalité entre attaquants et défenseurs, il est nécessaire de protéger les armes antichars en les camouflant, les dissimulant et les protégeant, et d'opposer aux attaques de chars une masse souple et mobile de canons automoteurs, capables de renforcer la défense en profondeur. Un autre développement de ce postulat mise sur l'attitude offensive, tout aussi importante. Avec le déploiement d'un grand nombre de canons automoteurs, on peut acquérir une mobilité aussi grande que celle des chars. De cette façon, on n'a plus besoin d'attendre l'attaque blindée pour réagir… et donc aller de l'avant pour engager les engins adverses… Mais au moment où débute, en 1939, la campagne contre la Pologne, il n'y a pas encore d'application concrète de cette vision. ■

▲ et ▶ Le *Pak 35/36* fait ses premières armes en terre espagnole. En 1934, il équipe les premières unités antichars. Il impressionne les Soviétiques, qui, comme les Allemands, vont en faire leur pièce antichar de base. Archives Caraktère

▶ Char BT-5. Les républicains engagent une centaine de ces chars durant la guerre d'Espagne. Archives Caraktère

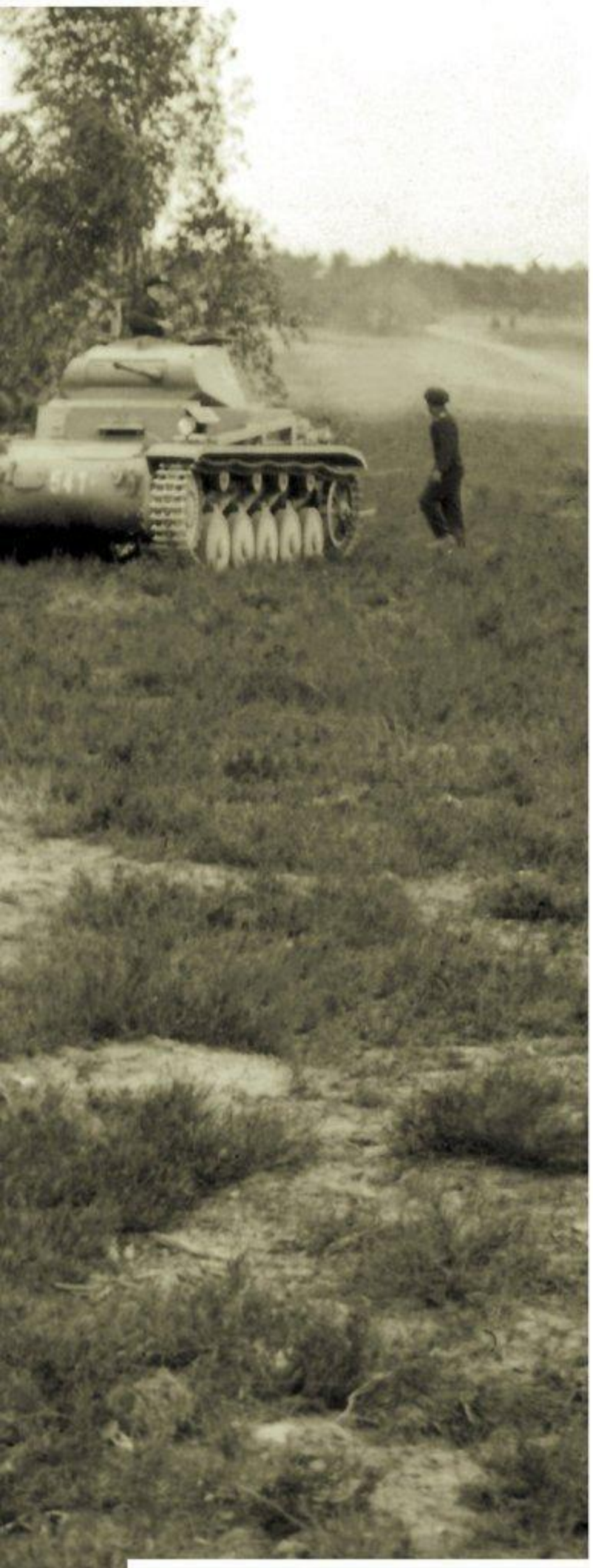


PANZER KNACKER

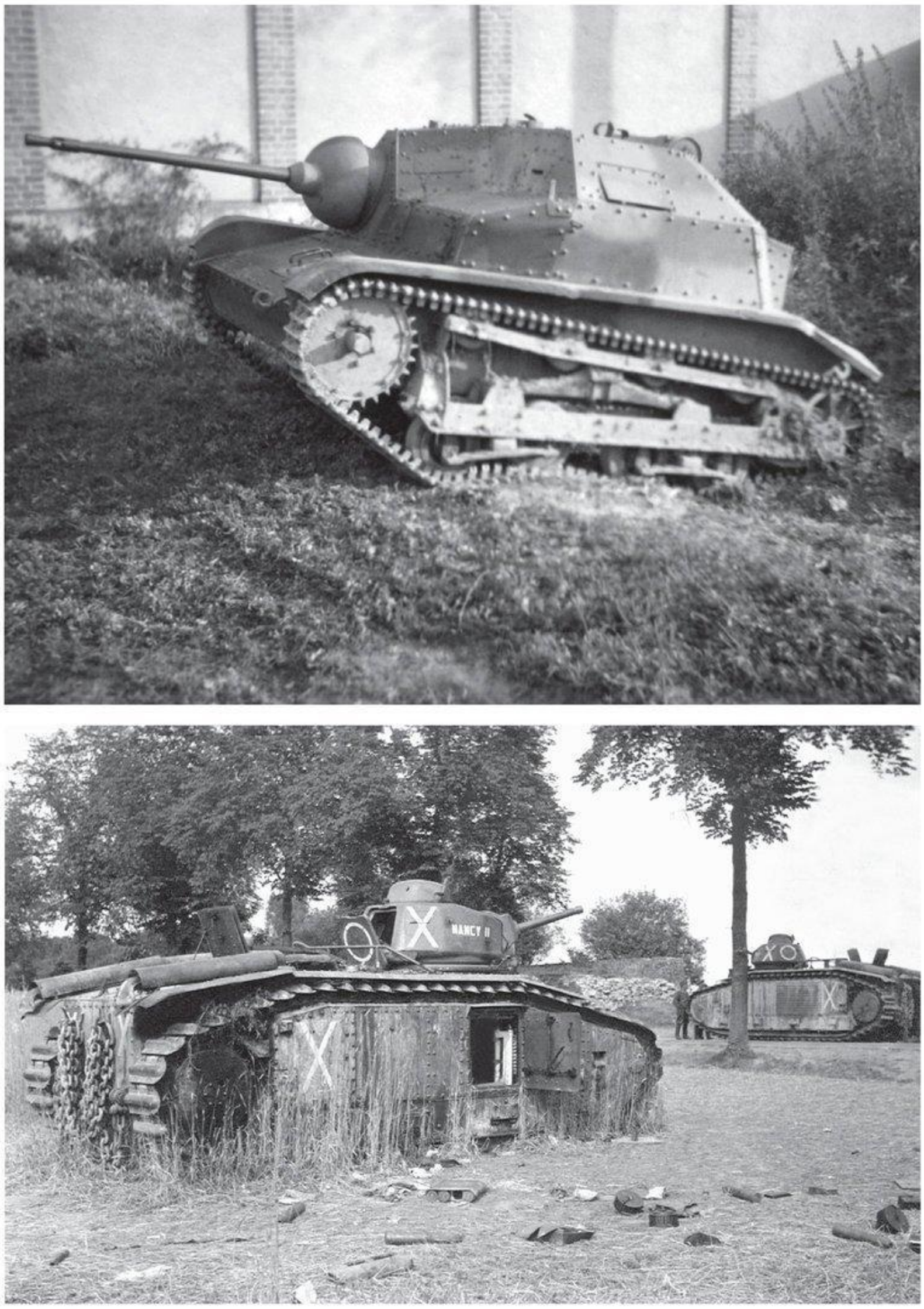
3 L'ÉPREUVE DU FEU

Lorsque éclate la guerre, l'organisation des unités prévoit la présence d'éléments de *Pak* à différents niveaux. Chaque compagnie d'infanterie dispose d'un groupe antichar doté de trois fusils antichars (*Panzerbüchsen*). Chaque régiment d'infanterie a une 14e compagnie *Pak* qui comprend trois batteries de trois pièces de 37 mm. Enfin, chaque division d'infanterie dispose d'un bataillon de *Pak*. Il en est de même pour une *Panzer-Division*, une *Gebirgs-Division* et une *Fallschirm-Division*, même si ces deux dernières ont des aménagements pour s'adapter à leur spécialité.

La campagne de Pologne ne voit pas les antichars de la *Heer* jouer un grand rôle, ces derniers n'ayant pas grand-chose à se « mettre sous la dent » : le parc blindé polonais est des plus réduits, et la plupart de ses chars sont de type léger. La seule grande attaque de chars organisée par les Polonais – qui a lieu le 12 septembre 1939 aux abords de Varsovie – voit un *Pak 35/36* détruire à lui seul six chars adverses. On note que l'infanterie ne dispose en tout que de 62 fusils antichars *Panzerbüchsen 38* (*PzB 38*) et 39 *Panzerbüchsen 39* (*PzB 39*). Mais avec la campagne à l'Ouest, tout change : les Allemands rencontrent des chars médium et lourds qui, lorsqu'ils sont déployés en assez grand nombre, causent de lourdes pertes aux *Panzerjäger.* Ils réagissent en conséquence, mettant sur pied des groupements de combat de circonstance (*Kampfgruppen*), formations de type variable et dont la souplesse d'emploi permet une grande réactivité. En colonne de route,



◤ Servants d'un canon *Pak 35/36* à l'entraînement. À l'inverse des pièces légères précédemment en service, il est possible pour eux de le déplacer à mains nues dans des ravines ou sur des pentes.
Archives Caraktère



▲ Ci-contre :
Chars lourds B1bis détruits à Denée le 15 mai 1940. Ils n'ont pas grand-chose à redouter des *Pak 35/36*, qui ne peuvent perforer que 35 mm de blindage à 100 mètres sous une incidence de 30 degrés, alors que la cuirasse de flanc du B1bis est épaisse de 55 mm...
Archives Caraktère

▲ En haut :
Tankette polonaise. Elles sont des cibles privilégiées pour les *Pak 35/36*, nombreux au sein des divisions d'infanterie (75 unités).
AMC # E011228

les canons de *Pak* tractés sont espacés, de manière à avoir du champ pour une meilleure couverture des flancs.

MONTCORNET ET LE MONT CAUBERT

C'est cette disposition qui permet aux unités à Montcornet de résister à la contre-attaque de la 4e division cuirassée (4e DCR) de réserve du colonel de Gaulle : tandis que la *1. Panzer-Division* défile en colonne, avançant vers l'ouest tout en présentant son flanc gauche, les avant-gardes de la 4e DCR progressent en direction du carrefour stratégique de Montcornet. Elles repoussent des éléments légers, surtout constitués de camions transportant des fantassins. Cette action crée un mouvement de panique parmi les troupes allemandes, mais sous l'impulsion énergique de quelques officiers, une défense est organisée rapidement autour de la localité. Des mines sont installées sur les voies d'accès, et des canons antichars de 37 mm (au nombre de 17) sont répartis autour et dans l'agglomération, ainsi qu'à Lislet. Des pièces de *Flak* sont aussi employées (quatre canons de 88 mm et deux canons de 20 mm). Une demi-douzaine de *Panzer* sont rameutés en renfort, et des Stuka s'en prennent aux concentrations de chars français. L'attaque française débute le 17 mai à 4h15. Bien que quatre blindés R-35 parviennent, vers midi, à entrer dans Montcornet, ils ont fort à faire face aux mines et aux canons antichars de 37 mm qui tirent à bout portant.

De même, des huit R-35 qui entrent à Lislet, sept sont perdus de ce fait. Vers 16 heures, les B1bis qui s'élancent à leur tour sur Montcornet affrontent les canons de 88 qui peuvent entamer leur épais blindage. Ils laissent quatre des leurs sur le terrain. La mise en place rapide de tous les moyens antichars disponibles dans le secteur permet aux Allemands de résister aux contre-attaques françaises des 17 et 19 mai. Rommel, dans ses carnets, raconte la part capitale prise par les canons de 88 qui peuvent arrêter les Matilda britanniques. Le 27 mai, l'attaque de la *1st Armoured Division* du *General* Evans se heurte, près d'Abbeville, à la résistance opiniâtre de la *2. Infanterie-Division (mot.)*, très bien équipée en armes antichars : cachés derrière les haies de la région, les servants de *Pak* font un carnage parmi les chars anglais. Le 28 mai 1940, les blindés français qui attaquent en direction du mont Caubert sont harcelés à Huppy par des tirs précis d'antichars allemands. Les canons disposés sur la pente du mont détruisent un grand nombre d'entre eux, stoppant l'assaut. *A contrario*, la *57. Infanterie-Division* perd 12 *Pak*, canonnés ou écrasés (en à peine sept jours) dans la tête de pont d'Abbeville : leurs tirs n'ont eu que peu d'effets sur les épaisses cuirasses des B1bis ; il faut un coup direct aux endroits névralgiques pour arrêter les mastodontes.

▶ Colonne de *Panzerjäger I* (*4,7cm PaK(t) (Sf) auf Panzerkampfwagen I*). Le montage du canon sur le châssis est brut à bien des égards, tout comme son aspect général, ce qui fait d'eux des engins plutôt marginaux au regard des normes de fabrication habituelles. Archives Caraktère

COMPOSITION D'UNE UNITÉ DE *PANZERJÄGER*

L'élément essentiel de la défense antichar au sein de la division d'infanterie est la *Panzerjäger-Abteilung*. Une division comprend une unité de *Panzerjäger*, et chacun des trois régiments d'infanterie possède sa propre compagnie antichar. L'unité de *Panzerjäger*, la seule unité divisionnaire entièrement motorisée, comprend :
- un état-major avec un peloton de renseignements,
- trois compagnies,
- le train d'approvisionnements,
soit un effectif total de 550 officiers, sous-officiers et hommes de troupe, plus 36 canons antichars de 37 mm, 18 mitrailleuses légères, 114 véhicules motorisés et 45 motos.
Une compagnie comprend :
- un chef de compagnie (*Oberleutnant*) avec une section de 13 hommes (embarqués à bord de voitures ou chevauchant des motocyclettes),
- quatre pelotons (les deux premiers conduits par un *Leutnant*, le troisième par un *Feldwebel*, le quatrième par un *Unteroffizier*),
- le train de ravitaillement de combat avec une voiture, une grande cuisine roulante, trois camions. La compagnie est armée de 12 canons antichars, 4 mitrailleuses, 86 fusils, 4 pistolets-mitrailleurs et 10 pistolets automatiques.
Chacun des pelotons antichars comprend :
- un chef de peloton avec une section de commandement (7 hommes),
- 3 canons antichars de 37 mm, avec 6 hommes chacun, et une section de mitrailleuse (1 pièce avec 3 servants).
Une équipe de pièce consiste en : un chef, un tireur, un chargeur et deux chargeurs auxiliaires, sans compter le chauffeur d'une voiture pour ce personnel (à deux essieux) ou d'un *Krupp Protze Kfz. 69* à trois essieux assurant le transport des servants et des munitions et qui tracte la pièce antichar.
La dotation de base consiste en 36 obus antichars et 24 obus explosifs.

▼ *Pak 35/36* et son tracteur Krupp Protze *Kfz. 69*. Archives Caraktère

ÉMERGENCE DU CHASSEUR DE CHARS

C'est à la suite de ce genre d'expériences malheureuses que la production de l'obus antichar à fort pouvoir de pénétration *Panzergranate 40* est accélérée : il offre, avec son noyau dur en tungstène, une vélocité accrue (1 020 mètres par seconde) qui lui permet de pénétrer jusqu'à 65 mm de blindage à 100 mètres… ainsi, si la campagne de France donne, du point de vue de l'artillerie, toute satisfaction, la performance insuffisante des *Pak 35/36* a été clairement démontrée. Les leçons tirées de la campagne de Pologne ont décidé les Allemands à mettre sur pied quatre bataillons antichars automoteurs (*521.*, *616.*, *643.* et *670.*) avec un matériel mêlant les technologies allemande et tchécoslovaque : le *Panzerjäger I* à canon de 47 mm. Ce premier chasseur de chars permet de pallier un problème récurrent : l'impossibilité pour les servants de *Pak* allemands qui se retrouvent inopinément face à un blindé ennemi de dételer et de mettre en position avant que ce dernier ne tire… Seule la *Panzerjäger-Abteilung 521* est prête à temps pour participer à la campagne de France. Les autres n'y jouent un rôle que graduellement, une fois la période d'instruction de leurs équipages achevée. Sur le terrain, certains chefs de pièce n'hésitent pas à installer (comme au sein de la *Panzerjäger-Abteilung 44*) leur *Pak* de 37 mm sur tracteur Protze ou sur camion, pouvant ainsi tirer immédiatement vers l'avant. Quelques *Panzer I* sont également armés du *Pak 35/36*, mais cette version ne donne pas satisfaction, au vu de la faible puissance du canon.

Suite p.26

◀ Ce *Pak 35/36* va être embarqué sur une benne. Il pourra alors jouer un rôle offensif.
DR

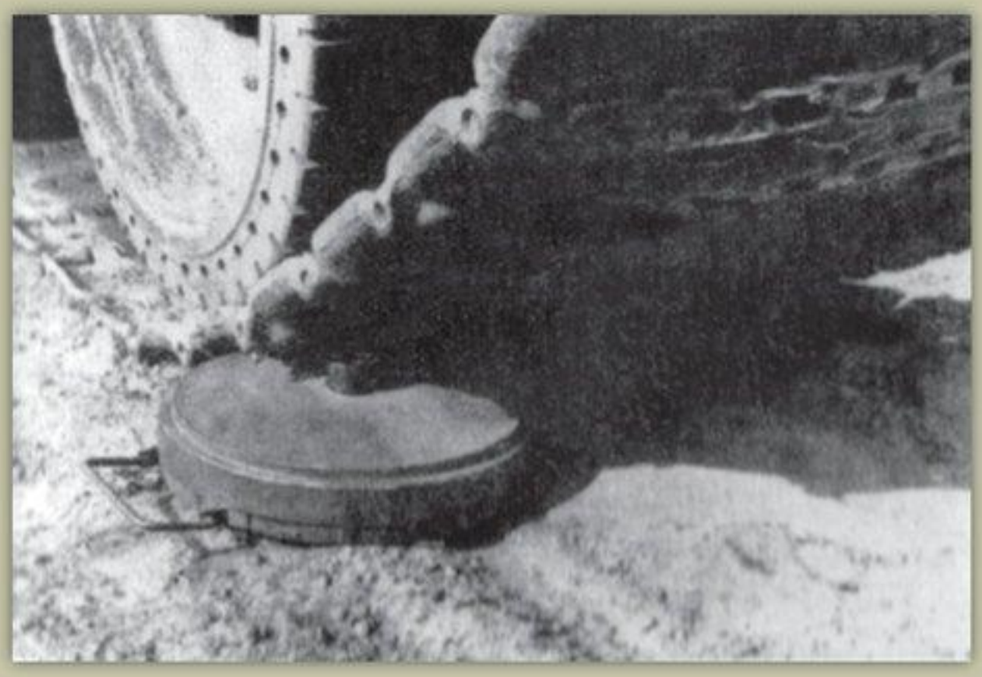
PANZER KNACKER

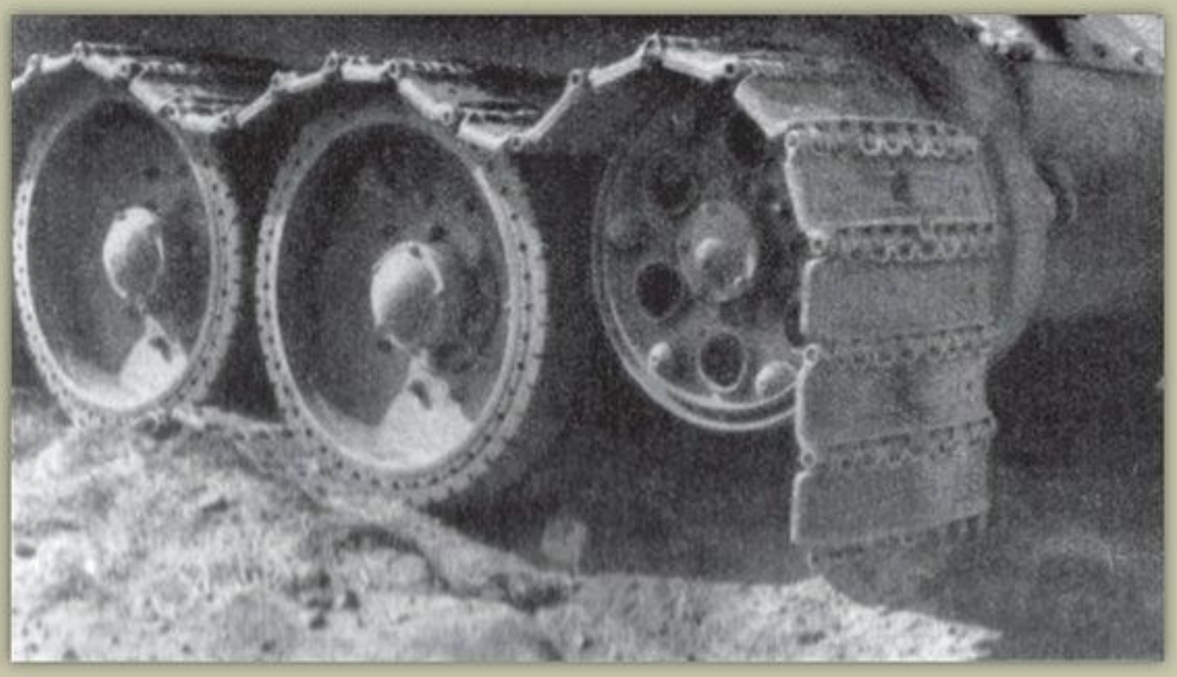
15 MAI 1940 : LA *14. (PANZERJÄGER) KOMPANIE* BRILLE À STONNE

Cette compagnie, qui dépend de l'*Infanterie-Regiment* « Großdeutschland », est commandée par l'*Oberleutnant* Helmut Beck-Broichsitter. Le 10 mai, ce dernier est parti, accompagné de quelques officiers, reconnaître les environs du village ardennais de Stonne. Au 15 mai, la situation y est confuse, et des chars français, flanqués de fantassins, attaquent les officiers et les éléments de tête du 1er bataillon de la compagnie, perçant les lignes allemandes. Beck-Broichsitter rameute alors, de droite et de gauche, quelques pelotons de grenadiers et des sections de mitrailleuses et parvient à reformer la ligne de défense. Entre-temps, des messagers ont été envoyés chercher les pelotons de la *14. Panzerjäger-Kompanie*, qui viennent à la rescousse. Ceux-ci sont directement engagés, au fur et à mesure de leur arrivée, et prennent les blindés français pour cible. Le combat est dur : les chars hexagonaux – en particulier les B1bis – sont difficiles à détruire et bénéficient, en outre, de nombreux couverts, dont des jardins. Les canons antichars sont déployés en pleine rue, au vu et au su de l'adversaire. Le peloton « Hindelang » est pris à partie par trois chars B, qui sont anéantis à moins de 100 mètres des tubes, ayant été touchés sur les flancs ; mais deux des trois canons antichars sont détruits avec leurs servants. Quatre *StuGe IIID* de la *Sturmgeschütz-Batterie 640* arrivent alors sur les lieux, soulageant les *Panzerjäger*. Ces derniers revendiquent la destruction de 33 chars français en près de dix heures de combat. Mais la *14. Panzerjäger-Kompanie* a perdu 13 tués et 16 blessés, une douzaine de véhicules de transport et six de ses 12 pièces de *Pak*… Pour ces actions, Beck-Broichsitter et Hindelang seront honorés de la Croix de chevalier de la Croix de fer.

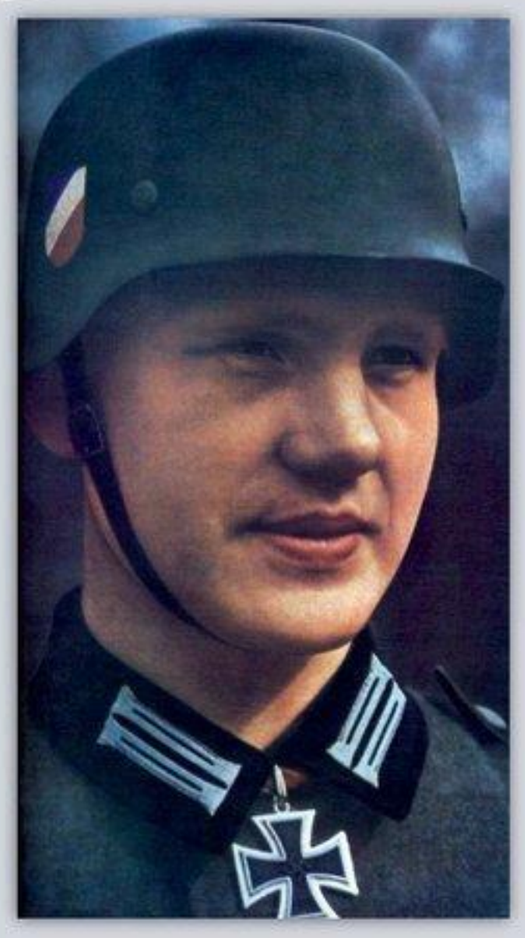
LES MINES

Lorsque l'Allemagne entre en guerre, l'armée de Terre ne dispose que de trois types de mines terrestres : la *Tellermine 29*, la *Tellermine 35* et une mine antipersonnel, la *Schützenmine 35* (*S-mine*). La *Tellermine 29* est une mine antichar légère, de forme circulaire, dont le couvercle est muni de trois logements destinés à recevoir des allumeurs à pression et à traction ZDZ 29. Trois logements supplémentaires, situés sur la paroi latérale et à la base, permettent de fixer des allumeurs auxiliaires à traction pour le piégeage. Le réglage des allumeurs permet de déclencher l'explosion à partir de 45 kilos et jusqu'à 124 kilos de charge… C'est beaucoup trop léger, la détonation se produisant dès la première pression du véhicule ennemi, ce qui disperse la charge explosive et diminue son efficacité. Toutes les *Tellerminen* se distinguent par leur dispositif anti-manipulation, avec des allumeurs qui font exploser la mine s'ils sont enlevés. En ce qui concerne la T-35 (tout du moins sa première variante, la N1), il faut une pression de 90 kilos pour l'actionner. C'est mieux, mais pas totalement satisfaisant. Il faut attendre la version N3 pour voir l'engin capable de supporter une pression *ad hoc*, c'est-à-dire 210 kilos… Le *Generaloberst* Heinz Guderian parle de ces mines comme d'« *un atout précieux dans la défense antichar* » parce qu'elles peuvent facilement et rapidement être mises en place, notamment sur des terrains difficiles. La première mine antichar non métallique à être utilisée est la *Holzmine 42*, une boîte en bois (censée la rendre indétectable) scindée en quatre compartiments et contenant, outre la charge, des allumeurs antichars et antipersonnel. Elle se déclenche à partir d'un poids de 90 kilos. Mais de tous ces modèles, seules les *Tellerminen* sont employées en combat rapproché. Cela demande, de la part des utilisateurs, une bonne dose de cran : il leur faut non seulement parvenir jusqu'au char, mais poser la mine sous la chenille (où à la base de la tourelle) et l'amorcer avec les allumeurs à traction… En mai 1942, apparaissent les premières mines spécifiquement antichars : la *Luftwaffe* met à disposition de ses divisions parachutistes ou de campagne la *Panzerhandmine 3 PHM*, une charge explosive magnétique qui ne semble pas avoir remporté tous les suffrages, bien que sa charge lui permette de percer 130 mm de blindage… La mise en service,





HUBERT BRINKFORTH, UN FLÉAU POUR LES BRITANNIQUES



Il sert en tant que pointeur (*Richtschütze*) d'un canon *Pak 35/36* au sein de la 14e compagnie antichar du *25. IR* (*2. Infanterie-Division (mot.)*). Le 27 mai 1940, sa compagnie est placée à l'extrémité Sud du village de Huppy, au sud-est d'Abbeville, à six kilomètres de la ligne de combat principale. Brinkforth camoufle habilement sa pièce dans un verger. À 5h42, il voit le premier d'une quinzaine de blindés anglais s'approcher. Sa pièce tire un premier obus qui touche l'adversaire à 150 mètres, le faisant exploser. Il s'en prend ensuite au char de commandement, d'un type plus cuirassé. Ce n'est qu'après une succession de projectiles qu'il parvient à en venir à bout. En tout, lui et ses coéquipiers détruisent 10 chars en quelque 20 minutes, sur la trentaine engagée, ce qui aboutit au retrait des assaillants. Brinkforth est, pour ce fait d'armes, nommé *Gefreiter* et décoré de la Croix de fer de 2e classe par le *Generalleutnant* Manstein, qui le propose pour la prestigieuse Croix de chevalier de la Croix de fer. Celle-ci lui est remise le 7 mars 1941. Il devient de ce fait le premier homme de troupe de la *Heer* à être honoré de cette décoration convoitée.

▶ Char anglais *Cruiser* Mk IVA (A13 Mk II) détruit en France fin mai 1940. DR

à partir des dernières semaines de l'année 1942, de la mine (ou charge creuse) magnétique *Hafthohlladung* de 3 kilos apporte une nette amélioration : aussi efficace que les *Teller* (elle peut venir à bout de 140 mm d'épaisseur de blindage), ses trois pieds magnétiques permettent au poseur de ne pas trop se soucier de l'angle ou de la surface sur laquelle la poser. Encore faut-il que celui-ci parvienne jusqu'au char, tire le cordon allumeur et se mette à l'abri en un temps record (retard de 7,5 secondes)… C'est la raison pour laquelle les équipes dotées de ces matériels agissent le plus souvent en binôme, un homme couvrant l'autre. La puissante organisation qu'est la *SS* n'est pas en reste : elle réalise son propre modèle, la *HL-Handgranate*, à mi-chemin entre la mine et la grenade. De forme conique et allongée, son moyen de fixation est original : il consiste en un disque de feutre de 6 mm d'épaisseur enduit d'une matière collante… mais ce système ne donne pas satisfaction, rendant l'arme impopulaire. Elle laisse donc place à la *Hafthohlladung* de 3 kg.

◤ Devant un parterre de sous-officiers, un officier de la division d'élite « Großdeutschland » fait une démonstration de « jeter » de *Tellermine* sur l'arrière d'un char. ECPA-D

◀ … du bon usage de la *Tellermine* pour décheniller un char. DR

▶ La charge creuse magnétique *Hafthohlladung* de 3 kilos devient, en 1943, l'arme antichar individuelle la plus prisée, avant d'être progressivement détrônée par le duo *Faustpatron*/*Panzerfaust*. DR

LES FUSILS ANTICHARS

▲ Tireur au *Panzerbüchse 39* photographié dans le nord de la France à l'été 1942. L'arme est censée pouvoir percer un blindage de 25 mm à 300 mètres… NAC

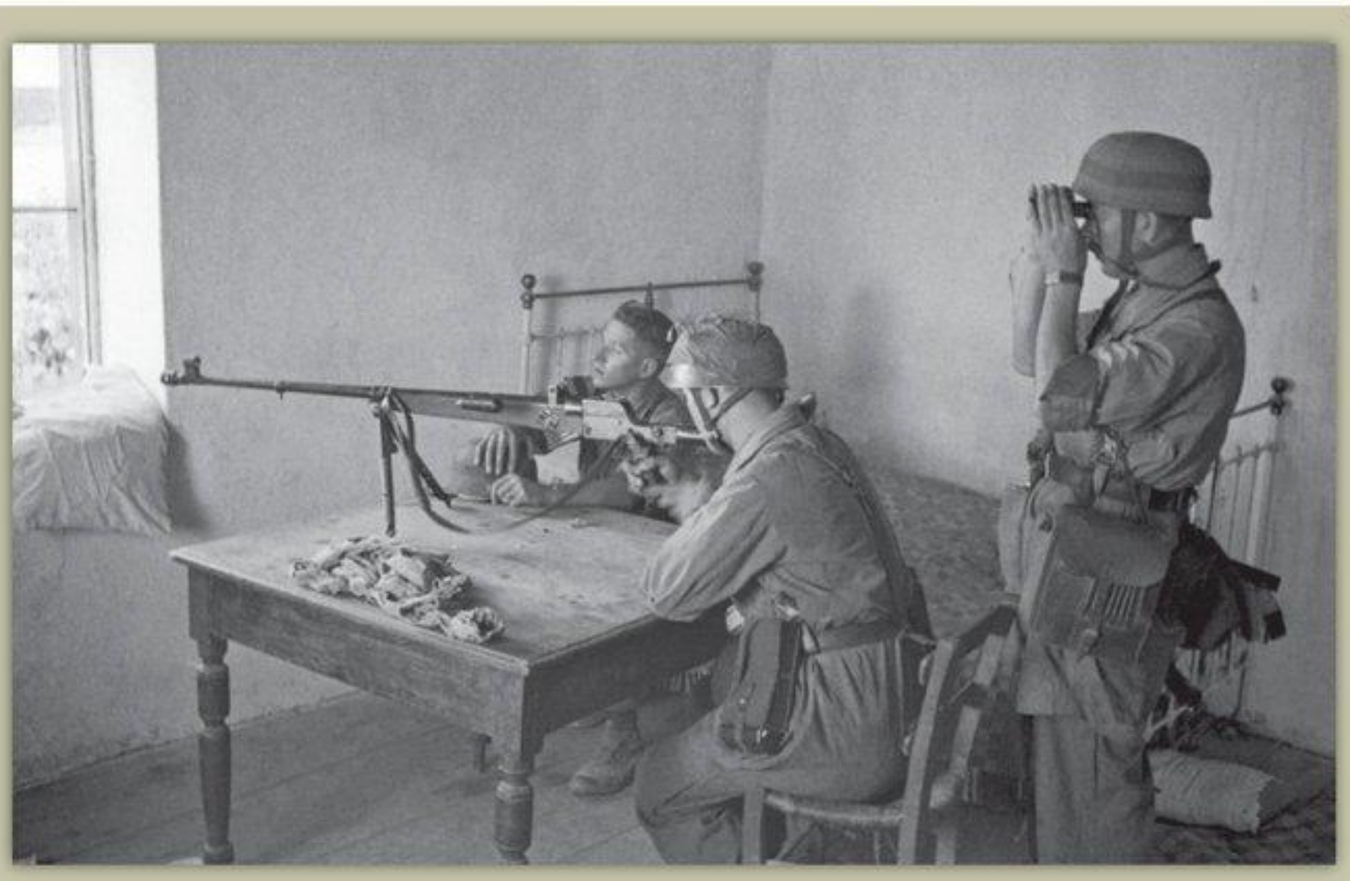
C'est suite à la guerre d'Espagne que le fusil antichar revient sur le devant de la scène : les Allemands, déjà « pères » du *Tankgewehr 18*, mettent au point (par le biais de la firme Gustloff Werke) une seconde génération de cette arme spécifique : le *Panzerbüchse 38*. De finition soignée, ce dernier tire une balle (*Patrone 318*) de calibre 7,92 mm à noyau d'acier. Elle est en mesure de pénétrer 28 mm de blindage à 100 mètres (incliné à 90 degrés) et 23 mm à 300 mètres. Cette arme, pesant 15 kilos, fonctionne par effet de recul, chaque cartouche étant introduite manuellement. Si elle donne globalement satisfaction, elle s'avère fragile et complexe (le mécanisme de culasse, qui s'apparente à celui, en réduction, d'une pièce d'artillerie et s'ouvre après le tir par les forces de recul, a une forte propension à s'enrayer). La pièce est en outre d'un entretien délicat sur le terrain. Elle ne suscite donc guère d'enthousiasme et n'est produite qu'à 1 400 exemplaires. Elle donne rapidement naissance à une version perfectionnée et simplifiée, le *Panzerbüchse 39* (*PzB 39*), tirant elle aussi au coup par coup. Sa munition améliorée (*Patrone 318 S.m.K(H)* à noyau de tungstène et à structure d'acier très dense) est inspirée de la balle Marosczek du fusil antichar polonais *Kb ppanc wz. 1935* (réputée pour avoir des performances supérieures grâce à sa grande vitesse initiale) et peut, en principe, percer un blindage (incliné à 90 degrés) de 30 mm à 100 mètres et de 25 mm à 300 mètres. Un peu plus léger que son prédécesseur (il ne pèse plus que 12,6 kg), ce fusil dispose de deux chargeurs à 10 cartouches chaque, placés de part et d'autre du canon, qui lui permettent d'être réapprovisionné plus rapidement et augmentant par là même la cadence de tir. Si il s'avère efficace contre les chars légers, il ne peut en revanche rien contre les Matilda britanniques et les B1 français, fortement cuirassés. L'arme est donc rapidement reléguée dans des unités de seconde ligne, avant de retourner dans des dépôts, et pour certains exemplaires être détruits. Sa production cesse en novembre 1941, mais un nombre indéterminé est, à partir de cette époque, converti en lance-grenades par la fixation d'un tromblon « Schiessbecher » capable de tirer une charge creuse antichar standard ou une grenade antipersonnel. L'arme prend alors l'appellation de *GrB 39*. Les exemplaires rescapés restent en dotation jusqu'en 1944.

UN MODÈLE POUR LA *WAFFEN-SS*…

Le *PzB 39* inspire directement la firme suisse Solothurn, qui met au point une version semi-automatique à six coups : le *M.SS.41*. Contrairement à la plupart des autres armes de ce type, il a un canon fixe et une culasse coulissante. Il a aussi la particularité d'être la première arme à feu « Bullpup », c'est-à-dire présentant une configuration destinée à réduire la longueur totale de l'arme sans sacrifier celle du canon. C'est la raison pour laquelle la chambre est située très en arrière. Apparu trop tardivement, au moment où l'intérêt pour ce type d'arme est sérieusement émoussé, le *M.SS.41* est très peu produit et est surtout employé en Afrique du Nord. Solothurn n'en reste pas là et crée le *S 18-1100*, d'un calibre de 20 mm. Là encore, la *Wehrmacht* n'en achète que peu d'exemplaires. Utilisé à partir de 1942, il se montre relativement efficace, mais son poids le condamne à être tracté par un petit attelage à deux roues. En fin de compte, la plupart des exemplaires sont rétrocédés à l'Armée italienne… Des armes de prise, comme le *Kb ppanc wz. 1935* polonais (630 ex. capturés), le *Boys* anglais, les *PTRD 1941* et *PTRS 1941* russes, sont également utilisées. À noter qu'en 1941, l'usine Zbrojovka Brno, dans le Protectorat de Bohême-Moravie, développe pour l'Occupant une version de son *ZB ZK-382* de 1938 (calibre 7,92 mm) avec une munition de 15 mm. Mais cette variante (*MPzB 41*), destinée à la *Waffen-SS*, ne dépasse pas le stade de l'expérimentation, pas plus qu'un autre projet, le *PzB 244* de 13 mm.

LES FUSILS À CANONS À ÂME CONIQUE

En dépit du déclin graduel de ce type d'arme, les Allemands ne cessent de tester des modèles expérimentaux : l'un d'entre eux est le Mauser EW 141 – où *Gerät 318* – à tir semi-automatique et chargement rapide, qui tire la cartouche de 7,92 mm *Patrone 318 S.m.K* (et non celle à noyau tungstène !). Cette arme, qu'on pourrait qualifier de mitrailleuse antichar, est en outre destinée à être montée dans les tourelles des chars de combat. Un programme « *PzB 40* », lancé par les autorités du *Reich*, est développé conjointement par les armuriers Krieghoff, Gustloff et Walther. Les prototypes (cal. 7,92 mm) soumis ne donnent lieu à aucun contrat. Un prototype ultérieur, le *PzB 243*, ne connaît, lui aussi, aucun développement, pas plus qu'un mystérieux *PzB 42*… des tubes à calibre décroissant (ou âme conique) sont également essayés sur des *PzB 39* et des *EW 141* convertis (de 14 à 10 mm). Dans les confins du *Reich*, à Prague (Waffenfabrik Prag), des essais de ce genre sont effectués. Dans cette catégorie, les Allemands sont les premiers à mettre au point une arme aboutie et prometteuse : le *2,8cm schwere Panzerbüchse 41* (*s.PzB 41*). Approuvé en novembre 1940, il est utilisé dès 1941 en Afrique du Nord. Une version à train de roulement allégé est distribuée aux parachutistes et aux troupes de montagne et à certaines unités antichars. Efficace, le *s.PzB 41* est capable de détruire les blindés légers et moyens, mais son canon s'use rapidement. La production s'arrête en 1943, principalement à cause du manque de tungstène, nécessaire à la fabrication des projectiles.



▲ Ce jeune *Waffen-SS*, tireur au *Granatbüchse 39* (*GrB 39*), s'est placé en embuscade sur une éminence. La portée pratique de l'arme est d'environ 75 mètres.
NAC

▲ En haut : Parachutistes en action en Crète. En 1940-41, un régiment de *Fallschirmjäger* comprend 27 *Panzerbüchsen.* Il était prévu, à l'origine, que chaque division d'infanterie perçoive 81 *Panzerbüchsen 38* ou *39*.
ECPA-D

◀ *2,8cm schwere Panzerbüchse 41*. Plusieurs exemplaires servent encore sur le front de Normandie, en 1944, principalement montés sur des semi-chenillés *Sd.Kfz. 251*, notamment au sein de la *Panzer-Lehr-Division* et de la *9. SS-Panzer-Division* « Hohenstaufen ».
ECPA-D

CONSIDÉRATIONS THÉORIQUES

Char soviétique BT détruit au début de la campagne à l'Est.
Archives Caraktère

Pak 35/36 sur le front. Ses pertes sont énormes : 636 exemplaires sont déplorés en 1940 dans la campagne à l'Ouest !
Archives Caraktère

Les campagnes de Pologne et de l'Ouest permettent d'affiner le futur rôle des unités antichars qui, à l'origine nommées *Panzerabwehr* (défense antichar), ont pris, le 16 mai 1940, le nom de *Panzerjäger* (chasseurs de chars). Un manuel de formation allemand capturé souligne le rôle offensif du bataillon antichar divisionnaire et des unités de même type du GQG : « *En raison de sa rapidité, de sa mobilité, de ses performances en tout-terrain et de sa protection contre les chars, le bataillon antichar peut s'en prendre aux véhicules blindés ennemis. Son rôle est d'engager et de détruire les chars ennemis par des attaques surprises à partir de directions inattendues, avec une concentration de feu. En plus d'engager les blindés ennemis, l'unité antichar a pour mission de neutraliser leurs défenses antichars, soutenant ainsi ses propres blindés.* » Néanmoins, il est bon de rappeler que la mission « de base » qui incombe aux unités antichars organiques (compagnies antichars des régiments d'infanterie et pelotons antichars des compagnies d'armes lourdes) est la protection locale, bien qu'elles n'aient pas la possibilité de repousser de puissantes attaques de blindés. Pour cette tâche, les bataillons mobiles divisionnaires (plus les unités antichars mises en réserve du GQG, toujours considérées comme des éléments offensifs) sont engagés à l'endroit où frappe la force principale blindée ennemie.

COMBAT OFFENSIF

Sur le terrain, l'unité dotée de canons automoteurs qui prend possession de son périmètre défensif commence par mener des reconnaissances minutieuses et répétées. Celles-ci sont absolument nécessaires, chaque voie de pénétration supposée devant être familière aux membres de l'unité afin d'en appréhender toutes les caractéristiques, de manière à en barrer l'accès au mieux. Leurs rapports vont permettre aux unités antichars tractées d'organiser rapidement et judicieusement leur système défensif et de coordonner une éventuelle action commune.

L'accent est mis, autant que possible, sur les unités antichars mobiles, qui se déplacent rapidement dans et hors des positions. Dans le cas d'un bataillon antichar automoteur d'une *Panzer-Division*, lorsque les blindés ennemis apparaissent sur le champ de bataille, le bataillon entre dans la danse aux côtés des *Panzer* qui contre-attaquent, les suivant d'un objectif à l'autre et engageant tous les chars menaçant les flancs et l'arrière des *Panzer*. Certains détachements du

▲ Le *Pak 35/36* est devenu obsolète en 1941 : ses pertes au cours de l'hiver russe (du 1er décembre 1941 au 28 février 1942) sont estimées à 1 502 exemplaires…
Archives Caraktère

▼ Série ci-dessous :
Ce reportage montre des *Waffen-SS* (appartenant probablement à la *SS-Panzer-Grenadier-Division* « Leibstandarte Adolf Hitler ») s'entraînant à la neutralisation de blindés sur une automitrailleuse soviétique Ba-10 et un char lourd KV-1.
US Nara

bataillon peuvent être dispatchés auprès de l'infanterie d'accompagnement si cela s'avère nécessaire. Si l'infanterie agit seule, le bataillon antichar mobile l'appuie, mais maintient son gros derrière les flancs des fantassins pour repousser d'éventuelles contre-attaques ennemies ou pour venir à bout d'une résistance plus difficile que prévu à éradiquer. Habituellement, les unités du bataillon antichar ne sont pas rattachées aux forces assaillantes des grandes unités, mais fournissent un appui indépendant. Dans la poursuite, les unités antichars rallient les éléments les plus avancés, le plus souvent par pelotons. Elles ont pour mission de protéger les flancs des avant-gardes et de détruire les blindés constituant l'arrière-garde ennemie.

COMBAT DÉFENSIF

En défensive, les unités antichars régimentaires doivent normalement défendre les autres unités régimentaires face à la ligne de progression des blindés ennemis. Une partie du bataillon antichar divisionnaire peut être aussi déployée pour renforcer cette défense. Une autre peut être employée pour la protection d'un flanc et apporter son soutien à une division voisine. Si la division à laquelle appartient le bataillon opère seule, la partie du bataillon qui n'est pas utilisée pour la défense est divisée en deux groupes : le premier reconnaît et prépare les positions pour la prochaine action de retardement, tandis que le second agit comme réserve mobile pouvant être immédiatement déployée par le chef de la division.

DU SKI AU COMBAT ANTICHAR

Bien que très désagréablement surpris, en juin 1941, par la découverte des chars lourds soviétiques KV-1 et KV-2, tout comme du T-34, bien cuirassé et agile, quelques groupes d'audacieux n'en tentent pas moins de les détruire au moyen de charges de démolition de fortune – des chapelets de grenades. Ainsi, le 25 juin 1941, devant Lwów (Lemberg), le champion du monde en ski nordique « Gustl » Berauer, alors *Feldwebel* au sein de la *1. Gebirgs-Division*, s'illustre avec son groupe en arrêtant trois T-34 : le premier est neutralisé par une grenade glissée dans l'âme du canon ; un autre est achevé par Berauer lui-même lorsqu'il jette une grenade dans la trappe du chef de char… En tout, un total de 28 blindés est détruit en cette seule journée par les chasseurs de montagne.

◢ « Gustl » Berauer et ses camarades de la *1. Gebirgs-Division*.
AMC

PEIPER DONNE L'EXEMPLE À KOURSK

Le 11 juillet 1943, vers la fin de la bataille de Koursk, le *SS-Sturmbannführer* Jochen Peiper, figure de la *SS-Panzer-Grenadier-Division* « Leibstandarte Adolf Hitler », montre aux hommes de son bataillon comment lutter contre les chars qui pénètrent de plus en plus profondément dans son secteur. En plein combat, dans le vacarme des explosions, il court, courbé, vers un T-34 à faible distance, attendant le moment favorable pour intervenir. Il monte ensuite sur la tourelle, ouvre la trappe et jette un chapelet de grenades à main à l'intérieur. Il saute rapidement du blindé, qui est secoué par une explosion sourde. Son adjoint, le *SS-Untersturmführer* Werner Wolff, resté en position avec une mitrailleuse pour assurer sa protection, tire sans relâche sur l'infanterie assaillante.

À LA GRENADE !

Le 12 juillet, le *Doktor* Hermann Schramm, lui aussi engagé aux côtés de Peiper à Koursk, témoigne :

« Le char soviétique arrive sur nous dans un bruit de tonnerre, sortant du brouillard obscurcissant et prenant des proportions de plus en plus gigantesques à mesure qu'il approche. Au même moment – les tympans bourdonnent douloureusement –, la grenade du commandant le heurte à son point le plus vulnérable. Il roule encore sur 20 ou 30 mètres, puis s'arrête dans une secousse. Nos cris de joie parviennent jusqu'au *Sturmbannführer* qui, heureux et fier, rit comme un jeune garçon avec ses dents brillant dans son visage hâlé. « *Aujourd'hui, décompte des insignes de combat rapproché, les gars !* », crie-t-il à ses hommes. Ils sont en colère parce que les T-34 progressent si rapidement qu'ils ne parviennent pas à utiliser les charges creuses. »

▲ Un *Pak 38* de 50 mm. Le *Pak 38* ne sera jamais complètement supplanté par des pièces plus lourdes en raison de la pénurie de ces dernières suite aux actions des Alliés qui perturbent la production. ECPA-D

◣ Page de gauche, en bas : Un *Pak 38* de 50 mm en batterie… Ce canon démontre de très bonnes performances, à tel point qu'en 1942 les Soviétiques introduisent un nouveau canon antichar, le 45 mm M-42. Archives Caraktère

LA TOPOGRAPHIE

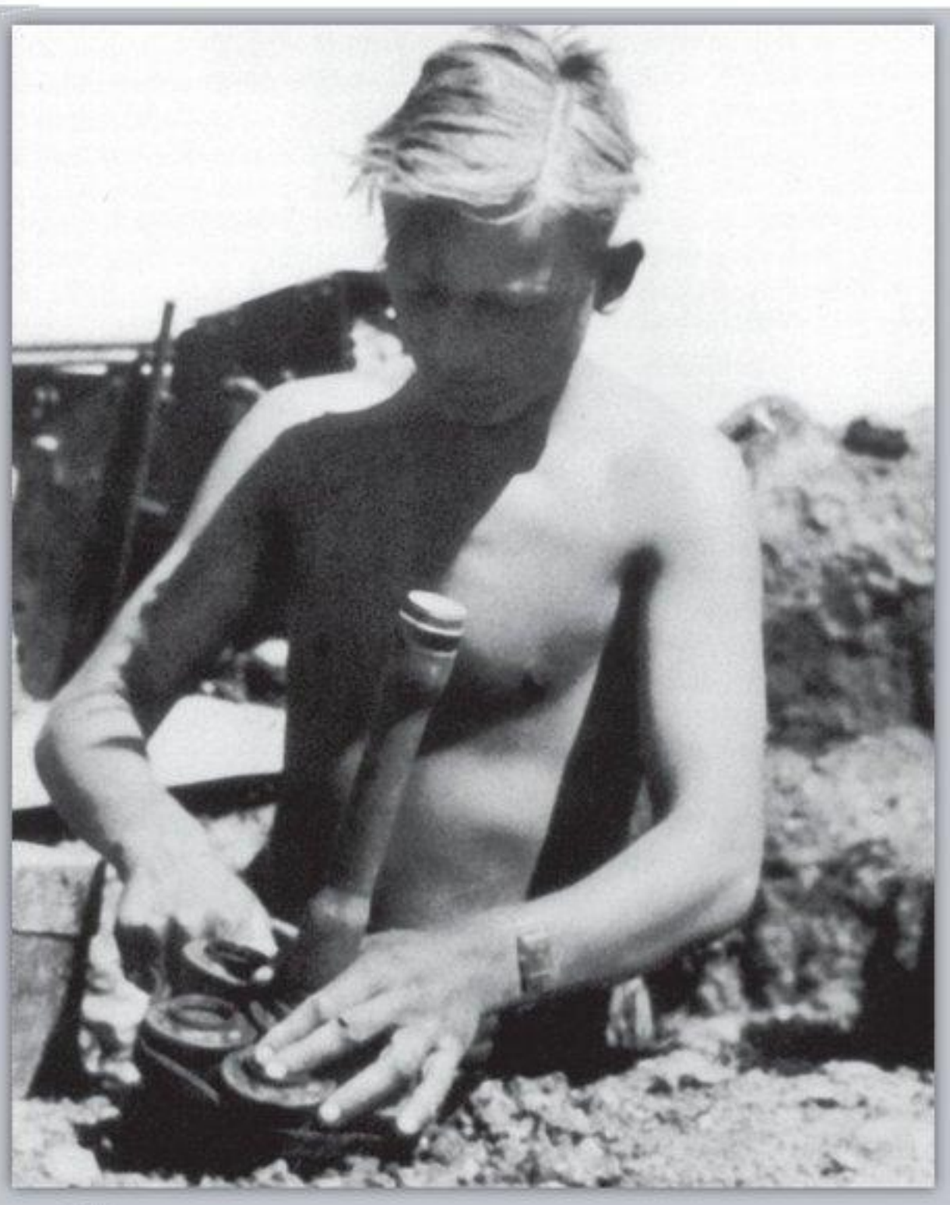
Le terrain joue un rôle important pour l'établissement du périmètre défensif. Après la mise au point de plans de feu visant à couvrir les principaux débouchés, les voies moins praticables sont interdites à l'ennemi par des obstacles. Les unités antichars organiques des régiments sont aussi utilisées à l'avant dans des positions camouflées ; le bataillon antichar divisionnaire, avec ses automoteurs, est maintenu à l'arrière (ce qui donne de la profondeur au système défensif), prêt à apporter son soutien en cas de besoin.

OBSTACLES ET MINES

Le génie allemand coopère étroitement avec les unités antichars. Il renforce les portions de terrain les moins favorables à l'attaque des blindés par des obstacles et des mines, tandis que les canons antichars sont massés dans les zones les moins faciles à défendre par des écueils artificiels. Obstacles et champs de mines sont toujours couverts par le feu des armes antichars et des armes légères. En fait, les Allemands utilisent souvent ces écueils dans le but de ralentir ou d'arrêter les blindés afin de faire d'eux de meilleures cibles.

▼ *Panzerjäger 35R(f)*. 200 de ces matériels hybrides sont réceptionnés par la *Heer*. Ils se montrent peu performants et sont retirés du front russe à l'issue de l'hiver 1941-42. Archives Caraktère

LES GRENADES



Certains soldats tentent de venir à bout des blindés en cassant la grille d'aération du compartiment moteur à coups de hachette, avant d'y jeter une grenade. D'autres attendent que le chef de char ouvre une trappe, lorsqu'il a besoin d'observer le paysage, pour « balancer » une grenade dans la trappe. L'équipage est alors neutralisé, et l'engin s'embrase. Certains audacieux parviennent parfois à ouvrir les écoutilles avec des barres à mine ou leur baïonnette et à lancer des grenades à l'intérieur. D'autres les utilisent en chapelet : elles rassemblent, sous cette forme, six têtes attachées par du fil de fer autour d'une grenade à manche *Stielhandgranate 24*, lesquelles constituent une « charge concentrée » (*geballte Ladung*). Celle-ci peut avoir une certaine efficacité sur les chars moyens. Mais si la mise à feu est déclenchée sur la tourelle, l'onde de choc commotionne l'équipage, le neutralisant temporairement. Les chandelles ou grenades fumigènes, lorsqu'elles sont jetées à l'intérieur d'un char, y mettent le feu ou, au pire, contraignent les hommes à sortir pour éviter la suffocation.

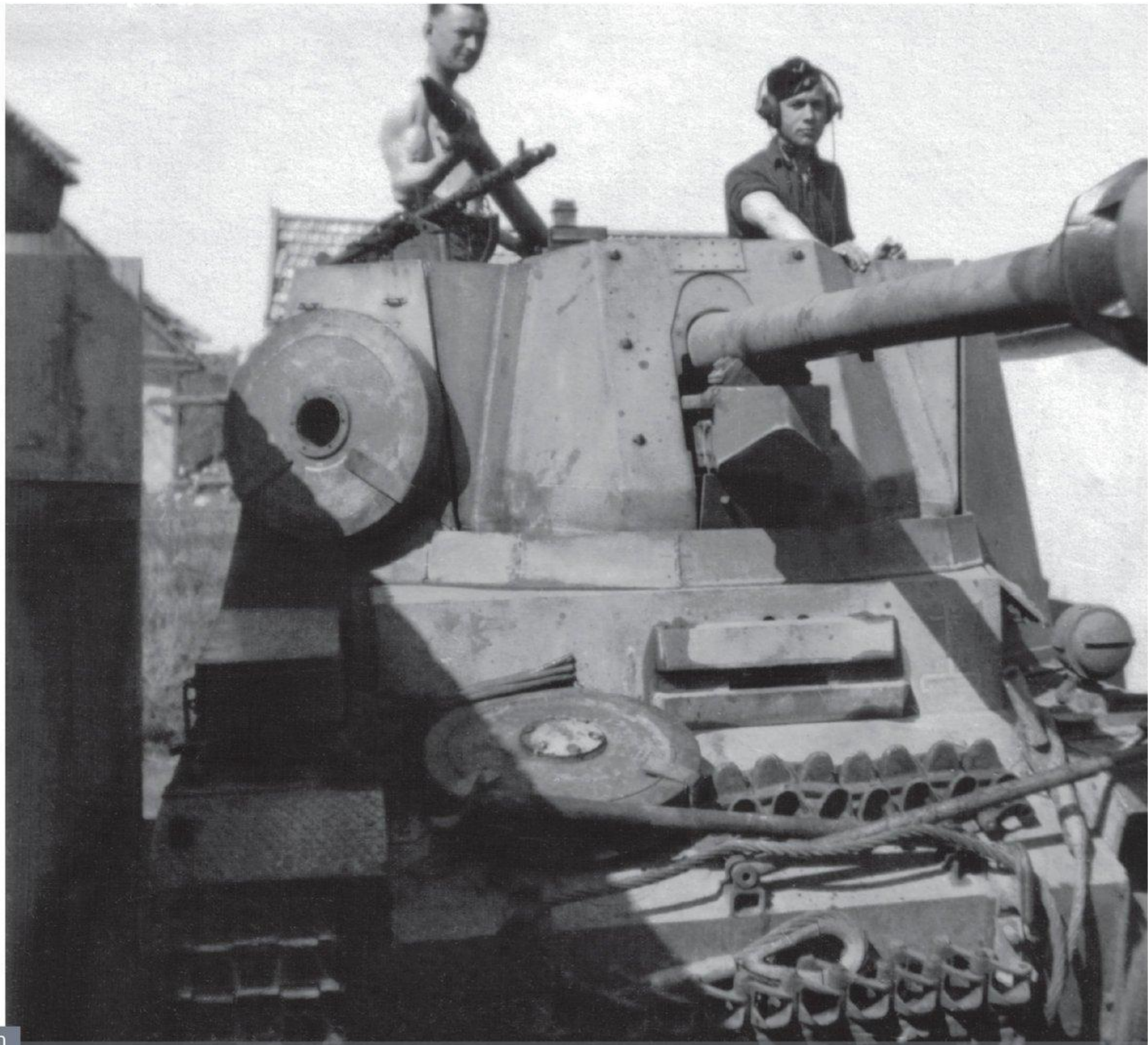
▲ Jeune soldat confectionnant une charge concentrée. Ce moyen de combat n'a plus, en 1941, la faveur des *Panzerknacker*… DR

▼ Pour neutraliser les chars, les *Panzerknacker* utilisent des pots fumigènes (*Nebelkerzen 39*), des grenades à manche fumigènes (*Nebelhandgranaten 39* et *42*) et des grenades aveuglantes (*Blendkörper 1H* et *2H*). Archives Caraktère

Les Allemands emploient les champs de mines antichars à grande échelle, les trouvant particulièrement précieux dans le désert, où le terrain plat et le sol dur sont propices à la construction d'obstacles artificiels assez élaborés. Ces champs, mis en place par des unités spéciales du génie (*Sperr-Abteilungen*), sont souvent complexes. Les risques sont encore augmentés par les mines antipersonnel disséminées au petit bonheur parmi les mines antichars. Le but est de construire un obstacle qui bloque les véhicules ennemis sans gêner la manœuvre des forces allemandes. Quant aux barrières antichars, elles doivent être placées de manière à contraindre les blindés à surgir en plein dans les champs de tir des armes qui les couvrent, de façon à être pratiquement touchés à bout portant.

DES BALKANS À L'UNION SOVIÉTIQUE

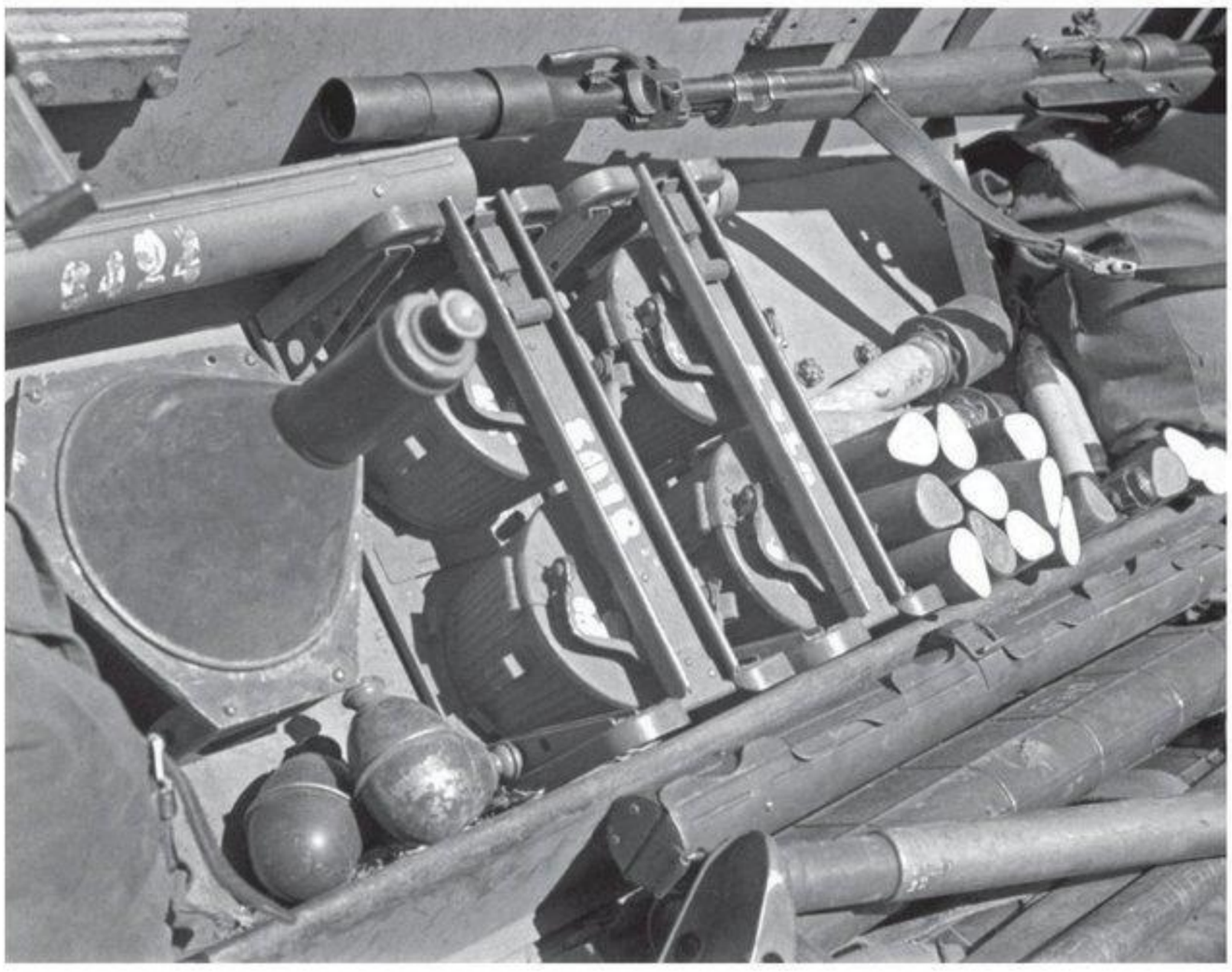
À l'instar de la campagne de Pologne, l'intervention de la *Wehrmacht* en Grèce et en Yougoslavie n'amène pas de nouveauté concernant le combat antichar vu la faiblesse du parc mécanisé de ces deux armées (24 tankettes CV 33 plus quelques automitrailleuses hollandaises pour la Grèce, 107 pour la Yougoslavie), dont la majorité est obsolète. Les steppes d'Union soviétique vont par contre devenir le théâtre par définition de la lutte antichar : d'une part, les services de renseignements allemands se sont fourvoyés sur le potentiel réel de chars au sein des unités de l'Armée rouge (Guderian avouera que s'il avait eu connaissance des bons chiffres, il n'aurait pas été partisan d'attaquer la Russie)… et Hitler lui-même mise consciemment sur une part de chance lorsqu'il déclenche « Barbarossa ». Dès les premières semaines, les envahisseurs appréhendent l'immensité du challenge : les formations d'infanterie constatent à la fois leur déficit en armes antichars et leur faiblesse face aux chars russes, nombreux et souvent puissamment blindés. Les *Panzer-Divisionen* elles-mêmes sont régulièrement contre-attaquées : la *7. Panzer-Division*, par exemple, est repoussée sur près de 30 kilomètres dans le secteur de Senno, à l'est de Leningrad, fin juillet 1941… elle le sera encore lors des combats d'août-septembre… Ainsi, la campagne contre l'Union soviétique peut-être considérée comme le véritable test de l'artillerie allemande dans la lutte contre les blindés. Si sa dotation en fusils antichars a bien évolué depuis la Pologne (on compte 25 298 *PzB 39* dans la troupe au début de la campagne), elle s'avère néanmoins insuffisante et inadéquate. Quant à l'artillerie,



le *Pak 35/36* se montre totalement inefficace contre les chars moyens et lourds soviétiques. Seul le *Pak 38* de 50 mm, entré en service en avril 1941, peut venir à bout des 45 mm de blindage du T-34. Mais il lui faut tirer, lui aussi, la *Panzergranate 40* à noyau de tungstène pour espérer pouvoir pénétrer celui du KV-1. À cette époque, ce mastodonte ne peut être contré que par le « 88 », dont la majorité du parc n'appartient pas à l'Armée mais à la *Luftwaffe*. On note l'introduction, toujours en 1941, du *Pak 41* de 42 mm qui se distingue par son canon à âme conique, ce qui confère à son projectile une très grande vitesse initiale et la capacité de percer (en principe) jusqu'à 60 mm de blindage. Mais les performances exceptionnelles sont contrebalancées, comme dans le cas du *Panzerbüchse 41*, par l'usure trop rapide de l'âme du canon, et sa production cesse à l'été 1942 par pénurie de tungstène, avec 313 exemplaires fabriqués… D'autres tentatives sont faites pour essayer de « garder la main » : on développe rapidement, pour améliorer la performance du *Pak 35/36*, la *Stielgranate 41* de 37 mm (en fait, un obus à charge creuse).

◀ Un Marder II (fin de production). Son tube de 75 mm lui donne un potentiel bien supérieur à celui des engins de première génération.
Archives Caraktère

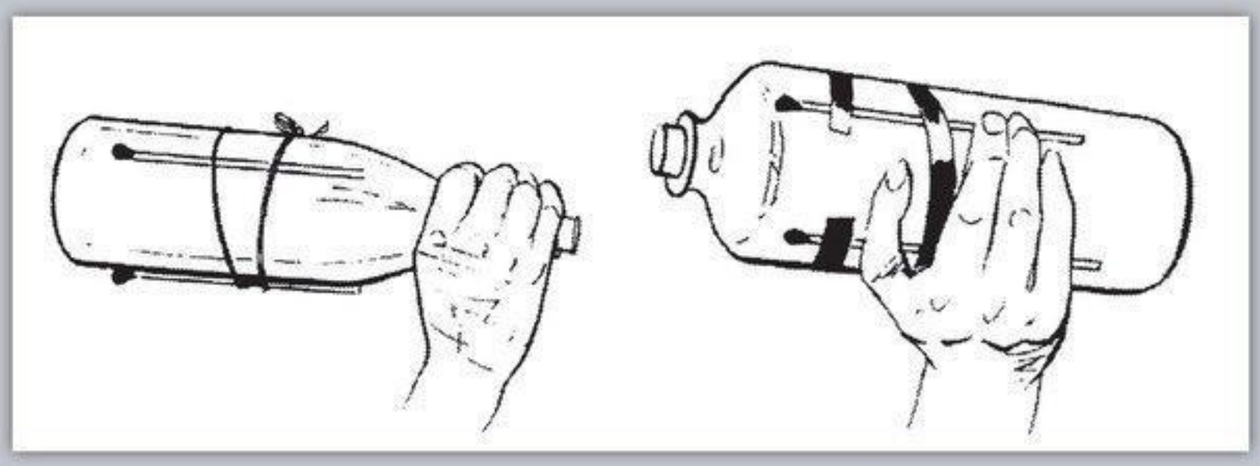
▲ et ▼ Les fusiliers embarqués sur semi-chenillés *Sd.Kfz. 251* y stockent des matériels antichars pour le combat singulier : ici, une charge creuse magnétique *Hafthohlladung* de 3 kilos et un fusil Mauser à tromblon permettant de lancer des grenades antichars.
NAC et ECPA-D



LES BOUTEILLES INCENDIAIRES

La bouteille incendiaire (*Brandflasch*) s'avère particulièrement adaptée à la lutte de proximité contre les blindés. Contrairement à l'Armée rouge, où l'on utilise à grande échelle cette bombe incendiaire d'une composition sophistiquée, l'Armée allemande n'en dispose qu'en quantité insuffisante. Sa manipulation est très dangereuse. Elle n'en constitue pas moins – entre les mains de soldats courageux et habiles – l'un des moyens les plus efficaces pour détruire les chars et les blindés légers, à condition toutefois que l'infanterie d'accompagnement ne « serre » pas de trop près. Parvenu à une quinzaine de mètres du blindé, le lanceur jette sa bouteille sur le compartiment moteur, les fentes de vision ou les trappes mal fermées. En général, les « casseurs de chars » se regroupent par binômes ou par trois. Ces contenants sont plus particulièrement utilisés en milieu urbain (comme à Stalingrad ou Budapest). Le mélange inflammable est constitué pour deux tiers d'essence et un tiers de mazout. La combustion se fait grâce à une allumette. Ces bouteilles sont emballées dans des boîtes en bois remplies de sciure humide, où l'on trouve également du ruban adhésif pour fixer les allumettes sur les bouteilles.

Les allumettes de sûreté sont groupées par 20, avec trois blocs-notes dans un emballage ininflammable. Les bouteilles peuvent être projetées de deux façons : en balançant le bras et tenant la bouteille au niveau du cou ou en la lançant comme lorsque l'on donne un coup, en la saisissant à son point le plus lourd.
Toute bouteille peut servir à fabriquer un « cocktail Molotov ». Pour la rendre efficace, il faut la remplir d'un liquide inflammable, de préférence mélangé avec des fibres de laine, de coton ou des chiffons déchirés. Un bon mélange comprend deux tiers d'essence et un tiers de pétrole ou, nous l'avons vu, de l'essence et du mazout. Pour la mise à feu, une mèche est passée à travers un trou percé dans le bouchon de la bouteille, de sorte que sa base trempe dans le liquide. La mèche est allumée lorsque le blindé approche, et l'on jette la bouteille. Lorsqu'elle se casse, la mèche enflamme le liquide, qui s'épanche dans le char et le moteur. En général, le blindé prend feu. Une autre méthode consiste à jeter la bouteille dépourvue de mèche et à tirer une fusée de signalisation ou à jeter une grenade fumigène ou tout autre brandon enflammé sur le liquide répandu.



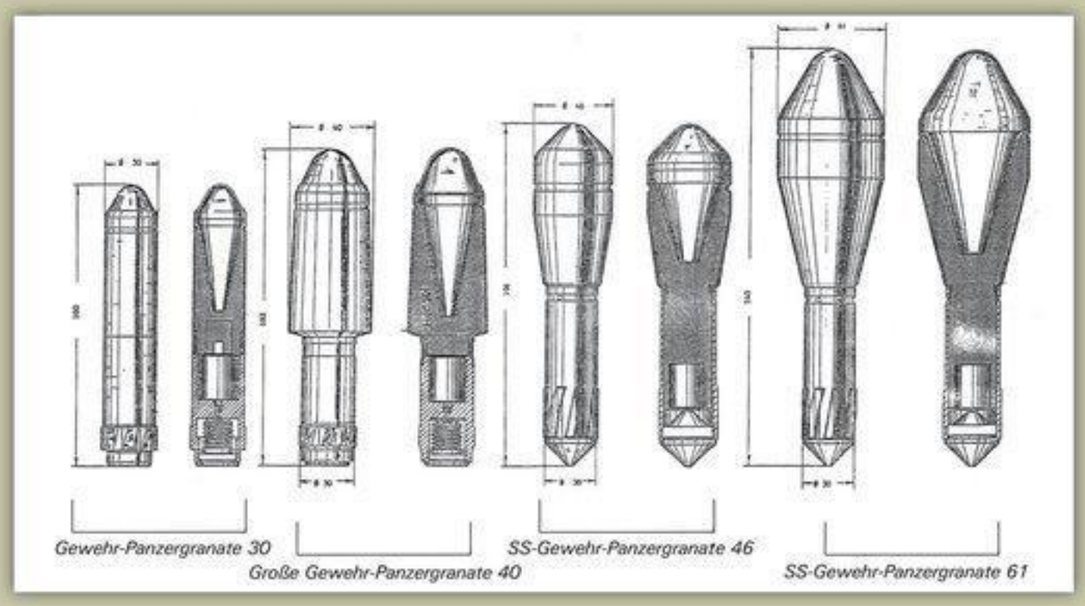
▲ Les deux façons de lancer une bouteille incendiaire…
DR

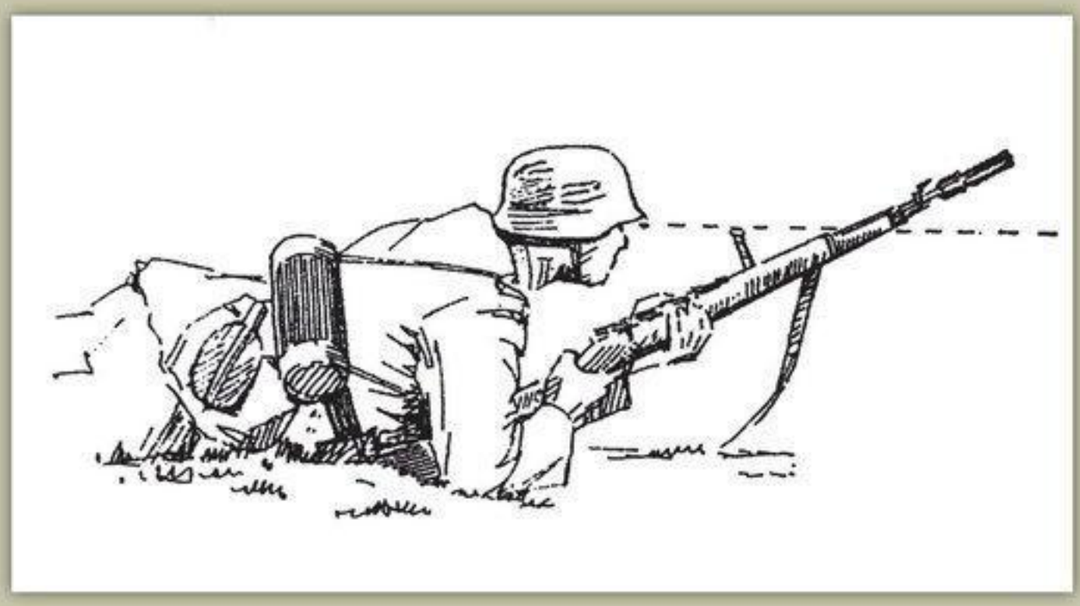
Mais ce projectile à courte portée, capable de percer 80 mm de blindage, ne donne pas toute satisfaction, la précision de sa trajectoire devenant aléatoire au-delà de 200 mètres… Il n'est, de ce fait, plus utilisé à partir de 1942. Mais, heureusement pour les *Panzerjäger*, les premiers exemplaires du redoutable *Pak 40* de 75 mm atteignent les unités du front en novembre 1941.
L'artillerie de campagne est, par la force des choses, appelée à jouer un rôle actif dans la défense antichar. Les obusiers doivent quitter leur couverture pour avoir un champ de tir contre les blindés. Si certains succès par tir direct sont enregistrés, ils sont chèrement payés. La seule méthode efficace consiste, pour elle, à prendre sous ses feux les zones de concentration de blindés. Bien que des obus, des charges creuses, des chargements automatiques, des supports tous azimuts soient progressivement introduits pour les obusiers, la valeur de ces améliorations reste limitée. L'année 1942 voit le *Pak* partiellement remplacé par le canon d'assaut, initialement conçu pour accompagner l'infanterie et détruire, par des tirs directs, les poches de résistance dans les zones avancées. Les succès qu'ils obtiennent concourent au développement de chasseurs de chars blindés automoteurs à casemate fermée, qui apparaîtront à la fin de 1943.

UNE EXIGENCE : LA MOBILITÉ

Ainsi, tous les moyens sont bons pour faire face, et l'on introduit en urgence un grand nombre de canons antichars automoteurs improvisés. Il s'agit d'adaptations de châssis existants : le *Panzerjäger I Ausf. A* voit son tube de 37 mm remplacé par un de 50 mm *Pak 38 L/60*, et le char Renault R-35 est modifié pour recevoir le même canon que celui du *Panzerjäger I*. Un grand nombre de canons de 76,2 capturés (et rechambrés pour utiliser la munition allemande du 75 mm *Pak 40* afin d'en améliorer les capacités de pénétration) sont reconditionnés, donnant naissance, à la fin de 1941, à un montage sur semi-chenillé *Sd.Kfz. 6* puis, en avril 1942, au *Panzerjäger 38(t) für 7,62cm Pak 35/36(r)*. Certaines unités de *Panzerjäger*, notamment de la *Waffen-SS* mais aussi au sein de la *16. Panzer-Grenadier-Division*, modifient leurs semi-chenillés *Zugkraftwagen 1t* par l'adjonction de canons de 50 mm. Un automoteur à canon de 75 mm, le Marder I, fait son apparition en mai 1942, suivi du Marder II en juillet, puis du Marder III en novembre 1942. Des engins de prise, comme les tracteurs d'artillerie *STZ Komsomolets*, capturés en grand nombre, ne sont pas oubliés et sont armés du *Pak 35/36*. Au fil de l'évolution de la guerre sur le front de l'Est, le déséquilibre des forces entre une *Wehrmacht* disposant de moins en moins de moyens et une Armée rouge de plus en plus riche en matériels devient criant. Outre la montée en puissance de l'aviation soviétique qui, progressivement, parviendra à reconquérir la supériorité aérienne à la *Luftwaffe*, au sol aussi les choses vont de plus en plus mal pour les *Landser*. Dès la fin 1942, les troupes russes peuvent compter sur une artillerie puissante et de bonne qualité ainsi que sur un parc de matériels blindés conséquent ; *a contrario*, les Allemands, dont les lignes sont de plus en plus étirées, sont contraints de faire avec les « moyens du bord ». Ainsi, pour pallier la menace toujours plus importante que représentent les T-34, faute de jouir d'un armement antichar adéquat, les soldats allemands vont développer plusieurs tactiques de combat rapproché. La lutte antichar reste plus que jamais (au niveau des petites unités en tout cas) l'affaire du combattant individuel. Celui-ci est officiellement honoré par une disposition de l'*OKH* du 9 mars 1942 qui marque la création d'une distinction propre, l'insigne spécial de destruction de chars. L'année 1942 est caractérisée par une amélioration sensible concernant les outils mis à sa disposition : une grenade spécifiquement antichar apparaît en avril, une mine antichar magnétique est adoptée en novembre 1942…

LES GRENADES À FUSIL ANTICHARS





La première à apparaître l'est au sein de la *Luftwaffe*, à destination de ses unités parachutistes : c'est la *Gewehrgranate zur Panzerbekämpfung 40*, à charge explosive de 175 grammes, sensé perforer 35 mm d'acier à 100 mètres... Elle ne donne pas satisfaction. En avril 1942, émerge la grenade antichar de 30 mm (*Gewehr-Panzergranate 30*), capable, en principe, grâce à sa charge creuse explosive (50 grammes), de perforer 50 mm d'acier sous une incidence de 60 degrés. Manquant de puissance, elle est remplacée en octobre 1942 par un modèle plus performant dit « grand modèle » (*Grosse Gewehr-Panzergranate 40*) de 40 mm, qui peut, avec sa charge (127,6 grammes) percer jusqu'à 35 mm de blindage sous une incidence de 0 degrés (ce jusqu'à une distance de 100 mètres). Ces grenades sont tirées grâce à un tromblon à robinet ou à coupelle, dont le modèle *Schiessbecher*, apparu en 1943. Au début de 1943 apparaît une version de la *G.Pzgr.40* à culot renforcé, plus particulièrement utilisée à partir du fusil antichar *Granatbüchse 39*, et qui se caractérise par une cartouche propulsive nettement plus puissante. Le bureau d'étude de l'armement de Brno de la *Waffen-SS*, dans le protectorat de Bohême-Moravie, développe lui deux modèles plus puissants (240 grammes), dont on sait peu de choses. La seconde version (266 grammes), était censée pouvoir percer jusqu'à 126 mm d'acier. D'autres études de grenades antichars, pouvant aussi être également utilisées comme grenade à main, ne débouchèrent pas. À noter qu'un pistolet d'assaut (*Sturmpistole*), pouvant lancer plusieurs types d'ogives explosive ou à charge creuse (principalement la *Wurfgranate Patrone 3611* et la *Panzerwurfkorper 42*), est étudié en 1943, sans résultats probants.

▲ Ce fantassin s'apprête à tirer une grenade à fusil *Grosse Gewehr-Panzergranate 40*, la première grenade antichar digne de ce nom. DR

◥ Tableau des principales grenades antichars utilisées au sein des forces armées allemandes. DR

▶ Ce sous-officier de la *Heer* s'apprête à faire une démonstration de tir au *Sturmpistole*, un pistolet-signaleur chargé d'une grenade *Panzerwurfkörper 42* à ogive à charge creuse. La portée maximale du projectile n'excédait pas 70 mètres et la capacité de pénétration 80 mm sous une incidence de 50 degrés. DR

Jusque-là, le « casseur de chars » se sentait, avec ses seuls chapelets de grenades et *Tellerminen* et ses charges explosives fixées de façon empirique au bout d'une perche, un peu démuni… mais ces nouvelles armes, et quelques autres, seront détrônées avec l'arrivée, en août 1943, des 7 300 premiers *Faustpatrone*…
Toutefois, pour les *Panzerknacker* qui luttent « au bord du gouffre » dans le « chaudron » de Stalingrad, on n'en est pas encore là : ils ne disposent principalement que de *geballte Ladungen* (charges concentrées) et ont recours à d'autres méthodes improvisées pour venir à bout des chars soviétiques. Certains n'hésitent pas à utiliser ce qui leur passe sous la main pour immobiliser les blindés : un rondin de bois hérissé de pointes d'acier est parfois glissé dans le train de roulement du char visé… ce qui rend particulièrement vulnérable le soldat à l'origine de cette initiative… Les bouteilles incendiaires ne semblent avoir été que peu utilisées, car insuffisamment efficaces une fois jetées sur les compartiments arrière des T-34 et KV-1 à moteur Diesel bien ventilé… La campagne de Russie de 1941-42 démontre qu'aucun succès effectif ne peut-être remporté par l'artillerie standard à portée de main. Pour résoudre ce problème, les commandants du front exigent que l'on remplace les canons d'infanterie obsolètes des régiments d'infanterie par un canon de 75 mm automoteur, capable de fournir à la fois défense antichar et soutien d'infanterie. À terme, on envisage de remplacer l'obusier léger de campagne par des canons à tir direct avec une plus grande portée et adaptés à la défense antichar. Ce revirement presque total pose un énorme problème, et seuls quelques progrès seront réalisés.

EN AFRIQUE DU NORD

En Afrique du Nord, en Cyrénaïque ou dans le désert libyen, les Allemands favorisent l'emploi de leurs pièces antichars tractées par des *Half-Tracks* comme batteries mobiles plutôt qu'en tant que points d'appui statiques. Elles intègrent des « écrans » défensifs, habilement disposés, formant une position étalée en profondeur. Les pièces standards de 37 et de 50 mm en constituent l'ossature, renforcées, lorsqu'ils sont disponibles, de quelques *Pak* de 75 mm couplés à des « 88 ». C'est à l'abri de ces « écrans » que sont concentrées les unités blindées, qui peuvent intervenir à tout moment à n'importe quel point de la ligne. Parfois, les chars évoluent devant ces « écrans » soigneusement dissimulés afin de détourner l'attention des blindés britanniques sur la zone mortelle constituée par les antichars. Dans une guerre axée sur le mouvement, maintenir la mobilité des pièces antichars est essentiel. Les « 88 » jouent un grand rôle, leur feu dévastateur, qui peut venir à bout de tous les types de blindés mis en œuvre par les Alliés, compensant en partie leur faible nombre. Par exemple, au cours de l'opération « Battleaxe », en juin 1941, les quatre « 88 » qui barrent la passe d'Halfaya détruisent 12 des 13 chars Matilda qui viennent à leur portée. Les troupes de Rommel alternent habilement artillerie antichar et *Panzer*, afin de tirer le maximum de leurs potentiels. L'armement antichar est, dans les premiers mois de la campagne nord-africaine, responsable de la destruction de la plupart des chars lourds britanniques :

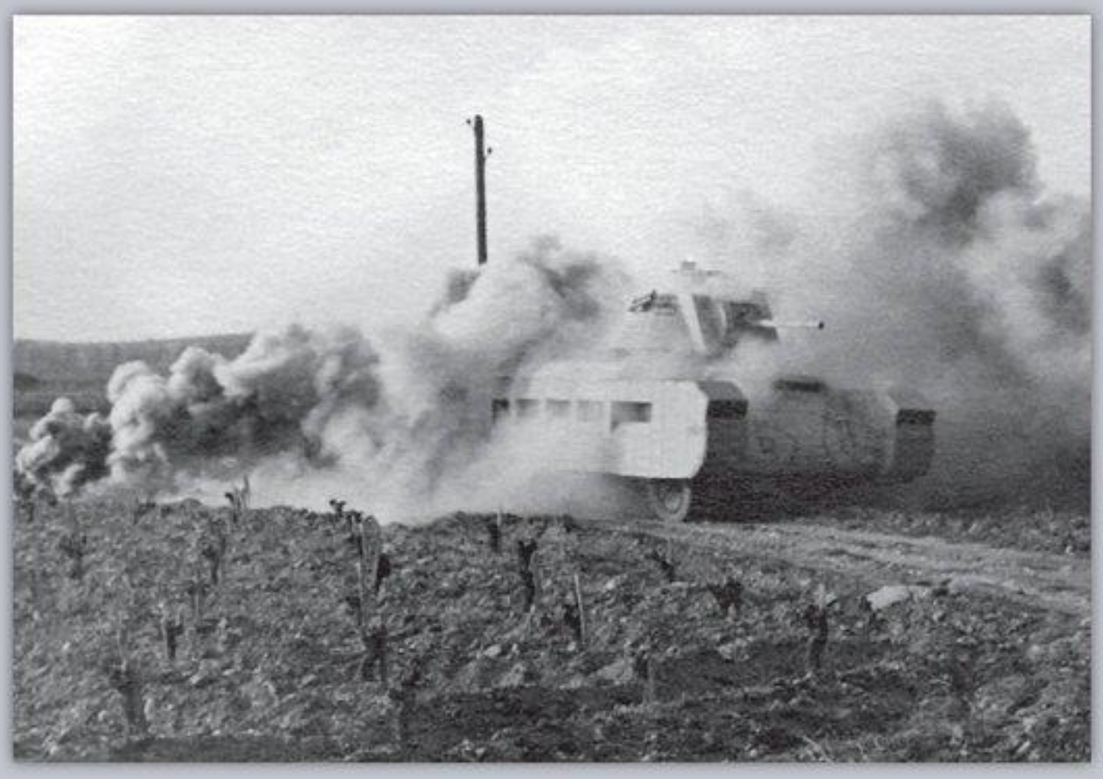
Suite p.36

LA FORMATION DES ÉQUIPES ANTICHARS EN LIBYE

◀ Des fantassins apprennent à approcher d'un char en rampant. Conjurer la « peur des chars » est l'une des phases de base de l'apprentissage des futurs *Panzerknacker*.
Archives Caraktère

Contrairement à la période de formation de base (six semaines) du simple *Landser*, celle inculquée aux hommes des unités antichars – si elle est de même durée – est articulée de façon spécifique : à la formation basique de fantassin, particulièrement intensive, succède un cours permettant de reconnaître les engins blindés amis et ennemis. Puis on procède à la mise en position et à l'utilisation d'armes antichars et des armes individuelles d'infanterie et à la manutention des véhicules et des armes antichars. En plus de cette formation technique, les *Panzerjäger* apprennent les rudiments théoriques sur l'emploi des forces antichars et suivent des cours de culture physique. En complément, ils bénéficient de stages de spécialisation au combat antichar. Un document pris sur un prisonnier allemand en Libye donne une bonne idée du contenu d'un tel cours :
« Le cours dure de 8 à 10 semaines. Les matinées des deux premières semaines, nous avons appris les principes de pointage, avec beaucoup de pratique en visant la cible « serpent », qui est haute de 3 mètres et placée à une distance de 10 mètres. Le canon doit être mis en position et correctement pointé en 60 secondes. La cible « serpent » peut être mise en mouvement à la fois horizontalement et verticalement.

Les après-midi sont surtout consacrés à la manipulation du canon. Le 37 mm est tiré par deux hommes avec des cordes, deux hommes poussant derrière. Chaque canon a un chef. Toutes les 20 minutes, il y a une pause de 10 minutes. La distance totale à parcourir est d'environ 8 kilomètres. Le dernier tronçon, de plus de 3 kilomètres, présentant plusieurs cavités, monte jusqu'à 1 000 mètres. Cette distance en tout-terrain doit être couverte en une heure. À l'arrivée au sommet de la colline, il y a une nouvelle pause de 10 minutes, suivie d'un exercice destiné à évaluer les distances en fonction des fermes, des arbres, etc. Elles sont vérifiées et corrigées avec un télémètre. On vise et tire ensuite avec des munitions factices sur des cibles mouvantes (des voitures camouflées en chars). Elles évoluent à des distances s'étalant de 400 à 1 200 mètres et dans un champ de vision de 30 mètres de large. Au cours de cet entraînement, les positions d'artillerie sont déplacées jusqu'à près de 100 mètres.
Le voyage de retour, principalement en terrain pentu, est couvert en 70 minutes. Les 10 dernières avant l'arrivée à la caserne, les servants défilent en ordre, les cordes sur leurs épaules, chantant gaillardement.

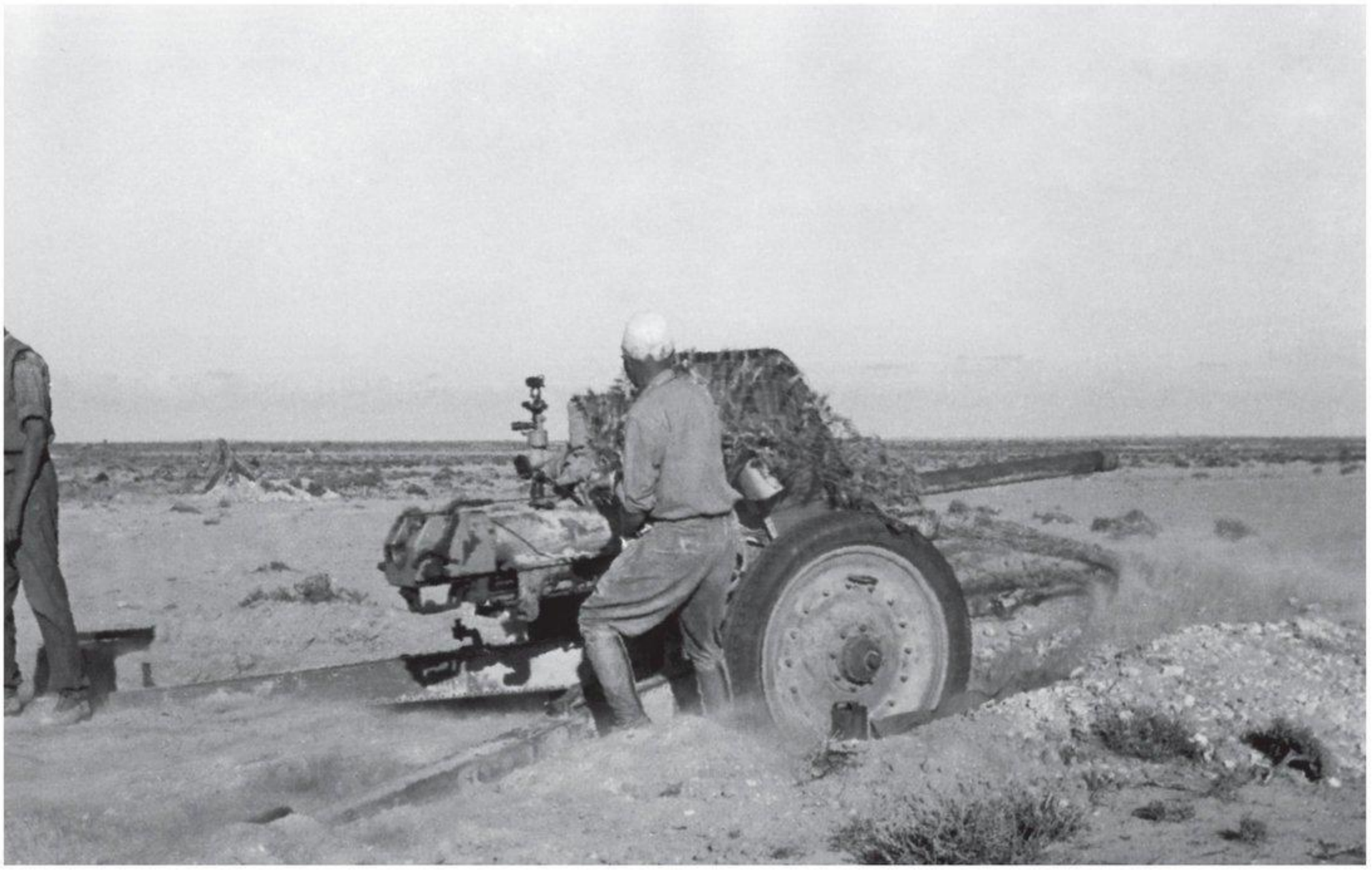


L'exercice est réalisé avec l'équipement individuel complet : casque d'acier, fusil, masque à gaz, gamelle et bidon, et avec des cartouchières remplies de vieille ferraille. 15 minutes sont accordées pour enfiler des treillis de casernement, à la suite de quoi, une demi-heure d'instruction concernant le nettoyage d'armes est prodiguée, suivie par une instruction théorique sur les différentes pièces du canon. Les troisième, quatrième et cinquième semaines sont surtout consacrées à l'instruction théorique et à la pratique du tir avec un canon à calibre décroissant. La munition tirée est la même que celle du fusil, et la portée est d'environ 10 mètres. La taille des formes sur la cible est d'environ 5 centimètres carrés. La cible comprend quatre carrés, chacun avec cinq silhouettes qui sont tirées dans n'importe quel ordre, suivant les instructions du chef de pièce. Le temps alloué pour la visée, le chargement et le tir est de 35 secondes, et le niveau à atteindre est de quatre coups au but plus un probable. De plus, il y a 45 minutes d'exercice quotidien au canon, en deux temps, qui consiste à faire tourner, à arrêter, à faire mouvoir en tout-terrain et à mettre l'arme en position de tir. Le reste du cours comprend d'autres exercices au canon – disposition de la pièce, pointage et chargement avec des cartouches factices. Tous ces exercices ont pour but d'inculquer la vitesse d'exécution. Le premier canon fixe le rythme, et les trois autres canons doivent le maintenir… Vers la fin du cours, il y a quelques tirs de campagne. Pour les tirs au jugé, chaque tireur a droit à cinq coups. Des chars d'exercice en bois, de la même taille que les vrais, sont remorqués à une vitesse de 10 kilomètres/heure. Ils sont suspendus au bout de filins, et des roulettes leur permettent de prendre des virages. Les cinq coups doivent être tirés respectivement à 1 350, 1 100, 880, 660 et 440 mètres. Pour être qualifié, il faut atteindre 80 % de coups au but. Ensuite, il faut tirer sur des cibles en carton, grandeur nature, représentant des nids de mitrailleuses, avec leurs personnels soit couchés, soit à genoux. Le score de qualification pour cet exercice est de 100 %. Cinq tirs sont effectués à cette portée, l'un à 400 mètres, l'un à 600 et les trois autres à 800. Les tireurs qui ont réalisé les meilleurs scores sont récompensés en étant autorisés à tirer 10 coups supplémentaires. Une instruction à la fois pratique et théorique est également prodiguée contre les bombes incendiaires britanniques et les mines terrestres. Il y a parfois des exercices avec des radeaux pneumatiques qui transportent les canons antichars d'une rive à l'autre. La fin de la période de formation se solde par trois jours de manœuvres. »

Après ses travaux préliminaires, le « casseur de chars » allemand entre dans une unité d'entraînement. L'objectif principal de la formation est le travail en équipe. Comme les soldats proviennent de compagnies et de bataillons antichars ayant une bonne connaissance de leurs armes, la première leçon qu'ils apprennent concerne l'emploi de ces dernières dans une équipe étroitement coordonnée. Cette instruction est inculquée au niveau du peloton, l'unité antichar la plus fréquemment utilisée dans le combat réel. Une part importante de l'instruction réside dans le mouvement et la mise en place des canons, et l'enseignement aux canonniers des moyens les plus rapides et les plus efficaces permettant de sélectionner la position la plus apte au camouflage. L'artillerie de campagne, cependant, n'est pas négligée, cette Arme enseignant habituellement la mise en place et l'utilisation de divers calibres. Comme dans les cours de base, l'accent est mis sur la manipulation des canons, et il y a de fréquents exercices au sein des compagnies et des pelotons, où ils sont mis en place, déplacés vers de nouvelles positions et tractés sans l'aide de véhicules à moteur.

◤ et ◀ Des chars en bois (ici des Matilda Mk II) sont utilisés pour les exercices de tir. Archives Caraktère

▼ L'usage de cibles de plusieurs dimensions fait partie du processus d'instruction. Archives Caraktère



▲ Le poids de 450 kilos des *Pak 35/36* en fait des pièces faciles à manœuvrer, ce qui est particulièrement appréciable sous l'ardente morsure du soleil d'El-Alamein. ECPA-D

les véloces 50 mm *Pak 38* sont mis en avant des *Panzer*, dissimulés dans les replis du désert, et les blindés britanniques sont alors persuadés d'être engagés par les chars qu'ils distinguent dans le lointain. La *23rd Armoured Brigade*, qui affronte la *21. Panzer-Division* à El-Alamein à la fin juillet 1942, perd 93 de ses 104 engins près de la crête de Rouweisat. L'utilisation tactique des armes antichars par des unités allemandes opérant en arrière-garde est la suivante : ce sont d'abord les « 88 » qui se replient, puis les combattants du génie et les canons antichars. Les positions de tir non détectées font feu au dernier moment possible, les 50 mm n'étant guère efficaces contre les chars Grant et Sherman à grande distance. Si elles sont connues de l'ennemi, il est procédé à des tirs à longue portée. Dans l'offensive, dès que les blindés s'arrêtent pour attendre l'infanterie ou pour être ravitaillés en essence, leurs flancs sont protégés par les sections dotées de fusils antichars, qui se déploient en éventail. En cas d'alerte aux chars, les pièces sont mises en place immédiatement. Comme sur les autres théâtres d'opérations, des véhicules antichars improvisés sont utilisés : quelques *s.PzB 41* de 28 mm sont montés sur des *Sd.Kfz. 221*, quand ce n'est sur des *Sd.Kfz. 250*. Des *Pak 35/36* le sont sur des *Sd.Kfz. 250* et *251*, tout comme sur des engins de prise (chenillettes françaises Renault UE ou anglaises Bren-Carrier). Tous ces matériels s'avèrent bien utiles comme soutien d'infanterie. Certains sont handicapés par la faible disponibilité, à partir du printemps 1942, d'obus perforants. L'apparition en force du char moyen américain M3 Lee/Grant lors de la bataille de Gazala en mai 1942, bien mieux blindé que ses prédécesseurs et avec un canon de 75 mm, représente un tout autre adversaire et amène les Allemands à mettre en ligne toujours plus de « 88 ». La pénurie d'armes antichars idoines sur ce front se traduit par l'emploi généralisé, au sein des corps de troupes de l'Axe, de bouteilles incendiaires.

GÜNTER HALM, L'« AS » D'EL-ALAMEIN

Ce jeune *Grenadier* saxon de 20 ans, pointeur au sein du peloton antichar de la compagnie de commandement du *Panzer-Grenadier-Regiment 104* (*21. Panzer-Division*), sert au sein de la *Panzer-Armee* « Afrika ». Au 20 juillet 1942, les deux pièces de son peloton (des 76,2 de prise) sont positionnées sur la crête de Rouweisat, en Égypte. Durement attaqués par la *23rd Armoured Brigade* dans la nuit du 21 au 22 juillet, Halm et ses frères d'armes, aveuglés par la poussière et la fumée, ne voient leur premier adversaire débouler sur eux qu'à un peu plus de 100 mètres. Leur chef de pièce, l'*Unteroffizier* Jabeck, donne l'ordre de faire feu. Un duel furieux s'engage alors : approvisionnant l'arme à une vitesse frénétique, sous un feu constant, l'équipe détruit neuf chars et en met six autres hors de combat, ce en quelques minutes. Leur position est touchée à plusieurs reprises, endommageant le bouclier de la pièce, blessant les servants – le chargeur en particulier –, tandis qu'un obus passe entre les jambes de Halm ! Les blindés britanniques – des Valentine – se replient, un de leurs derniers obus détruisant la lunette de visée du *Pak* ; l'intervention de Stuka et de *Panzer IV* achève de saigner la *23rd Armoured Brigade* à blanc. Pour son rôle dans cette action décisive, Halm est décoré, le 29 juillet 1942, de la Croix de fer de 1re classe et de la Croix de chevalier de la Croix de fer, ces décorations lui étant présentées par le *Generalfeldmarschall* Rommel en personne.

TUNISIE

L'entrée en campagne de l'armée des États-Unis en Afrique du Nord renverse définitivement le rapport de forces en faveur des Alliés. Si les Allemands peuvent encore se targuer d'avoir une légère supériorité, c'est dans le domaine des blindés et de l'artillerie antichar. La campagne de Tunisie, de par son terrain, son climat et les moyens et méthodes de combat, présente des caractéristiques similaires aux champs de bataille d'Europe. L'action offensive des Alliés force à adopter une méthode de combat interarmes. L'artillerie antichar allemande rend particulièrement ardues les missions de reconnaissance des unités blindées américaines, à cause des canons de 88 semi-enterrés, en position derrière les *Panzer*, très difficiles à localiser. Très efficaces, ouvrant le feu au mieux à 1 000 mètres, ils peuvent détruire toute une section de reconnaissance en quelques minutes. L'une des tactiques que les Allemands affectionnent particulièrement consiste à attirer, avec des blindés légers restant à la limite de la portée de l'ennemi, les chars adverses dans une position truffée de *Pak*. Les Allemands dissimulent leurs pièces dans tous les abris possibles, y compris les tentes arabes… ils n'hésitent d'ailleurs pas à se déguiser en bédouins pour pouvoir aller et venir à leur guise… ou utilisent régulièrement des obus fumigènes pour se cacher. ■

▲ L'emploi des mines permet de créer des corridors menant directement à des positions d'artillerie antichar. ECPA-D

▼ Pièces de 88 mm (*8,8-cm-FlaK*) capturées à l'issue de la campagne de Tunisie. Archives Caraktère

Un fantassin court se mettre à l'abri après avoir placé une charge creuse magnétique sur un T-34, au cours d'un exercice… selon le modèle d'allumeur à retard utilisé, il ne dispose que de 4 ou 7 secondes avant l'explosion !
ECPA-D

LES MÉTHODES DE COMBAT INDIVIDUEL EN VIGUEUR À LA FIN DE 1942

Après plus d'un an de guerre à l'Est, l'Armée édite, le 7 octobre 1942, un document qui fait le point sur les méthodes permettant de « casser du blindé soviétique ». Il est intitulé « Richtlinien für Panzernahbekämpfung ». Si certaines méthodes reposent sur un usage intensif des mines, dont la célèbre *Tellermine 35*, d'autres impliquent tout bonnement un assaut des mastodontes de Staline à mains nues ou presque ! Dans tous les cas, les hommes chargés de lutter contre les T-34, surnommés « Panzerknacker » (« casseurs de chars »), ont à faire preuve de courage, de sang-froid et d'abnégation… Car du courage, il en fallait pour s'élancer à l'assaut d'un blindé de plus de 30 tonnes depuis son trou de combat en étant simplement armé de grenades ou d'explosifs ! Voici le texte *in extenso* de ce document :

« Les « directives pour le combat rapproché contre les chars » reposent sur l'expérience des soldats engagés sur le front oriental. Les principes directeurs de l'instruction et du combat dans la lutte contre les blindés doivent évoluer en même temps que les modifications de la tactique des chars ennemis, l'apparition de nouveaux modèles ou le renforcement de ceux existants, ainsi que par l'évolution de nouvelles méthodes de combat rapproché contre les chars (CRCC). Les nouvelles expériences acquises, les moyens de combat pris à l'ennemi doivent être complétés par une description du procédé employé, puis être transmis le plus rapidement possible au Commandement supérieur de l'Armée, à l'état-major général et au général commandant les troupes motorisées auprès du Commandant supérieur de l'Armée.

Le CRCC est un moyen supplémentaire dans la lutte de toutes les Armes contre les blindés ennemis toujours plus nombreux. Si l'instruction en est bien faite et si les moyens dédiés sont habilement employés, il permet d'anéantir des blindés de toutes sortes, même s'il ne suffit pas à remplacer entièrement les armes perforantes [pièces antichars – NdlR]. Dans ce cas, il est décisif de tirer profit des faiblesses conceptuelles des blindés ennemis, c'est-à-dire de leurs mauvaises conditions de visibilité et de leurs possibilités restreintes de défense rapprochée. Le travail d'éducation dans l'instruction du CRCC a une valeur essentielle, car il permet de surmonter le sentiment d'infériorité naturel de l'homme vis-à-vis de la machine.

Le CRCC exige de l'audace, de l'habileté et un esprit de décision rapide joints à une bonne maîtrise de soi. Les meilleurs moyens de combat ne servent à rien sans ces qualités. Une importance décisive doit être attachée au choix des soldats.

Le CRCC peut être utile en toutes circonstances et pour toutes les unités. C'est essentiellement l'infanterie, le génie et les unités antichars qui sont les acteurs de ce combat. Le plus grand nombre possible du personnel de ces Armes doit être instruit des principes et des moyens d'action du CRCC et être en mesure de les appliquer. De plus, les soldats qualifiés de toutes les unités des autres Armes, principalement du Train, des unités de ravitaillement et des états-majors, doivent être formés et équipés pour ce type de combat.

Les équipes de CRCC disposent d'armes diverses, telles que les grenades d'aveuglement (*Blendkörper*), les charges creuses aimantées (*Hafthohlladungen*), les *T-Minen 35* (*Tellerminen*), les

charges concentrées de 3 kilos (*geballte Ladungen*) ainsi que d'un certain nombre d'autres moyens à efficacité plus limitée. Dans la mesure où les moyens de combat rapproché ne sont pas immédiatement disponibles, il y a lieu d'en improviser. Ils se divisent, suivant leur but, en deux types : d'aveuglement et de destruction (explosifs, incendiaires et outils). Leur mode d'emploi est subordonné au type et à la conduite des engins blindés ainsi qu'au terrain.

▲ En haut : Autre exercice, sur un char français B1bis cette fois… l'un des meilleurs moyens de destruction pour venir à bout de ce mastodonte est d'utiliser la charge concentrée de 3 kilos, en dotation dans les unités de pionniers. Elle perce près de 60 mm de blindage et est très efficace lorsqu'elle est placée sur le compartiment moteur. Les projections de particules des parois internes peuvent blesser grièvement l'équipage du char, extrêmement commotionné par l'explosion. Ces charges peuvent être couplées pour un résultat encore plus dévastateur. Archives Caraktère

▲ Au milieu : Tactique d'approche d'un binôme de *Panzerknacker*. ECPA-D

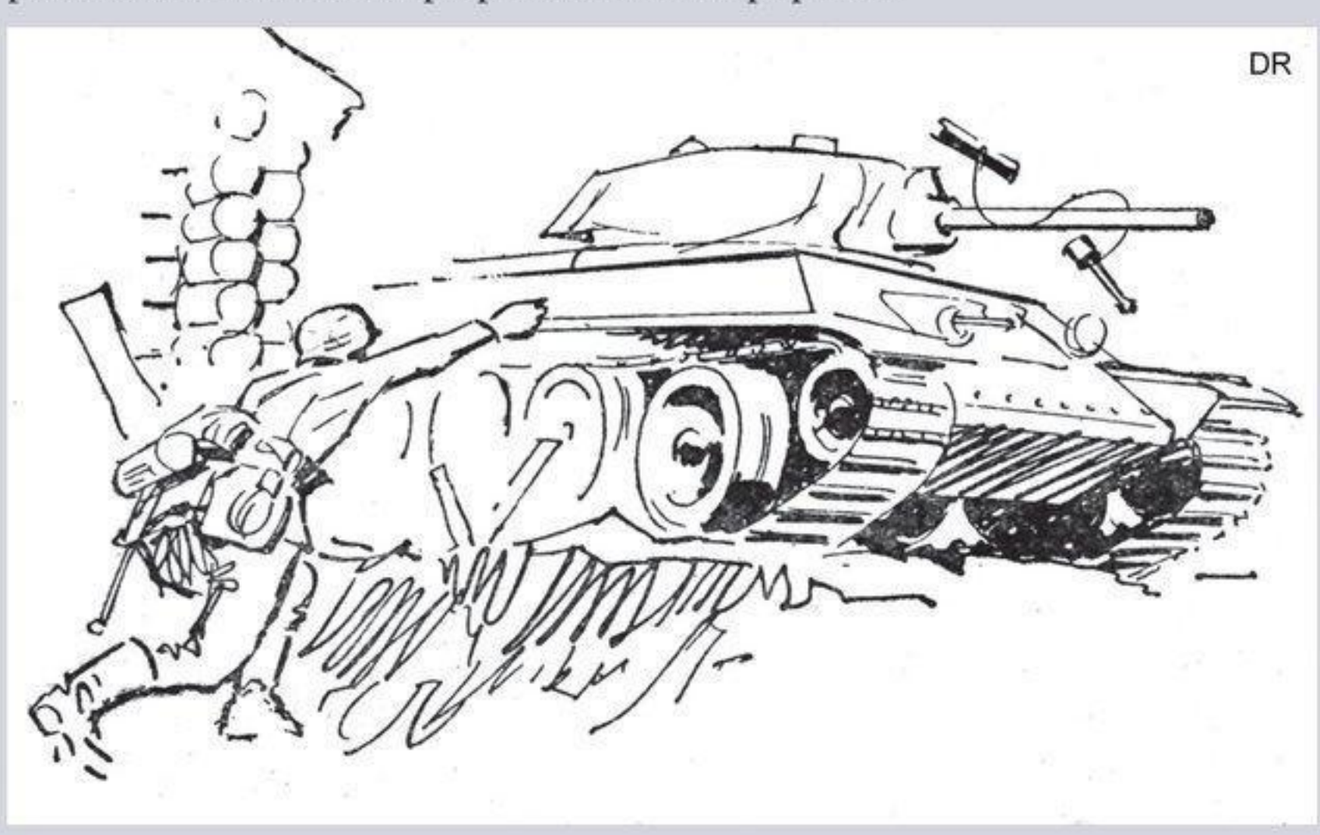
▶ Ce sous-officier de la division d'élite « Großdeutschland » s'exerce au lancement d'une grenade aveuglante *Blendkörper*. Elle est souvent utilisée pour créer un écran fumigène, sous couvert duquel l'assaillant peut placer sa *Tellermine* sous les chenilles du char visé. ECPA-D

LES MOYENS D'AVEUGLEMENT

Ils servent à immobiliser les blindés en marche et créent ainsi les conditions nécessaires à l'emploi des moyens destructifs.
La grenade d'aveuglement type 1H ou 2H se place parmi les plus efficaces contre des blindés en marche. Dans des circonstances favorables, il est même possible de capturer intacts, à l'aide de ces grenades, des engins isolés, en raison de l'intense irritation qui, en principe, force l'équipage à l'abandon précipité de l'engin. La grenade d'aveuglement comprend un récipient de verre, en forme de poire, empli d'un liquide (tétrachloride de titane) qui s'évapore au contact de l'air. Pour le transport, les grenades d'aveuglement sont disposées dans une boîte de carton. Avant de les lancer, le couvercle de cette boîte est ouvert à l'aide d'un fil qu'on tire, et la grenade en est extraite.
La grenade d'aveuglement est à projeter de préférence contre l'avant de l'engin blindé en marche afin d'éblouir le conducteur. Au contact du char, la grenade se brise, et un fort nuage de brouillard se développe durant 15 à 20 secondes. La masse nébuleuse adhère à l'engin blindé et persiste en s'affaiblissant pendant quelques minutes. L'effet principal de la grenade consiste en l'infiltration suffisante des gaz nébuleux par les ouvertures, surtout si le moteur est en marche, afin de rendre impossible le maniement de l'engin et des armes. Pour permettre l'infiltration rapide de la plus grande masse de gaz possible, on peut lancer plusieurs grenades à la fois.
Mesures de précaution : le brouillard dégagé par les grenades d'aveuglement est inoffensif à l'air. Par contre, le liquide se compose d'un acide qui ronge les tissus (vêtements et équipements) et qui, dans sa forme concentrée, peut occasionner de légères brûlures sur la peau. Les endroits atteints par l'acide doivent être lavés à grande eau et rincés le plus tôt possible à l'eau de savon ou à l'eau de Seltz. Lors de manœuvres, les équipages des engins blindés doivent se protéger les yeux des éclaboussures au moyen de lunettes spéciales de protection. Les grenades brisées pendant le transport doivent être éloignées le plus rapidement possible. Aucun danger d'incendie n'est à craindre.
Les chandelles fumigènes (*Nebelkerzen*) et les grenades à main fumigènes peuvent être employées avec succès pour faciliter les travaux préparatoires des équipes du

▲ Entraînement à l'emploi de fumigènes sur le terrain. Ils sont utilisés à grande échelle, notamment au cours de la bataille de Koursk. ECPA-D

combat rapproché, surtout en terrains découverts, et éliminer tout harcèlement de l'infanterie d'accompagnement ennemie ou d'autres engins blindés. L'arrêt du char ne peut être provoqué que si l'on réussit à placer la chandelle ou la grenade fumigène sur celui-ci. Pour cela, elles doivent être couplées ou munies d'une corde et d'un contrepoids et lancées par-dessus les armes du blindé. Ce mode d'emploi exige beaucoup d'entraînement et d'adresse. Utilisés pour l'aveuglement et projetés dans la direction du vent devant les engins blindés en marche, les moyens fumigènes ont, la plupart du temps, très peu d'efficacité. En principe, on arrive à les faire dévier de leur direction de marche.
L'action de la fumée est analogue à celle des chandelles et des grenades à main fumigènes. À défaut de moyens plus efficaces pour l'aveuglement des blindés, on peut soit allumer devant ou à côté de ceux-ci, selon la direction du vent, des bottes de paille ou autres matières facilement inflammables imprégnées de gasoil ou d'essence, soit les lancer sur l'avant du blindé. L'emploi de balles traçantes ou de cartouches éclairantes, de grenades à main ou de grenades fumigènes pour allumer ces matières, après qu'elles ont été placées, ne donne pas de résultats assurés.
Les moyens incendiaires peuvent être utilisés avec une efficacité limitée, de la même manière que les fumigènes, pour l'aveuglement des engins blindés.
Un aveuglement des chars au crépuscule ou dans l'obscurité est possible en faisant usage de cartouches éclairantes tirées contre ceux-ci par des pistolets lance-fusées.



DR

À ce sujet, il est à observer que les cartouches éclairantes ne s'enflamment qu'à une distance de 25 mètres. Même pendant le jour, l'emploi de cartouches éclairantes peut tromper les équipages de chars. Ils ont l'impression qu'on tire sur eux des munitions perforantes ou incendiaires, et il arrive souvent qu'ils rebroussent chemin.

Obstruction de la fente de visée : un liquide visqueux, disposé à l'avance dans des récipients (seaux, cuves), lancé ou versé sur les chars en marche, peut aveugler le conducteur et l'obliger à arrêter. En même temps, l'équipage est gêné dans la manipulation des armes. D'autre part, un engin blindé peut être aveuglé en utilisant des couvertures, manteaux, toiles de tentes, etc. jetés sur la fente de visée, ou bien en bouchant celle-ci à l'aide de peinture, de graisse, etc.

LES MOYENS DE DESTRUCTION

Charges creuses à aimant de 3 kilos.

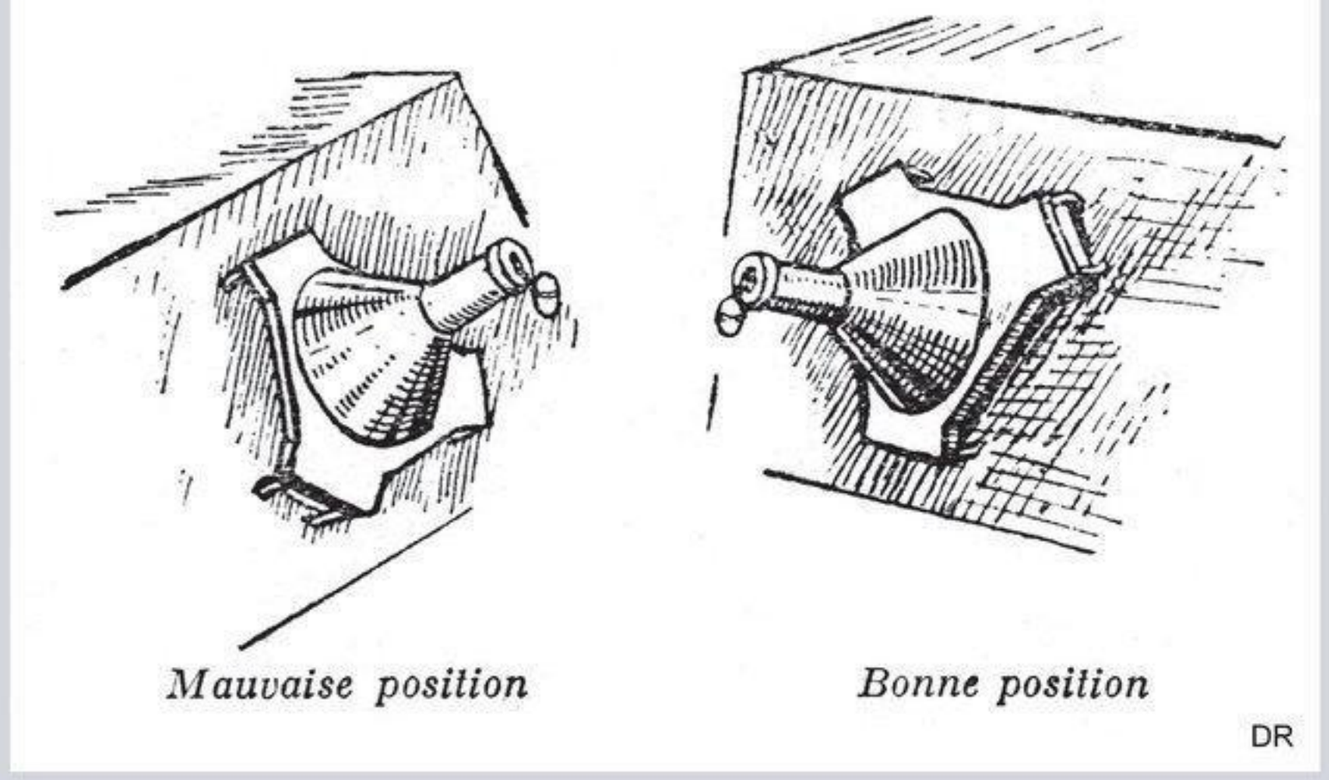
Le grand effet explosif et soufflant de la charge creuse à aimant en fait l'arme de combat rapproché la plus efficace pour la destruction des chars. L'adhésion obtenue par un aimant permet, dans de bonnes conditions, de la placer également sur des blindés en marche. La charge creuse à aimant se compose d'un corps de mine pourvu d'un manche, dans lequel se trouve la charge, et du dispositif d'adhésion ; l'adhésion est produite à l'aide d'un trépied aimanté. L'allumage est assuré par une fusée fusante et une amorce fulminante n° 8 serties dans le manche. La durée de combustion des fusées fusantes ancien modèle (coiffe bleue) est de 4 secondes et demie, et celle du nouveau modèle (coiffe jaune) de 7 secondes. En dehors des diverses couleurs des coiffes, les deux types de fusées fusantes ne sont munis d'aucun autre signe distinctif.

La charge creuse à aimant est fixée à la main sur le char au moyen du trépied aimanté. Avant de l'utiliser, il y a lieu d'enlever la bague de sûreté. Elle peut être appliquée à n'importe quel endroit du blindé, mais de préférence sur des plans horizontaux. Il faut prendre soin qu'elle ne puisse être détachée par les mouvements des parties mobiles (chenilles, tourelles) ou par des branchages. Lors de sa fixation sur un plan vertical ou fortement incliné, prendre toujours soin que deux pôles du trépied aimanté se trouvent dirigés vers le haut. L'adhésion magnétique peut manquer son effet sur des plaques blindées recouvertes d'une forte épaisseur de crasse ou revêtues d'une couche de ciment. Dans ce cas, on munit la charge d'une chaîne avec des crochets, ce qui permet de la fixer aux rebords de l'engin blindé. Une fois la charge accrochée, elle est allumée par arrachement de l'amorce. Après quoi, le servant doit rapidement se mettre à couvert. La charge creuse à aimant perce jusqu'à 140 mm de blindage ; son effet explosif et soufflant provoque l'anéantissement.

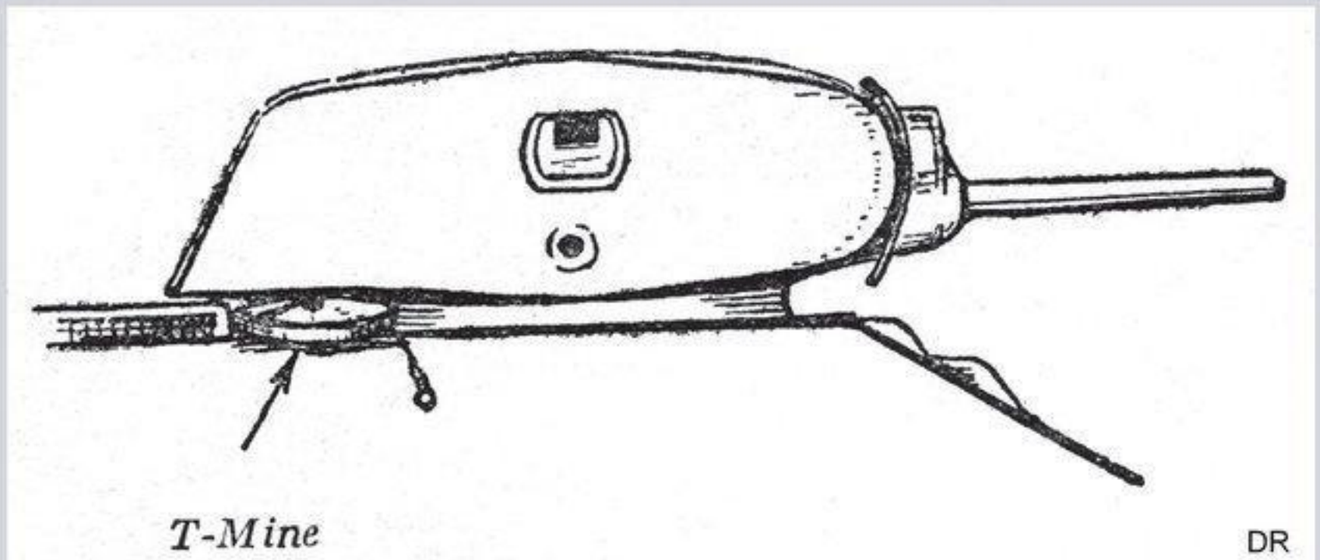
L'instruction peut-être appuyée, comme ici à Akhtyrka – principale base de la *Panzer-Grenadier-Division* « Großdeutschland » – par des dessins mettant en scène les différentes étapes de la lutte antichar ainsi que les armes utilisées. ECPA-D

Tellermine 35 (*T-Mine 35*).

La *T-Mine 35* peut être aussi bien employée en tant que charge explosive, pour anéantir les chars, qu'en tant que mine de barrage, pour immobiliser ceux-ci. Le poids de la *T-Mine 35* est de 10 kilos et celui de la charge explosive de 5. Selon le mode d'emploi, la mise à feu se fait grâce à l'allumeur *T-Mine 35*, de celui à amorce fulminante ou encore à traction.

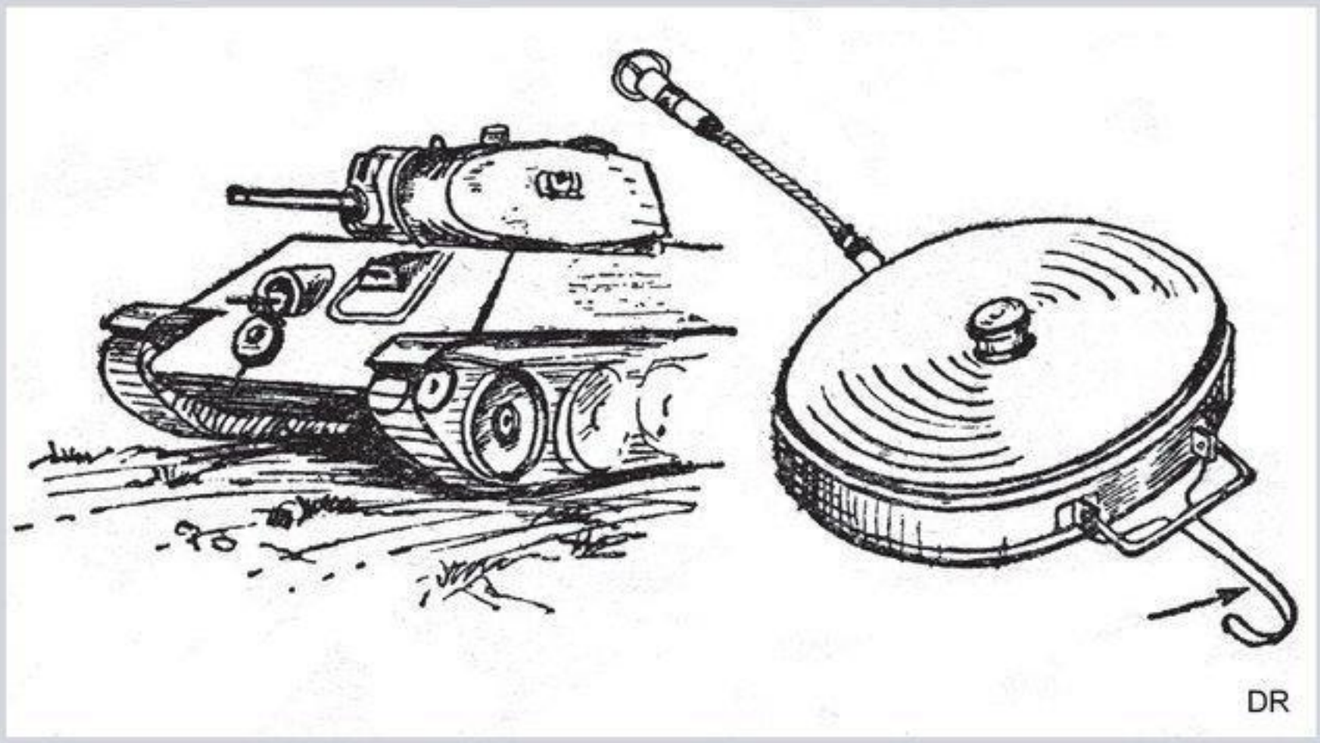


DR



T-Mine

DR



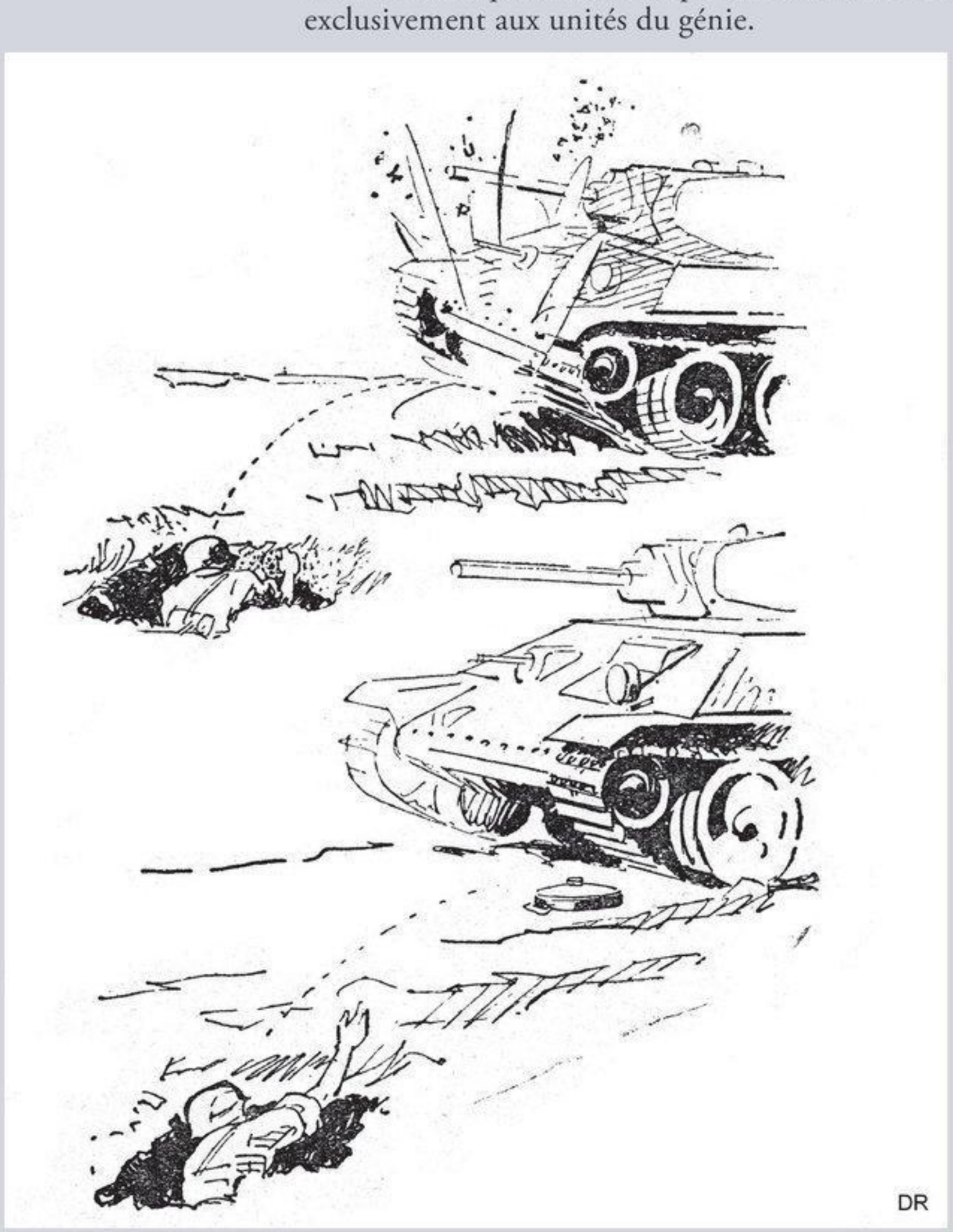
DR

La *T-Mine 35* peut percer un blindage de 80 à 100 mm et est un moyen particulièrement efficace et sûr pour la destruction d'engins blindés stoppés ou en marche. Pour ceux qui sont arrêtés, la pose de la *T-Mine* à proximité de la tourelle (emplacement du conducteur, couverture des chenilles et de l'arrière) provoque généralement l'étourdissement de l'équipage, tandis que celle sur le toit de la tourelle entraîne son anéantissement. La pose de la *T-Mine* entre l'arrière de la tourelle et la partie supérieure de la carcasse du char fait profiter de l'efficacité concentrée et provoque, la plupart du temps, l'arrachement de la tourelle. Afin de pouvoir fixer également la *T-Mine* en d'autres endroits du blindé, l'emploi de crochets improvisés peut être opportun. Des équipes bien entraînées au combat rapproché réussissent tout autant à lancer la *T-Mine* sur les engins blindés en marche. Si la mine explose à proximité de la tourelle, le mécanisme de rotation en est fréquemment coincé et l'équipage étourdi. Si elle atteint l'arrière du char, au-dessus du moteur, le blindé prend souvent feu. Une fois qu'on est parvenu, au moyen d'une *T-Mine*, à immobiliser le char, il est souvent nécessaire de disposer une deuxième mine sur le couvercle de la tourelle afin d'anéantir l'équipage.

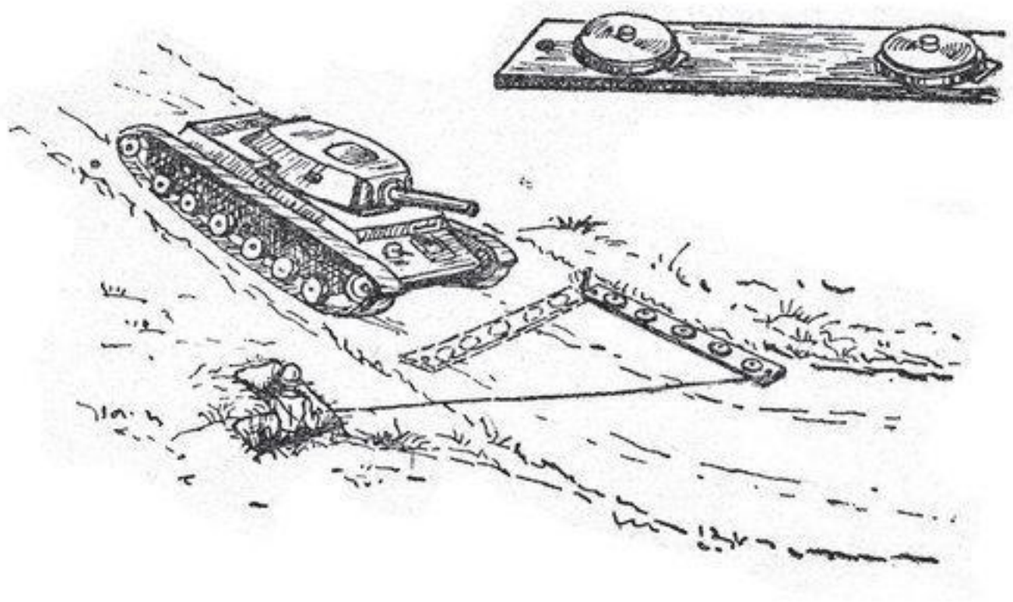
Tellermine 35 dans les champs de mines.

Quand la *T-Mine* est munie d'un allumeur *T-Mine 35* et d'une amorce fulminante, l'allumage se fait sous une pression de 190 kilos au centre et de 100 kilos sur les bords. L'emploi de la *T-Mine* pour le combat rapproché contre les chars se limite, en général, à la couverture immédiate des points d'appui et des nids d'armes automatiques ou aux barrages des chemins, layons, passages, ponts, etc., c'est-à-dire aux secteurs étroits par où passeront probablement les blindés.

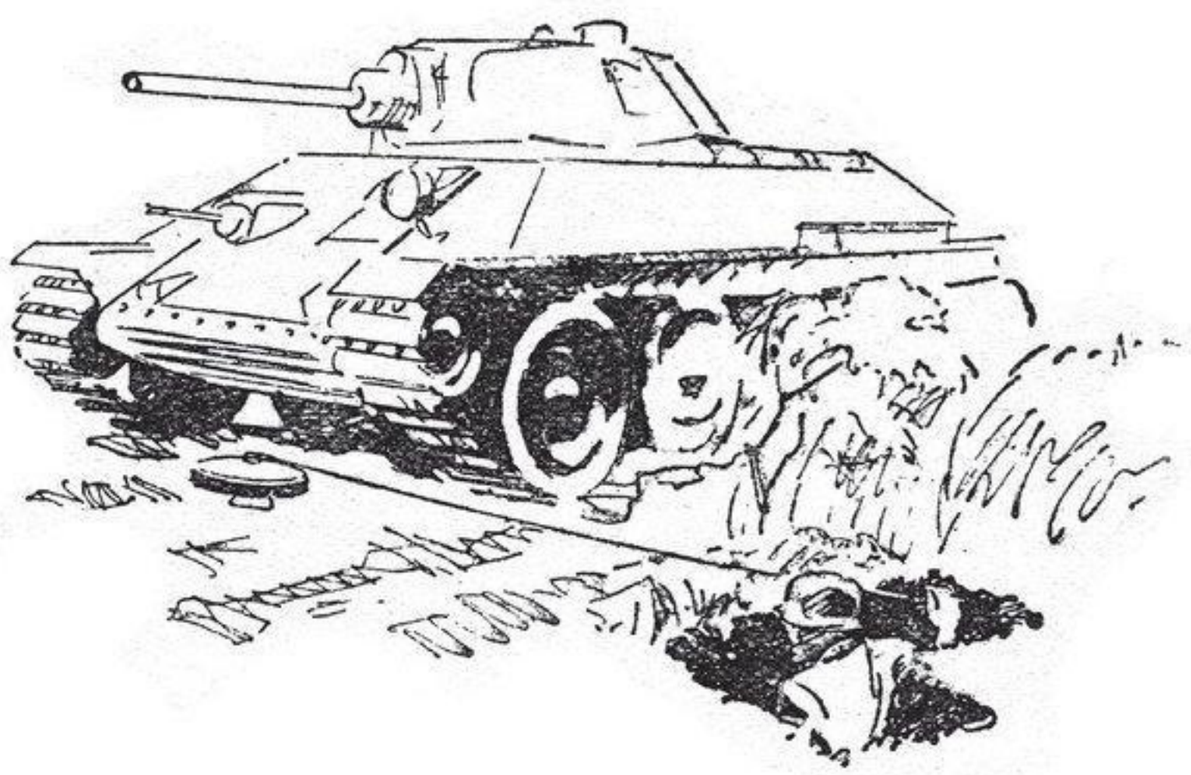
Les membres de l'équipe de combat rapproché peuvent projeter, de leur couvert, des mines isolées contre les chars qui viennent sur eux. Le lancement s'opère de deux façons :
a) Une *T-Mine*, munie de l'allumeur amorce fulminante 28, est enclenchée par arrachement et projetée contre le blindé, de telle façon qu'elle tombe sous celui-ci.
b) On enlève la sûreté d'une *T-Mine* munie d'un allumeur *T-Mine*, et elle est lancée sous les chenilles du char.
Le placement immédiat de mines permet le renforcement rapide de la défense antichar en des points particulièrement menacés et crée les conditions préalables nécessaires au succès du CRCC. À cet effet, le plus grand nombre possible de tas de mines doit être tenu prêt dans la partie avancée de la zone principale de résistance. Lors d'une attaque de chars, elles sont disposées à découvert, en quinconce ou irrégulièrement, sur les passages probables. La distance entre chacune comporte environ cinq pas. Généralement, la chenille ne peut être détruite que quand elle passe en plein sur une mine. Comme les engins blindés russes empruntent fréquemment les traces de leurs prédécesseurs, en raison du danger des mines, leur pose dans des empreintes fraîches est souvent profitable ! De tels barrages doivent être continuellement surveillés, ce afin d'éviter des pertes dans nos propres troupes. Dès que la menace des chars est écartée, les mines doivent être immédiatement enlevées. La pose camouflée de mines n'est exécutée que sur ordre supérieur et est réservée exclusivement aux unités du génie.



DR



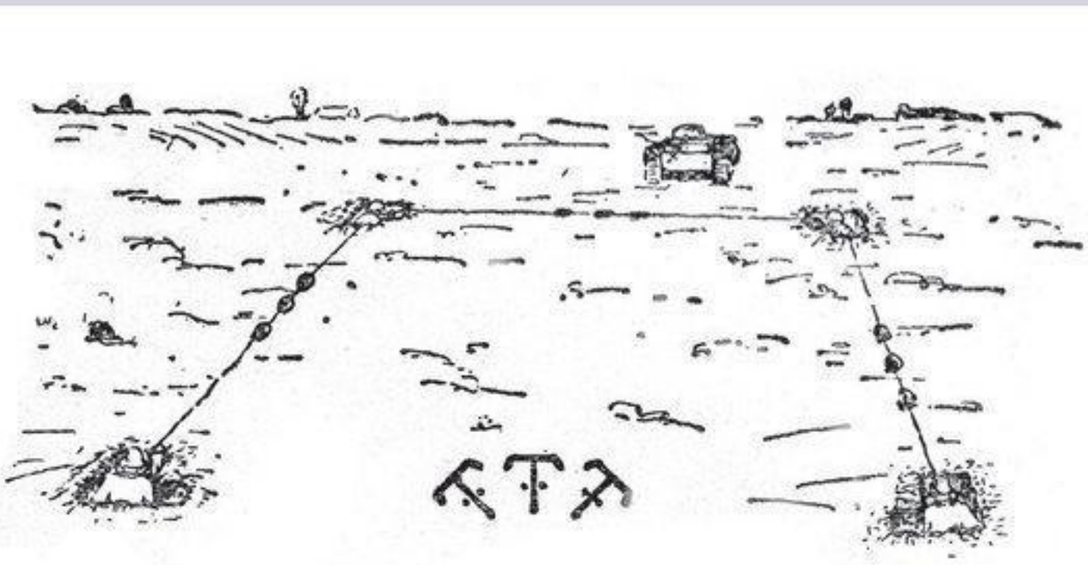
DR



DR

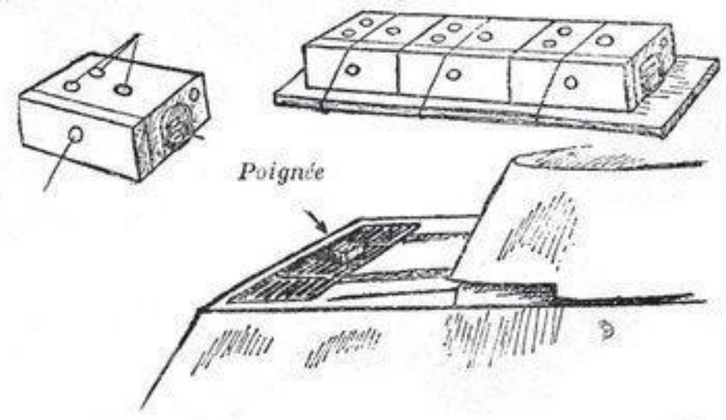
Afin d'empêcher que des points d'appui ou des nids d'armes automatiques ne soient écrasés par les chars, on peut disposer en éventail des *T-Minen* munies d'allumeurs à traction. Ainsi, dès l'approche d'engins blindés ennemis, les mines sont directement actionnées à partir du point d'appui. En principe, même les chars intacts dévient de leur route devant une mine qui saute.

Les barrages de mines mobiles conviennent spécialement pour interdire l'accès de chemins qui doivent être gardés ouverts pour permettre le déplacement des troupes amies. Pour actionner ces barrages mobiles, un ou plusieurs trous individuels sont aménagés à proximité. Leur efficacité exige un bon camouflage des trous individuels, des mines et des dispositifs de traction. Différentes sortes de barrages mobiles peuvent être employées :

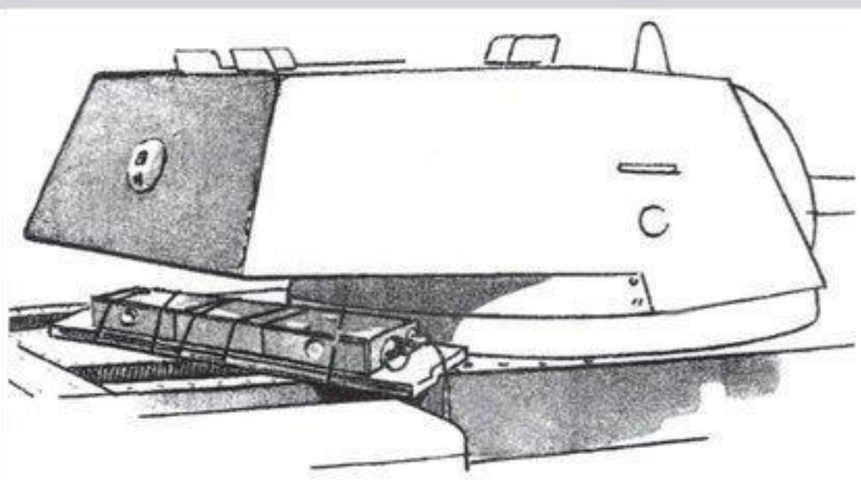


DR

Feuilles de protection couvrant le tube d'allumage



DR

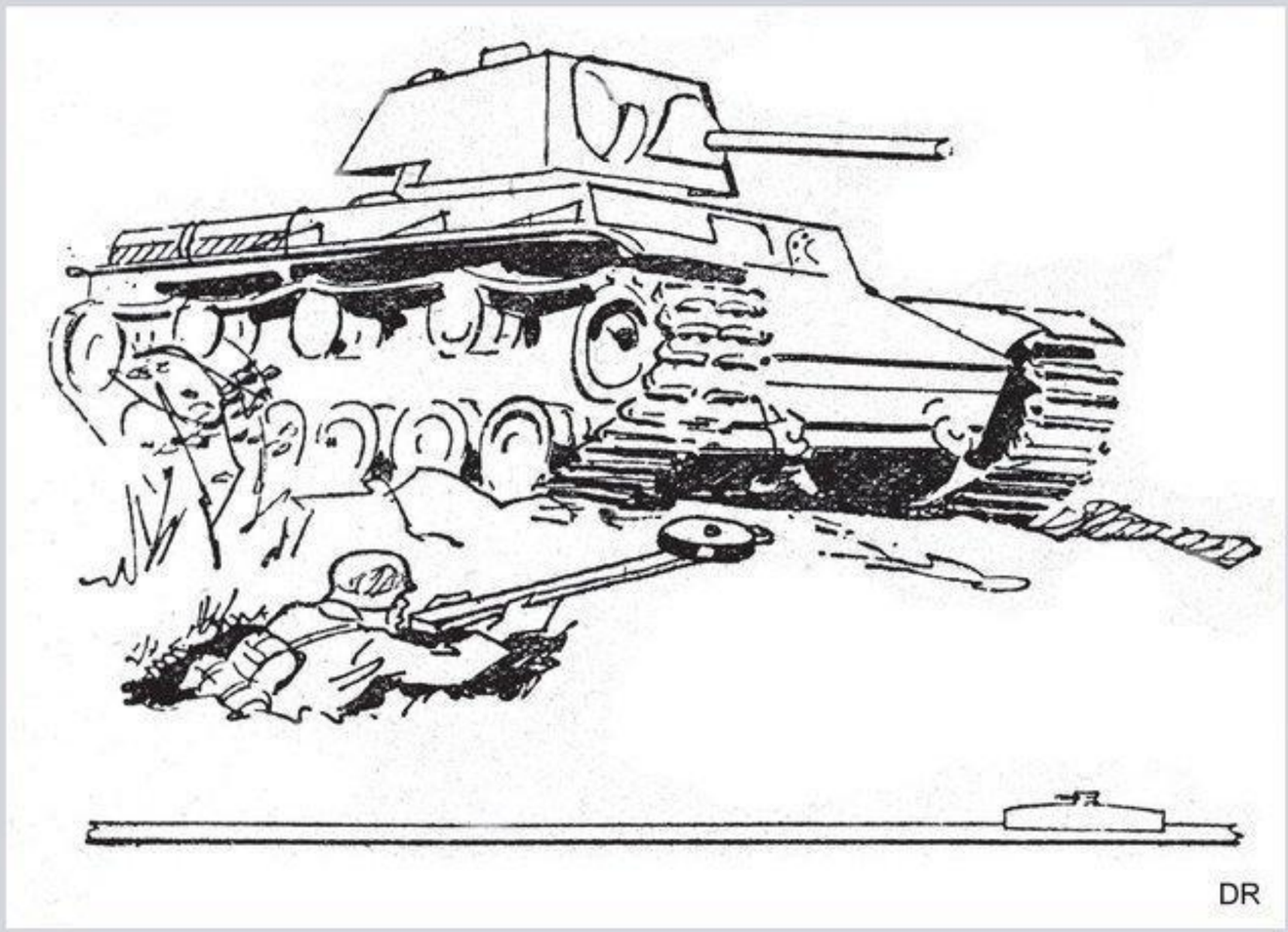


Pour venir à bout d'une tourelle de char, trois charges explosives de 3 kilos sont assemblées, formant une chaîne pyrotechnique composée de quatre éléments : un allumeur à friction, une mèche lente qui transmet le feu généré par l'allumeur vers un détonateur pyrotechnique qui explose et transmet, par contact, la détonation à une charge principale.
DR

a) Barrage en forme de rampe : le barrage en forme de rampe à corde de traction (câble de campagne capturé ou inutilisable), à n'actionner si possible qu'au moment où le blindé se trouve dans l'espace mort. Quatre à six *T-Minen* (intervalle maximal de 60 cm, soit la largeur moyenne des chenilles des chars soviétiques de type T-34) fixées sur une planche ou un madrier.
b) Mines coulissantes : pour la protection des points d'appui, plusieurs de ces mines coulissantes peuvent être utilisées l'une à côté de l'autre en étant actionnées par deux hommes de l'équipe de combat rapproché.

Charge concentrée de 3 kilos. La charge concentrée peut être employée de la même manière que les *T-Minen* pour la destruction et l'immobilisation des engins blindés. Son poids plus faible facilite la manipulation lors de la pose et, le cas échéant, lors du lancement sur des engins en marche. Si la charge concentrée, munie d'un allumeur à amorce fulminante, est utilisée en tant que charge explosive, la destruction est moindre que celle de la *T-Mine* ; elle perce un blindage de 60 mm environ. Les parties qui se détachent du blindage ainsi que l'effet soufflant peuvent provoquer de graves blessures parmi l'équipage des chars. Pour percer des blindages plus épais, plusieurs charges de 3 kilos doivent être réunies en une seule. Des crochets préparés à l'avance facilitent la pose de ces charges.

Le pétard. Le pétard de 1 kilo correspond, dans sa forme, son allumage et son emploi, à la charge concentrée de 3 kilos. Pour obtenir une efficacité suffisante, il faut réunir au minimum trois et, si possible, cinq pétards en une charge concentrée. Des charges déployées, formées de pétards, se prêtent particulièrement par leur forme aplatie à la pose entre la plaque supérieure de l'arrière du corps du char et la tourelle.



DR

Les pétards munis d'allumeurs à amorce fulminante sont un moyen approprié pour la destruction des armes du blindé. Pour cela, ils sont ou bien glissés dans la bouche des canons du char ou bien pendus au canon des armes ou des mitrailleuses à l'aide de crochets préparés ou d'une corde et d'un contrepoids ou, le cas échéant, lancés. Les canons de mitrailleuses sont déchiquetés par l'effet explosif, les tubes des canons sont tellement bosselés que, s'ils continuent à tirer, ils éclatent d'eux-mêmes. Pour la destruction des tubes de canons, il est également indiqué d'assembler deux charges explosives avec un fil de fer et de poser le tout à cheval sur le tube.

Les grenades à main.

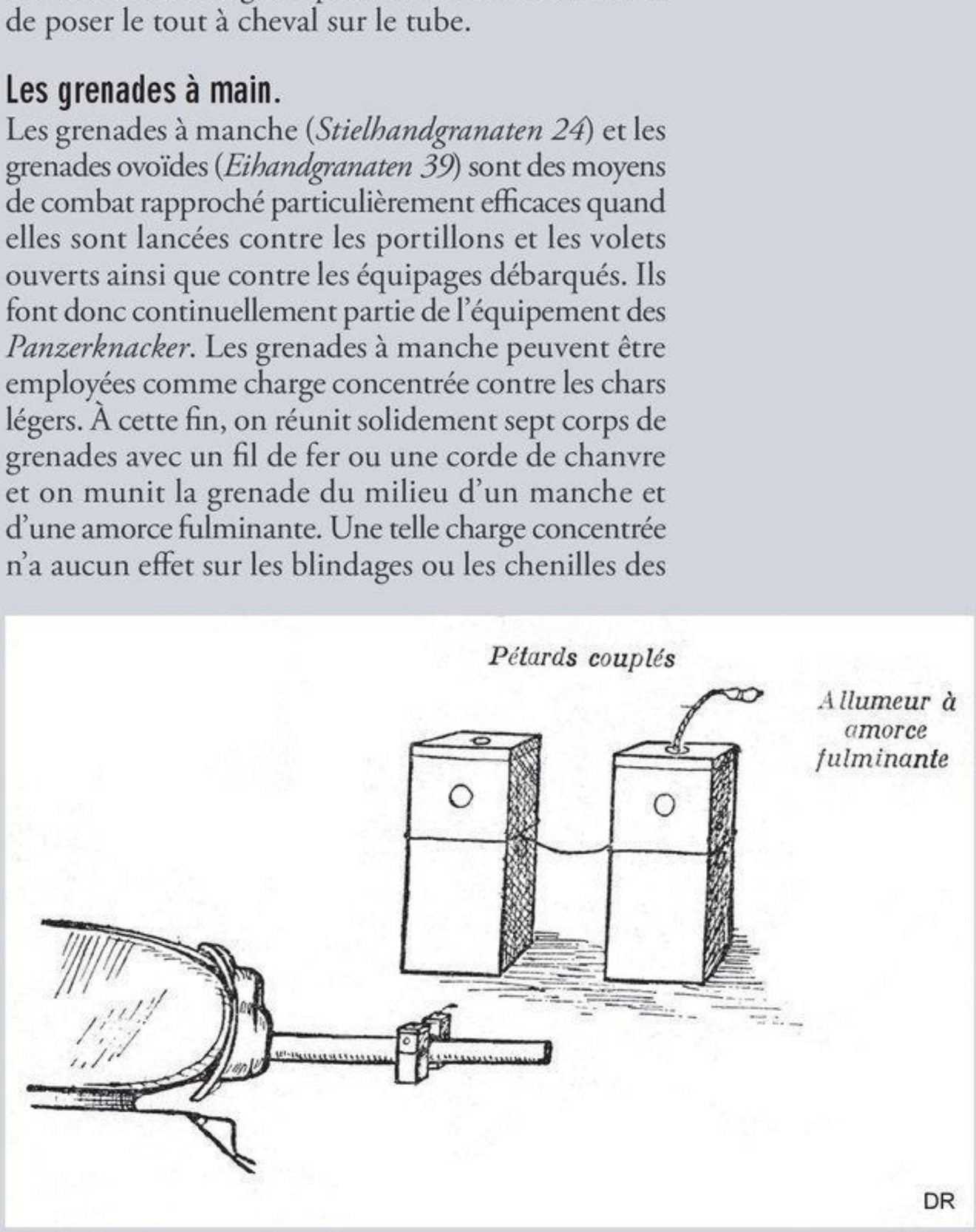
Les grenades à manche (*Stielhandgranaten 24*) et les grenades ovoïdes (*Eihandgranaten 39*) sont des moyens de combat rapproché particulièrement efficaces quand elles sont lancées contre les portillons et les volets ouverts ainsi que contre les équipages débarqués. Ils font donc continuellement partie de l'équipement des *Panzerknacker*. Les grenades à manche peuvent être employées comme charge concentrée contre les chars légers. À cette fin, on réunit solidement sept corps de grenades avec un fil de fer ou une corde de chanvre et on munit la grenade du milieu d'un manche et d'une amorce fulminante. Une telle charge concentrée n'a aucun effet sur les blindages ou les chenilles des chars moyens et lourds, cependant l'effet soufflant d'une charge posée sur le toit de la tourelle ou sur l'avant du blindé peut provoquer l'étourdissement momentané de l'équipage.
Comme les volets d'aération de l'arrière du char en marche sont souvent ouverts, il se présente la possibilité, après avoir détruit le grillage de protection à l'aide des bottes ou d'un outil, d'endommager le moteur ou, le cas échéant, d'y mettre le feu avec des grenades à main.

Les moyens incendiaires.

Embraser les chars est difficile et n'est, en principe, possible que quand le blindé a auparavant été mis hors de combat ou est déjà fortement handicapé. Divers modèles de chars ennemis sont munis d'un dispositif d'extinction semi-automatique qui permet de rapidement maîtriser les débuts d'incendie.
En principe, l'emploi de lance-flammes n'est envisagé que dans l'attaque contre des chars immobilisés. Leur jet est dirigé contre les fentes de visée, les meurtrières, les fentes du radiateur ou de l'aération.
Les bouteilles incendiaires peuvent être improvisées. Elles sont employées quand on ne dispose pas de moyens de combat rapproché plus efficaces. Des bouteilles de n'importe quelle grandeur sont remplies de deux tiers d'essence et d'un tiers de matières grasses, c'est-à-dire de gasoil. Deux allumettes-tison spéciales sont fixées à la bouteille à l'aide d'une bande gommée, ou bien la bouteille est fermée à l'aide d'un bouchon d'étoupe ou une mèche. Avant de projeter l'engin, la mèche doit être bien imprégnée de liquide inflammable. Les allumettes-tison ou la mèche sont allumées peu avant le lancer. La bouteille est projetée contre le char. Si d'autres bouteilles sont envoyées sur un blindé déjà enflammé, elles n'ont pas besoin d'être munies d'un allumeur. Les bouteilles incendiaires capturées, contenant un mélange de phosphore à allumage automatique (dénommées cocktails Molotov), trouvent un bon emploi dans le combat rapproché par suite de leur fort dégagement de fumée.
Les chars peuvent aussi être incendiés en utilisant des bidons d'essence. Pour cela, on perce le bidon, et les trous sont bouchés à l'aide de taquets en bois. Avant de le poser sur le moteur, on met le feu au bidon avec une grenade à main fumigène.

Les outils.

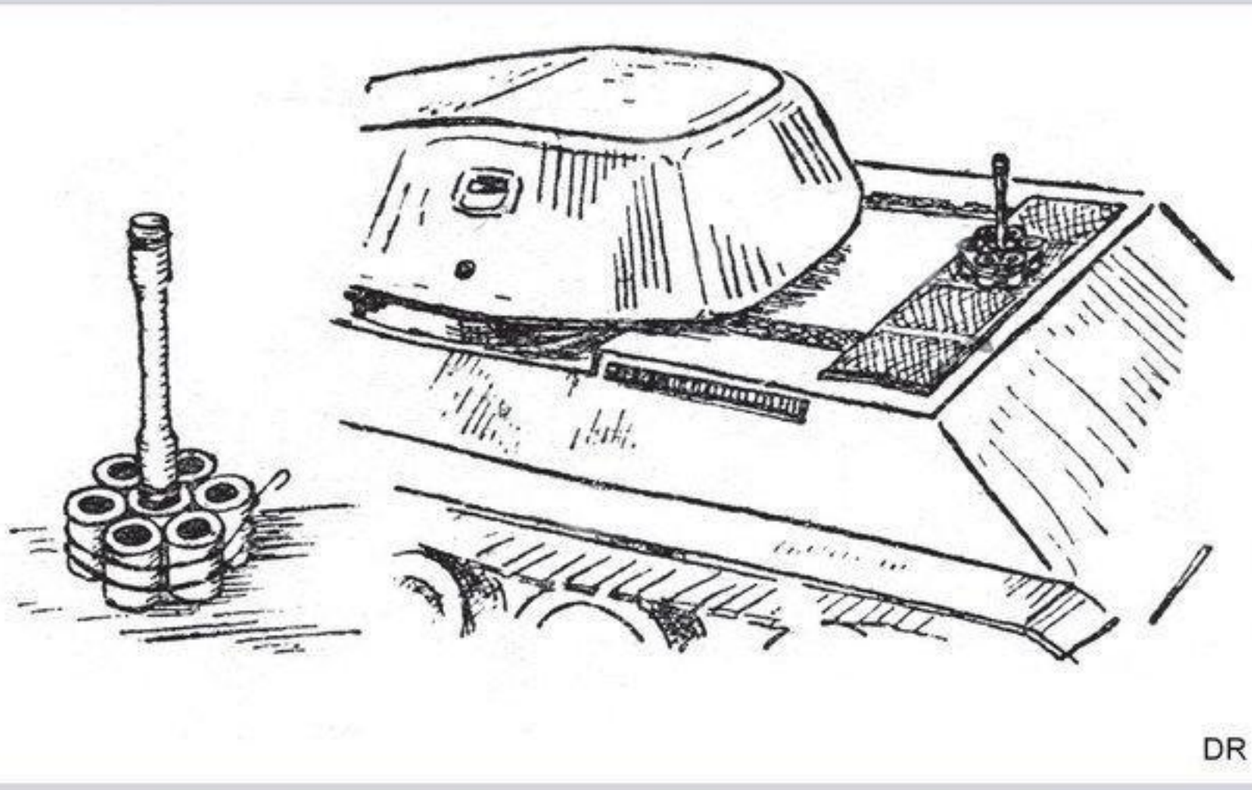
Pour le combat rapproché contre les chars, on peut également tenir prêts des outils lourds, tels que haches, leviers de fer, barres à mines, etc., servant à ouvrir les portillons et les volets mal fermés ou à fausser les canons de mitrailleuses. Pour la destruction de ces derniers, on peut également utiliser de grosses pierres ou des piquets en bois. Des éclatements du canon peuvent être provoqués par l'introduction de morceaux de bois, de petites pierres, de terre, etc.



DR

L'ÉQUIPE DE COMBAT RAPPROCHÉ (ECR)

Les principes de la composition et de l'équipement des ECR sont valables pour tous les soldats qui, au cas où ils sont menacés par des blindés ennemis, sont susceptibles de former une équipe de CRCC.



DR

Sa composition varie suivant la situation et le terrain. En principe, il est plus opportun de former plusieurs petites équipes que de réunir beaucoup d'éléments en une seule grande unité. Chaque unité de CRCC se compose au minimum d'une équipe de deux hommes qui combattent en une étroite camaraderie :

- **Le « casseur de chars »**, également chef d'équipe, qui attaque et détruit le blindé avec les moyens de combat rapproché à sa disposition.

- **Le « protecteur »,** qui surveille avec son arme l'assaut du « casseur de chars ».

Si un renforcement de l'ECR est nécessaire, il peut lui être adjoint d'autres hommes comme porteurs et comme protecteurs. Chacun de ces hommes doit être instruit de telle sorte qu'il puisse remplir la mission de l'autre.

Si la situation l'exige, plusieurs équipes peuvent être réunies en un groupe de combat rapproché. Le chef de groupe assure la coopération et répartit les missions entre les différentes équipes.

Dans le cas où, par suite du manque d'armes perforantes ou des conditions particulières du terrain, le combat rapproché est l'élément prédominant dans la défense antichar d'un secteur, il y a lieu de réunir plusieurs groupes sous le commandement d'un chef de section.

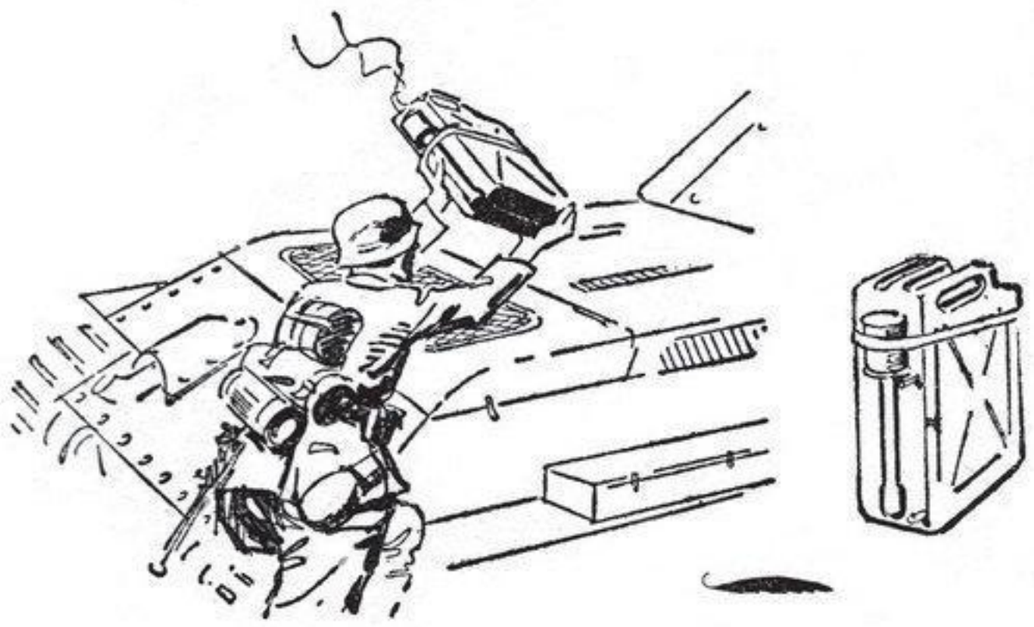
Avant le combat, les hommes de l'équipe de CRCC quittent tous les équipements et effets d'habillement qui pourraient les gêner. En dehors de leur arme individuelle et des moyens nécessaires, ils sont munis d'au moins deux grenades à main.

La dotation du « casseur de chars » se compose des matériels disponibles de combat rapproché qui peuvent être employés en prévision de la situation. Le choix de ces derniers lui est personnellement laissé ou, le cas échéant, au chef de groupe ou de section. Des qualités physiques et une habileté particulières sont également prédominantes dans le choix des moyens.

L'arme individuelle du « casseur de chars » est le pistolet.

Le « protecteur » est équipé d'un pistolet-mitrailleur dans la mesure où il en dispose. Les « protecteurs » supplémentaires sont munis d'une mitrailleuse légère ou d'un fusil de précision. D'autre part, les « protecteurs » peuvent emmener autant de moyens de combat rapproché que l'usage de leur arme le leur permet.

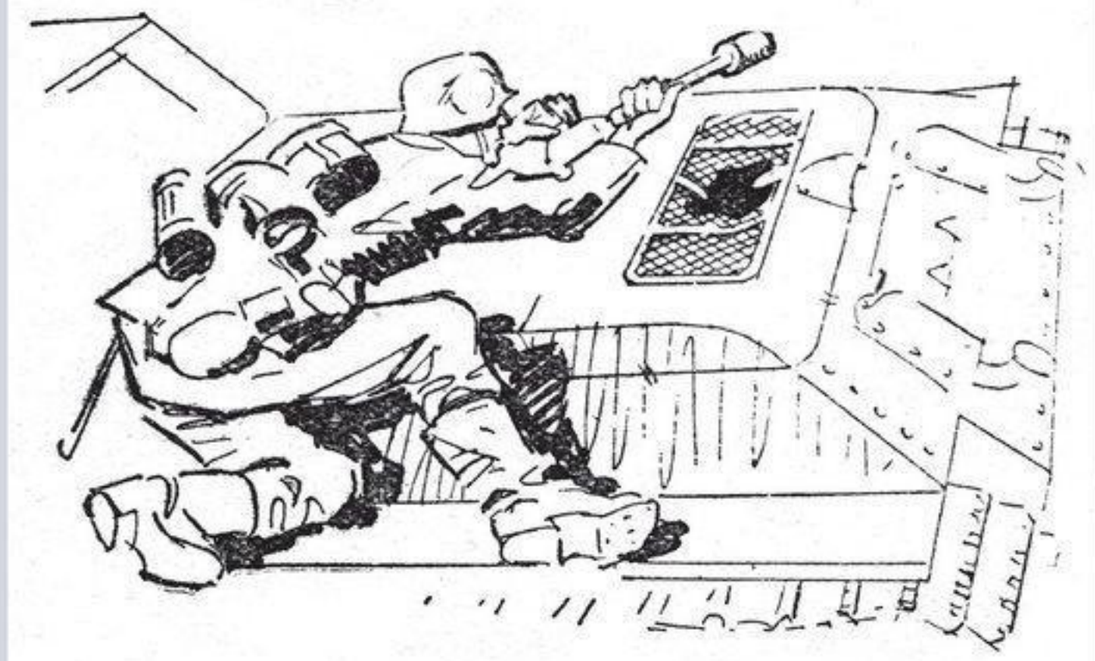
Le chef d'équipe ou de groupe est, en principe, armé comme « protecteur », dans la mesure où il ne remplit pas lui-même les fonctions de « casseur de chars ». En cas de besoin, il est muni des matériels nécessaires à la liaison avec les autres Armes (pistolets et fusées, panneaux, sifflets de signalisation, etc.).



DR

DR

DR



DR

LES MÉTHODES DE COMBAT DES *PANZERKNACKER*

La condition préalable au succès du CRCC est la collaboration étroite de toutes les troupes et armes engagées dans un secteur menacé par les blindés ennemis. En particulier, une bonne entente avec les armes perforantes au moyen de signes conventionnels est nécessaire, ce afin d'éviter que les ECR et les armes antichars ne se gênent mutuellement.

Les armes perforantes ont pour mission d'éliminer les blindés non attaqués par l'ECR. La mission principale de toutes les autres armes consiste à s'en prendre à l'infanterie d'accompagnement des chars et de la séparer de ceux-ci.

Si les chars ont des tireurs installés sur leurs capots moteurs, il est indispensable que ceux-ci soient anéantis par le feu de toutes les armes avant l'engagement des ECR.

Si l'attaque des chars se fait sans accompagnement d'infanterie, le feu de toutes les armes non perforantes est également à concentrer. Le but de ce feu est de disperser l'assaut, d'aveugler les blindés ou au moins de les obliger à fermer volets et portillons, d'agir moralement sur l'équipage et de créer ainsi des conditions préalables favorables à l'attaque des hommes de l'ECR.

Si le soutien du feu de ces autres armes est impossible, l'ECR exécute l'attaque sans elles.

Une seule équipe ne peut s'en prendre qu'à un blindé à la fois. Si plusieurs chars frappent simultanément et qu'on ne dispose que d'une seule ECR, il y a lieu d'opter comme premier objectif pour celui des blindés dont l'attaque promet le succès le plus rapide et le plus sûr. En général, le choix est laissé aux « casseurs de chars », c'est-à-dire aux chefs d'équipe.

L'exécution du combat rapproché dans ses détails dépend en une large mesure de la situation du moment.

Le nombre, le modèle, la réaction des chars assaillants, le terrain, la propre situation et l'efficacité des feux défensifs seront toujours dissemblables et exigent une grande faculté d'adaptation et une grande souplesse des ECR.

L'attaque menée par surprise et, d'autre part, la collaboration étroite de tous les hommes de l'ECR sont des conditions préalables essentielles au succès. Elles contribuent à éviter des pertes inutiles.

ATTAQUES DE CHARS ARRÊTÉS

La lutte contre les blindés arrêtés est le cas le plus fréquent du CRCC. À cet effet, les hommes s'en approchent en utilisant adroitement le terrain, munis des moyens nécessaires. Il y a lieu de s'efforcer continuellement de rejoindre le char dans le sens contraire à la direction principale d'observation de celui-ci. Au cas où plusieurs équipes attaquent ensemble un même blindé, elles s'en approchent simultanément et de divers côtés. Si l'une d'entre elles est découverte et prise sous le feu du char, les autres doivent immédiatement ouvrir le feu afin de distraire et d'aveugler l'équipage de la machine.

Au moment de l'assaut, l'homme de l'ECR doit profiter de l'angle mort que le char ne peut battre de ses armes principales. Logiquement, plus un blindé est haut, plus cet angle est grand. Il comprend, en général, un rayon de 20 mètres. Les chars sont pourvus de fentes de vision qui permettent de combattre les objectifs situés dans l'espace mort-avec des pistolets, des pistolets-mitrailleurs, etc.

La destruction du blindé dépend de la nature des moyens dont le « casseur de chars » est pourvu.

Ceux d'aveuglement contre des machines arrêtées ne sont, en général, employés que lorsqu'une attaque par surprise, à l'aide de moyens explosifs, est impossible et quand il faut neutraliser un feu défensif et ajusté de l'équipage ennemi. Si, suivant la situation, l'essai de capturer intact le blindé promet d'être fructueux, il y a lieu de faire usage de la grenade d'aveuglement.

Au moment où le « casseur de chars » a placé et allumé l'explosif, il donne à haute voix le signal : « Allumé ! », sur quoi, il se met rapidement à couvert ainsi que les hommes se trouvant encore à proximité du blindé. Le cas échéant, le « casseur de chars » peut même utiliser comme abri l'engin qu'il attaque. Cependant, au moment où l'on se met à couvert, ne jamais cesser d'observer le champ d'action ainsi que le blindé.

L'attaque d'un char lourd sera beaucoup plus facile que celle d'un moyen ou léger, car celui-là est, en général, plus massif, moins maniable et gêné dans sa visibilité. La destruction de chars lourds exige cependant des armes plus puissantes.

Si l'équipage d'un blindé débarque, il faut le détruire en combat rapproché. Mettre à profit le moment où l'évacuation le met en état d'infériorité.

Les chars mis hors de combat et abandonnés devant la ligne principale de résistance doivent ultérieurement être détruits

▼ Pionnier avec une charge explosive de 1 kilo, utilisée avec un allumeur à friction *ANZ 29*. Si on envisage de l'utiliser sur le dessus d'un char, on la badigeonne avec du goudron chaud afin de créer une adhérence. Un petit grappin en fil de fer est parfois confectionné pour accrocher la charge à une ouverture ou une saillie sur la superstructure. DR

PRINCIPE DÉFENSIF DE BASE D'UNE COMPAGNIE ANTICHAR (1941-43)

- Avant-postes d'alerte
- QG de compagnie
- Armes antichars individuelles regroupées pour couvrir la portion de terrain la plus favorable aux chars
- Mitrailleuses couvrant la portion de terrain la plus défavorable aux chars
- Canon(s) antichar(s) disposé(s) en soutien
- Équipe(s) de *Panzerknacker*
- Mines antichars
- 1 Obstacle antichar
- 2 Éléments antichars liés à un obstacle naturel.
- 3 Pont détruit
- 4 Mines disposées à un goulet d'étranglement...
- 5 ... et comme barrage routier. Là sont disposés les fusils antichars

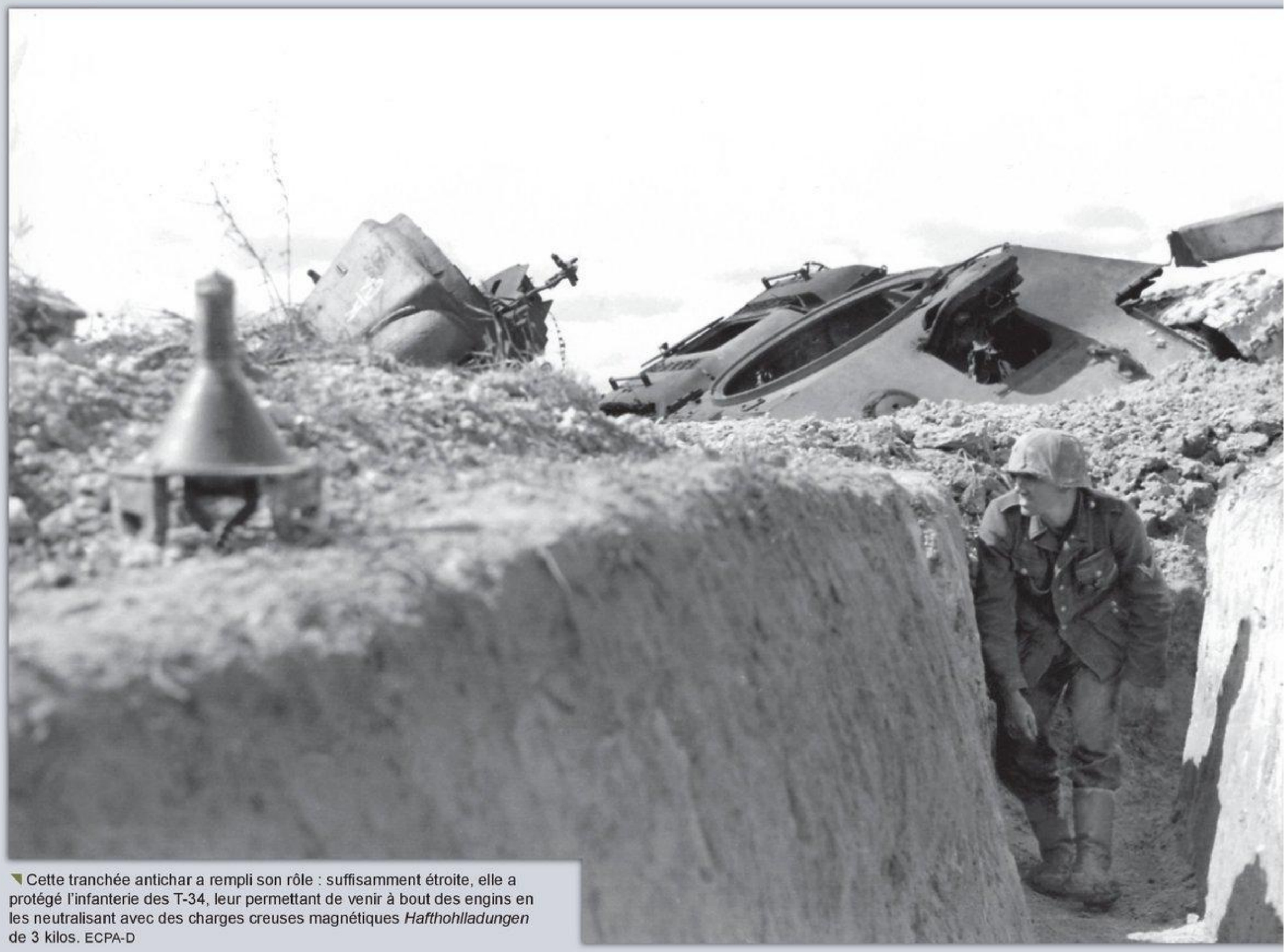
avec des explosifs, car les Russes essayent, par tous les moyens, de dépanner les blindés endommagés ou de les employer comme observatoires, nids d'armes automatiques, etc. Si l'on ne dispose pas d'explosifs suffisants, les chars doivent être au moins incendiés afin de les rendre inutilisables.
Les blindés mis hors de combat à proximité immédiate de la ligne principale de résistance ou derrière celle-ci sont marqués, si possible, de grandes croix blanches ou autres signes conventionnels afin que, lors d'une nouvelle attaque de blindés, ils ne soient pas confondus avec des chars arrêtés par les armes antichars et, avant tout, par l'aviation.

COMBATS CONTRE DES CHARS EN MARCHE

Lors d'attaques contre les chars en marche, les hommes de l'ECR restent d'abord dans leurs couverts bien camouflés et laissent approcher le blindé le plus possible, puis ils cherchent à arrêter ou, au moins, à diminuer sa vitesse en appliquant les moyens d'aveuglement ou grâce à un système de mines préparé à l'avance. Dans la mesure où leur situation le leur permet, les ECR essayent de barrer le chemin aux chars isolés ayant réussi à percer et de les immobiliser. Pour cela, ils progressent en temps voulu en utilisant habilement le terrain en direction de la route probable du blindé.
Gênés dans leurs mouvements, les chars sont pris à partie à l'aide de la charge creuse à aimants ou d'autres moyens destructifs. Si on a réussi à immobiliser le blindé, le combat se poursuit alors selon les principes énoncés ci-dessus.

PARTICULARITÉS DU COMBAT RAPPROCHÉ CONTRE LES CHARS

Dans la défensive, l'engagement des ECR avec d'autres moyens antichars doit être réglé d'avance dans le plan de défense antichar. Il gagne en importance en terrains couverts, car ceux-ci limitent l'efficacité des armes antichars, mais créent les conditions préalables favorables au combat rapproché.
Les secteurs larges obligent également à multiplier les effectifs des ECR. Dans ce cas, les armes antichars sont concentrées dans les secteurs les plus menacés, tandis que les troupes engagées dans les autres secteurs ont à se pourvoir amplement de moyens de CRCC et à se préparer à celui-ci.



Cette tranchée antichar a rempli son rôle : suffisamment étroite, elle a protégé l'infanterie des T-34, leur permettant de venir à bout des engins en les neutralisant avec des charges creuses magnétiques *Hafthohlladungen* de 3 kilos. ECPA-D

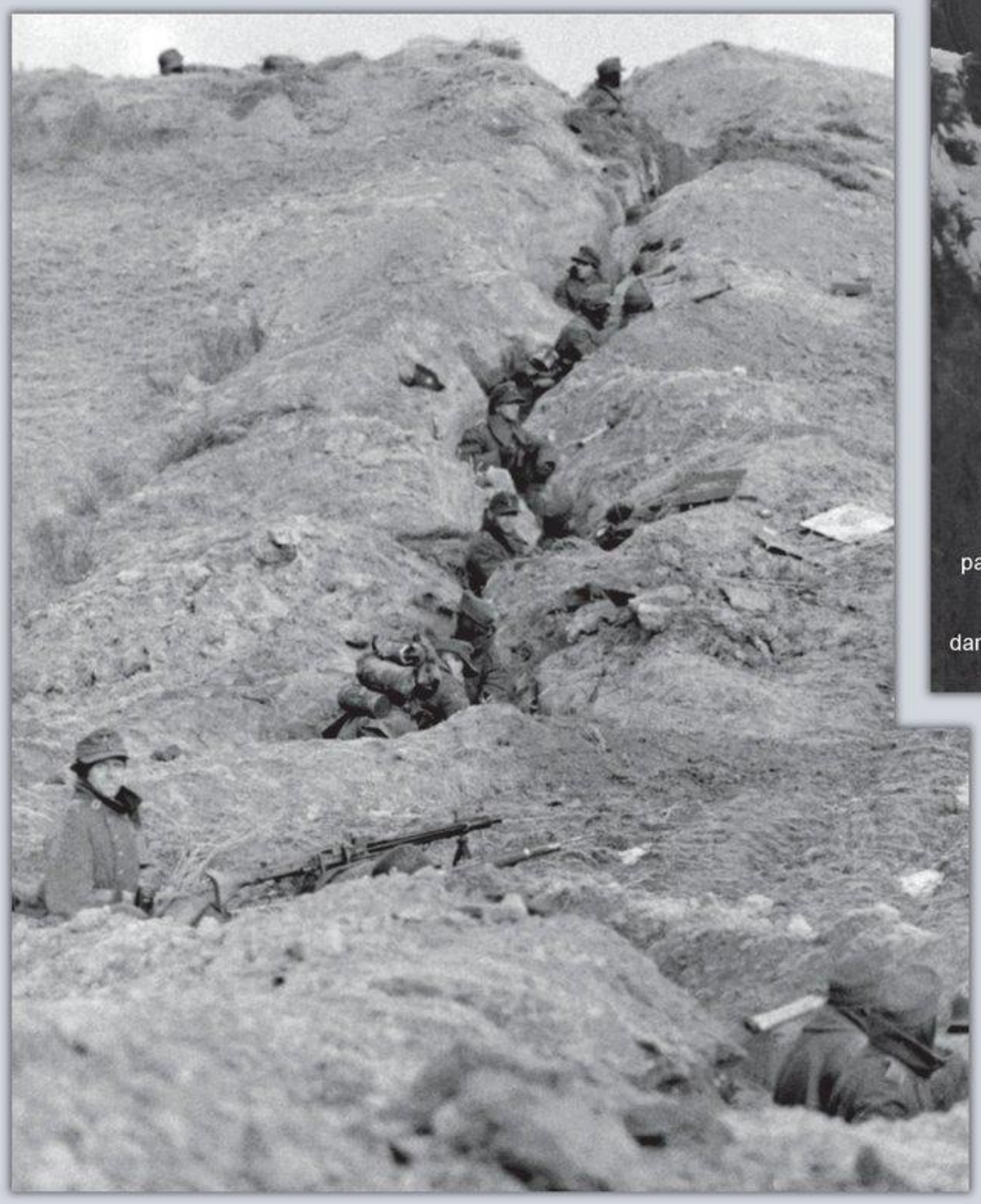
La connaissance du terrain est utile. Les loisirs qu'offre la défensive doivent être mis à profit pour créer des conditions favorables au combat rapproché. Ces préparatifs comprennent surtout l'aménagement de trous de combat et de tranchées antichars, c'est-à-dire que les emplacements de tirailleurs, les boyaux de communication et les tranchées sont conçus de telle façon qu'ils s'adaptent au CRCC. Comme les chenilles du blindé écrasent quelque peu les bords du trou de protection et, selon la nature du terrain, s'enfoncent à l'intérieur, il est nécessaire de creuser celui-ci suffisamment étroit, de lui donner au moins la hauteur d'un homme et des parois verticales. Des trous en forme de marches doivent permettre à l'homme de faire librement usage de ses bras et de bondir rapidement hors du couvert. L'emplacement de tirailleurs agrandi en forme de « V » améliore la protection contre les chars, car il permet un effacement latéral si l'engin tire ou passe sur le trou. Les emplacements de tirailleurs doivent être aménagés sans délai et ne doivent pas être repérables par le char ennemi ; le camouflage au moyen de toiles de tentes, branchages, etc. est opportun. Des claies faites en plantes tressées peuvent en même temps être utilisées par l'ECR comme masque pour l'observation à partir du trou de protection antichar. Dès que la situation le permet, les emplacements de tirailleurs doivent être transformés en éléments isolés de tranchées de protection antichar. Les boyaux de communication et les tranchées doivent avoir, au plus, la largeur des épaules et être, autant que possible, aussi hauts qu'un homme ; ils offrent alors la meilleure protection contre les chars ennemis. Des changements de direction fréquents et irréguliers des boyaux permettent de se prémunir efficacement des tirs des blindés. Le combat rapproché est sensiblement facilité par un système de boyaux parcourant la zone principale de résistance, car il permet de déplacer à couvert ses ECR et de s'approcher des chars ennemis. Pour permettre aux hommes de sortir rapidement des boyaux, des facilités de sorties (gradins, marches, échelles) doivent être aménagées à intervalles rapprochés dans les parois.

Il est aussi avantageux de disposer soigneusement, en de nombreux endroits, de petits dépôts de moyens de combat rapproché. Cela permet aux unités de participer partout et de toutes leurs forces à la défense antichar. En même temps, les ECR sont déchargées et leur mobilité augmentée, car alors elles ne sont pas obligées de porter avec elles d'importants moyens de combat individuel. Les dépôts doivent être disposés à l'abri des éclats et de l'humidité. Ils doivent être connus de tous les hommes. Des panneaux et des repères permettront de les trouver plus facilement.

La lutte contre les chars isolés ayant profondément pénétré dans la zone principale de résistance incombe principalement aux troupes stationnées en ces endroits. À cet effet, prendre la précaution d'aménager des trous de protection et de disposer des barrages de mines aux lieux que l'on suppose accessibles aux chars, tels que ponts, carrefours, layons, localités ou autres.

Dans l'attaque, il est difficile d'emporter de grandes quantités de charges destructrices. Le choix de leur quantité et de leur nature mérite un examen scrupuleux. L'engagement d'ECR est d'autant plus indispensable que le terrain gêne ou même interdit l'accompagnement de l'attaque d'infanterie par les armes antichars, surtout par les armes lourdes.

Si l'unité assaillante est surprise par des blindés ennemis, elle tente de se protéger de la destruction en se dispersant au loin,



◥ Ces parachutistes ont formé, près de Smolensk, un point d'appui particulièrement élaboré, à l'abri d'un bois : tapis au fond d'une tranchée peu visible, ils peuvent en surgir brusquement avec des charges explosives, même si leur canon de 37 mm est détruit… Un fantassin dans sa tranchée antichar est toujours supérieur à un char ennemi s'il est à bonne portée et s'il est correctement armé. ECPA-D

en cherchant un couvert et en s'immobilisant totalement. En raison des mauvaises conditions de visibilité à partir du char, réduit à rabattre ses volets et ses portillons, un petit couvert insignifiant suffit souvent à l'homme isolé pour se cacher aux vues de celui-ci. Pour cela, il importe que toutes les armes qui ne sont pas directement menacées par les chars assaillants tiennent ceux-ci sous leur feu et obligent ainsi l'équipage à fermer les volets et les portillons. La fuite devant des blindés mène à une destruction certaine. Si le char essaie de passer sur des hommes couchés, ceux-ci les laissent approcher pour se garer au dernier moment en profitant de l'angle mort.

Si une menace de chars est à craindre lors d'une marche, il y a lieu de se munir de moyens de combat rapproché suffisants pour garantir une mise en place rapide de la défense. Ceci concerne avant tout les unités telles que service de ravitaillement, train, etc., qui ne sont pas dotées d'armes antichars. Éviter de se mettre à couvert derrière ses propres véhicules, les blindés ennemis essayant souvent de les emboutir.

Le brouillard et l'obscurité sont des conditions particulièrement favorables au combat rapproché. L'exploitation de la surprise, l'approche sans bruit, l'assaut foudroyant offrent les plus sûres garanties pour le succès. Comme de nuit les chars arrêtés sont, en principe, couverts de tous les côtés en forme de hérisson par les équipages débarqués ou par l'infanterie d'accompagnement, des unités de protection renforcées doivent se joindre aux ECR. Si une attaque par surprise contre les chars est impossible, l'emploi de cartouches éclairantes à fin d'aveuglement est opportun.

Dans les combats d'hiver, le plus grand poids de la défense antichar est supporté par les ECR en raison de la mobilité restreinte des armes antichars.

Comme la mobilité des ECR est également paralysée dans la neige, il est nécessaire de prévoir de nombreuses possibilités d'approche (boyaux de faible profondeur) dans les secteurs particulièrement menacés. L'emploi de skis et de raquettes augmente la mobilité des ECR, mais exclut l'approche par surprise en terrain découvert. » ■

▲ Ci-contre : Secteur d'Orel. Ce boyau de largeur d'homme peut s'avérer être un piège mortel pour les T-34 : en cas de franchissement, les fantassins, s'ils gardent leur sang-froid, ont beau jeu de placer une charge magnétique sous le « ventre » du monstre… ECPA-D

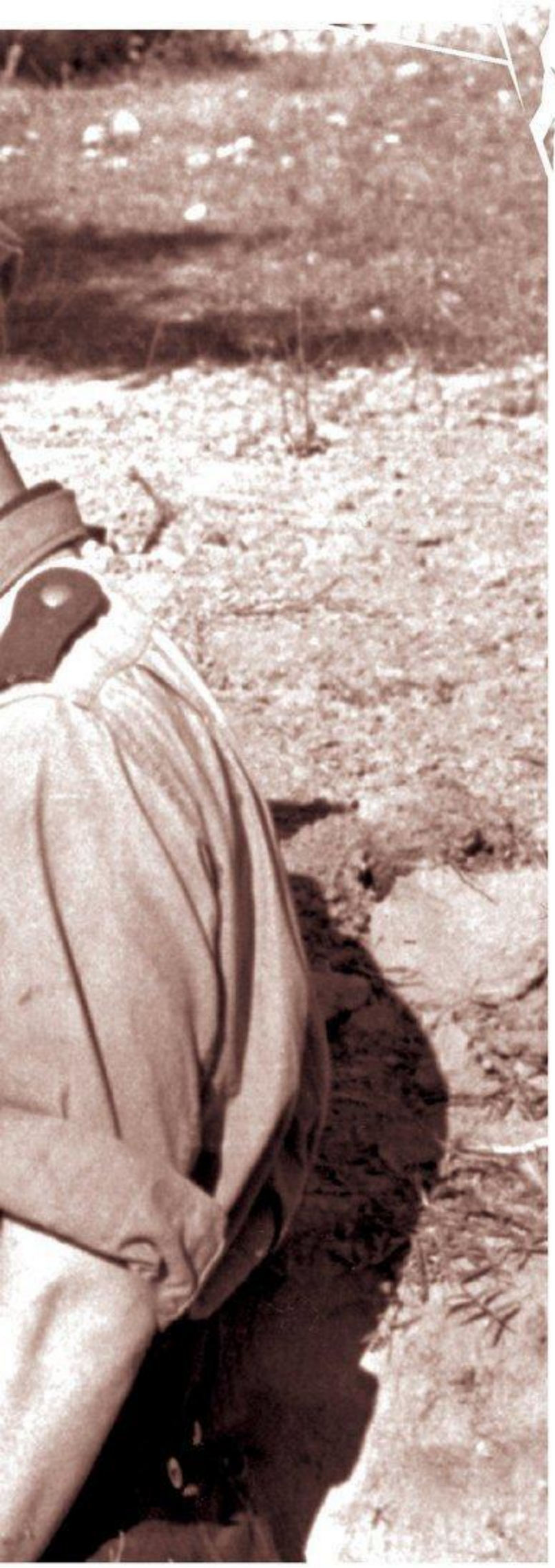
▲ En haut : Même les toiles de tentes individuelles camouflées sont utilisées pour camoufler les pièces… ECPA-D

PANZER KNACKER

PANZERFAUST : LA REVOLUTION DU COMBAT ANTICHAR

À l'aube de 1943, il est clair que l'armement classique dont disposent les « casseurs de chars » allemands pour neutraliser les blindés russes n'est pas à la hauteur de leurs espérances : le fusil antichar ne peut pas grand-chose contre les blindages épais ; les mines classiques et charges du génie sont difficiles à manier ; la grenade à fusil n'est pas assez puissante ; si la grenade magnétique, introduite en novembre 1942, marque une réelle innovation, le fantassin ne dispose toujours pas d'une arme individuelle performante permettant de détruire un blindé à distance. Il est en outre évident pour les Allemands que les Soviétiques vont mettre en œuvre de nouvelles générations de chars lourds pour pouvoir affronter les Panther et Tiger à armes égales. Enfin, avec le déploiement par l'Armée rouge de pièces de 122 mm en tant qu'antichars et la généralisation de l'Ordnance QF 17 pounder chez les Britanniques au début de 1943, l'importance de la défense antichar est telle qu'elle apparaît comme une question de vie ou de mort. Les types de matériels encore utilisés depuis le début de la guerre,

▲ Exercice de tir au *Panzerfaust 30 Gross*. Celui-ci n'est efficace que si l'on vise le char au bon endroit, c'est-à-dire à un emplacement précis et non le char en lui-même… ce qui n'est pas simple, les superstructures étant souvent protégées par des éléments extérieurs. Ainsi, un Sherman, aux superstructures anguleuses, présente plus de points « sensibles » que le T-34, en outre plus rapide.
ECPA-D



▲ Un T-34 fictif, cible mobile pour les apprentis « casseurs de chars ». Archives Caraktère

▼ Secteur de Bielgorod, en Union soviétique : canon antichar de 75 mm *Pak 40 L/46* de la *Panzer-Grenadier-Division* « Großdeutschland » et sa victime, un T-34. ECPA-D

bien qu'inadaptés, ne peuvent être changés que graduellement. Le 7,5cm Pak 40, lui-même, risque donc d'avoir à faire à forte partie. Les ingénieurs nazis se préparent en conséquence à mettre au point des armements antichars encore plus performants, capables de venir à bout des blindages les plus épais. On compte sur un antichar « super-lourd » de 88 mm, à l'étude depuis 1942. Celui-ci, qui prend la dénomination 8,8cm Pak 43, va s'avérer être le meilleur « tueur de chars », arrivant au front juste à temps pour se mesurer aux nouveaux chars lourds JS-1 et JS-2. Mais, malgré son apparente simplicité, il n'est pas facile à produire, car demandant des aciers de grande qualité. Enfin, les bombardements aériens ralentissent sa production. Dans le domaine des mines antichars, 1943 voit l'apparition de la Glasmine 43, entièrement en verre (hormis l'allumeur), ce qui la rend indétectable. Une autre mine antichar, la Topfmine, émerge en 1944. De par les matériaux la composant (plastique, bois et carton, avec le corps de l'allumeur en matière plastique), elle répond aux mêmes critères de non-détectabilité.

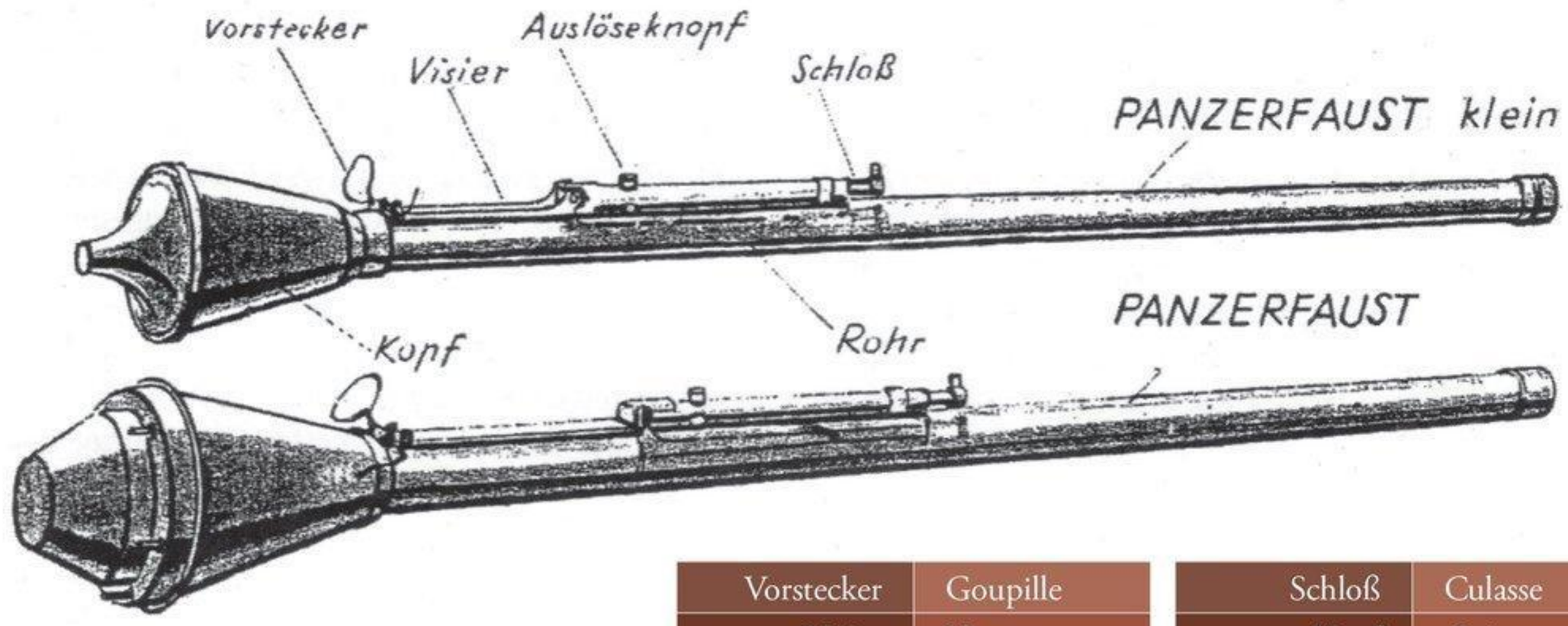
Il faut une charge de 136 kilos pour la déclencher. L'évolution est également de mise dans le domaine des chasseurs de chars automoteurs : en mai 1943, 90 exemplaires du tout nouveau « Ferdinand », premier chasseur de chars automoteur doté d'un canon de 88 mm, sont livrés. À partir d'août 1943, 60 tracteurs d'artillerie *Raupenschlepper Ost* sont convertis en chasseurs par l'adjonction d'un canon *Pak 40* de 75 mm. La production de *Sd.Kfz. 251* à canon de 75 mm démarre en décembre 1944. Entre-temps aura émergé, en octobre 1943, le premier engin élaboré à casemate fermée conçu spécifiquement pour la lutte antichar : le *Jagdpanzer IV*.

▲ Bien que demandant une formation plus poussée que le *Panzerfaust*, le *Panzerschreck* n'en est pas moins livré – en quantités assez limitées – aux bataillons du *Volkssturm*. Archives Caraktère

▼ Une *Panzerwurfmine* est essayée par un *GI's* (qui, comme nombre de combattants, ne la tient pas correctement). Entrée en service en mai 1943, elle s'avère difficile à utiliser, ce qui la rend inefficace. US Nara

VERS UNE « DÉMOCRATISATION » DU COMBAT ANTICHAR

On a toujours plus recours au combat individuel pour venir à bout des chars. Dans ce but, de nouveaux matériels sont élaborés : la *Luftwaffe* sort un second modèle de mine antichar magnétique à charge creuse, la *Panzerhandmine 4 PHM* en 1943, capable de briser désormais 150 mm de blindage. Elle est également à l'origine de la *Panzerwurfmine*, une originale grenade antichar à charge creuse dont la trajectoire, une fois jetée, se stabilise par un petit parachute… Introduite en mai 1943, la production de sa première version atteint les 203 800 exemplaires pour cette seule année… La firme Rheinmetall-Borsig développe, elle, en seulement quatre mois, une « tuyère lance-fusées » *8-cm-Düsenwerfer* (*8 Dü. W. cm*). Son étude descriptive préliminaire date du 15 février 1943. Le bureau central de l'armement de l'Armée la teste en mars suivant sur son champ de tir de Kummersdorf. Ce « canon sans recul », qui pèse 36 kilos, peut être divisé en deux tronçons, mais l'arme, d'un calibre de 81,4 mm, n'est finalement pas retenue. Enfin, 1944 voit l'apparition d'une *Hafthohlladung* plus puissante de 3,5 kilos. Mais c'est la sortie du *Faustpatron* – qui prend rapidement le nom de *Panzerfaust* (poing blindé) – qui révolutionne la guerre antichar. Avec cette arme individuelle portative à charge creuse, qui compense l'absence de plus en plus criante de blindés, les Allemands vont parvenir à retarder l'inéluctable échéance de quelques mois. Elle va constituer une menace omniprésente pour les chars alliés, du fait que n'importe quel combattant (y compris de second ordre, comme des jeunes de la *Hitlerjugend* ou des civils incorporés dans le *Volkssturm*) peut facilement, après une rapide formation, l'utiliser. Elle rend obsolètes les *Hafthohlladungen* de 3 kilos, dont la production s'achève en mai 1944 avec 553 900 exemplaires fabriqués… La distribution, au printemps 1944, du *Panzerschreck* – premier « bazooka » allemand – va



Vorstecker	Goupille
Visier	Viseur
Auslöseknopf	Déclencheur

Schloß	Culasse
Kopf	Ogive
Rohr	Tube

être un excellent complément au *Panzerfaust*, et ces deux armes vont, jusqu'à la fin de la guerre, rythmer la quasi-totalité des engagements individuels allemands face aux chars, ce sur tous les fronts.

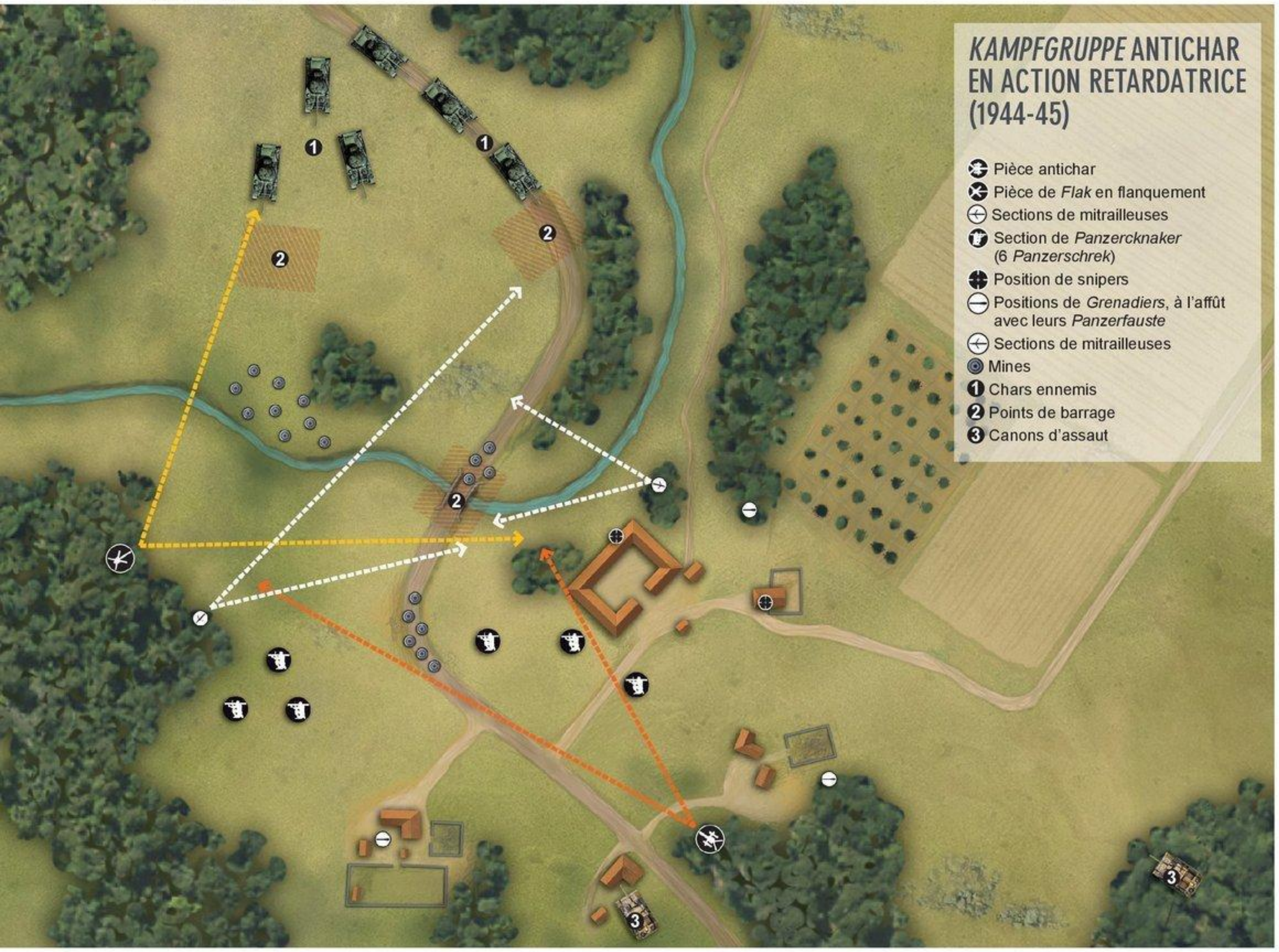
LE *PANZERFAUST* : L'ARME ABSOLUE ?

Le *Panzerfaust* est né de l'idée qu'il devait y avoir un moyen d'utiliser une puissante charge explosive, mais « lancée » comme une *Panzerwurfmine* (cf. ci-dessus), dont les projectiles coniques sont assez similaires. Elle se présente sous la forme d'un lance-roquettes portatif permettant à tout combattant d'engager un char individuellement. L'arme comprend une ogive à charge creuse de 400 grammes, dont la stabilité est assurée, une fois tirée, par un axe à ailettes. Seul le tube est récupérable. On table alors sur une portée de 30 mètres environ. Initialement, et à l'instar de certaines grenades à manche, un manchon de fragmentation (donc quadrillé) semble avoir été produit un court laps de temps, mais il s'avère finalement contre-productif, et sa fabrication cesse. La première version du *Panzerfaust 1* (dit *Klein* ou « Gretchen ») apparaît en août 1943, suivie de près par le *Panzerfaust 30* ou *Panzerfaust 2 Gross* ; le concepteur, la firme HASAG, n'ayant de cesse d'augmenter la portée du tir, d'autres variantes, toujours plus performantes, voient le jour : le *Panzerfaust 60* à l'été 1944 et le *Panzerfaust 100* en septembre de la même année. En janvier 1945, la firme de Leipzig redessine intégralement le *Panzerfaust* afin de le rendre plus efficace et économique. En premier lieu, le tube de l'arme est renforcé, permettant désormais le tir de 10 roquettes avant d'être « jetée ». D'un nouveau type, le projectile est d'une forme nettement plus fuselée que la silhouette de ceux des générations précédentes et mû par une charge propulsive plus performante, ce qui lui offre une meilleure pénétration dans l'air.

▲ Les *Panzerfäuste Klein* et *Gross*. DR

◢ Un para vient de faire feu… la distance de tir préférée s'échelonne de 20 à 30 mètres, car elle permet de viser plus précisément. Archives Caraktère

▼ Des *Landser* découvrent le *Panzerfaust Klein*. La forme de son ogive fait qu'elle a tendance à ricocher sur les blindages des T-34. En outre, sa charge creuse n'est que de 400 grammes… moitié moins que celle du *30 Gross*… ECPA-D



Ces nouvelles propriétés procurent à cette roquette la vitesse phénoménale de 85 mètres/seconde et donc un pouvoir perforant égal à celui du *Panzerfaust 100*, bien que sa charge explosive soit en réalité inférieure. Longue de 56 cm, la roquette de 44 mm contient en effet moins de 800 grammes de TNT et de trihexogen, mélange explosif tout de même capable de percer 200 mm de blindage à une distance maximale de 150 mètres. En mars 1945, une première commande de 100 000 *Panzerfäuste 150* est ordonnée, quelques exemplaires sortant des chaînes avant que la fin de la guerre n'interrompe la production. Pour sa part, le *Panzerfaust 250* reste sans conteste l'évolution la plus spectaculaire de la « famille » et constitue certainement l'aboutissement de l'arme antichar individuelle de la Seconde Guerre mondiale. Similaire en apparence au *Panzerfaust 150*, il s'en distingue toutefois par sa poignée-pistolet et son tube rechargeable plus long, évasé en son extrémité pour faciliter la dangereuse évacuation des gaz au moment du tir – autre défaut chronique de cette arme. Le projectile antichar est le même que celui du *Panzerfaust 150*, à ceci près qu'il comporte une charge propulsive encore plus conséquente, lui permettant d'atteindre la vitesse initiale de 150 mètres/seconde et une portée de 250 mètres. La production du *Panzerfaust 250* doit, en théorie, débuter en septembre 1945, mais la capitulation met fin au programme. Si les informations sur le *Panzerfaust 250* restent lapidaires aujourd'hui, la silhouette du RPG-2 (lui-même ancêtre du célèbre RPG-7), mis en service par les Soviétiques en 1949, ne laisse en définitive aucun doute sur la nationalité des vainqueurs ayant mis la main sur les plans de l'engin…

◀ En Poméranie, un groupe de soldats s'approche de deux chars soviétiques détruits.
Archives Caraktère

SUR LE TERRAIN

L'arme portative joue un rôle important dans maintes batailles ou engagements : en France, après les combats pour Falaise fin août 1944, les formations de la *Heer* et de la *Waffen-SS* qui retraitent, exsangues, n'ont plus qu'un potentiel réduit en blindés. La situation n'évolue guère jusqu'à l'offensive des Ardennes. Ensuite, les *Panzer* ne sont plus utilisés qu'en défensive, dans des actions locales. On peut donc logiquement en conclure que la plupart des pertes anglo-américaines en blindés au cours de cette période sont soit du fait de l'artillerie antichar, soit du fait d'armes antichars portatives. On estime, dans le cadre de la bataille de Normandie, à 6 % le nombre des blindés britanniques mis hors de combat grâce à cette arme jetable. Ce chiffre peut paraître assez faible ; rappelons-nous que les chars de sa Gracieuse Majesté – que ce soit vers l'embouchure de l'Orne ou sur l'esplanade en bordure de mer – doivent, une fois le débarquement achevé – et tout comme les Américains –, dégager une base suffisamment large pour pouvoir provoquer une grande bataille. La plaine de Caen est le seul endroit pouvant permettre des manœuvres mécanisées de grande ampleur. La faible densité du bocage est probablement l'une des raisons de ce score. Il aurait dû être en quelque sorte compensé, pour les Allemands, par la doctrine d'emploi archaïque des Britanniques, qui n'engagent que rarement, au départ, leurs chars avec l'infanterie. Cependant, la crainte des *Panzerfäuste* conduit progressivement à un emploi quasi systématique du binôme char-avion. Les pertes les plus importantes sont enregistrées lors de l'opération « Goodwood », là où les *Tanks* sont engagés le plus en force. Mais plus la guerre approche de son terme, plus les Britanniques souffrent de pertes importantes : 34 % à la fin de la guerre… Les secteurs dévolus aux Américains s'avèrent être plus ingrats : les sorties du secteur d'*Omaha*, canalisées par des marécages ou entravées par des falaises, puis l'intérieur des terres, avec leur bocage, leurs petits champs clôturés, leurs nombreux chemins étroits qui rendent impropre toute manœuvre de chars, sont particulièrement propices à l'embuscade. Les combats urbains de l'est de l'Allemagne, dans les dernières semaines de la guerre, provoquent, eux, près de 70 % des destructions des blindés soviétiques, que ce soit par *Panzerfäuste* ou par *Panzerschreck*…

▲ Normandie, 1944 : des paras armés jusqu'aux dents passent devant l'épave d'un Sherman. Toutes les possibilités de dissimulation qu'offre le bocage sont mises à profit pour tendre des embuscades mortelles. NAC

▼ À de multiples reprises, les « tueurs de chars » sont laissés en arrière de leur unité afin de protéger sa retraite pendant quelques heures. DR

QUALITÉS ET DÉFAUTS

Chaque compagnie de fusiliers ou de pionniers des divisions d'infanterie reçoit une dotation réglementée de 36 *Panzerfäuste*, chaque compagnie antichar ou unité sensiblement équivalente en touche 18, et même les artilleurs en bénéficient (12 par batterie). Produit à très grande échelle (plus de 8 millions toutes versions confondues), le *Panzerfaust* n'est pas exempt de défauts : en juillet 1944, 247 200 exemplaires sont renvoyés par les unités de première ligne en raison de problèmes liés à la piètre qualité des matériaux employés. 453 000 autres seront refusés au cours de la guerre pour diverses raisons. 130 900 autres sont jugés inutilisables par les troupes à cause de la défaillance du projectile.

Pour autant, de nombreux *Panzerfäuste* ne sont pas employés contre les chars : bien qu'excellent dans ce rôle, il est très apprécié en milieu urbain contre des positions d'infanterie, notamment lorsque les fantassins sont tapis derrière des murs ou dissimulés dans des tranchées (et par là même bien plus efficaces que des grenades à fusil !). Son explosion, outre le fait de porter la mort dans un certain périmètre, produit un nuage de fumée blanche, qui permet à l'utilisateur et à ses frères d'armes de franchir, par exemple, une rue sous sa couverture, dans une relative sécurité…

Les avantages « indirects » du *Panzerfaust* apparaissent évidents :

- Il s'avère être un remède efficace contre ce qu'on appelle la « Fièvre des *Panzer* » : il est, par exemple, beaucoup plus aisé pour une section de mitrailleuses de « tenir » lorsque des chars ennemis sont dans ses parages si ses hommes savent qu'ils seront en mesure de se frayer un chemin de repli le moment venu ;

- Il est léger et donc plus facile à transporter que la plupart des autres armes portatives de ce type. Il est de plus davantage performant que la majorité d'entre elles ;
- Il offre un très bon compromis puissance/portée ;
- Il concentre l'attention des tankistes ennemis. Au début de la guerre, l'irruption « brute » à travers les lignes ennemies était monnaie courante pour ceux-ci, surtout s'ils savaient que le terrain n'était pas investi par l'artillerie antichar adverse. Le pire auquel ils pouvaient s'attendre était d'entrer au contact. Avec l'apparition du *Panzerfaust*, il faut désormais s'éloigner d'au moins 45 mètres de tout couvert qui pourrait cacher un soldat…
- Il s'agit d'une arme appréciée pour de multiples tâches, et son impact sur le moral n'est pas anodin.
- Il devient rapidement indispensable : les unités engagées en Normandie se plaignent de ne pouvoir en disposer en nombre suffisant.

Néanmoins, malgré ses qualités évidentes, le *Panzerfaust* ne peut, faute d'une portée suffisante, affronter nombre de situations de combat. Ne pouvant frapper à bout portant que dans des circonstances très particulières, son utilisation peut donc devenir rapidement suicidaire…

Suite p.66

PERTES EN BLINDÉS PROVOQUÉES PAR DES ARMES ANTICHARS INDIVIDUELLES (JANVIER-AVRIL 1944)

Le *Panzerfaust* – toutes variantes confondues (*Faustpatrone 30, 60, 100* et *150*) – a été produit à 8 254 300 exemplaires. De ce chiffre, environ 7 000 000 furent acceptés et envoyés vers les unités du front. Un rapport allemand sur les pertes des blindés soviétiques de janvier-avril 1944 conclut que sur 12 541 chars soviétiques, 264 ont été détruits au moyen de cette arme :

Janvier	58
Février	45
Mars	51
Avril	110

En comparaison, les *Panzerschreck* ont détruit 88 blindés :

Janvier	9
Février	24
Mars	29
Avril	26

Les *Hafthohlladungen* 67 :

Janvier	21
Février	13
Mars	14
Avril	19

Les grenades à manche 22 :

Janvier	6
Février	5
Mars	5
Avril	6

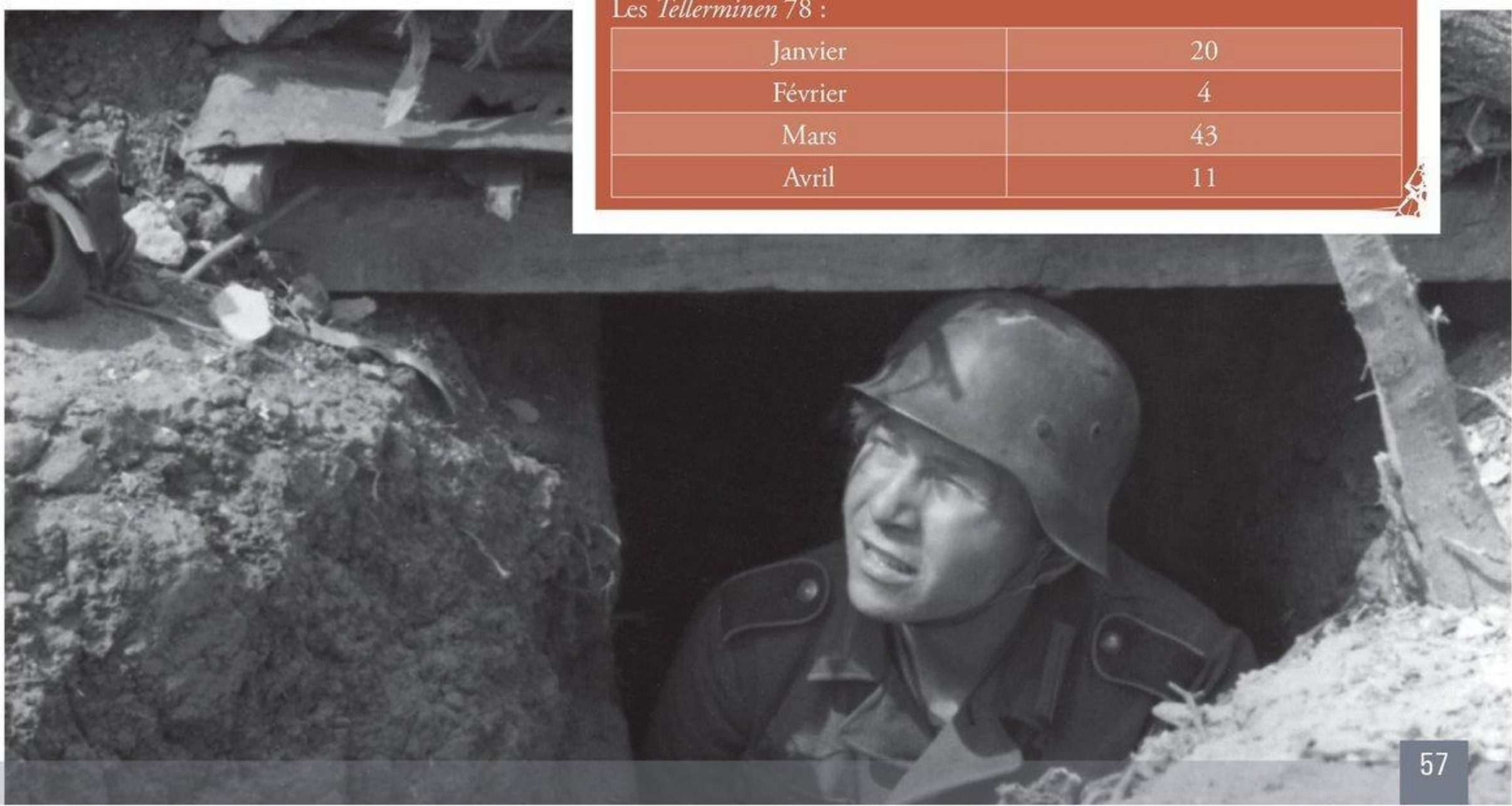
Les *Tellerminen* 78 :

Janvier	20
Février	4
Mars	43
Avril	11

◀ Page de gauche, en haut :
S'acclimater au contact des chars est essentiel pour acquérir le sang-froid indispensable au combat rapproché.
Archives Caraktère

◣ Page de gauche, en bas :
« *À l'avant, et près de la lisière Nord-Est du bois* […], *je vis un éclair fugitif suivi du bruit sourd provoqué par l'écrasement d'un obus de 88 millimètres sur l'un des chars du* 43rd Tank Battalion, *sur notre gauche. Puis il y a eu un autre flash, swisshhh !, et un autre bruit.* » Un *Panzerknacker* peut agir de concert avec l'artillerie ou avec les *Panzer*.
Coll. Tiquet / Extrait de E. Monroe-Jones :
Crossing the Zorn, McFarland & Company, 2010

▼ Les tranchées, caves et abris sont autant de refuges d'où peuvent surgir inopinément un *Panzerknacker* décidé à en découdre.
ECPA-D



PERFORMANCES COMPARATIVES DES ARMES ANTICHARS ALLEMANDES PENDANT LA SECONDE GUERRE MONDIALE

Rapport *WO 291/1186* américain du 24 mai 1950

Pourcentage des pertes en chars présenté par cause et sur les différents théâtres d'opérations

Théâtre	Mines	Canons AT	Chars	Canons auto	*Faust/Schrek*	Autre	Total
Europe du N-Ouest (1 305)	22,1 %	22,7 %	14,5 %	24,4 %	14,2 %	2,1 %	100 %
Italie (671)	30 %	16 %	12 %	26 %	9 %	7 %	100 %
Afrique du Nord (1 734)	19,5 %	40,3 %	38,2 %	-	-	2 %	100 %
Valeurs moyennes	22,3 %	29,4 %	25,3 %	13,5 %	6,1 %	3 %	100 %
Dont ont été détruits	20,3 %	29 %	24,4 %	12,7 %	5,4 %	-	91,8 %
Dont ont été endom.	2 %	0,8 %	0,9 %	0,8 %	0,7 %	-	5,2 %

La prudence est de mise concernant les chiffres de la colonne « endommagés » à cause de la variabilité des rapports. Il est précisé que les chars et canons automoteurs doivent être considérés ensemble, les journaux de guerre émettant souvent des doutes sur ce qui a exactement causé la perte d'un char.

Pourcentage de pertes par type de char

Type	Mines	Canon AT	Chars	Canons auto	*Faust/Schrek*
Sherman	24,6 %	41,4 %	60,5 %	54,3 %	44,7 %
Churchill	14,7 %	45 %	46,7 %	30 %	14,7 %
Stuart	34,6 %	29,8 %	51,7 %	*	*
Crusader	*	38,5 %	41,7 %		
Cromwell, Valentine, Matilda, Grant	17,4 %	34,4 %	28,6 %	*	*
Valeurs moyennes	21,8 %	40 %	46,4 %	48,4 %	38,6 %
Dont ont été détruits	4,8 %	18 %	21,8 %	20,4 %	18 %
Dont ont été endom.	17 %	22 %	24,6 %	28 %	20,6 %

Les astérisques indiquent un nombre inférieur à 30. Ceux-ci sont inclus dans la moyenne des valeurs.

▼ La garde sur l'Oder... requis du *Volkssturm* où jusqu'aux-boutistes dangereux ?
Archives Caraktère

LE *PANZERFAUST 100* (EXTRAIT DU MANUEL *D 560/4*)

« Le *Panzerfaust* est ton arme antichar. Tu peux mettre hors de combat n'importe quel char jusqu'à une distance de 150 mètres. Mais plus près tu le laisses approcher, plus grande est ta chance de le mettre hors de combat. Lis ce carnet attentivement : ainsi, lorsqu'il arrivera, tu ne seras pas pris au dépourvu.

À quoi ressemble le *Panzerfaust* ?

L'ogive contient une charge explosive capable de pénétrer tous les chars connus, même sur leurs points les plus cuirassés. L'ogive est lancée par une charge propulsive dans le tube. À l'avant du tube se trouve aussi un axe à ailettes, lancé avec l'ogive.

Attention ! Le tube est toujours chargé avec la charge propulsive, même lorsque l'ogive n'est pas montée. Il ne faut toutefois pas presser la détente, même si l'ogive n'est pas montée, parce qu'alors, l'axe à ailettes serait lancé !

Devise : Il n'y a pas qu'un tir vers l'avant, il y a aussi un jet à l'arrière.

Lors du tir, un jet s'échappe à l'arrière. Fais attention à ce que personne ne se trouve à moins de 10 mètres derrière toi. Le souffle doit être dirigé, si possible, au niveau de ton trou d'homme, sans quoi tu brûlerais ton uniforme. Si l'arrière du tube reste dans le trou, une distance de sécurité d'un mètre à partir du bord est considérée comme suffisante pour ta sécurité. Le jet est mortel pour un camarade se trouvant à moins de 3 mètres.

Le *Panzerfaust* est, si l'ogive est pointée vers le bas, transportable en toute sécurité.

▲ « *...et lorsqu'un Panzer arrive en rugissant, garde le contrôle avec ton* Panzerfaust. » Sur cette double page extraite du manuel du « 60 », on distingue en haut à droite les parties du char ennemi où frapper.
Archives Brunel

Comment préparer le *Panzerfaust* à l'action ?

Lever le système de visée à ressort, enlever soigneusement l'ogive et mettre le tube de côté. Garder l'ogive pointée vers le bas, verticalement. Insérer la charge d'allumage 34 puis l'allumeur par amorce à percussion (face à la charge d'allumage).

Souviens-toi : trou contre trou, comme pour une grenade à manche.

Emmancher le tube jusqu'à ce que le système de visée à ressort soit clipsé. Garder l'ogive et le tube verticaux, si possible. Laisser le bouchon à l'arrière du tube.

Comment tirer ?

Premièrement : reste calme ! tu as un *Panzerfaust* ! Götz von Berlichingen en avait aussi un !

Ôte la goupille et relève le viseur. Pousse le cran de sûreté sur le levier vers l'avant (de « sécurité » à « armé »). Le *Panzerfaust* est maintenant prêt à servir. Si tu appuies maintenant sur « feu », marqué sur le déclencheur, avec le pouce ou les quatre doigts de ta main droite (en fonction de ta position de visée), le *Panzerfaust* est actionné.

En conséquence, mets le tube sous le bras droit, sous ou sur l'épaule, de la façon dont tu préfères tirer. Tu peux tirer comme tu veux (allongé, agenouillé ou debout). Ne garde à l'esprit qu'une chose : maintenir l'arrière dégagé. Tu dois de plus savoir : le *Panzerfaust* tire sans recul (bien qu'un jet s'échappe par l'arrière). Entraîne-toi à le manipuler, afin d'éviter d'avoir des problèmes plus tard.

La devise est : peu importe la façon dont tu le prends, le *Panzerfaust* tire sans recul. Souviens-toi : maintiens l'arrière dégagé.

Et la visée ?

Ton œil doit s'aligner sur l'orifice du viseur (pour les distances de 50, 100 et 150 mètres), la partie supérieure de l'ogive et la cible (tout comme pour un fusil). Tu dois pointer vers le milieu du char (à la base de la tourelle). Tu dois noter de plus : en montée et avec un vent de face – viser plus haut ; en descente avec vent arrière – viser plus bas. L'orifice et le guidon sont marqués à la peinture phosphorescente afin de rendre possible une visée par faible luminosité. Mieux tu estimeras la distance, plus sûrement tu frapperas le char.

Devise : ce n'est pas qu'une question de tir, l'estimation de la distance est aussi importante. Si tu veux toucher un char, ne te trompes pas dans l'estimation !

Soit en particulier conscient de ce qui suit :

Si tu ne peux pas tirer, n'oublie pas de mettre le *Panzerfaust* sur « sécurité ». Ne touche pas aux projectiles inertes. Laisse-les et, si possible, fais-les exploser. Des ratés ou des problèmes d'allumage peuvent être possibles. Alors, ne reste pas alentour, c'est trop dangereux. Mets-la de côté et détruis-la plus tard.

Bon à savoir

Assure-toi que les tubes sont récupérés. Ton pays a besoin d'eux pour te fournir de nouveaux *Panzerfäuste*. De plus, il y a une prime pour ça. »

TÉMOIGNAGES

▶ Kurt Meyer, le commandant de la *12. SS-Panzer-Division* « Hitlerjugend ». DR

Le *SS-Standartenführer* Kurt Meyer, qui commande depuis peu la *12. SS-Panzer-Division* « Hitlerjugend », combat, aux alentours du 21 juin 1944, les chars alliés dans le secteur de Fontenay, en Normandie…

« Le village est comme un chaudron en ébullition. De lourds obus labourent la terre en profondeur, laissant des cratères fumants derrière eux. Mettant en pratique l'adage des vieux combattants – un obus ne peut tomber deux fois au même endroit –, je saute dans un cratère et observe l'attaque des blindés ennemis sur Fontenay. Tirant sans relâche, se sentant en sécurité, les colosses d'acier se déplacent lentement vers les moellons de ce qui avait été Fontenay. Nos canons antichars sont détruits par le feu démentiel de l'artillerie. Les *Panzergrenadiere* tiennent leurs *Panzerfäuste* serrés contre eux. Des hommes contre des chars ! Quel contraste ! Et quel esprit héroïque ce contraste révèle ! Grâce à cette arme, un premier blindé brûle. Je peux voir comment les soldats bondissent sur les engins. L'artillerie ennemie tire au-dessus de nos têtes. Le commandant du *I./SS-Panzer-Regiment 12* saute dans mon cratère et me fait son rapport sur une contre-attaque immédiate par une compagnie de *Panzer*. Les chars sont à peu près à 100 mètres derrière nous, se mettant en mouvement. Ils crachent leurs obus par-dessus nous. Les blindés ennemis en tête sont engagés par nos *Panzergrenadiere* dans les ruines, alors que ceux plus en arrière n'ont pas encore décelé la présence de nos *Panzer*. »

◣ Soldats de la *Luftwaffen-Feld-Division 16* en Normandie. ECPA-D

… puis aux abords de Rauray

« Bientôt, il n'y a plus une parcelle de terrain qui n'ait été retournée par les obus. Les obus des blindés ennemis explosent dans nos lignes. Notre secteur défensif est renforcé par deux chars et une pièce antichar. Nous étreignons les derniers *Panzerfäuste* contre nous. Devant, un *Panzer IV* explose et deux Sherman s'enflamment. La masse de blindés ennemis me donne la chair de poule. N'est-ce pas une folie d'essayer d'arrêter cette armée d'acier avec une poignée de soldats et quelques canons ? Il est trop tard pour spéculer ; il ne nous reste qu'une seule chose à faire : combattre ! Deux Sherman sont repoussés près d'un défilé. Quelques grenadiers, allongés, attendent fiévreusement avec leurs *Panzerfäuste* derrière des mûriers. Ils semblent ne faire qu'un avec notre mère la terre… Je retiens mon souffle, et les explosions semblent moins terrifiantes. Fascinés, nous regardons les soldats prêts à bondir. Le char de tête avance de plus en plus bas dans le chemin creux, un blindé en couverture roulant lentement derrière lui. À cet endroit, le terrain s'incline ; le second engin est juste au niveau de nos soldats. Le tube de son canon est pointé sur Verson, mais il ne tirera plus jamais : un soldat s'élance comme une flèche d'un arc sur le second char. Son *Panzerfaust* le frappe de côté alors qu'il court encore. Le blindé roule encore quelques mètres puis s'arrête. Une fumée s'en échappe. Le char de tête a, lui aussi, été stoppé : il a perdu ses chenilles sur des mines. Deux survivants se rendent. Nous respirons vraiment de soulagement. Un sentiment de plénitude nous envahit à la vue de ces monstres d'acier détruits grâce à des actes de courage individuels. L'incident est néanmoins rapidement oublié. La compagnie de reconnaissance combat pour sa survie au loin, sur ma droite ; je ne peux pas identifier sa position. Les tirs déchaînés de l'artillerie font tournoyer la gadoue haut dans les airs. Le canon antichar demeure toujours en position ;

il tire coup après coup dans la colonne de chars de la *11th Armoured Division*. Un nouveau barrage d'artillerie réduit la pièce à l'état d'amas de fragments métalliques. Il n'y a plus d'arme antichar en état de tirer. Les obus des blindés adverses ont mis la compagnie en pièces. Les premiers trous d'hommes sont submergés. Ici et là, des soldats essaient, sans succès, de détruire les chars avec leurs *Panzerfäuste*. L'infanterie d'accompagnement pare toutes les attaques. J'essaie, en vain, d'obtenir un soutien d'artillerie. Le spectre du « manque de munitions » nous tourmente depuis longtemps. Quelques obus d'artillerie allemands ne pourraient à eux seuls mettre l'assaut en échec. L'attaque des chars anglais continue. Je ressens, pour la première fois, un sentiment de vide au fond de moi et maudis cet interminable carnage. Ce qui arrive alors n'a plus rien à voir avec la guerre – c'est carrément du meurtre ! Je connaissais chacun de ces jeunes soldats. Le plus âgé avait à peine 18 ans. Ces gars n'avaient pas appris à mourir, mais, Bon Dieu, ils savaient comment mourir ! La vie les a quittés sous le grincement des chenilles de chars. Je pleure ; je commence à haïr la guerre. La pluie tombe sans arrêt. De lourds nuages survolent la terre torturée. Les blindés anglais avancent vers nos positions. S'échapper est impossible. Nous devons rester. Nos mains agrippent les tubes de nos *Panzerfäuste* ; nous ne voulons pas mourir sans nous être défendus. Un nouveau bruit se fait entendre dans ce concert du Diable : un Tiger solitaire apparaît, qui nous permet de souffler. Ses obus de 88 mm contraignent les Sherman à stopper. Les Anglais se détournent, rompant leur attaque en direction de Mouen. Nous trouvons deux chars anglais en retournant au poste de commandement de la division : les estafettes les ont détruits avec leurs *Panzerfäuste*. Leurs épaves sont à moins de 200 mètres du PC. »

▶ Un soldat bien camouflé en vaut deux… Les *Panzerknacker* sont particulièrement utiles dans la sylve, où la dissimulation est aisée, et d'où leurs actions entravent la liberté de manœuvre des chars.
ECPA-D

… enfin, autour du 9 août, près de Condé-sur-Liaison

« L'attaque qui a échoué sur la cote 195 est reprise quelques heures plus tard, cette fois par les Polonais de la *1st Armored Division* à Maizières. La division blindée polonaise tente de traverser le Liaison à Condé, en contournant la *Kampfgruppe* « Krause ». Le fer de lance blindé a été arrêté la veille par un seul canon antichar, et neuf carcasses de chars polonais restent devant la pièce de *Pak* ; leurs épaves rougeoyantes ont brûlé jusqu'au matin. Malheureusement, un coup direct a également tué les servants du *Pak*. La destruction de ce dernier obstacle ouvre la voie à la division polonaise, car il n'y a tout simplement plus de troupes disponibles pour empêcher le franchissement du cours d'eau. Heureusement pour nous, c'est aussi le cas des Polonais, qui doivent se retirer vers le nord. Les *Panzer*, sur la cote 195, s'en vont rapidement rejoindre le flanc droit de la division pour attaquer l'aile marchante des Polonais. Une demi-douzaine de chars filent par une route de traverse. Arriveront-ils à temps ? Nous avons cette chance. Une compagnie autoportée de *Panzerjäger*, récemment arrivée, placée sous le commandement du *SS-Obersturmführer* Hurdelbrink, entre en contact avec la pointe polonaise. Pour la compagnie équipée du tout nouveau *Jagdpanzer IV*, c'est le premier contact avec l'ennemi : en un court délai, quelque 40 chars polonais sont mis hors d'état de combattre. Le *SS-Obersturmführer* Hurdelbrink en détruit personnellement 11. La percée polonaise n'aura pas lieu. »

Extrait de K. Meyer : *Grenadiers*, Stackpole Books, 2005

▼ Sherman dans la plaine ouverte. La hantise des Allemands est de combattre dans un secteur « praticable pour les blindés ».
IWM

TÉMOIGNAGES

Alsace, décembre 1944 : la fin du *Colonel* Meigs

« Alors que George Hatt dort dans le poste de secours, le *First Lieutenant* Ernest Garneau prend le commandement de la compagnie C du *23rd Tank Battalion*. Le 11 décembre, ce bataillon doit traverser Rohrbach et s'assurer des routes menant à Bitche. Une de ses colonnes n'a pas à aller bien loin avant de tomber sur des canons antichars allemands, qui la forcent à s'arrêter. Les chars attendent alors que l'artillerie bombarde les positions ennemies présumées. Le *Colonel* Meigs, qui commande le bataillon, déplace son propre blindé à l'avant, jusqu'à ce qu'il puisse voir par-dessus la crête sans s'exposer en entier. De là, il voit un éclair de feu dans la direction de Bettviller et demande le lancement de fumigènes sur cette position. Il dit au conducteur de reculer, mais les mots sont à peine sortis de sa bouche qu'un obus de canon antichar traverse le panneau d'écoutille ouvert et le touche. Son corps tombe sur le sol de la tourelle. Le *Captain* Thorp est dans le siège du tireur lorsque cela arrive ; il prend le commandement du char. Pour sa bravoure au combat, le *Colonel* Meigs recevra une *Silver Star* à titre posthume. »

Extrait de E. Monroe-Jones : *Crossing the Zorn*, McFarland & Company, 2010

▲ Membres d'un « bataillon d'alarme » à l'entrée d'une ville allemande. L'un d'entre eux est armé d'un *Panzerfaust 60* ou *100*. Persuadés que le « 100 » est « prêt à l'emploi », nombre d'utilisateurs ne déclipsent tout simplement pas l'ogive pour y placer l'allumeur ! Coll. Tiquet

Herrlisheim, le « coup » du 17 janvier 1945. Ce jour, le *SS-Hauptsturmführer* Erwin Bachmann, de la *10. SS-Panzer-Division* « Frundsberg », pénètre dans la ville alsacienne. Il va contribuer, avec deux Panther, à la destruction de deux Sherman et à la capture des équipages de 12 autres.

« Je me glisse alors jusqu'à la rue Châteauneuf-la-Forêt, que je remonte. C'est une courte rue qui, comme la branche gauche de sa fourche, fait une soixantaine de mètres. Je regarde au coin de la rue et vois plusieurs soldats américains debout dans une rue transversale, à une trentaine de mètres seulement de ma position. M'étant précipité de l'autre côté de la rue dans un espace protégé formé par un mur de briques et le coin d'une maison, j'observe de nouveau les Américains. De cet endroit, je peux voir le « nez » d'un char Sherman. Je mets un genou à terre et porte mon *Panzerfaust* à l'épaule. Passant par la procédure de tir simple, j'essaie de garder mon calme. Visant avec le tube, j'appuie sur le levier de mise à feu. Le « whooosh ! » de la fusée me fait sursauter, et je retrouve la protection de la maison et du mur. Je crois entendre la fusée exploser contre un char, mais je n'en suis pas sûr. Restant sur place, je guette la réaction de l'ennemi. Tout semble tranquille chez les Sherman américains. »

Extrait de E. Monroe-Jones : *Crossing the Zorn*, McFarland & Company, 2010

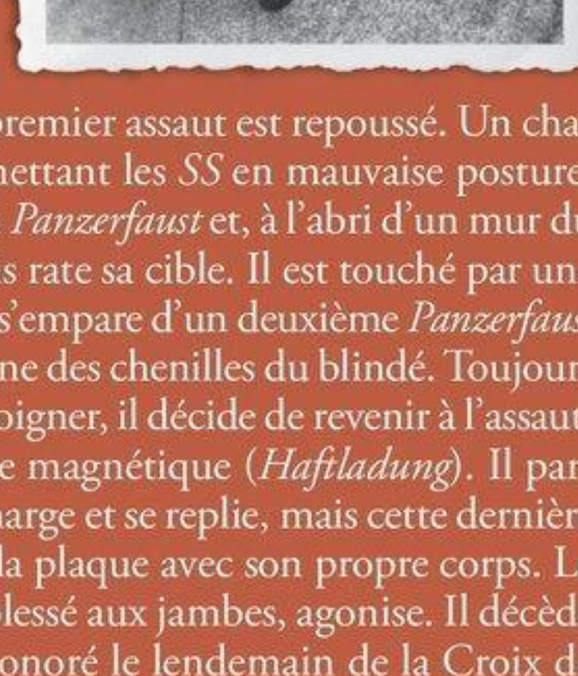
▲ Un *Panzerfaust 30 Gross* prête à servir… Une fois l'arme chargée (c'est-à-dire lorsque la tête, avec sa charge et son amorce, est vissée), il faut appuyer sur un bouton pour percuter l'amorce, laquelle allume la charge de propulsion. Coll. Tiquet

La triste fin des tireurs de *Panzerfäuste*.

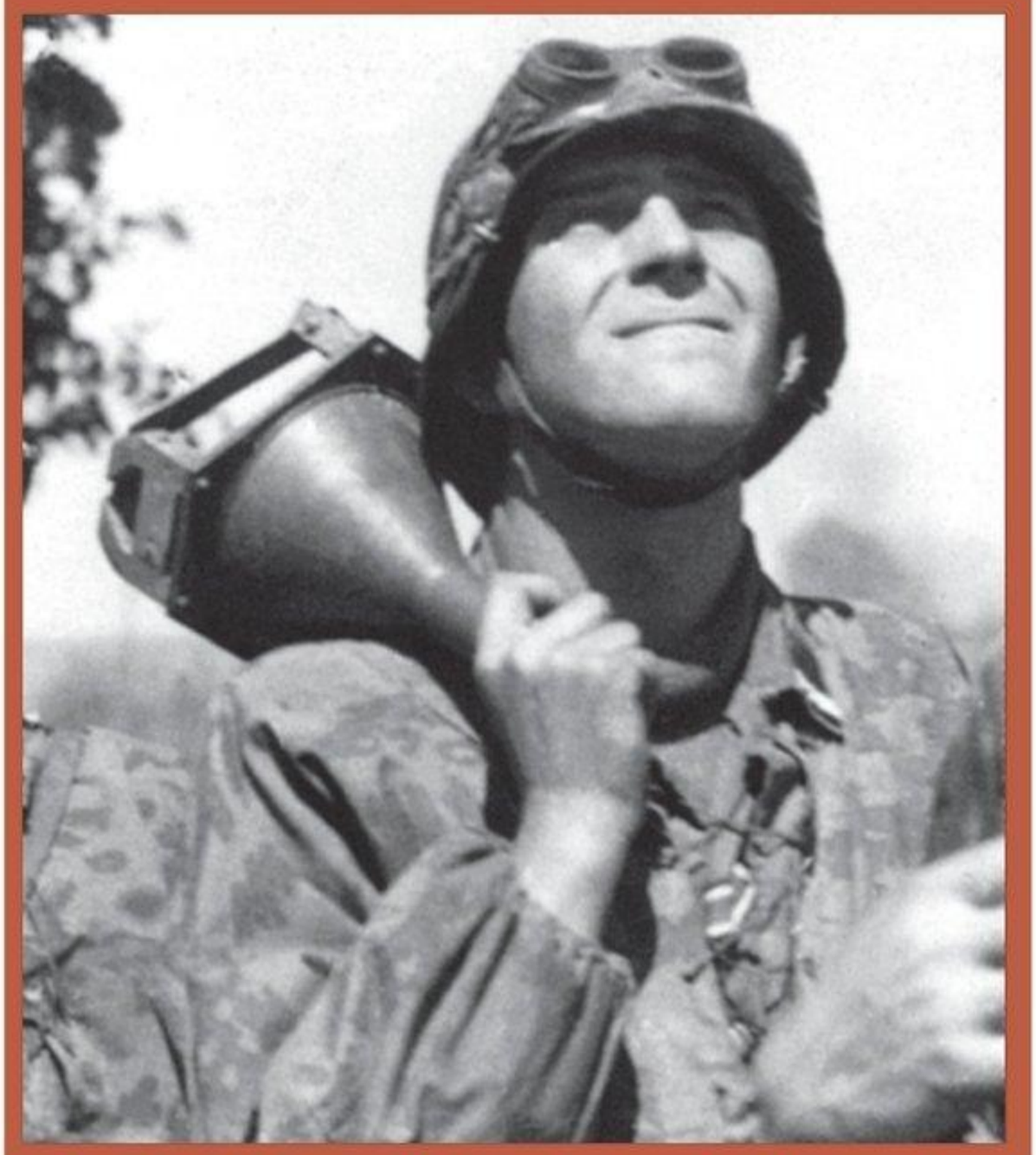
« La ville est laissée derrière nous aussi vite que nous y sommes entrés. Les collines s'élèvent sur la gauche de la route, et l'une est si haute que la route la traverse. Les Sherman s'arrêtent, et les véhicules tractés freinent à fond. Le terrain devant peut être un lieu d'embuscade. L'infanterie allemande peut s'être mise à couvert sur la route qui passe près de la plus proche colline, derrière d'autres éminences et dans des fossés peu profonds. Si tel est le cas, elle aura des *Panzerfäuste*, la Nemesis des Sherman. Althausen est derrière nous, avec encore de nombreux ennemis. Le prochain village est à plus d'un kilomètre, à droite des éminences. Beaucoup d'Allemands peuvent détenir un ou plusieurs canons antichars. L'éclair du tube d'un canon antichar dans la ville confirme notre suspiscion. L'explosion qui suit est proche, mais ne provoque pas de dégâts. Je peux voir du mouvement à l'avant-plan : les Allemands se préparent à nous attaquer. Je charge le canon avec des obus explosifs aussi vite que Conway peut tirer sur la ville. Après quelques coups, ils explosent en shrapnells. À seulement 50 mètres de distance, un Allemand se dresse, pointant son *Panzerfaust*. À nouveau, Conway fait feu, avec la mitrailleuse coaxiale cette fois, déversant un flot de balles ininterrompu. L'homme au *Panzerfaust* chute, alors que la mitrailleuse de Conway est près de s'enrayer. »

Extrait de E. Monroe-Jones : *Crossing the Zorn*, McFarland & Company, 2010

EMIL DÜRR OU LE MORS AUX DENTS



Emil Dürr, jeune *SS-Unterscharführer* (il commande l'équipage d'un canon d'assaut au sein de la 4e compagnie lourde du *SS-Panzer-Grenadier-Regiment 26* de la *12. SS-Panzer-Division* « Hitlerjugend »), protège avec ses frères d'armes le dernier pont sur l'Orne (celui de Saint-André) pour empêcher les Anglais d'atteindre la route Caen–Falaise. Terrés dans un parc à Saint-Manvieu, ils subissent un long bombardement d'artillerie, lorsque, à l'aube du 26 juin 1944, une quinzaine de chars font irruption… mais ce premier assaut est repoussé. Un char lance-flammes apparaît alors, mettant les *SS* en mauvaise posture. Sans hésiter, Dürr s'empare d'un *Panzerfaust* et, à l'abri d'un mur du parc, tire une première fois, mais rate sa cible. Il est touché par une balle à la poitrine. Pris de rage, il s'empare d'un deuxième *Panzerfaust* et parvient, cette fois, à briser l'une des chenilles du blindé. Toujours pas satisfait, refusant de se faire soigner, il décide de revenir à l'assaut, avec cette fois une charge creuse magnétique (*Haftladung*). Il parvient jusqu'au blindé, place la charge et se replie, mais cette dernière tombe. Il fait marche arrière et la plaque avec son propre corps. Le char saute, et Dürr, paralysé et blessé aux jambes, agonise. Il décède quatre heures plus tard et est honoré le lendemain de la Croix de chevalier de la Croix de fer à titre posthume.



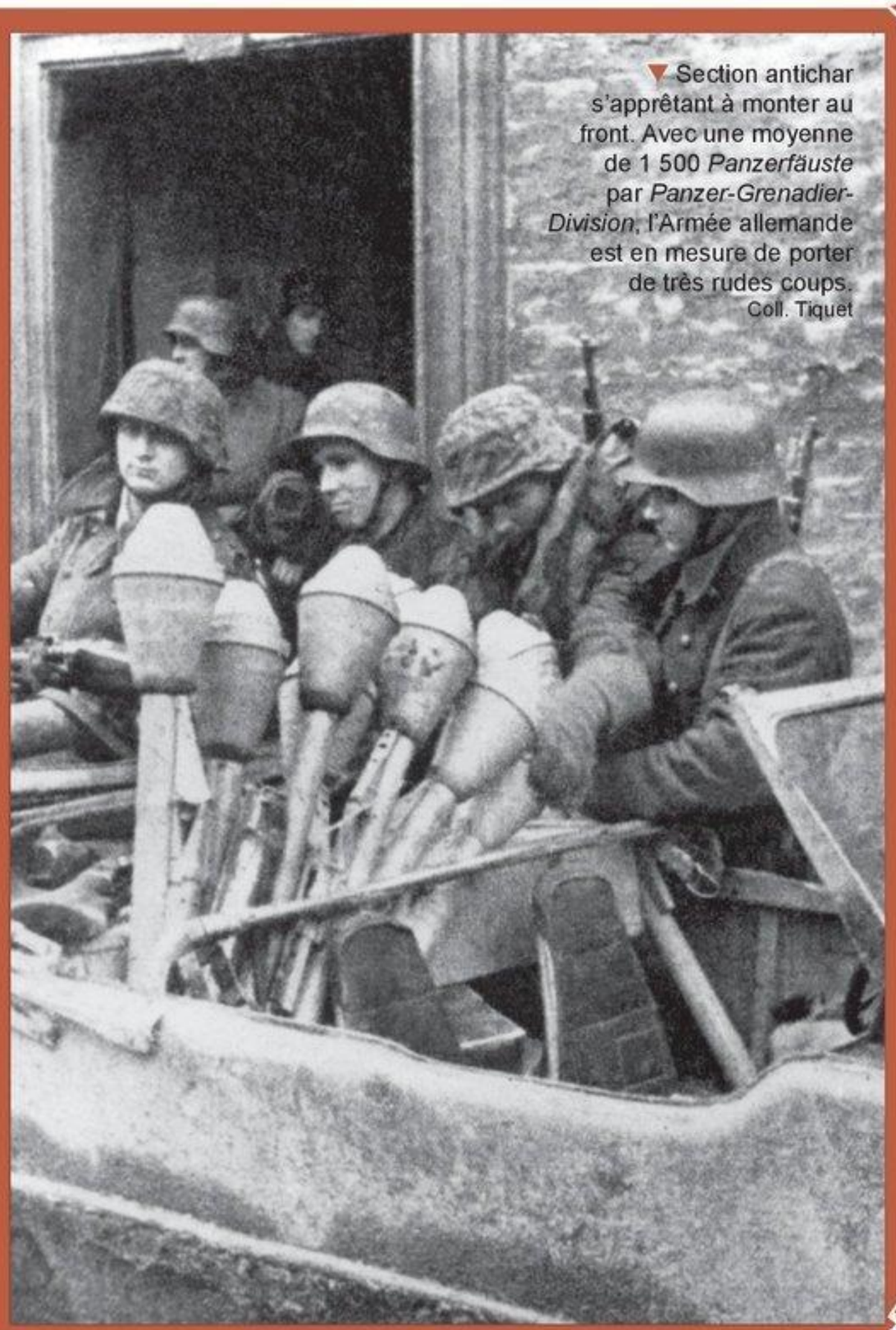
▲ Ces *Waffen-SS*, à l'instar d'Emil Dürr, utilisent des charges creuses magnétiques (*Haftladung*) de 3 kilos.
DR

KIRCHBORCHEN, LA « VILLE-BAZOOKA »

Le très violents combats se déroulent à partir du 30 mars 1945 à Kirchborchen, en Westphalie. La *Task Force Richardson*, de la *3rd Armored Division* américaine, y affronte des éléments de la *SS-Panzer-Unterführer-Ausbildungs-und Lehr-Abteilung*. Ce bataillon a établi des avant-postes défensifs qui courent sur la ligne Wewer–Nordborchen–Hamborn.

« Il y a là Kirchborchen, que les soldats appellent « la ville bazooka ». Le village devait être pris pour sécuriser notre flanc. À 14 heures, les unités de la *Task Force* Richardson se frayent un chemin jusqu'aux faubourgs de la ville. La compagnie G du *32nd Infantry Regiment*, soutenue par quelques chars du *32nd Infantry Regiment*, approche des premiers bâtiments. À partir de ce moment, les défenseurs utilisent leurs *Panzerfäuste* en quantité telle qu'elle surprend les soldats de la « Spearhead Division ». Le village est défendu par plus de 200 *Hitlerjugend* et *SS*… les *Panzerfäuste* sont utilisés en tir direct contre les chars… mais aussi comme artillerie… Des soldats américains sont tués sur tout le front d'attaque, et les autres finissent par retraiter jusqu'à leurs positions de départ.

La *Task Force* Hogan est déplacée jusqu'à la Wewer de façon à pouvoir sécuriser le flanc gauche de la *3rd Armored Division*. Elle rencontre moins de résistance. Les défenseurs de Kirchborchen, menacés sur leur flanc, se replient. La nuit commence à tomber, et la compagnie L pousse en avant et occupe les bâtiments et positions de tir abandonnés par les *SS*. Après une courte pause, les *GIs* continuent leur avance, appuyés par les Sherman. Plusieurs bâtiments brûlent, et la nuit résonne du bruit des explosions d'obus. Deux autres chars sont détruits par des *Panzerfäuste*. Au soir, la plus grande partie du village est occupée. Les Allemands tiennent, cependant, le secteur alentour et rendent, avec leurs snipers, tout mouvement presque impossible. »



▼ Section antichar s'apprêtant à monter au front. Avec une moyenne de 1 500 *Panzerfäuste* par *Panzer-Grenadier-Division*, l'Armée allemande est en mesure de porter de très rudes coups.
Coll. Tiquet

LE COMBAT À MORT DE LA *KAMPFGRUPPE* « AUGUSTDORF »

La *Kampfgruppe* « Augustdorf » oppose, les 2 et 3 avril 1945, une âpre résistance à Augustdorf (Westphalie) contre la *83rd Infantry Division*. Les servants d'un *Panzer* statique et semi-enterré parviennent à mettre deux chars américains hors de combat. Les défenseurs se replient alors dans la gorge de Dören. La *Kampfgruppe*, conduite par le *SS-Obersturmführer* Reinhold, tient à nouveau bon contre les Américains. Elle comprend principalement des tankistes utilisés comme infanterie. La plupart des équipages proviennent de la *3. SS-Panzer-Division* « Totenkopf ». Sept chars américains sont détruits. 35 Allemands sont tués.

▼ Groupe de *Waffen-SS* s'apprêtant à participer à la bataille de Budapest.
AMC #1-186

MORT À BERLIN

Les Soviétiques enregistrent en 1945 à Berlin l'un de leurs plus lourds taux de pertes de la guerre, déplorant près de 100 chars en une seule journée, principalement du fait des *Panzerfäuste*, que les Allemands utilisent à partir des toits et des différents étages des immeubles. Le lieutenant-colonel de l'Armée rouge V. Mindline, qui y était, a laissé un court témoignage :
« Il y a un char avec ses écoutilles fermées… mais l'équipage reste silencieux. Il ne répond ni à la radio, ni lorsqu'on frappe sur le blindé. Il y a un petit trou d'un diamètre ne dépassant pas une pièce de monnaie. C'est un « Faust » qui a fait son travail : un bouclier a été arraché, et un autre projectile a percé le blindage… ceux qui ont vu une bataille de chars savent combien terrible peut être la mort des tankistes. Si un projectile touche les munitions ou le réservoir de carburant du blindé, celui-ci peut être détruit d'un coup – « décoller », et l'équipage mourir sur le coup. Souvent, un projectile pénètre seulement le blindage, sans atteindre les munitions ou le réservoir. Tous les membres d'équipage sont blessés, leur char flambe, mais ils sont incapables d'éteindre les flammes. Ils devraient s'en extraire et courir se mettre à couvert… mais, blessés, ils en sont incapables, ne pouvant ouvrir les trappes… Et vous entendez les cris de ceux qui brûlent vivants. Vous ne pouvez les aider, les trappes étant fermées de l'intérieur… Il est très dangereux de combattre écoutilles ouvertes, car l'infanterie ennemie peut jeter une grenade dans le char. C'est pourquoi tous les équipages ont reçu l'ordre de fermer les panneaux, mais pas de les verrouiller. De la sorte, les pertes s'amenuisent. »

▲ Char lourd JS détruit en Poméranie. Près de 70 % des JS-2 engagés au combat dans Berlin sont détruits par les *Faustnik*, surnom donné par les Russes à tout tireur de charge creuse. Les destructions provoquées par la *Wehrmacht* à Berlin contre les chars et automoteurs soviétiques sont impressionnantes : la 1re Armée de chars de la Garde déplore 232 blindés détruits sur 703 engagés. Archives Caraktère

PANZER KNACKER

LE *PANZERSCHRECK*

La capture, sur le théâtre d'opérations tunisien, en 1943, d'un exemplaire du *Bazooka* américain va permettre aux ingénieurs nazis de franchir un nouveau pas dans le domaine de la destruction à distance par arme individuelle. Ils mettent au point le premier lance-roquettes antichar allemand, le *Raketenpanzerbüchse 43* – « lanceur de roquettes antichars » – plus performant – avec son calibre de 88 mm – que son aîné américain. Cette nouvelle arme, peu chère à fabriquer, est le complément idéal du *Panzerfaust*, car, contrairement à ce dernier, elle peut être utilisée plusieurs fois, et la portée utile de son projectile (lui aussi à charge creuse) avoisine les 220 mètres, contre 30 pour les *Panzerfäuste* de l'époque… Le danger, pour le tireur, en est réduit d'autant. En outre, sa cadence de tir de deux coups/minute augmente la capacité de destruction.

Son principal inconvénient réside dans le nuage de fumée toxique généré par le tir, ce qui peut permettre à l'ennemi de localiser sa provenance. C'est la raison pour laquelle la troupe le surnomme familièrement *Ofenrohr* (tuyau de poêle). De plus, la longueur du jet rend son utilisation impossible à partir de lieux confinés. Mais l'appellation sous laquelle il entre dans l'histoire est *Panzerschreck* (terreur des chars).

Ce matériel plus performant que le *Panzerfaust* est aussi plus élitiste, puisque nécessitant une formation plus poussée. Servi par deux hommes (un tireur et un chargeur), il fonctionne comme son homologue américain grâce à un mécanisme de tir électrique, au contraire du *Panzerfaust* qui utilise un amorçage à percussion. Son projectile, une roquette *RPzB.Gr. 4322*, contient une charge creuse de 660 grammes. Elle existe en version « été » et « hiver », la première garantissant en principe un fonctionnement jusqu'à -5 degrés, la seconde jusqu'à -40 degrés. C'est suite à la suggestion d'un officier du front, l'*Oberleutnant* Reichers, de la *Panzerjäger-Abteilung 229*, qu'est monté, à partir de novembre 1943, un bouclier de protection sur l'arme, destiné à parer la projection sur les servants de la chaleur générée par la roquette. L'arme prend alors la dénomination de *Raketenpanzerbüchse 54*.

La commande initiale porte sur 382 000 exemplaires. Mais celle-ci est par la suite réduite. La production s'arrête en juillet 1944, avec 289 151 *Panzerschreck* livrés. La dotation des troupes au front se fait lentement, seuls 21 141 ayant été perçus en janvier 1944, 39 526 autres étant stockés dans les dépôts. Une version améliorée, le *RPzB. 54/1*, entre en service en 1945 : le tube a été raccourci, ce qui conduit à une réduction du poids, et le système d'allumage a changé, la tige de contact étant remplacée par un anneau de contact. Le système de visée a été repensé et amélioré. 25 744 sont effectivement livrés sur une commande de 48 000 exemplaires. La durée de vie du tube de lancement est estimée à 200 coups.

▶ Page de droite : Au moment de l'apparition du *Panzerschreck* en 1943, un régiment d'infanterie possède six canons antichars. Ils sont donc renforcés par 18 « Schreck », puis, un peu plus tard, par quelques centaines de *Panzerfäuste*. ECPA-D

▼ La mise à feu du *Panzerschreck* se fait par un système électrique, grâce à une pile sèche. En appuyant sur la détente, le tireur amorce la charge propulsive à l'arrière de la fusée, faisant partir la roquette-fusée. Coll. Tiquet

L'une des dernières améliorations apportées à cette arme est le *Deckungszielgerät* (dispositif de pointage de couverture), qui permet une visée occultée, ce qui protège le tireur. 100 000 de ces systèmes sont commandés en février 1945. À l'instar des *Panzerfäuste*, les *Panzerschreck* souffrent de défauts récurrents : 285 000 d'entre eux (soit 12,9 %) sont rejetés par le bureau central de l'armement de l'Armée, et 32 400 sont renvoyés des premières lignes en raison de différents défauts. À noter que parallèlement, en 1943, des chercheurs ont mis au point le *8,8cm Raketenwerfer 43* « Püppchen », un canon de taille réduite qui présente la caractéristique de tirer un projectile à charge creuse proche de celui du *Panzerschreck*… Seuls 3 000 exemplaires sortent des chaînes de fabrication.

Avec la généralisation du tandem *Panzerfaust/Panzerschreck*, la *Wehrmacht* déploie des efforts conséquents pour instruire ses hommes dans le domaine de la lutte antichar. Ainsi, des soldats compétents dans ce domaine sont nommés instructeurs et de nombreux manuels sont édités.

LES ÉQUIPES ANTICHARS

Le nombre d'armes antichars portatives se généralisant, de plus en plus d'équipes spécialisées sont constituées. Elles varient de 4 à 12 hommes, avec, souvent, un jeune sous-officier à leur tête. Tandis qu'un ou deux binômes montent à l'assaut des blindés proprement dits, deux à quatre de leurs frères d'armes se tiennent en retrait, avec fusils et grenades défensives, des fumigènes à portée de main, pour s'en prendre à l'infanterie ennemie qui accompagne les chars. Ces hommes sont parfois renforcés par une équipe de mitrailleurs. Les équipes de « casseurs de chars » au niveau de la division sont engagées à l'avant de la principale ligne de résistance, à couvert si possible, pour mieux pouvoir

▲ Ci-dessus : Instruction au tir. Si dans le cas du *Panzerfaust*, il existe, au sein des unités, au moins trois modèles connus de *Panzerfäuste* d'entraînement, sous-calibrés (afin d'économiser les composants de l'ogive) et simulant le tir avec de vraies roquettes, une telle pratique n'est pas possible avec le *Panzerschreck*, arme réutilisable. C'est la raison pour laquelle le *Heereswaffenamt* développe, en novembre 1944, une version sous-calibrée. Selon un document, un prototype aurait été approuvé à la Noël. Néanmoins, rien n'atteste que cette arme fût réellement produite : on ne connaît ni prototype, ni exemplaire rescapé, ni même de plans… ECPA-D

▲ En haut : Canon antichar *Püppchen 8,8cm Raketenwerfer 43* tombé aux mains des Américains dans la région de Montélimar en août 1944. Comparé au *Panzerschreck*, qui utilise une roquette-fusée presque similaire, il se montre bien plus performant : son affût lui offre une bonne stabilité, son système de pointage est bien plus précis, et sa portée est de plus du double de celle de son rival. US Nara

▶ Ce tireur a fait mettre un bouclier de fortune sur son arme. La pratique est assez courante, notamment à l'arrière, dans les écoles à feu, centres d'instruction et piquets de garde. ECPA-D

HEINZ MEYER S'IMPOSE À MONTE CASSINO

Cet officier para (il commande le *III./Fallschirmjäger-Regiment 4*) combat en Italie, à Monte Cassino. Le 19 mars 1944, il se poste en embuscade avec ses hommes sur la « Cavendish Road », une piste rocailleuse, à faible distance du monastère. Uniquement armé de *Tellerminen* et de *Panzerschreck*, il s'en prend à une colonne blindée chargée d'effectuer une attaque-surprise. Insuffisamment protégée par l'infanterie, celle-ci, constituée de Sherman du *20th NZ Armoured Regiment* et de Stuart du *706th Tank Battalion*, est laminée : en très peu de temps, six chars sont détruits et 16 autres mis hors de combat. Pour avoir déjoué cette attaque, Meyer est décoré de la Croix de chevalier de la Croix de fer le 8 avril 1944.

tendre des embuscades. D'autres équipes sont prêtes à intervenir à tout moment sur la ligne de front, tandis que quelques sous-unités sont maintenues en réserve en cas de pénétration de chars. Elles peuvent, si la situation l'exige, tenter d'infiltrer les lignes adverses pour s'en prendre aux concentrations de blindés. Néanmoins, il est préférable pour elles de se tapir en embuscade et de laisser les chars ennemis approcher à moins de 20 mètres pour pouvoir les attaquer au « corps à corps ». Mais ce n'est pas toujours le cas, et les assaillants n'ont alors pas d'autre choix que de s'exposer en bondissant pour charger les blindés. Ces cellules agissent de façon individuelle, les postes radio manquant pour coordonner les assauts. L'obscurité, le mauvais temps ne sont pas des freins : ils permettent d'évoluer dans une ambiance plus sécurisante. Pour se préserver au maximum, les équipes « de jour » font régulièrement usage de grenades fumigènes. L'idéal est de s'en prendre à un char par-derrière. Mais en fait, tout est question d'opportunité…

SCHWERPUNKT ET *PAKFRONT*

Dans un souci d'efficacité maximale, les officiers d'état-major divisionnaires classifient leurs champs d'action en trois types de zones distinctes : 1) infranchissable pour les blindés – 2) difficilement praticable pour les blindés – 3) praticable pour les blindés. L'établissement de cette classification se fait par l'examen attentif de cartes et par des reconnaissances terrestres.
En général, les canons antichars sont bien enclavés et dissimulés par deux ou trois et échelonnés en profondeur dans le secteur défensif régimentaire. Quelques pièces peuvent commencer à engager les chars à distance, mais la plupart n'ouvrent le feu qu'entre 300 et 150 mètres. Si l'attaque est repoussée, elles peuvent rejoindre des positions alternatives. Pour neutraliser les chars en maraude et pour des actions de retardement, les pionniers mettent en place des petits champs de mines sur les routes et dans leurs positions. Les fossés antichars, qui étaient auparavant creusés très en avant de la ligne de front, bordent désormais les positions de combat. Pour une défense optimale, les Allemands établissent de puissants points d'appui défensifs, les *Schwerpunkte*, dressés sur les axes d'approche les plus probables et qui concentrent l'essentiel des armes. Lorsqu'il n'y a plus de canon antichar en état et que la position est envahie, les *Panzerjagd-Gruppen* se manifestent à nouveau, tandis que les mitrailleuses et les mortiers focalisent leurs feux sur l'infanterie d'accompagnement pour la séparer des chars. Le feu des armes légères d'infanterie est dirigé sur les fentes de vision des blindés, et l'équipe court sous la protection relative de la fumée des fumigènes. Lorsque apparaît le *Panzerfaust*, la méthode de combat évolue, l'arme permettant de tirer à partir de multiples directions, en « barrage ». En 1943, la *Wehrmacht* développe, en Union soviétique, le système du *Pakfront*, extension du *Schwerpunkt* : il s'agit pour le bataillon antichar divisionnaire de positionner de 6 à 10 (ou même davantage) *Pak 75* dissimulés avec soin, sous commandement unique, sur un terrain favorable, de façon à bloquer les principales voies supposées être empruntées par les éléments mécanisés de l'adversaire. Les tracteurs des *Pak* sont dissimulés près d'eux, prêts à déplacer les pièces en un temps record sur un autre point du front, où elles seront redéployées. Dans les faits, les *Pakfronten* engagent les blindés de l'Armée rouge à courte distance, toutes les pièces ouvrant le feu simultanément. L'artillerie de campagne et les lance-roquettes doivent en principe les soutenir, tandis que les réserves et engins blindés doivent se préparer pour une contre-attaque. ■

▼ Séance de tir dans la neige. NAC

1944 : LES « 10 COMMANDEMENTS » DU *PANZERKNACKER*

▲ Ce T-34, dont le compartiment moteur est en feu, a probablement été détruit par une mine ou une charge de destruction.
Archives Caraktère

Les 10 commandements suivants sont tirés d'un document daté du 19 janvier 1944, estampillés de l'École d'Infanterie de Döberitz-Elsgrund. Ils présentent, sous une forme simple, les principes essentiels à observer par le soldat chargé du combat rapproché contre les chars. Il est intéressant de comparer ce document à celui datant du 7 octobre 1942, figurant précédemment dans ces pages.

1 - Faisant confiance à ta bravoure, on t'a doté de moyens de combat antichar rapproché qui ont fait leurs preuves. Prouve au moment décisif que tu es digne de cette confiance. Tu es l'un des meilleurs de la compagnie. Utilise toute dépression, toute végétation pour te glisser au plus près du char ennemi. Si des armes amies te gênent, lance une fusée blanche, de jour verticalement, de nuit horizontalement, vers le blindé que tu attaques. Les armes amies se tairont.

2 - Servant du *Faustpatron*, prépare avec sang-froid ton arme pour le tir. Observe bien le char. Le *Faustpatron* petit modèle est-il suffisant ou bien dois-tu employer un grand modèle ? Bonne distance de tir : 30 mètres au maximum. Fais-toi tout petit dès le départ du coup, mais observe la trajectoire du projectile jusqu'à ce qu'il frappe le char. Mets-toi ensuite très vite à l'abri.

3 - Observe l'herbe pour vérifier la direction du vent et jette ensuite ta grenade fumigène lorsque le char n'est plus qu'à une distance de 25 ou 35 mètres de ta position. Ce n'est pas toi mais le char ennemi qui doit être enfumé.

4 - Lance ta grenade aveuglante de manière à ce qu'elle se brise sur le blindé. À moins de 20 mètres, tu peux l'atteindre aisément. Puis, prépare-toi à te servir de tes armes, saisis une grenade à main, car c'est maintenant que l'équipage ennemi sort du char. Avant tout, fais attention à ce qui se passe sous le blindé.

5 - Mieux encore, bondis dans la fumée et place ta charge creuse sur l'arrière, la caisse ou la tourelle. Fais fonctionner le dispositif de mise de feu. Tu disposes de 7 secondes pour te mettre à l'abri.

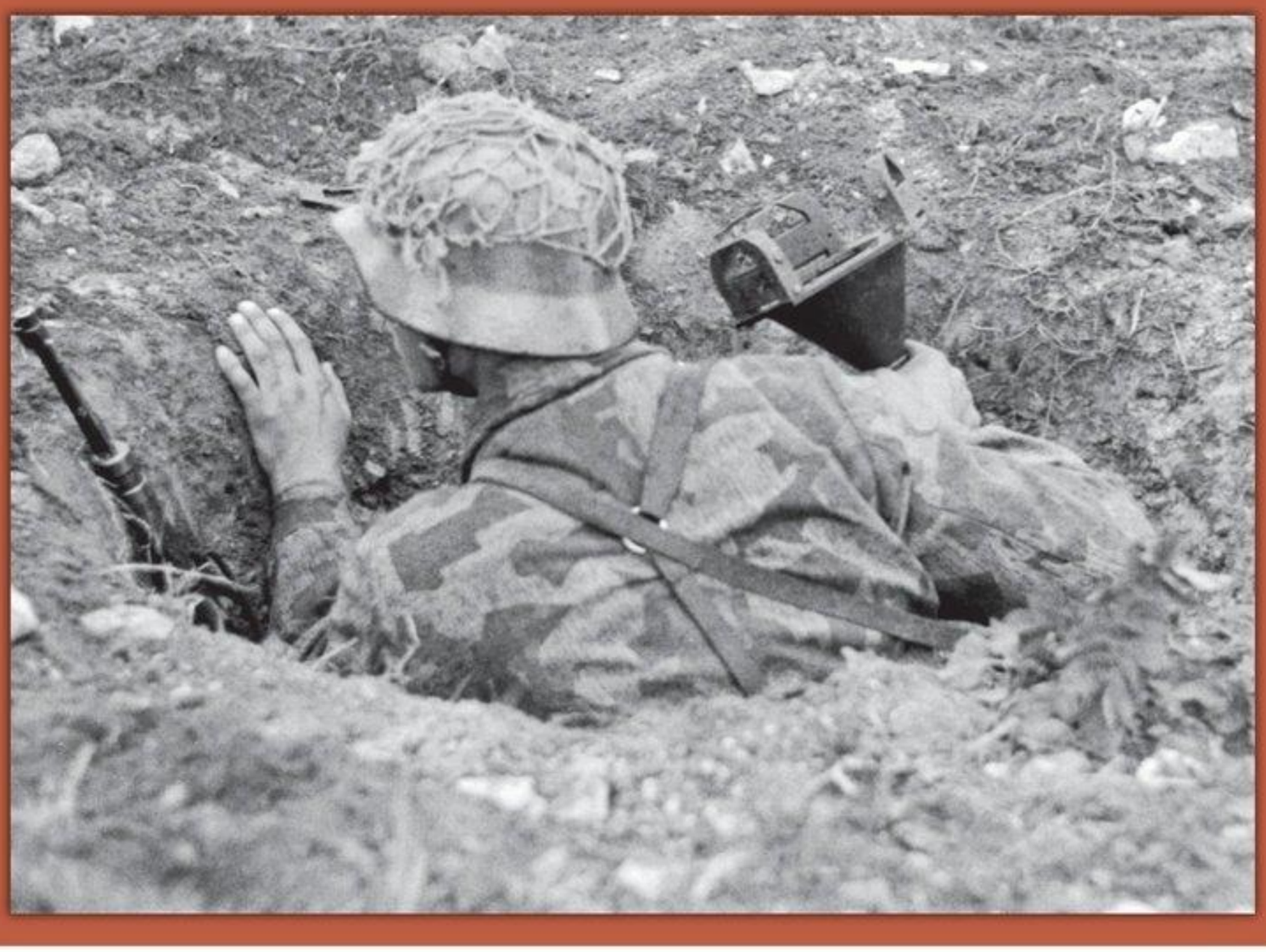
6 - Aussitôt après l'explosion, profite de l'impuissance de l'équipage. Place une *Tellermine* sous la tourelle ou sur l'arrière et fais fonctionner le dispositif de mise de feu. N'oublie pas de le faire. Bondis à l'abri ; s'il n'en existe pas, aplatis-toi sur le sol à 15 mètres au moins du char, le visage tourné vers lui, les mains sous le corps, la bouche ouverte.

7 - Observe et assure la sécurité de tous côtés. C'est de toi que dépend la vie de ton voisin. Lance ta grenade à main, tire en cherchant à atteindre les objectifs dans ton secteur d'observation. Faufile-toi au plus près de tes camarades les plus avancés et passe-leur la deuxième charge si la première a raté. Dans le combat de nuit, un groupe d'infanterie devra assurer ta protection et tenir éloignée de toi l'infanterie d'accompagnement ennemie.

8 - Ton camarade le plus avancé est mis hors de combat ? Prends immédiatement sa place ! Lorsque tu es arrivé près du char, il n'est plus question de reculer. S'enfuir équivaut à une mort certaine. Si tu es repéré et qu'un blindé voisin fonce sur toi, laisse-le avancer, et lorsqu'il arrive à 5 ou 10 mètres de toi, roule-toi sur le côté. Lance alors la grenade aveuglante. Tu l'atteindras d'autant plus sûrement.

9 - Dès que tu as fait sauter le premier engin, choisis une nouvelle victime. Casseur de chars, ne sois pas imprudent, ne saute pas de joie : « Rira bien qui rira le dernier ». Penses-y. Si le prochain blindé est encore trop loin, c'est aux armes antichars de parler.

10 - Si tu es blessé, pense d'abord à ta mission et seulement ensuite à l'ambulance. Serre les dents. La chance ne favorise finalement que le brave. Les cris de joie de tes camarades et l'admiration de ton peuple te seront assurés, à toi qui portes sur la manche l'insigne de combat rapproché contre les chars. N'oublie jamais ces 10 commandements !



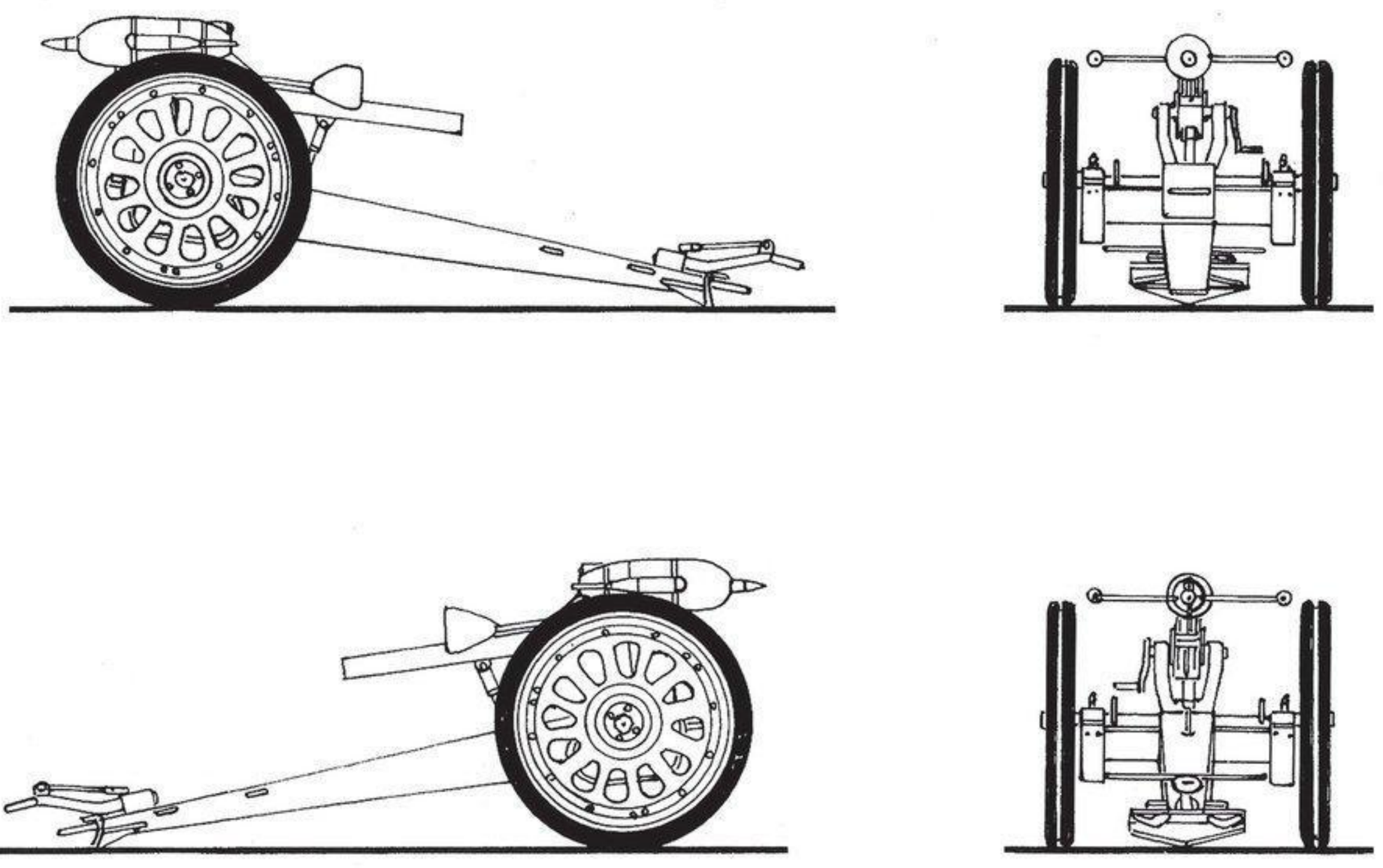
◀ Ce combattant du front normand attend l'arrivée des chars adverses pour entrer en action.
ECPA-D

▲ et ▶
Ces *Landser* photographiés en Lorraine ont récupéré un *Bazooka* de l'Armée américaine avec ses projectiles, complément bienvenu à leur arsenal régimentaire.
ECPA-D

▼ La campagne de Lorraine est particulièrement éprouvante pour les combattants américains, parfois désarçonnés par la combativité des troupes allemandes.
ECPA-D

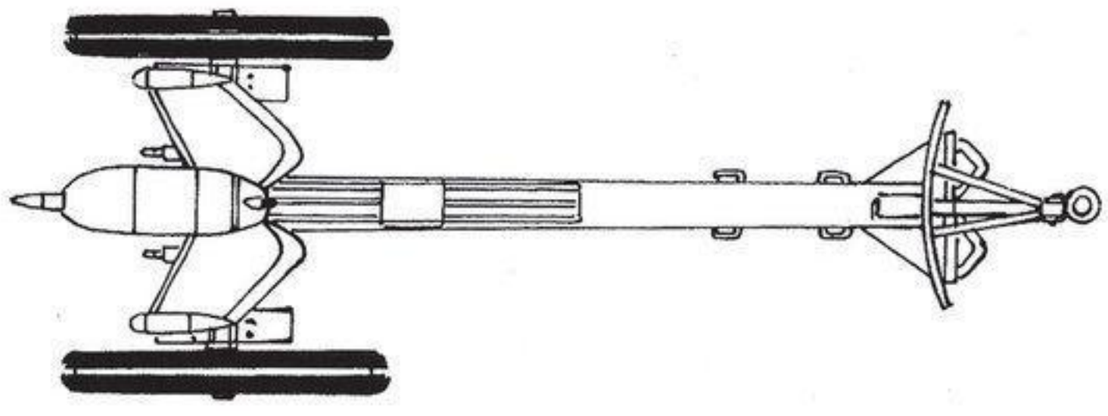
1944 : L'ÉTRANGE PETIT CHAPERON ROUGE…

Afin de fournir aux fantassins allemands le moyen « d'accrocher » les chars alliés à de plus grandes distances, l'*OKH* charge, en 1944, la firme Ruhrstahl de mettre au point un missile antichar guidé, réactivant un programme qui n'avait guère rencontré son adhésion trois ans plus tôt, autant en raison de son coût excessif que parce qu'il semblait alors que la *Wehrmacht* n'avait pas besoin d'une telle arme pour triompher. Néanmoins, la tournure défavorable des événements au commencement de 1943 et le succès rencontré par les moteurs-fusées miniatures du Dr Max Kramer, propulsant les redoutables bombes antinavires *Fritz-X* et missiles air-air Ruhrstahl X-4, incitent l'*OKH* à revenir sur sa décision.
Kramer hérite donc du projet codé 8-347 et débute ses travaux à la Ruhrstahl AG Presswerke de Brackwede, un faubourg de Bielefeld. Partant tout simplement des plans du missile air-air filoguidé X-4, son idée est de mettre au point une version miniaturisée de ce dernier, mais à vocation terrestre. Par conséquent, l'ingénieur remet très rapidement sa copie : surnommée *Rotkäppchen* (« Petit Chaperon rouge », d'après le célèbre conte des frères Grimm, très populaire en Allemagne), la *Panzerabwehrrakete* Ruhrstahl X-7 affiche effectivement de petites dimensions : 15 cm de diamètre, portés à une envergure de 60 cm si l'on inclut les deux ailes, pour une longueur de 46,5 cm, prolongée à 95 cm si l'on rajoute l'élévateur fixé à l'arrière de l'engin. Le tout pèse seulement 9 kilos. La structure du missile se compose de deux éléments : la tête explosive, constituée d'une charge creuse de 2,5 kilos, et le moteur-fusée bi-étage WASAG 109-506, alimenté par un carburant solide, le diglycol. Le missile est tiré depuis un rail de lancement tripode de 1,50 m de long et pesant 15 kilos, ce qui en fait un système aisément transportable par l'infanterie. Une batterie de 300 volts déclenche la mise à feu du moteur-fusée du X-7.
Le tir effectué, le missile est propulsé dans les airs par le premier étage du moteur-fusée qui fournit une poussée de 68 kilos durant 2,5 secondes, le projectile antichar atteignant la vitesse fulgurante de 360 km/h. Le petit gouvernail fixé à l'arrière de l'engin assure son élévation au-dessus du sol. Les 3 kilos de carburant du premier étage consommés, le second s'enclenche automatiquement, produisant une poussée de 6 kilos durant 8 secondes. Cette deuxième fusée maintient le X-7 *Rotkäppchen* à une vitesse de plus de 300 km/h et lui permet d'atteindre la portée de 1 200 mètres, la stabilité de l'ensemble étant assurée

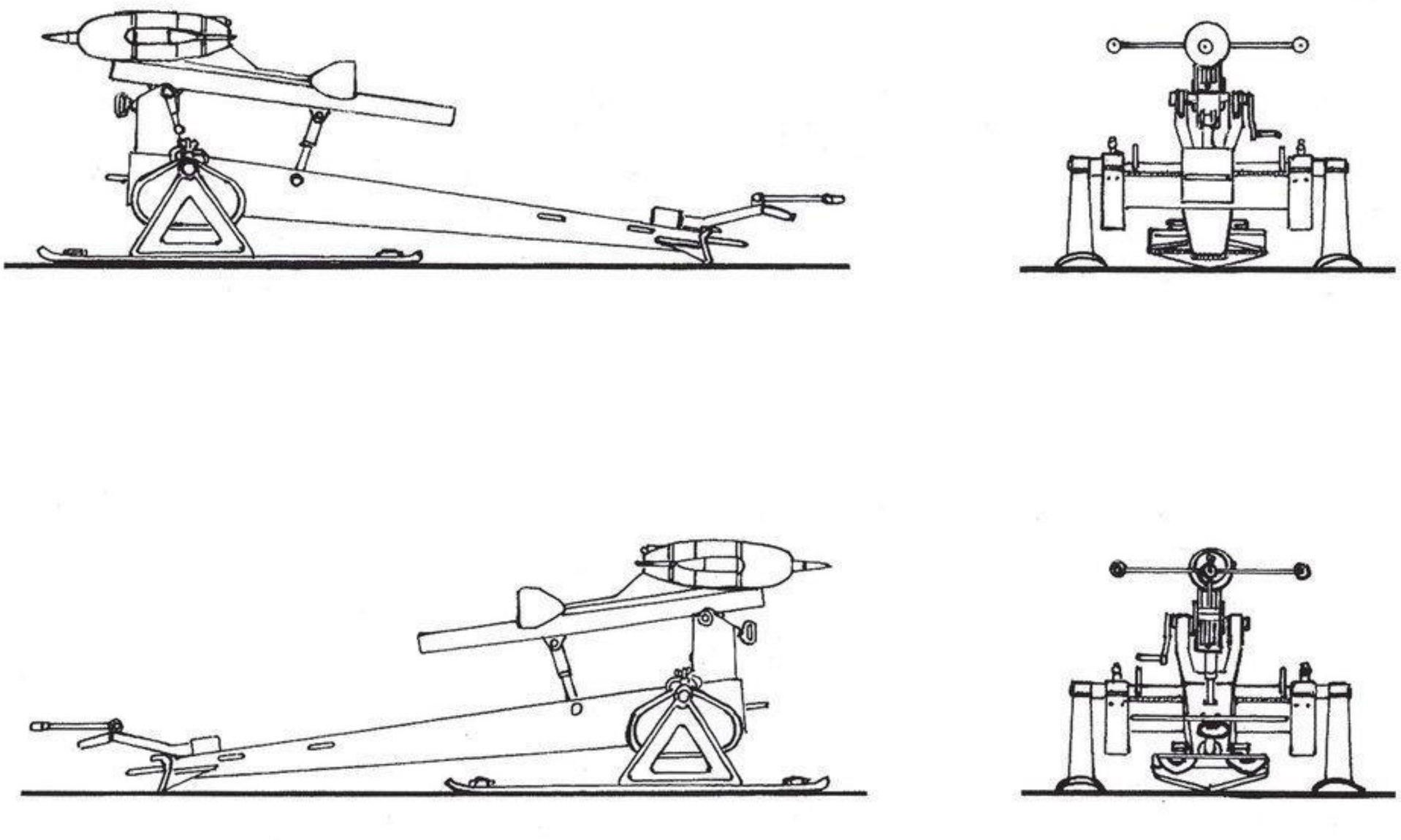


X-7 SUR AFFÛT D'ARTILLERIE À ROUES

© H. Cance / Batailles & Blindés, 2013

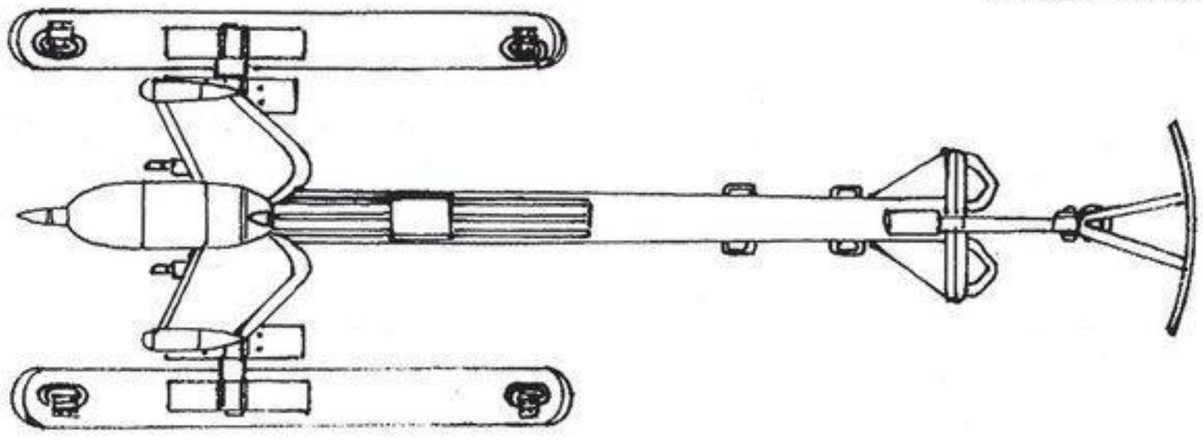


dans les airs par les deux ailes et par un gyroscope interne actionné au moment du tir. Le guidage du X-7 s'effectue au moyen de fils qui se déroulent durant le vol depuis des protubérances situées à l'extrémité des ailes. C'est par l'intermédiaire de ces fils que le tireur guide le missile antichar, l'un permettant les corrections longitudinales et l'autre les corrections latérales. Le temps de réponse du projectile aux commandes actionnées par le tireur est de 0,5 seconde. Un traceur situé à l'arrière du X-7 permet en outre au *Landser* de discerner plus facilement la trajectoire de son projectile et d'apporter les corrections nécessaires pour lui faire atteindre son but. Ce guidage est désigné dans les armées d'aujourd'hui sous le terme MCLOS (*Manual Command to Line-Of-Sight*), c'est-à-dire que le tireur doit surveiller à la fois le missile et la cible, la course du premier étant suivie jusqu'à l'impact grâce au traceur. Ce mode de tir exige une concentration maximale de la part du servant, qui doit à la fois se focaliser sur l'engin antichar pendant toute la durée du vol et sur les mouvements de la cible. En cas de coup au but, l'explosion est déclenchée par un percuteur situé à l'extrémité de l'ogive, la charge creuse de 2,5 kilos ne laissant aucune chance au blindé. Les premiers tests de la *Panzerabwehrrakete* Ruhrstahl X-7 interviennent le 21 septembre 1944 avec le tir de sept missiles antichars. Les caractéristiques de vol capricieuses de l'engin aboutissent à l'écrasement au sol de quatre X-7 après seulement quelques centaines de mètres parcourus, deux exemplaires sont victimes de l'explosion en vol de leur moteur-fusée, mais le dernier *Rotkäppchen* tiré frappe le char-cible à une distance de 500 mètres. Une nouvelle série de tirs a lieu sur un terrain de manœuvres sur le front de l'Est en janvier 1945, les résultats étant spectaculaires : le X-7 s'avère en effet capable de pulvériser tous les types de blindés alliés, y compris un char lourd soviétique JS-2 Stalin de prise ! Impressionné par cette démonstration, l'*OKH* ordonne la production massive de la *Panzerabwehrrakete* Ruhrstahl X-7, ce au détriment d'un missile concurrent testé par BMW à Dachau au début de 1945. Les ateliers de la Ruhrstahlwerke à Brackwede et de la Mechanische Werke à Neubrandenburg ne parviennent à construire que 300 *Panzerabwehrraketen* X-7 avant la fin de la guerre, plusieurs exemplaires ayant tout de même été livrés à la troupe. Lorsque les Américains capturent le complexe Ruhrstahl, s'appropriant les stocks de X-7 restants, Max Kramer travaille déjà à une version guidée par infrarouge : le Ruhrstahl *Steinbock* (Capricorne)…



X-7 SUR AFFÛT D'ARTILLERIE À PATINS

© H. Cance / Batailles & Blindés, 2013



PANZER KNACKER

LES PRINCIPALES ARMES ANTICHARS DE LA *WEHRMACHT*

PANZERBÜCHSE 38

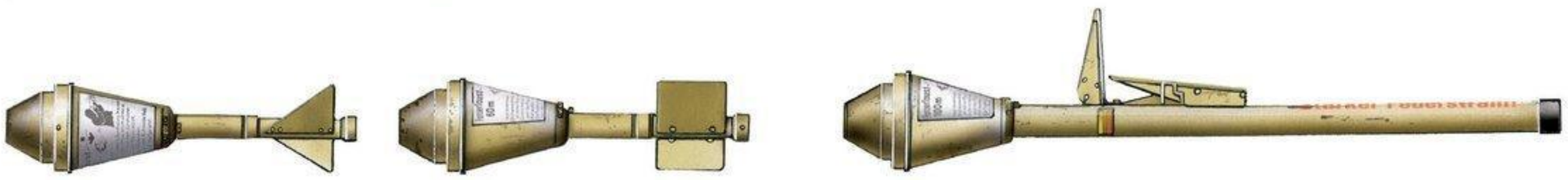
PANZERBÜCHSE 39

PANZERWURFMINE

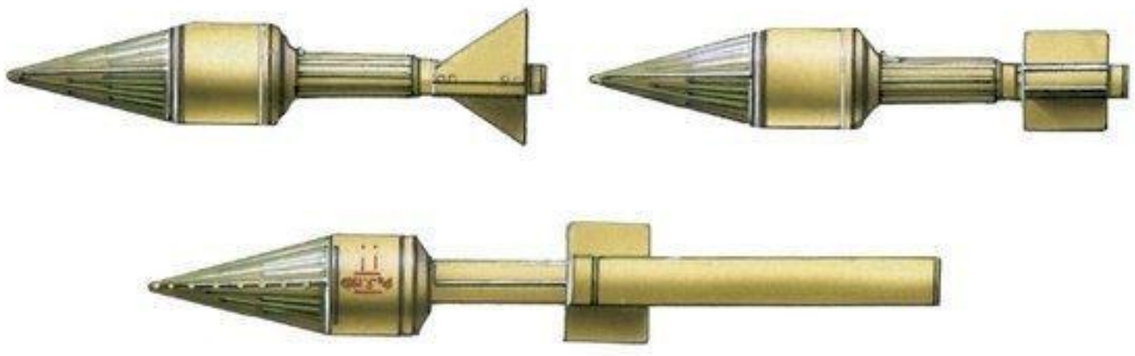
HAFTHOHLLADUNG 3 ET 4,5 KG

TELLERMINE 42

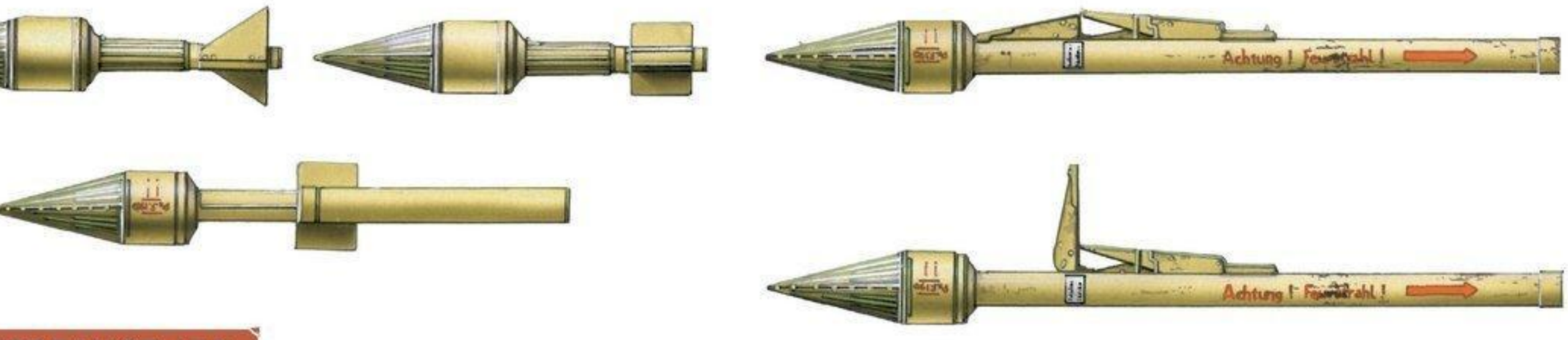
PANZERFAUST 30 GROSS



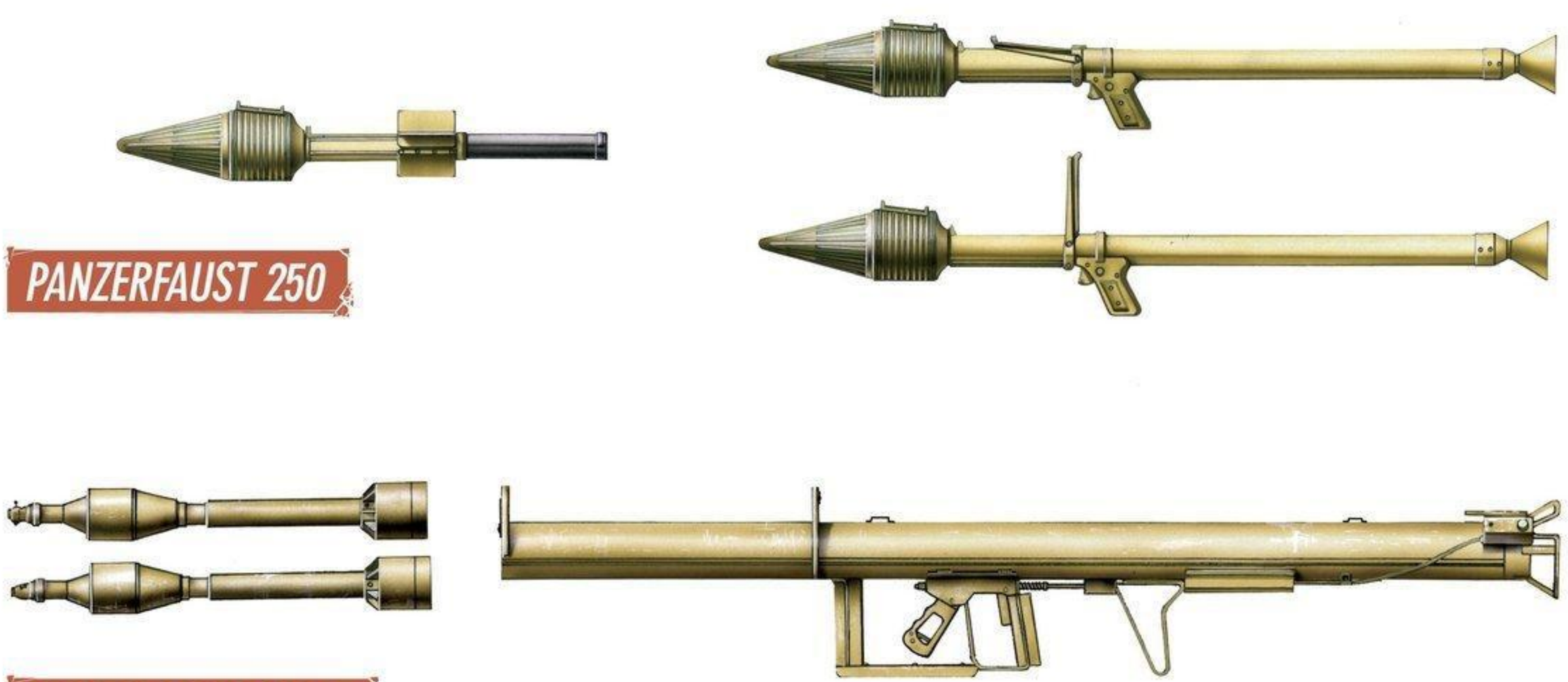
PANZERFAUST 60 OU 100



PANZERFAUST 150



PANZERFAUST 250



PANZERSCHRECK 43

PANZERSCHRECK 54

PANZER KNACKER

LES CANONS ANTICHARS ALLEMANDS

LA NAISSANCE DES *PAK*

Comme nous l'avons vu précédemment, l'Allemagne étudie, dès les années 1920, le combat antichar sous l'angle de « bouches à feu » capables de percer des blindages de plus en plus épais. La firme Rheinmetall-Borsig est chargée en 1925, à la demande du *Waffenamt* (Bureau de l'armement), de mettre au point un canon combinant à la fois légèreté et puissance de feu. Si les ingénieurs de cette firme possèdent une certaine expérience dans ce domaine (les premiers prototypes de pièces à tir rapide datent de 1918), ce cahier des charges est assez antinomique : il est difficile de combiner une balistique censée détruire tous les chars jusqu'à 500 mètres avec un matériel manœuvrable par seulement quatre servants. Ce dernier point est considéré comme fondamental, car la pièce antichar doit pouvoir « sauter » d'une cible à l'autre le plus rapidement possible ou, plus prosaïquement, quitter dans les plus brefs délais une position devenue trop exposée. En outre, ce matériel est destiné à œuvrer en première ligne, et la discrétion est donc primordiale. Afin de répondre aux requêtes du *Waffenamt*, plusieurs propositions voient le jour, dont l'une est basée sur un canon de *3,7cm* à haute vitesse initiale. Le faible calibre permet de conserver un affût à roues de faible dimension, ce qui aboutit à une pièce assez légère (440 kilos en ordre de route et 330 kilos en batterie) et à une taille de projectiles assez réduite. D'une grande vitesse initiale (745 m/s) et pesant 354 grammes, ces derniers peuvent percer 27 mm d'acier à 600 mètres.

▲ Opération « Barbarossa », juin 1941. Les servants d'un *3,7cm Pak 35/36* tiennent sous leur feu une route par laquelle des éléments blindés soviétiques tentent de passer.
Signal

▲ Durant l'entre-deux-guerres, l'Armée allemande mise sur les canons antichars légers comme le *Tankabwehrkanone 28* (*TAK 28*). Maniable, avec ses 330 kg en batterie, l'arme est susceptible de détruire les chars alors en service. Toutefois, la protection des blindés français et anglais évoluera plus rapidement que les performances des *Panzerjägerkanonen*. AMC#R00298-17

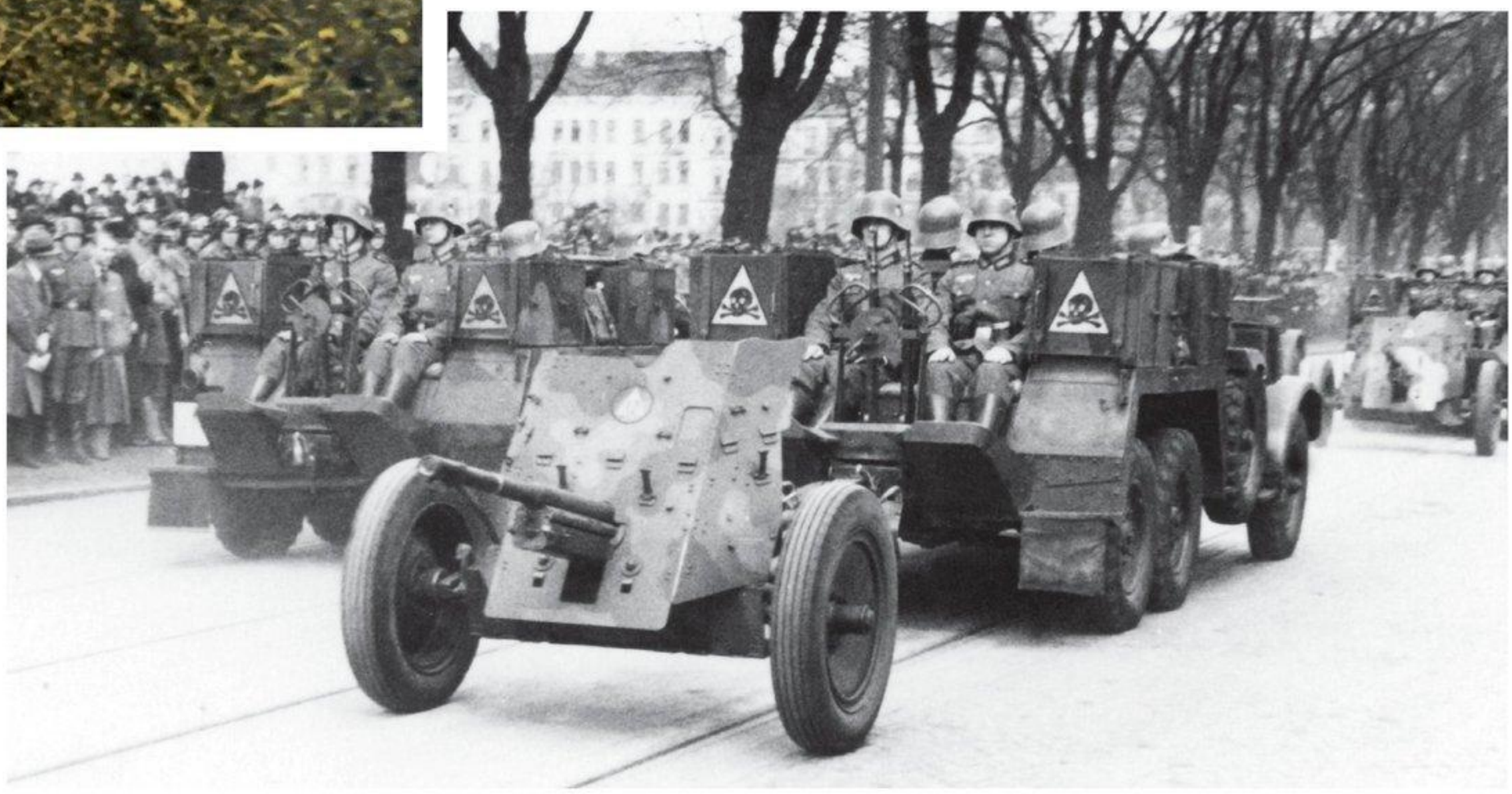
Sauf mention contraire, toutes photos Archives Caraktère

Sous la désignation de *Tankabwehrkanone 28* (*TAK 28*), l'arme entre en production en 1928, au compte-gouttes, et commence à équiper les *Panzerabwehr-Truppen* (troupes antichars). Lorsque Hitler arrive au pouvoir, l'Armée allemande dispose donc d'un matériel qui, en dépit de ses roues en bois à bandage métallique adaptées à la traction animale, s'avère moderne, avec son bouclier profilé et ses flèches ouvrantes.

MODERNISATION

En 1933, la *Reichswehr* lance d'ambitieux programmes d'armement, qui comprennent évidemment des matériels antichars. Le *Tankabwehrkanone 28* répond alors aux attentes. Dans ces conditions, une « simple » modernisation est entreprise. Ainsi, afin de l'adapter à la traction automobile, des roues à jante en acier pourvues de pneumatiques font leur apparition en 1934. Par ailleurs, une suspension de type « barres de torsion » permet à l'ensemble d'atteindre la vitesse de 45 km/h sur route. L'affût en bois est ensuite remplacé par un modèle en acier.

▼ Le *3,7cm Panzerabwehrkanone 35/36* n'est qu'une modernisation du *TAK 28*. Ainsi, afin de l'adapter à la traction automobile, des roues à jante en acier pourvues de pneumatiques font leur apparition en 1934. Par ailleurs, une suspension de type barres de torsion permet à l'ensemble d'atteindre la vitesse de 45 km/h sur route.



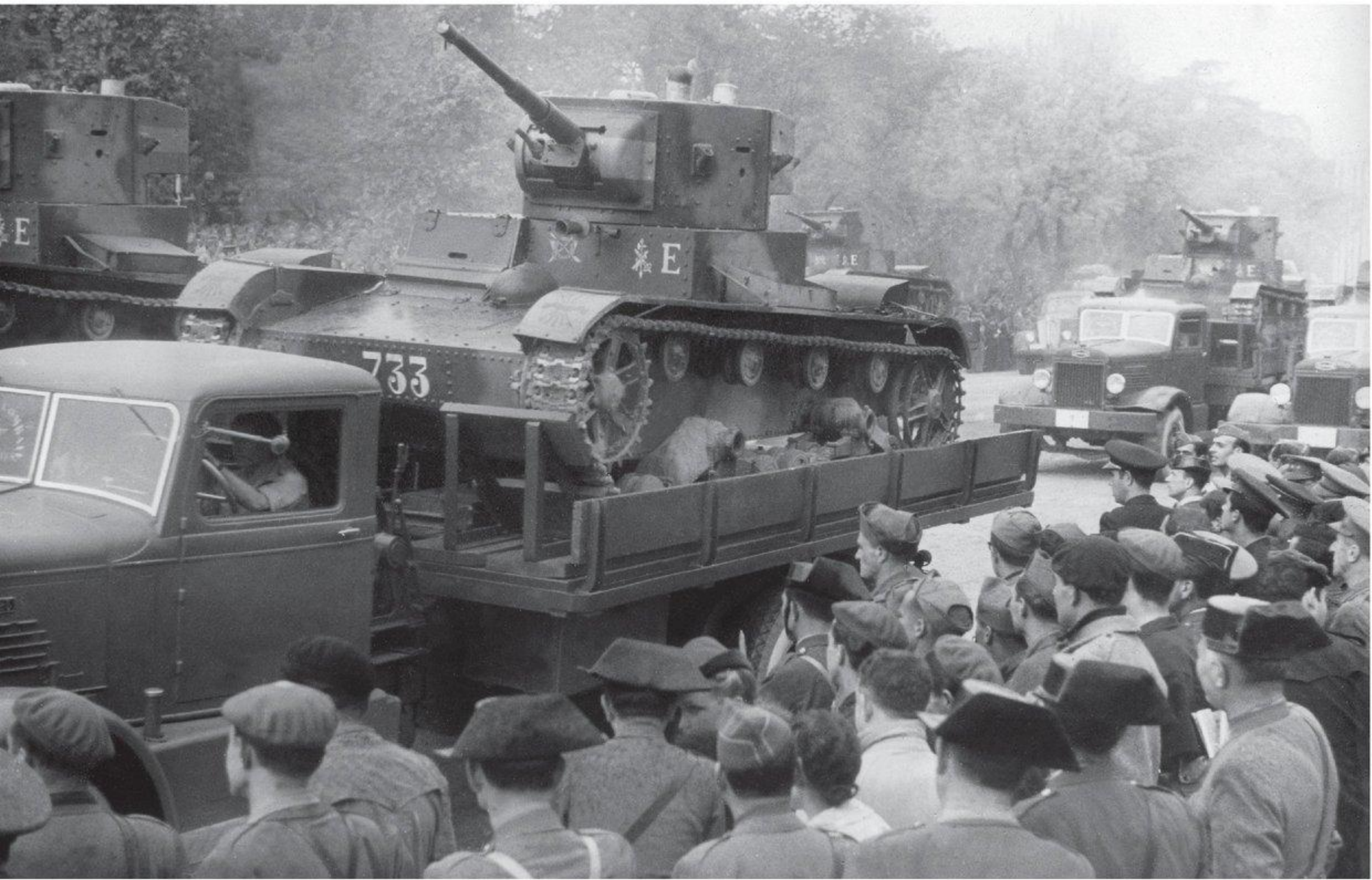
Le principal point fort du *3,7cm Pak 35/36* est son excellente maniabilité. Son poids mesuré lui permet même d'être tracté par une moto. Sur la neige, la conduite d'un tel attelage ne devait toutefois pas être des plus simples.

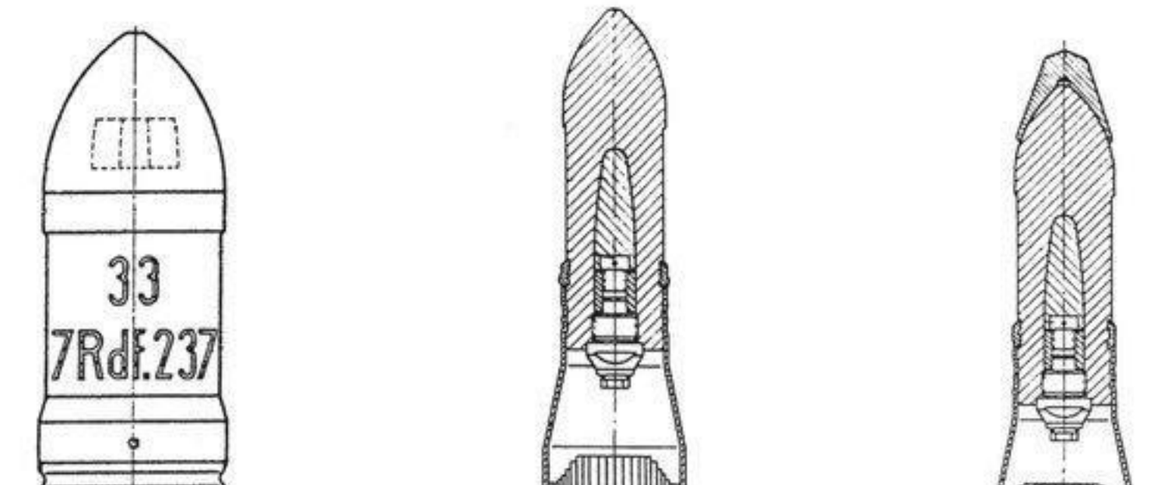
Lors de la guerre d'Espagne, l'Armée rouge livre de nombreux matériels au camp républicain, comme des chars légers T-26 modèle 1933. Si ces blindés surclassent sans peine les *Panzer I* fournis par l'Allemagne, ils s'avèrent en revanche vulnérables aux projectiles perforants des *3,7cm Pak 35/36*.

Hormis quelques améliorations dues aux avancées technologiques, ces modifications s'accompagnent, outre d'une première commande de 2 000 unités, d'une nouvelle désignation : *3,7cm Panzerabwehrka none 35/36*. Affichant une haute finition, fiable, d'un entretien des plus simples, le *3,7cm Pak 35/36* est facile à mettre en batterie, se déplace aisément et peut être remorqué par des véhicules légers, comme des motocyclettes. Enfin, son camouflage ne pose aucun problème particulier du fait de ses dimensions réduites, et les servants peuvent monter des embuscades sur quasiment tous les types de terrain. Pour finir, l'arme est considérée – à l'aune des critères de l'époque – comme performante.

LES HEURES DE GLOIRE

Le 18 juillet 1936, l'Espagne commence une longue et sanglante guerre civile entre les républicains, soutenus entre autres par l'Union soviétique, et les nationalistes, bénéficiant de l'aide du *III. Reich*. Moscou livre alors du matériel militaire en échange d'or, comme des chars légers T-26 modèle 1933 et quelques BT-5. Le T-26, en dépit de sa lenteur, se fait immédiatement remarquer par son puissant canon de 45 mm et son blindage presque invulnérable face aux médiocres armes antichars des nationalistes. En outre, le T-26 surclasse sans difficulté tous les chars adverses. Il est vrai que les tankettes italiennes (au blindage d'une épaisseur maximale de 14 mm) et les *Panzer I* (à l'épaisseur maximale de 13 mm) sont des « proies » faciles pour le canon de 45 mm soviétique, qui transperce 20 mm de blindage incliné à 1 000 mètres. La situation tactique change lorsque





l'Allemagne commence à fournir des *3,7cm Pak 35/36* : son projectile *Panzergranate* (*Pzgr.*) vient à bout de 22 mm d'acier à 1 000 mètres sous une incidence de 0 degré, et la cuirasse du T-26 n'excède pas les 15 mm… Le canon antichar allemand renverse alors le rapport de forces et met fin à la menace représentée par le « tout-puissant » blindé soviétique… Finalement, en 1939, le camp nationaliste remporte la victoire. En définitive, le champ de bataille espagnol a fourni aux soldats et aux ingénieurs allemands un « formidable laboratoire », où bien des matériels ont eu leur heure de gloire, comme le canon de *Flak* de *8,8cm* et le *3,7cm Pak 35/36*, lequel a répondu à toutes les attentes. Ce dernier acquiert même une réputation « internationale », qui lui vaut d'être copié par de nombreuses nations, dont l'Union soviétique… En plus de ses qualités balistiques, la pièce est alimentée par un projectile explosif *Sprenggranate 18* qui lui assure une certaine souplesse d'emploi. En 1937, la *Wehrmacht* lance toutefois un nouveau programme sur un canon de *5cm* plus performant. Mais le projet n'est pas vraiment prioritaire, puisque le *3,7cm Pak 35/36* suffit à la tâche. À peine la guerre civile espagnole terminée, le *Führer*, poursuivant ses plans de conquête, porte toute son attention vers la Pologne.

LA CONSÉCRATION

Le 1er septembre 1939, Hitler déclenche le plan « Fall Weiss ». Les divisions allemandes entrent alors en Pologne, et le *3,7cm Pak 35/36* – dont 11 200 exemplaires sont en service – est le matériel antichar standard des *Panzerabwehr-Truppen*. Là encore, les projectiles de *3,7cm* ne rencontrent que peu d'adversaires redoutables, les Polonais ne disposant surtout que de blindés peu puissants (49 Renault R-35, trois Hotchkiss H-35), à l'exception de 137 chars 7TP, bien plus modernes, mais dont le blindage n'excède pas 17 mm, ce qui ne leur permet pas de résister à une *Panzergranate*. Grâce à la silhouette basse du *Pak*, les servants peuvent se permettre d'ouvrir le feu à seulement 100 mètres de l'adversaire. À cette distance, les 35 mm d'acier perforés ne laissent aucune chance aux équipages ennemis. L'intervention de l'Armée rouge le 17 septembre 1939 donne le coup de grâce aux combattants polonais.

▲ De gauche à droite : Une *3,7cm Panzergranate Patrone*, une *5cm Pzgr. Patrone* et une *5cm Pzgr. Patrone 39*. Ces munitions perforantes forment le gros des stocks jusqu'en 1941, date à laquelle leurs performances balistiques marquent réellement le pas face aux chars soviétiques de dernière génération. Les Allemands chercheront alors à les remplacer par des obus dotés de tête perforante utilisant des matériaux rares comme la *5cm Pzgr. Patrone*. Toutefois, ces dernières ne sont pas disponibles en grande quantité suite au blocus économique allié.

▶ Un T-26 capturé par les troupes nationalistes. En Espagne, le *3,7cm Pak 35/36*, exception faite du canon antiaérien *Flak 18* de *8,8cm*, est l'une des armes antichars les plus puissantes, et la cuirasse du T-26 est facilement transpercée.

Après 35 jours de bataille, le royaume est rayé de la carte. Les militaires allemands en profitent pour observer les matériels soviétiques, mais les vétustes T-26 et autres fragiles BT-7 ne les inquiètent pas outre mesure. De toute façon, Hitler doit maintenant faire face aux Armées anglaises et françaises qui lui ont déclaré la guerre le 3 septembre 1939. Les *3,7cm Pak 35/36* s'apprêtent alors à affronter le parc blindé français et les *Tanks* britanniques de la *British Expeditionary Force* (*BEF*). Pendant que les troupes du *Reich* passent d'un front à l'autre, les unités antichars « modernisent » leur appellation. En 1940, les canons deviennent officiellement des *Panzerjägerkanonen*, et les formations sont appelées *Panzerjäger-Truppen*. Elles déploient alors 12 830 *Pak 35/36.*

PREMIÈRES DÉSILLUSIONS

Mettant fin à la « drôle de guerre », l'offensive allemande débute le 10 mai 1940. Les *Panzer-Divisionen* se ruent à l'assaut de ce qui est encore considéré comme la plus puissante armée d'Europe. Les premiers affrontements avec les blindés adverses ne posent pas de véritables problèmes aux canonniers germaniques. Les quelques engins de reconnaissance rencontrés sont « facilement » détruits. Il est vrai que les AMR (automitrailleuses de reconnaissance), à l'image des Renault modèle 35 ZT 2, n'ont qu'une cuirasse épaisse de 13 mm au maximum. Une valeur qui n'effraie en rien les performances balistiques des *Panzergranaten.* Néanmoins, la situation devient critique lorsque les *Panzerjäger-Truppen* doivent affronter les engins français apparus après la conception du *3,7cm Pak 35/36.* Par exemple, l'Armée française déploie une centaine de chars légers FCM 36. En dépit de quelques carences, l'engin est résolument moderne, avec un blindage intégrant des solutions techniques novatrices, comme des plaques laminées et mécano-soudées. Par ailleurs, son profil incliné permet d'en augmenter la résistance en favorisant le ricochet des projectiles. L'appareil français met alors régulièrement en échec les *Panzerjäger-Truppen*, comme l'illustrent des témoignages d'équipages français du 7e bataillon de chars de combat (BCC) :
« Au cours de l'engagement, mon blindé reçoit un coup de *Pak 37* de plein fouet sur la tourelle, et je pense qu'un des épiscopes a été éjecté sous le choc et m'a heurté la tête. Il faut dire que sous les coups d'antichars allemands, le blindage résiste plutôt bien, mais est porté au rouge, et des escarbilles volent littéralement à l'intérieur du char. »

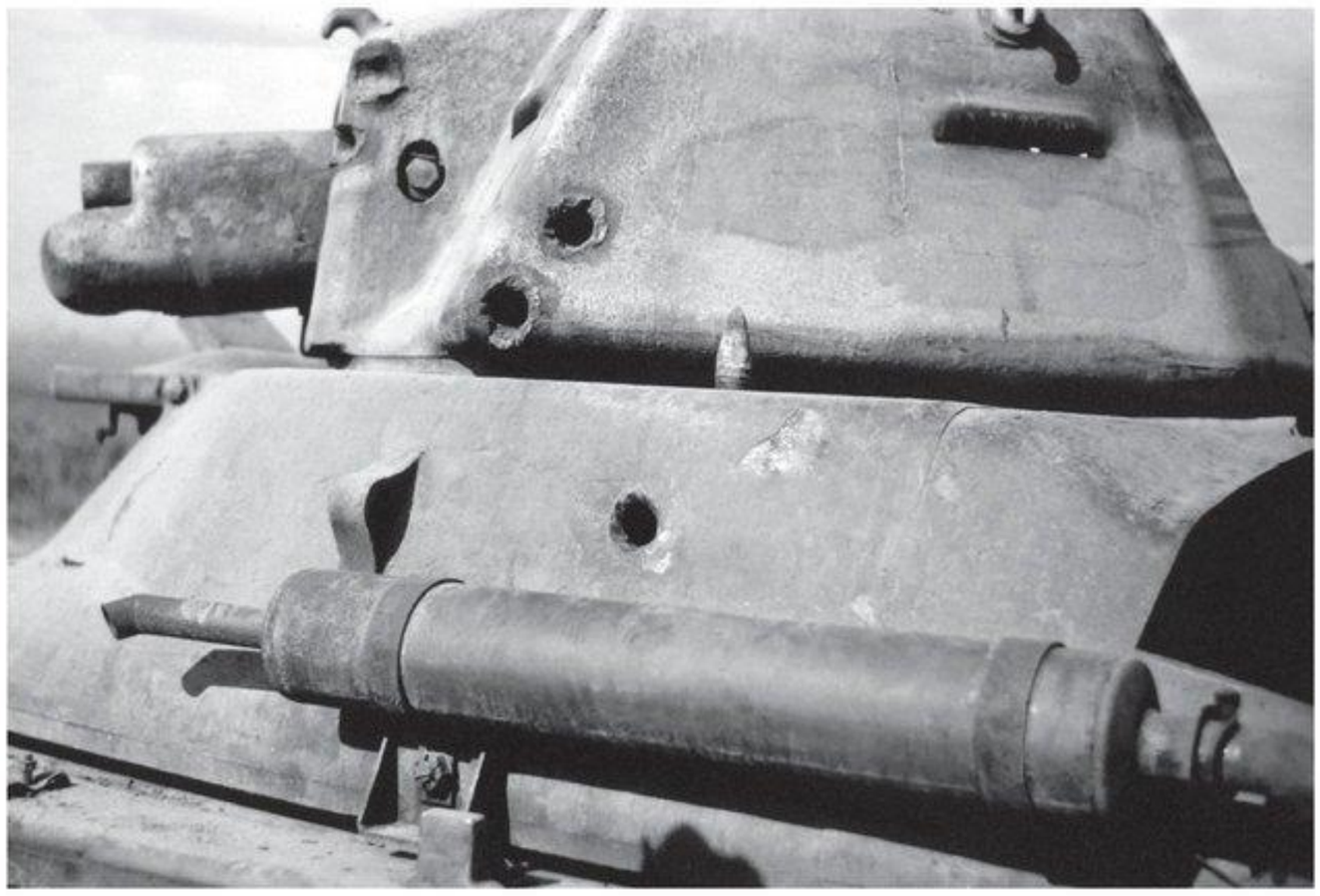
▲ Un *Siedmiotonowy Polski – 7* (7TP) mis hors de combat est examiné par un *Landser*. Plutôt performant, le char polonais souffre toutefois d'une cuirasse insuffisante, qui le rend vulnérable aux projectiles du *3,7cm Pak 35/36*.

▼ Si, lors de la campagne de Pologne, le *3,7cm Pak 35/36* est à la hauteur, la situation change du tout au tout en mai-juin 1940, lorsque les *Panzerjäger-Truppen* doivent affronter les chars français comme les FCM 36.

Devant la résistance aux chocs des FCM 36 (leur blindage maximal est de 40 mm), les servants des *3,7cm Pak 35/36* n'ont d'autres solutions que de viser les points faibles ou de tirer sans interruption pour désorienter l'équipage. Cette dernière méthode permet en outre de venir à bout du blindage en le portant à son point de rupture. Ces tactiques aboutissent à des résultats, mais demandent des prises de risque importantes. Dans le secteur de Sedan, le 7e BCC affronte les *Panzer* de Guderian. Si, en rapport à la disproportion de forces engagées, la mission est suicidaire, les FCM 36 tiennent leur rang en écrasant sans difficulté une batterie antichar allemande dont le tireur s'est dévoilé trop tôt. Seuls des coups précis permettront aux autres servants de ralentir la progression des Français :

« La 4e section est prise à partie par des canons de 37 mm situés sur la crête au nord-est de Connage. Le char du chef de section, touché au persiennage, est immobilisé. »

Au final, si la quasi-totalité des FCM 36 est perdue au cours des combats, ils ont montré leur résistance face aux *3,7cm Pak 35/36*, et, bien souvent, seule l'intervention des *Panzer IV* ou des canons de *8,8cm* ouvrant le feu en tir tendu a pu les mettre hors de combat. Les autres chars légers tricolores font également bonne figure. Ainsi, le char léger modèle 1935 R, plus connu sous la désignation de Renault R-35, affronte avec succès le *3,7cm Pak 35/36* qui constitue la colonne vertébrale des *Panzerjäger-Truppen*. Avec 35 mm transpercés à 100 mètres, le canon allemand est tout bonnement incapable d'immobiliser un R-35 protégé par 40 mm de fonte ! Seul un tir heureux ou un pilonnage en règle peut venir à bout du blindé qui, compte tenu des faibles distances d'engagement, peut aisément répliquer à coups d'obus explosifs. Grâce à sa cuirasse moulée, ses deux membres d'équipage peuvent donc évoluer sous le feu ennemi de manière à prendre la meilleure position. De plus, son poids de 10,6 tonnes lui permet d'encaisser les ondes de choc des projectiles allemands de *3,7cm* pesant 354 grammes. En définitive, le R-35 ne craint pas les tirs isolés. Et que dire des R-40, comme ceux du 40e BCC qui, en mai 1940, tentent de réduire une tête de pont allemande établie dans le secteur de Corbie ? Leur blindage se révèle capable de résister aux perforants de *3,7cm*, et les 30 R-40 ne déplorent que quelques épiscopes brisés. Un témoignage décrit d'ailleurs un R-40 ayant encaissé 13 obus à courte distance, dont quatre dans le train de roulement, protégé par une jupe d'acier, sans que les « dommages » ne le mettent hors de combat. Si les appareils légers français ne sont pas des proies faciles pour les *Panzerjäger-Truppen*, les chars lourds B1bis sont vus comme des mastodontes invulnérables par les artilleurs allemands, qui ne peuvent que constater les rebonds de leurs projectiles lorsque ceux-ci frappent les parties frontales et latérales, épaisses de 60 mm. Là encore, seule la dextérité des servants visant les persiennages peut les mettre en échec. Le sang-froid est également de mise : attendre qu'un B1bis dépasse leur position demande un certain courage aux servants, pressés d'ouvrir le feu sur la partie arrière moins protégée. Si les chars français causent des sueurs froides aux artilleurs allemands, les *Tanks* anglais ne sont pas en reste.



▲ Prise sur le flanc, la cuirasse de ce Hotchkiss H35 n'a pas résisté aux perforants allemands. Pour autant, il est difficile de savoir si ce char a été détruit au cours d'un combat ou s'il a servi de cible d'entraînement, à très courte portée, aux servants germaniques. AMC# 1-348

▼ Le char lourd B1bis demeure totalement imperméable aux obus de *3,7cm*, sauf coup sur ses rares points faibles. Pour neutraliser l'appareil d'infanterie français, les Allemands doivent utiliser leurs canons antiaériens *Flak 18* de *8,8cm* ou leurs obusiers de *10,5cm*.

UNE « REINE » AU COMBAT

Lorsque la *British Expeditionnary Force* (corps expéditionnaire anglais) débarque sur le sol français, les troupes anglaises déploient des *Tanks*, dont certains vont pratiquement entrer dans la légende, au grand dam des *Panzerjäger-Truppen* ! Si les *Cruiser Tanks* A13 ne posent pas de problème particulier avec leurs 14 mm de blindage, il en va tout autrement *des Infantry Tanks* Matilda I et II. Effectivement, le premier est protégé par une cuirasse de 65 mm et le second de 78 mm ! Le *3,7cm Pak 35/36* ne peut absolument rien contre eux, à moins d'un coup heureux sur une embrasure… Tout au plus, les servants peuvent tenter de multiplier les coups au but pour désorienter les équipages anglais. Une tactique hasardeuse, comme le prouve le commentaire du *Kommandeur* de la *7. Panzer-Division*, le *Generalmajor* Erwin Rommel, lors d'une contre-attaque des *Tanks* anglais des *4th* et *7th Royal Tank Regiments* (*RTR*) le 21 mai 1940 dans le secteur d'Arras. Il décrit l'engagement en ces termes :

« De violents et coûteux combats se déroulent dans le secteur de Tilloy–Beaurains–Agny. De puissantes forces blindées ont jailli d'Arras et s'opposent à l'avance du premier bataillon du 6e fusiliers, lui infligeant de grosses pertes en hommes et en matériel. Les canons antichars que nous mettons rapidement en batterie se montrent bien trop légers pour agir efficacement contre les chars britanniques fortement blindés, et la plupart sont mis hors de combat par l'artillerie adverse, ainsi que leurs servants, avant d'être écrasés par les chars ennemis. »

L'officier supérieur allemand enfonce le clou dans un rapport datant du 20 novembre 1940 :

« Le canon antichar de *3,7cm* s'est révélé totalement insuffisant contre les épais blindages des chars français et anglais. »

Ce témoignage prouve que le *leichte Panzerjägerkanone* (canon antichar léger, catégorie dont les calibres sont inférieurs ou égaux à *3,9cm*) n'est plus à la hauteur des engins adverses. Ainsi, un Matilda II aurait été touché à 14 reprises par des projectiles de *3,7cm* sans que cela ne réduise son potentiel au combat ! Au passage, le *Tank* anglais acquiert le surnom de « Queen of the battlefield » (reine du champ de bataille). Finalement, seuls la fatigue des tankistes et l'emploi des *8,8cm Flak* en tir tendu mettent fin à la contre-offensive anglaise. Dans ces conditions, la campagne de France s'apparente à une « descente aux enfers » pour le *Pak 35/36*. D'ailleurs, les *Panzerjäger-Truppen* doivent déplorer la perte d'environ 600 canons antichars. Pour autant, les unités allemandes ne sont pas totalement démunies face aux « colosses » français et à la « reine » du champ de bataille, car un autre canon antichar est disponible en « nombre ».

▲ Ce cliché d'un A12 *Infantry Tank Mk. II* Matilda II troué comme une passoire n'est en aucun cas représentatif de la réalité des combats. La cuirasse du Matilda II se joue des obus de *3,7cm*, et seules des dizaines de coups placés en quelques minutes, comme ici, peuvent faire céder son blindage. Il n'est d'ailleurs pas exclu que ce char ait servi de véhicule test à des calibres supérieurs.
AMC# E016390

▼ En dépit de son allure désuète, l'A11 *Infantry Tank Mk. I* Matilda I met son équipage de deux hommes à l'abri de la majorité des matériels antichars alors en service, à l'exception des tubes de *8,8cm* et *10,5cm* utilisés en tir tendu.

BEUTE À LA RESCOUSSE

En 1936, le *Sofort-programm* (programme d'urgence) a été lancé pour, à terme, permettre à la future *Wehrmacht* de retrouver sa place au sein de la hiérarchie militaire européenne. Toutefois, l'industrie allemande peine à satisfaire les commandes en matériel. Les militaires n'ont alors d'autres choix que d'aller piocher dans les stocks d'armement résultant de leurs annexions et victoires précédentes. Tout au long de la guerre, l'ex-Tchécoslovaquie (devenue Protectorat de Bohême-Moravie) fournit ainsi quantité d'équipements, comme des blindés, des mitrailleuses… et des canons antichars. Ainsi, les usines Škoda de Pilsen, filiale du groupe français Schneider, produisent le *Kanon P.U.V. vz. 37* de 37 mm long de 47,8 calibres. Redésignée *3,7cm Pak M37(t)* – « t » pour *Tschechoslowakisch*, rappelant ses origines tchécoslovaques –, cette arme possède une balistique similaire à celle du *3,7cm Pak 35/36*. La *Heer* en réceptionne 883 exemplaires jusqu'en avril 1940. Moderne avec ses roues équipées de pneumatiques, maniable, le *3,7cm Pak M37(t)* ne change pourtant guère la donne face aux blindés français. Néanmoins, Škoda possède dans sa gamme un équipement d'un tout autre « calibre ». Effectivement, ses ingénieurs ont mis au point le *Kanon P.U.V. vz. 36* de 47 mm L/43,4 avec 782 m/s de vitesse initiale. Sa variante 36 A-5 est tout bonnement, en mai 1940, l'une des pièces tractées les plus performantes, très loin devant le *Pak 35/36*. Théoriquement, son obus perforant de 1,65 kilo perce 35 mm de blindage à 1 500 mètres sous une incidence de 30 degrés. Sur le terrain, la portée pratique se limite à un peu plus de 600 mètres. À cette distance, son projectile transperce entre 48 mm et 51 mm d'acier… des caractéristiques supérieures à celles du *3,7cm*, dont la portée « efficace » est inférieure à 300 mètres, bien que son dispositif de tir assure des coups directs jusqu'à 900 mètres… De plus, le pointage est moins aisé pour un taux de succès médiocre. De ce fait, l'allonge du *4,7cm Pak 36(t)* permet d'ouvrir le feu au-delà des portées efficaces des pièces adverses. Le faible poids des munitions autorise également une cadence de tir soutenue. Saturé d'impacts, sonné par les ondes de choc, l'équipage adverse a toutes les chances de perdre son potentiel offensif. Aisément manœuvrable avec ses 595 kilos en ordre de tir, le canon de *4,7cm* fait, en outre, preuve d'une grande polyvalence, puisque pouvant utiliser un obus explosif de 1,5 kilo affichant une portée de 4 000 mètres. Cet avantage lui permet d'appuyer efficacement les troupes. Sur le terrain, aux distances usuelles de combat (soit 800 mètres), son projectile – rebaptisé par les Allemands *Panzergranate 36(t)* – perce la cuirasse de tous les chars moyens français. Il est vrai qu'à 1 000 mètres, si le tireur possède un solide coup d'œil, les 40 mm d'acier perforés sous un angle de 30 degrés sont susceptibles de venir à bout de la caisse d'un Somua S35. Enfin, le B1bis, s'il est atteint sur les flancs, est vulnérable avec sa cuirasse verticale qui ne dévie que difficilement les coups. Les 263 exemplaires du *4,7cm Pak 36(t)* disponibles en mai 1940 mènent donc la vie dure aux équipages français. Lorsque l'Armée française dépose les armes, il est évident que les *Panzerjäger-Truppen* ont souffert face aux blindés hexagonaux. En définitive, le *3,7cm* est arrivé au bout de son potentiel, du moins avec son obus de base.

▲ Pour compenser les carences de leurs tubes de *3,7cm*, les Allemands alignent des canons de prise, comme le *4,7cm Pak 36(t)* d'origine tchèque. Cette pièce est si efficace qu'elle arme le chasseur de chars *4,7cm Pak(t) (Sf.) auf Panzerkampfwagen I Ausf. B*, également désigné *Panzerjäger I*.

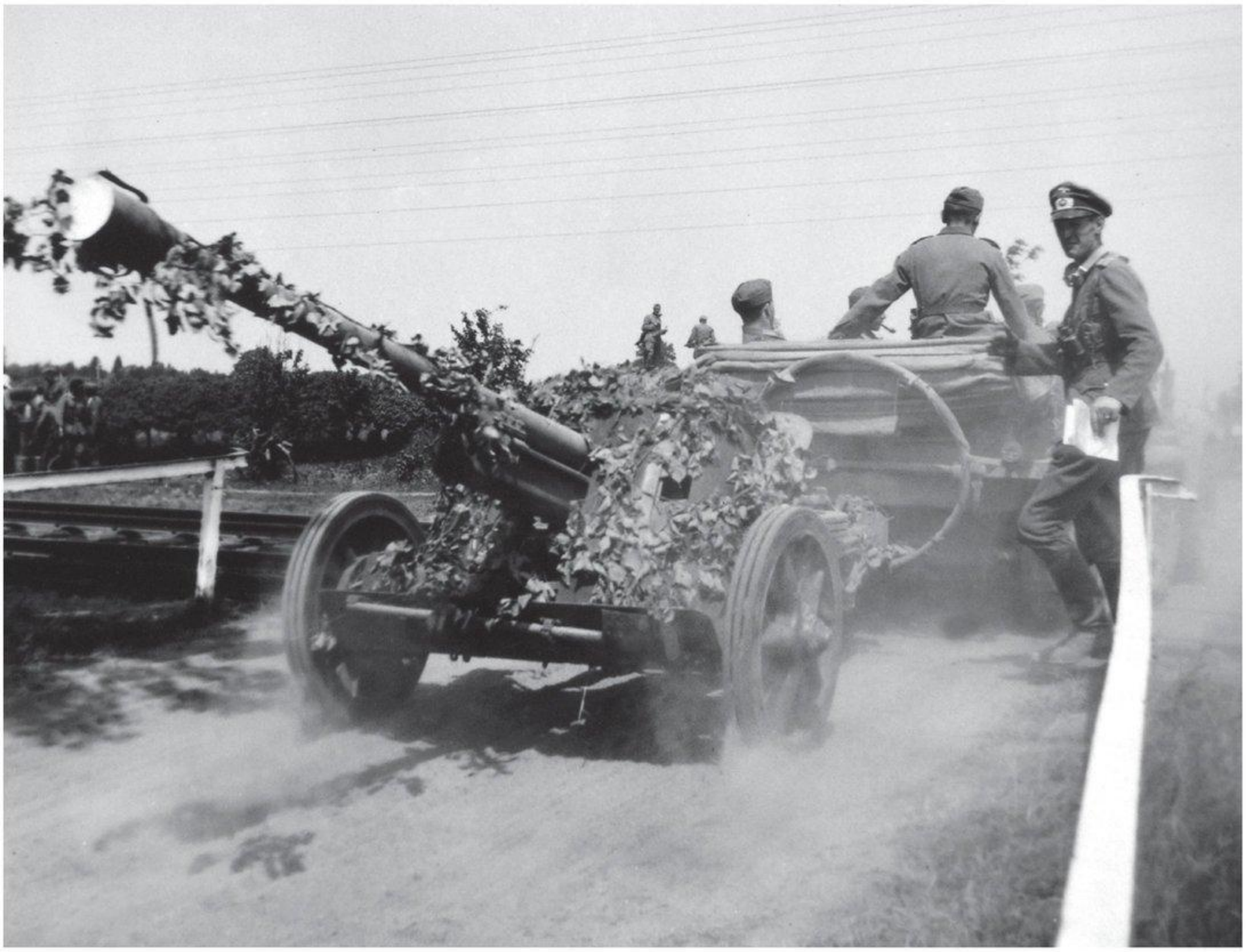
▼ Le char de cavalerie Somua S35 est sans doute l'un des meilleurs blindés de la campagne de France. Rapide, bien armé, il est également doté d'une épaisse cuirasse en acier moulé qui se révèle extrêmement résistante face aux obus antichars allemands.

UNE VICTOIRE EN TROMPE-L'ŒIL

Pour autant, la victoire face à la première puissance militaire européenne a été obtenue en un temps record, et les remises en question ne sont pas à l'ordre du jour. En outre, certains coups d'éclat donnent une image tronquée de la réalité. Ainsi, au cours de la bataille d'Abbeville, qui se déroule du 28 mai au 4 juin 1940, un *3,7cm Pak 35/36* parvient – on l'a vu – à lui tout seul à mettre hors de combat 10 *Tanks* anglais en une vingtaine de minutes ! Le type de blindé n'est hélas pas précisé, mais il est douteux que des Matilda aient été de la partie. Finalement, ces retentissants faits d'armes s'avèrent être des trompe-l'œil, et il n'est pire aveugle que celui qui ne veut pas voir… Dans le cas présent, les officiers allemands ont du mal à cerner la potentialité réelle de leur parc antichar… ce qui ne veut pas dire que les ingénieurs se reposent sur leurs lauriers : un matériel plus performant – le *Pak 38* de *5cm* – va bientôt entrer en service, et (comme nous l'avons précédemment indiqué) les obus vont être notablement améliorés par un noyau dur en tungstène.

L'ARRIVÉE DES *PANZERGRANATEN 40*

La *Panzergranate 40 (Pzgr. 40)*, également désignée *Panzergranate mit Hartkern* ou encore *Hartkernmunition*, se compose d'un noyau plus dur que l'enveloppe, généralement en carbure de tungstène. Cette munition, aussi appelée *Armour-piercing composite rigid* (APCR) de l'autre côté de la Manche, se caractérise par un pénétrateur long et mince, de manière à concentrer l'énergie cinétique sur une plus petite surface d'impact. D'un poids moindre qu'un perforant « classique », jusqu'à deux fois plus léger, il favorise une vitesse initiale élevée. La conjugaison de ces facteurs lui autorise d'excellentes performances balistiques à courte et moyenne portées. En effet, sa masse inférieure ne lui permet pas de conserver longtemps son extrême vélocité, et la précision tend à se détériorer au fur et à mesure que les distances de combat s'allongent.
En mai 1940, les artilleurs sont « confiants » dans la puissance de leurs armes antichars, et, s'ils en souhaitent de plus performantes, ce n'est pas à cor et à cri. Les documents officiels allemands qui font le décompte de la consommation totale d'obus de *3,7cm*



pour l'ensemble de la campagne de France font état de 62 923 projectiles, dont 7 440 *Panzergranaten 40*. L'interprétation des archives laisse toutefois apparaître des zones d'ombre : certaines analyses les attribuent aux seules pièces tractées de *3,7cm Pak 36/37*, alors que d'autres les destinent uniquement aux *Panzer III* qui, à cette époque, sont dotés d'un canon équivalent. Quoi qu'il en soit, dès juin 1940, la *Heer* accepte officiellement 71 700 *Panzergranaten 40* pour une production prévisionnelle de 100 000 munitions par mois. Cet obus permet un gain balistique important par rapport au projectile « classique » désormais désigné *Panzergranate 39* (*Pzgr. 39*). Ainsi, à 100 mètres et sous une incidence de 30 degrés, ce ne sont pas moins de 64 mm d'acier qui sont transpercés, contre 34 auparavant. L'augmentation de la vitesse initiale, jusqu'à 1 030 m/s, et la forme particulière de la coiffe assurent désormais aux *Panzerjäger-Truppen* de venir à bout de tous les blindés connus. Un bémol doit néanmoins être souligné : le gain n'est significatif qu'à courte distance ; à 500 mètres, les deux obus se valent, et la *Panzergranate 39* est même, en réalité, plus performante, car la précision de l'obus en carbure de tungstène est plus aléatoire et ne lui permet pas de toucher une cible à coup sûr.

Après la défaite de l'Armée française, une « cure de jouvence » est également effectuée sur le *4,7cm Pak 36(t)* qui constitue le matériel antichar le plus puissant en dotation en attendant l'arrivée du *5cm Pak 38*, dont le développement prend du temps. Ainsi, avec ses 1 080 m/s et son poids de 0,825 kilo, la *Panzergranate 40* de *4,7cm* perce 100 mm de blindage à 100 mètres et encore 59 mm à 500 mètres sous une incidence de 30 degrés. Là encore, le phénomène de dispersion inhérent à ce type munition aidant, la portée efficace s'écroule considérablement, au point que les servants doivent laisser s'approcher les cibles potentielles. Pour finir, cette remise à niveau des *Panzerjägerkanonen* s'accompagne de l'entrée en service d'un matériel plus efficient.

▲ Avec le *Pak 38* de *5cm*, l'Armée allemande aligne un canon performant et relativement maniable, bien que moins que le *3,7cm*. Cette arme aurait été parfaite en mai 1940 face aux blindés français, mais elle est presque obsolète en juin 1941, lorsque les Soviétiques alignent leur dernière génération de chars, comme le T-34/76 et le KV-1.

◤ Page de gauche, en haut : Si les chars d'infanterie anglais sont la « terreur » des *Panzerjäger-Truppen*, il n'en va pas de même des *Light Tanks* qui, avec une cuirasse dépassant péniblement les 10 mm, sont des proies faciles pour les obus de *3,7cm*.

◀ Page de gauche, en bas : Un autre point fort du *3,7cm Pak 35/36* est sa taille réduite qui permet à ses servants de le camoufler facilement.

LE *PAK 38* DE *5CM*

Durant la guerre d'Espagne, le *Pak 35/36* s'avère globalement performant face aux blindés légers soviétiques. Néanmoins, son manque d'allonge et les rumeurs faisant état de chars français mieux protégés poussent le *Heereswaffenamt* (*HWA*) à demander, en 1937, à la firme Rheinmetall-Borsig d'étudier un canon susceptible de percer 50 mm de blindage à 1 000 mètres tout en conservant la manœuvrabilité du *Pak 35/36*. Un tel cahier des charges relève en réalité de la quadrature du cercle : en effet, l'augmentation des performances passe obligatoirement par un calibre plus important, donc un poids en hausse ; en outre, des munitions plus puissantes imposent une pièce susceptible d'encaisser des forces de recul supérieures. Cela nécessite un affût plus résistant et donc plus lourd… Fin 1937, les premiers prototypes d'un canon de *5cm* long de 60 calibres font leur apparition, et les tests commencent.

Si les performances sont là, avec, pour le projectile *Panzergranate 39* de 2,06 kilos affichant une vitesse initiale de 835 m/s, 48 mm de blindage perforés à 1 000 mètres, la pièce présente de nombreuses « maladies de jeunesse ». Une partie est résolue par la pose d'un frein de bouche absorbant le recul au moment du tir. Par ailleurs, cet appendice augmente la cadence de tir jusqu'à 15 coups par minute. Revers de la médaille, le « flash » de départ signale à l'ennemi l'emplacement de la pièce… Mais de toute façon, le *mittlere Panzerjägerkanone* (canon antichar moyen, catégorie dont les calibres sont compris entre *4cm* et *5,9cm*) est inutilisable sans. Finalement, l'arme fait ses débuts en France… contre des chars de rupture FCM 2C, positionnés sur des plates-formes ferroviaires. Les servants doivent composer avec les 1 000 kilos de l'ensemble en ordre de tir. Cette mobilité moindre est heureusement compensée par une allonge plus importante, puisque la portée pratique est estimée à 740 mètres, bien que 600 mètres soient jugés plus réalistes. Les essais s'avèrent concluants, d'autant que le *Pak 38* bénéficie, lui aussi, d'un projectile à noyau dur en tungstène, d'une vitesse initiale de 1 180 m/s et d'une masse de 0,925 kilo, transperçant jusqu'à 130 mm d'acier à 500 mètres… et encore 76 mm à 1 000 mètres !

◤ Plus lourd que le *3,7cm Pak 35/36*, le *5cm Pak 38* nécessite des engins de remorquage plus puissants, comme des *Sd.Kfz. 251*. Le temps est loin où une simple moto pouvait tracter un canon antichar !

◀ Capturé, cet appareil lourd FCM 2C aurait servi de cible lors de tests menés avec un *5cm Pak 38*. Des essais tronqués car, d'une part, le char français est de conception ancienne et, d'autre part, aucun blindage ne peut résister à un pilonnage en règle. Effectivement, la résistance structurelle de l'acier finit par céder sous les coups répétés.
AMC# 1-344

▼ Un *Pak 38* en embuscade sur le front de l'Est durant l'été 1941. Ce canon de *5cm* fait merveille face à la grande majorité des chars soviétiques. Néanmoins, il marque le pas lorsque les servants doivent affronter les T-34 et autres KV-1. L'utilisation de perforants de type *Panzergranate 40* le remet à niveau, mais ces projectiles en tungstène sont rares.

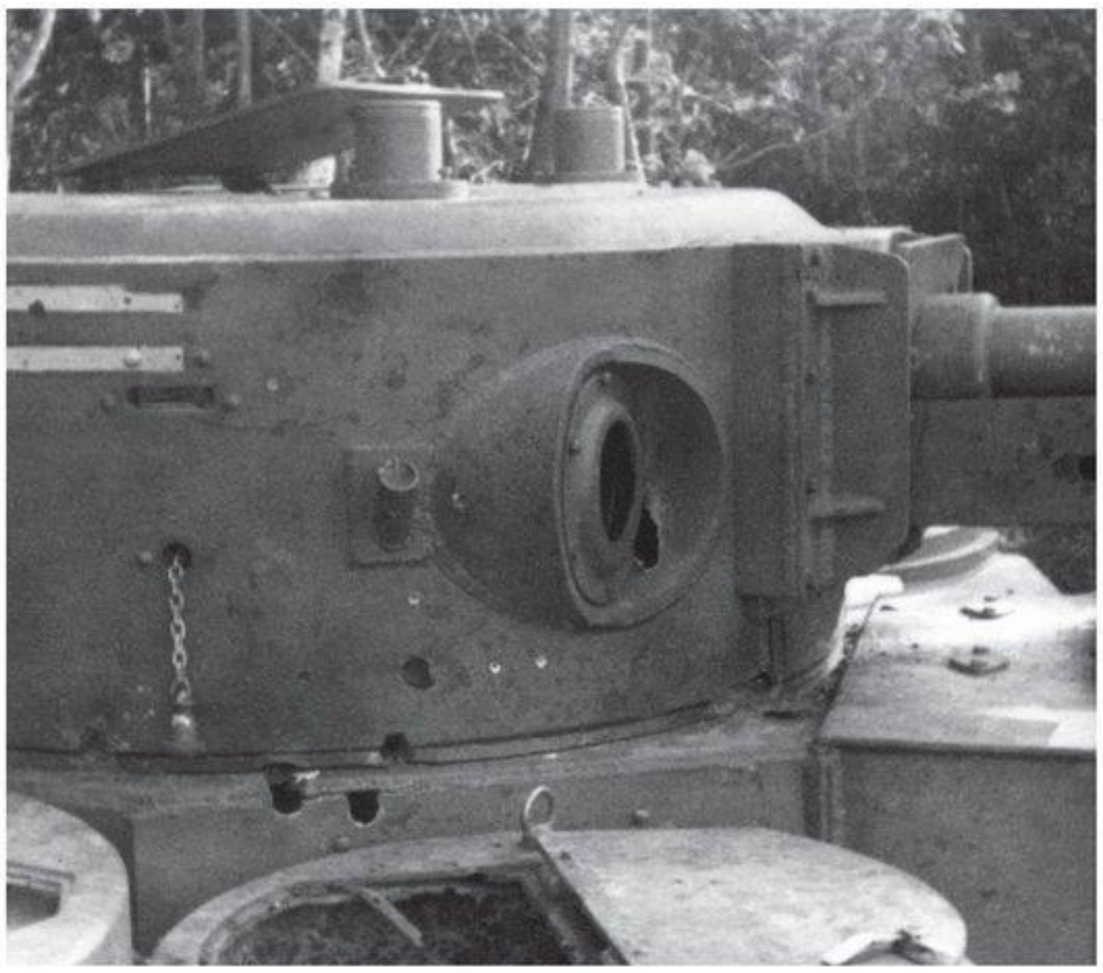
Toutefois, la portée pratique a du mal à dépasser les 400 mètres. Cela étant, dans l'esprit du *Heereswaffenamt*, l'Armée allemande dispose désormais de matériels susceptibles de venir à bout de tous les chars connus grâce à cette munition, et le Pak 38 laisse présager des capacités suffisantes pour « traiter » d'éventuels nouveaux venus. Tout va donc pour le mieux dans le meilleur des mondes. Toutefois, la production industrielle ne suit pas, et si les *Panzerjäger-Truppen* alignent 15 515 *Pak 35/36* en juin 1941, elles ne possèdent que 1 047 *Pak 38*.

L'AFRIQUE, LA REINE CONFIRME

Lorsque le *Deutsches Afrika-Korps* (*DAK*) débarque en Libye le 14 février 1941 pour venir en aide aux troupes italiennes en difficulté face à l'Armée britannique, les soldats allemands retrouvent, peu ou prou, les matériels rencontrés lors de la bataille de France, notamment le A12 *Infantry Tank Mk. II* Matilda II. Malgré sa lenteur, l'engin se révèle être un dangereux adversaire pour les *Panzer*, car le blindage de ces derniers ne peut résister aux projectiles de *2-Pounder* (40 mm), et leurs propres armes n'ont pas les capacités d'entamer la cuirasse en acier coulé. Les unités de *Panzerjäger* se retrouvent exactement dans la même situation : leurs canons ne peuvent percer les 78 mm d'acier anglais. Leurs camarades italiens ne sont pas mieux lotis avec leur *cannone anticarro da 47/32 M35*, copie d'un canon antichar autrichien Böhler de *4,7cm*, tout juste capable de percer 43 mm de blindage à 500 mètres… « Heureusement » pour le *DAK,* d'autres adversaires ne sont pas aussi redoutables : le *Cruiser Tank Mk. VI* Crusader I (A15) et le *Cruiser Tank Mk. VI* Crusader III (A15), dont les cuirasses n'excèdent pas les 32 mm, peuvent être détruits par des *Pak 35/36* si les artilleurs attendent que leurs ennemis se rapprochent suffisamment près. Les *Pak 38* sont, eux, capables de faire des « cartons » à plus de 1 000 mètres, balistiquement parlant s'entend. Les Anglais subissent alors de lourdes pertes, d'autant que les hommes de Rommel utilisent également leurs *8,8cm Flak* comme armes antichars. Et cette fois, les blindés britanniques sont anéantis à plus de 2 000 mètres ! L'entrée en action de ces tubes sonne d'ailleurs le glas de la réputation d'invincibilité que le Matilda II avait acquise dans le secteur d'Arras lors de la campagne de France. L'arrivée de l'*US Army* en Afrique du Nord lors de l'opération « Torch » du 8 novembre 1942 accroît encore les difficultés pour les *Panzerjäger-Truppen* (déjà sévèrement malmenées depuis leur rencontre avec le *Medium Tank* M3 Grant *Mk. I* et ses 76 mm d'acier), puisque le M4 Sherman fait son apparition. Le *3,7cm* est alors dépassé… Fidèle à sa réputation, le *8,8cm Flak* continuera pour sa part à « casser » du char allié à longue distance. Face aux matériels des Alliés, les artilleurs de l'Axe servant des canons de petit calibre souffrent de plus en plus, mais c'est relativement peu de chose au regard de ce qu'endurent leurs camarades engagés en Union soviétique…

▲ En Afrique du Nord, en 1941, les Allemands retrouvent les chars anglais rencontrés lors de la bataille de France. Cette fois, ils alignent des *5cm Pak 38* bien plus performants que les *3,7cm*, mais toujours « impuissants » face au Matilda II ! L'utilisation massive de *8,8cm Flak* met cependant un terme à la réputation d'invincibilité de la « Queen of the battlefield ».

▼ Bien que destiné à la lutte antiaérienne, le *8,8cm Flak* est également employé contre les blindés adverses, qu'il peut détruire à des distances avoisinant les 2 000 mètres. L'arme est toutefois volumineuse et demande des trésors d'ingéniosité pour être camouflée.



◀ et ▲
Lors de l'opération « Barbarossa », le char léger T-26 et le moyen T-28 partagent la même vulnérabilité face aux projectiles antichars allemands. Toutefois, il s'agit de blindés anciens qui ne sont plus en production et sont en cours de remplacement par le moderne T-34/76 doté d'une cuirasse épaisse et bien profilée.
Archives Caraktère, AMC# E010545

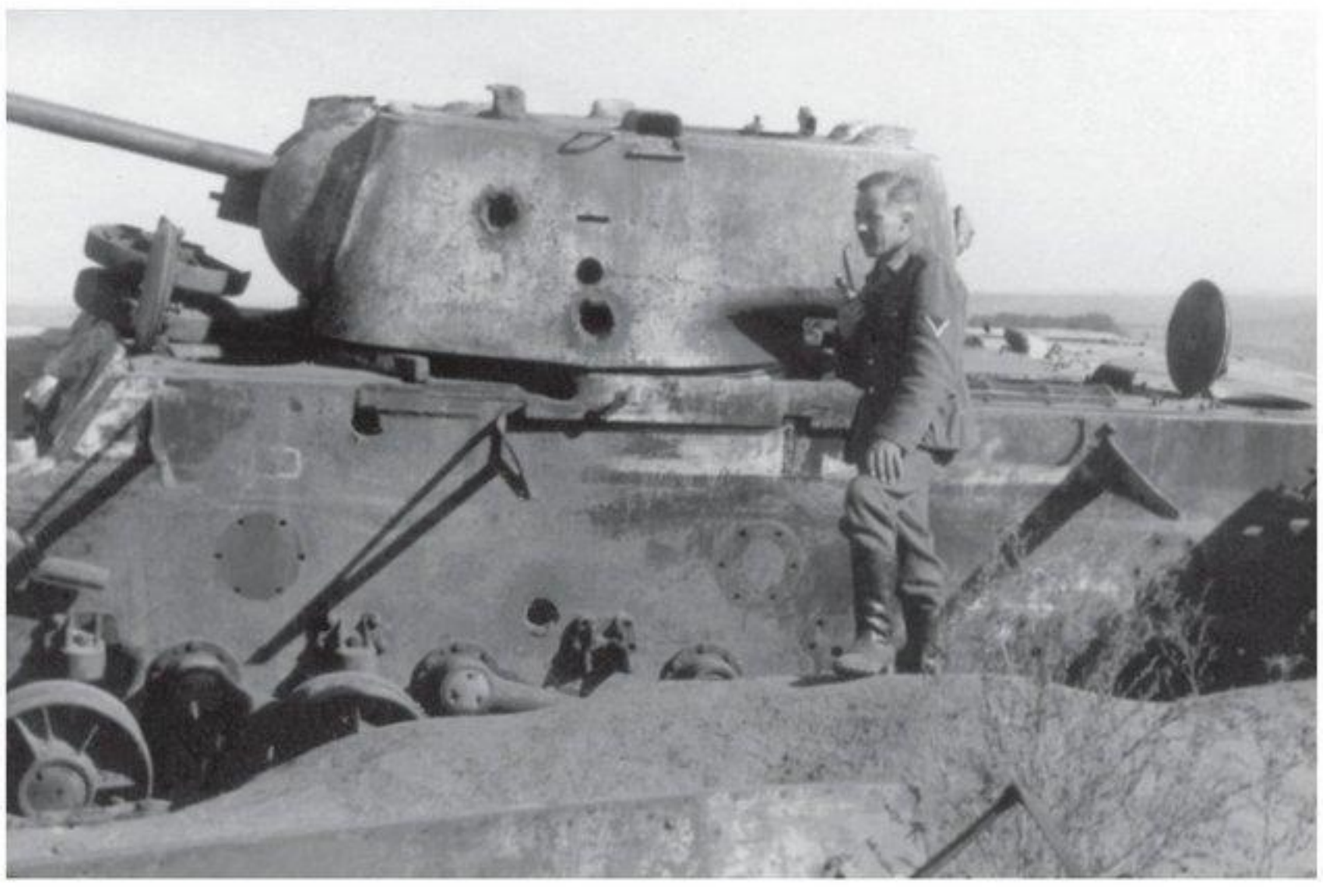
KV-1 ET KV-2, LES TITANS DE STALINE

Pendant la guerre russo-finlandaise (30 novembre 1939 - 13 mars 1940), l'Armée rouge s'est rendu compte que ses chars n'étaient pas aptes à engager des fortifications. Deux nouveaux véhicules sont alors développés : le char lourd KV-1 armé d'une pièce de 76,2 mm, et le KV-2, dit *bolshoi bashnei* (grosse tourelle), doté d'un obusier de 152 mm. Outre leur puissance de feu, les deux machines, dont les masses sont supérieures à 43 tonnes, sont protégées par des cuirasses allant jusqu'à 110 mm. Leur rencontre avec les *Panzerjäger-Truppen* tourne alors rapidement à l'avantage des titans de Staline. Toutefois, en dépit de quelques coups d'éclat, les KV-2 tombent sous les coups des Allemands. Il est vrai qu'initialement ce blindé avait été conçu pour appuyer les fantassins soviétiques grâce à son puissant obusier de 152 mm M-10 de 20 calibres modèle 1938/1940. Engagés à la va-vite par des autorités militaires prises de court et débordées, les KV-2 succombent les uns après les autres face à des *Panzer-Divisionen* plus mobiles, plus manœuvrières et, surtout, maîtrisant l'art du combat interarmes mêlant chars, infanterie, artillerie et appui aérien. Plus homogène, le KV-1 donne plus de fil à retordre, comme en témoigne Erhard Raus, futur *Generaloberst* et *Kommandeur* de la *6. Panzer-Division* d'avril 1942 à février 1943. L'homme commande l'une des *Kampfgruppen* de la division formée autour d'éléments de « sa » *6. Schützen-Brigade* lorsque ses hommes rencontrent un KV-1. Un choc qui tourne à l'avantage des Allemands, mais à quel prix :

« Dans la matinée du 24 juin, un camion qui roule vers Rossienie par l'ouvrage d'art de la tête de pont du Nord tombe nez à nez avec un char soviétique esseulé qui s'est faufilé dans notre dispositif. Il s'agit d'un KV-1 armé d'un canon de 76,2 mm. Massif et hautain, à l'image des vaches sacrées en Inde, l'engin s'est paisiblement posté au milieu de l'unique route de terre battue qui relie nos arrières avec les unités engagées à l'avant. Autrement dit, cet équipage soviétique vient de couper le seul axe de progression nous permettant de ravitailler et de soutenir nos troupes d'assaut qui, par ailleurs, peinent à percer de nouvelles défenses russes ! L'alerte est immédiatement donnée, et mes officiers prennent leurs dispositions. Il est ainsi ordonné qu'une batterie d'artillerie soit amenée sur place ainsi que quelques-uns de nos nouveaux canons antichars de *5cm*. Dans le même temps, je fais bloquer la route par des troupes et la *Feldgendarmerie*. Enfin, bien que cela puisse paraître un peu excessif pour un seul blindé ennemi, je demande à une *Panzer-Abteilung* en cours de réorganisation dans mon secteur de se tenir prête à détacher quelques-uns de ses chars à mon profit. Nous sommes parés, mais entre-temps les Soviétiques se sont attaqués à plusieurs de nos véhicules de liaison. Une fois son carnage commis, le char russe se met à avancer au ralenti en direction de Rossienie, dont il

OPÉRATION « BARBAROSSA », LA FIN DES ILLUSIONS

Estimant que l'Armée rouge ne tiendra pas le choc face à une Wehrmacht aguerrie, Hitler déclenche, le 22 juin 1941, l'opération « Barbarossa ». Les premiers engagements tendent à lui donner raison. Mal entraînées, mal équipées, mal commandées et partant souvent au combat les soutes à munitions vides, les unités mécanisées soviétiques subissent des pertes titanesques. Les légers BT-5, BT-7 et autres T-26, qui représentent l'épine dorsale du parc blindé de Staline, succombent sous les coups des tankistes et artilleurs allemands. Les *Pak 35/36* tiennent leur rang, et les *Pak 38* font des ravages. Même les chars moyens T-28 ne peuvent résister avec leurs 30 mm de blindage pour le modèle 1940. Les rares matériels « lourds » T-35 rencontrés ne font guère mieux avec leur cuirasse frontale de 35 mm. Toutefois, au fur et à mesure que les *Panzer-Divisionen* et les *Infanterie-Divisionen* sont happées dans l'immensité du territoire russe, la résistance se durcit, et des matériels inconnus font leur apparition.



▲ Ci-dessus : Un KV-1 modèle 1941 doté d'une tourelle moulée. Seuls les canons de *8,8cm*, utilisés en tir tendu, peuvent percer sa cuirasse latérale.

▲ En haut : Un KV-1 modèle 1939 hors de combat. Avec son blindage épais de 75 mm, le char lourd soviétique se joue des canons de *3,7cm* et de *5cm*.

▼ Véritable mastodonte sur chenilles, le KV-2 est destiné à attaquer les fortifications adverses. Pour ce faire, il bénéficie d'un blindage conséquent qui met en échec les projectiles de *3,7cm* et de *5cm*. Néanmoins, la plupart des chars soviétiques sont abandonnés à cause de pannes mécaniques, et ils n'ont donc qu'un impact limité sur les combats.

commence à canonner les premières bâtisses ou plutôt leurs ruines. À vrai dire, parmi nos hommes, aucun ne semble décidé à en finir avec ce trouble-fête. Tous ont vu les dégâts commis la veille par ses congénères, et la peur est visible sur les visages. Pourtant, nous nous devons de réagir, car cette machine commence à sérieusement poser problème ; outre le fait que nos troupes d'assaut ne sont plus ravitaillées, les blessés venant de la ligne de front ne peuvent pas être évacués vers nos infirmeries de campagne. Des hommes meurent dans les ambulances, faute de soins appropriés ; c'est notamment le cas d'un jeune *Leutnant* que je connaissais bien. Quant à la *Luftwaffe*, elle est occupée ailleurs. D'une manière ou d'une autre, il va falloir dégager cette route ! Nos tentatives pour contourner le monstre en passant par les bois environnants se soldent par des échecs. Soit les véhicules ne peuvent se frayer un chemin dans les forêts trop denses, soit ils s'enlisent dans des fondrières. Pis encore, faute d'avoir procédé au nettoyage du secteur, plusieurs de nos patrouilles sont accrochées par des soldats ennemis regroupés au sein de différentes poches de résistance. C'en est trop ! J'ordonne alors aux antichars de *5cm* de régler la question ! Plusieurs pièces sont amenées à pied d'œuvre, en progressant de couvert en couvert. En une trentaine de minutes à ce jeu du chat et de la souris, une batterie antichar complète est prête à ouvrir le feu sur le blindé lourd adverse. Camouflés à 600 mètres de leur cible, les canons semblent ne pas avoir été repérés par le Russe. Étrangement, celui-ci demeure immobile, impassible, installé au centre de cette route qu'il n'a guère l'intention de nous abandonner. Déjà la rumeur circule parmi nos hommes que l'équipage a certainement dû évacuer la machine pour se carapater et que, finalement, tout ceci ressemble à une farce grotesque. À mon ordre, les *Pak 38* ouvrent le feu à volonté, et une nuée d'obus perforants s'abat sur le blindé russe qui ne riposte toujours pas. Ici et là, parmi les troupes allemandes, l'on blague sur ce gaspillage de munitions bien inutile. Mais les rires sont de courte durée, car, soudain, la tourelle du KV-1 commence à pivoter. Parmi les spectateurs que nous sommes, un silence glacial s'impose immédiatement. Il n'est rompu que par le craquement sinistre du premier coup de départ du blindé soviétique. Comme dans un jeu de foire où les enfants s'amusent à tirer sur des cibles avec des carabines à plomb, il aligne et détruit ou endommage l'un après l'autre tous nos canons antichars ! Il nous faudra d'ailleurs attendre la nuit pour pouvoir les récupérer… Dans le même temps, la *Feldgendarmerie* a le plus grand mal à organiser le stationnement des véhicules toujours plus nombreux et bloqués en amont et en aval de la position du Russe. Ubuesque. Cette situation est tout simplement ubuesque ! Pour en finir, un canon de *8,8cm* de la *Flak* lourde est retiré du front, où pourtant il était bien utile, et ramené en direction de Rossienie. Positionnée à 2 000 mètres, la pièce n'arrive à rien de bon, notamment à cause des fumées qui se dégagent des épaves en feu des véhicules qui ont été victimes du KV et qui gênent le pointage. Il n'y a guère de choix, il faut amener la pièce antiaérienne plus près de sa cible. Avançant par bonds, le semi-chenillé et son canon sont repérés par les tankistes russes qui, pourtant, ne réagissent pas. Nos canonniers peuvent enfin se rapprocher de l'ennemi.

En face, les Russes se contentent de faire pivoter leur imposante tourelle sans toutefois ouvrir le feu. Cette petite guerre des nerfs se poursuit jusqu'au moment où les servants de la pièce de *Flak* sautent du tracteur pour la désatteler et la mettre en batterie. Le blindé russe demeure immobile. Alors que le canon est enfin prêt à entrer en action, le chef de char ennemi, qui de toute évidence ne manque ni de courage ni d'expérience, ordonne l'ouverture du feu. Frappé de plein fouet, le *8,8cm* est projeté dans une ravine bordant la route. L'échec de cette seconde tentative est difficile à admettre pour nous tous. D'autant que de part et d'autre de la position du char soviétique, l'on piaffe d'impatience. »

▲ La mine réjouie de ces *Landser* qui posent devant deux KV-2 abandonnés par leurs équipages ne doit pas faire oublier que les chars lourds soviétiques sont la terreur de toutes les branches de l'Armée allemande, à l'exception de la *Luftwaffe*, dont les *Stuka* ne peuvent pas rater de telles cibles. En effet, les *Panzerschützen* et les *Panzerjäger-Truppen* sont particulièrement démunis face à ces « titans ». Avec le KV-1, le KV-2 sera d'ailleurs à l'origine d'une véritable psychose au sein de la *Wehrmacht*.

◥ Page de droite, en haut : Ce KV-1 modèle 1939 a sans doute été abandonné suite à une panne. Peu fiables, les chars lourds soviétiques ne peuvent que ralentir l'avance allemande. Mais quand ils fonctionnent, ils sont en mesure de la bloquer pendant plusieurs jours !

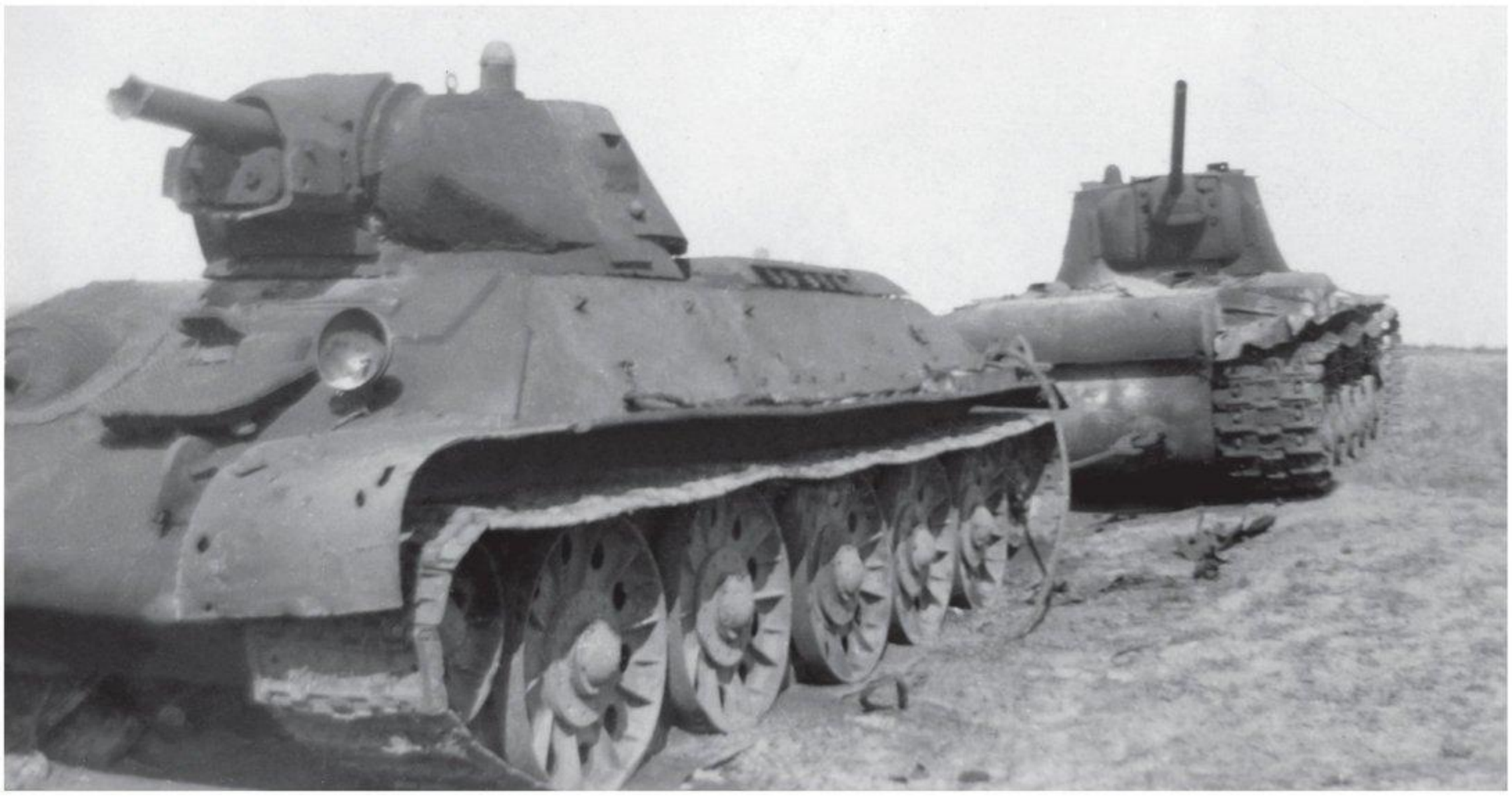
▶ Page de droite, en bas : Le KV-1 *Ekranami* (surblindé) est protégé par des plaques mesurant jusqu'à 50 mm d'épaisseur. Inutile de dire qu'avec une telle cuirasse, le char lourd soviétique peut être comparé à un « bunker » sur chenilles.

DES TITANS CORIACES

« Une nouvelle fois contactée, la *Luftwaffe* fait savoir qu'elle n'est pas en mesure d'intervenir avant le lendemain. Et déjà la nuit commence à tomber sur Rossienie et ses alentours. C'est avec l'obscurité que germe une nouvelle idée : attaquer le char au contact en profitant de la nuit et le détruire à l'aide de charges explosives ! Et c'est ainsi que le « bébé fut refilé » aux hommes de la *3. Kompanie* du *Panzer-Pionier-Bataillon 57*. Ayant réuni un groupe d'une douzaine de volontaires, le chef de compagnie en personne monte à l'assaut du char russe dans la nuit du 24 au 25 juin. Se guidant silencieusement à la boussole, marchant dans les bois environnants avec moult précautions du fait de la présence de soldats ennemis, les « casseurs de chars » débouchent à quelques dizaines de mètres sur les arrières de la machine. La nuit est presque sans lune, mais la lumière des étoiles suffit amplement pour pouvoir distinguer l'énorme masse brune dans la pénombre. Rampant le long de quelques buissons, les assaillants s'approchent de l'engin tout en gardant leurs distances avec lui. Effrayant, c'est ce que déclareront plus tard ces soldats pourtant expérimentés au sujet de leur proie. Il est là, fièrement installé sur cette portion de route qu'il n'a toujours pas l'intention de quitter. Mais le temps des observations n'est plus et a fait place à celui de l'action. Au moment de lancer son assaut, le chef de compagnie se ravise ; près du blindé immobile, il entend des chuchotements. Est-ce l'équipage qui a quitté son engin ou bien des fantassins russes isolés venus chercher un renfort ou réconfort ? Il s'avère que ce n'est ni l'un ni l'autre, mais des civils armés, des partisans, qui se sont faufilés jusqu'au char.

Abasourdis, nos hommes voient des silhouettes furtives déposer de la nourriture et des paquets de cigarettes sur le glacis du blindé. Enfermés à bord, les tankistes attendent quelques minutes avant de s'emparer des vivres et de refermer leurs trappes ! L'envie de passer immédiatement à l'attaque est grande, mais les *Pioniere* se ravisent, préférant attendre le départ de ces « renforts » ennemis. Une heure passe, peut-être deux. À une heure pile, deux groupes, chacun composé de deux soldats, s'approchent du KV. L'un fixe sa charge explosive sur l'une des chenilles, tandis que l'autre piège le capot moteur du char, le tout dans le plus grand des silences. Quelques dizaines de secondes plus tard, une double déflagration se fait entendre, l'engin ennemi n'est plus une menace ! Du moins, le pense-t-on… Mais plusieurs rafales de mitrailleuses sont tirées depuis l'engin. La bête n'est donc pas encore morte. Immobilisée, certes, mais pas agonisante ! Et comme pour nous prouver leur vaillance et leur volonté d'aller jusqu'au bout, les tankistes soviétiques tirent un coup de canon au loin, en guise d'avertissement… La nuit s'écoule sans que plus rien ne vienne bouleverser la situation. Une troisième demande est formulée dès l'aube du 26 juin auprès de la *Luftwaffe*. Celle-ci nous promet l'intervention des Stukas pour midi, mais elle se ravise en fin de matinée. La *1. Panzer-Division* est elle aussi durement accrochée et a besoin de l'appui des bombardiers en piqué pour se sortir du bourbier dans lequel elle s'est fourrée. Conclusion ? Nous devons nous débrouiller avec les moyens du bord. Aussi, puisque le KV est stoppé sur une route bordée d'arbres et de buissons, nous avons l'idée de l'attaquer simultanément sur l'avant et l'arrière. Le plan est simple. Tandis que quelques *Panzer* « l'amuseront » dans son arc avant, au risque d'être réduits en miettes, nous ferons approcher une autre pièce de *8,8cm* sur ses arrières. Pris entre deux feux, le mastodonte russe finirait bien par lâcher prise et rendre l'âme ! Et ce qui est dit est fait. Un groupe de nos chars, restant à une distance respectable, commence à agacer l'ennemi, changeant sans cesse de position tout en lui décochant un maximum de coups. Chacun sait que ces obus de *2cm*, de *3,7cm* ou même de *7,5cm* ne perceront pas la cuirasse du Soviétique, mais l'idée est de rendre le plus nerveux possible l'équipage adverse, au point de détourner son attention de ce qu'il se passe derrière lui. Et cela fonctionne, puisque notre canon antiaérien lourd est enfin en mesure d'ouvrir le feu. Un premier obus se fraye un chemin jusqu'au moteur du blindé déjà endommagé par l'une des charges explosives. Ceci n'empêche pas l'engin de faire pivoter sa tourelle pour s'en prendre aux canonniers. Mais il n'en a pas le temps, et deux obus supplémentaires lacèrent l'acier russe. Comme un boxeur sur un ring, ce KV est sonné, KO technique. Déterminés à le mettre en flammes, les artilleurs de la *Flak* le touchent à quatre autres reprises, sans succès. La machine refuse de prendre feu… mais elle ne représente plus aucune menace pour nos troupes. Enfin ! Promptement et naturellement, une sorte de procession se forme alors, et des dizaines de curieux, tous grades confondus, s'approchent du monstre. Et quelle n'est pas leur surprise de constater qu'aucun des coups de *5cm* des *Pak 38* n'a réussi à percer le blindage du char, mais qu'en prime, celui-ci a aussi résisté à tous les obus du *8,8cm*, hormis les deux qui lui ont été fatals ! L'un est venu se loger dans le moteur, tandis que l'autre a achevé sa course à la base de la nuque de

▲ Un KV-1 *Ekranami* abandonné intact. L'engin est une totale surprise pour la *Wehrmacht*, dont les services de renseignements ne se sont pas révélés à la hauteur en sous-estimant le potentiel de l'Armée rouge. Lorsque les Allemands déclenchent l'opération « Barbarossa », le KV-1 est le char le plus massif présent sur le champ de bataille. Même à courte distance, les canons antichars allemands ne peuvent en venir à bout. Seuls les tubes antiaériens de *8,8cm* ou les pièces de campagne de *10,5cm* ont quelques chances de le détruire en tir tendu.



tourelle. Poussés par la curiosité, quelques téméraires s'aventurent sur l'engin pour l'inspecter sous toutes les coutures. Par un effet d'entraînement dont seule la foule humaine a le secret, très vite, chacun se met à grimper sur le mastodonte enfin terrassé. Soudain ! Un couinement métallique se fait entendre… Horrifiés, nos hommes s'aperçoivent que la tourelle recommence à pivoter ! C'est incroyable, impensable même. La bête reprend vie, animée par les survivants héroïques de son équipage. Sans attendre, les *Pioniere* présents sur les lieux jettent quelques grenades par le trou d'obus de la tourelle. Cette dernière s'immobilise. Cette fois, définitivement. Impressionné par le courage des tankistes russes, j'ordonne que leurs corps soient extraits de la carcasse de leur machine pour être inhumés avec les honneurs militaires près de la route qu'à eux seuls ils ont bloquée deux jours durant ! »

Ce KV-1 a ainsi fait perdre beaucoup de temps à la *6. Panzer-Division* et, surtout, il a prouvé la parfaite inefficacité des armes antichars allemandes, même le récent *Panzerjägerkanone 38* a démontré son impuissance face à ces mastodontes. Pour autant, les KV-1 sont rarement en état de fonctionner du fait d'une fiabilité aléatoire, et, finalement, les « bouchons » tenus par les titans de Staline sautent les uns après les autres. La psychose est néanmoins réelle auprès des *Landser*, qui paniquent à la vue des blindés lourds soviétiques. Et que dire des servants de *Pak* qui voient leurs projectiles de *3,7cm* et *5cm* rebondir sur les cuirasses russes… Leur seule chance de vaincre reste de frapper un point faible, optique ou fente de vision, à très courte distance. Seul le *Panzerjägerkanone 38*, lorsqu'il utilise sa munition *Panzergranate 40*, peut le détruire, et encore si les distances d'engagement ne sont pas trop importantes. L'effet du *Pak 38* doit par ailleurs être relativisé. La munition à noyau en tungstène n'est pas systématiquement disponible, et surtout le millier de pièces en service ne peut couvrir l'ensemble des besoins du front. Comme si cela ne suffisait pas, l'Armée rouge dévoile un autre blindé, bien plus performant que le lourd KV-1, qui sonne le glas du *Pak 35/36*.

▲ Un T-34/76 remorquant un KV-1. Le poids du char lourd a sans doute fini par venir à bout de la transmission du moyen, forçant l'équipage à les abandonner tous les deux. Les Soviétiques ont d'ailleurs saboté le canon du T-34/76 afin qu'il ne puisse pas être réutilisé. « Heureusement » pour les *Panzerjäger-Truppen*, les chars soviétiques en 1941 souffrent de nombreux problèmes de fiabilité. Pour autant, leur résistance est un véritable traumatisme pour les soldats allemands, impuissants à abattre ces « titans ».

SONNETTE POUR T-34/76

L'apparition du char moyen T-34/76 sur le champ de bataille russe est une autre mauvaise surprise pour les Allemands, qui s'aperçoivent que la grande majorité de leurs armes ne peut rien contre lui. Effectivement, résolument moderne, le T-34 tranche avec les modèles précédents et rend obsolètes les *Panzer* et les *Panzerjägerkanonen*, au point que le *Generaloberst* Guderian vient à douter du maintien de la suprématie de la *Wehrmacht* :

« De nombreux T-34 entrent en action et infligent de lourdes pertes aux chars allemands à Mtsensk en 1941. Jusqu'à ce jour, nous jouissions d'une supériorité en matière de blindés, mais, à partir de maintenant, la situation est inversée. La perspective de victoires rapides et décisives s'évanouit. […] Je demande aussi la construction rapide de canons antichars lourds avec suffisamment de capacité de pénétration pour détruire le T-34. »

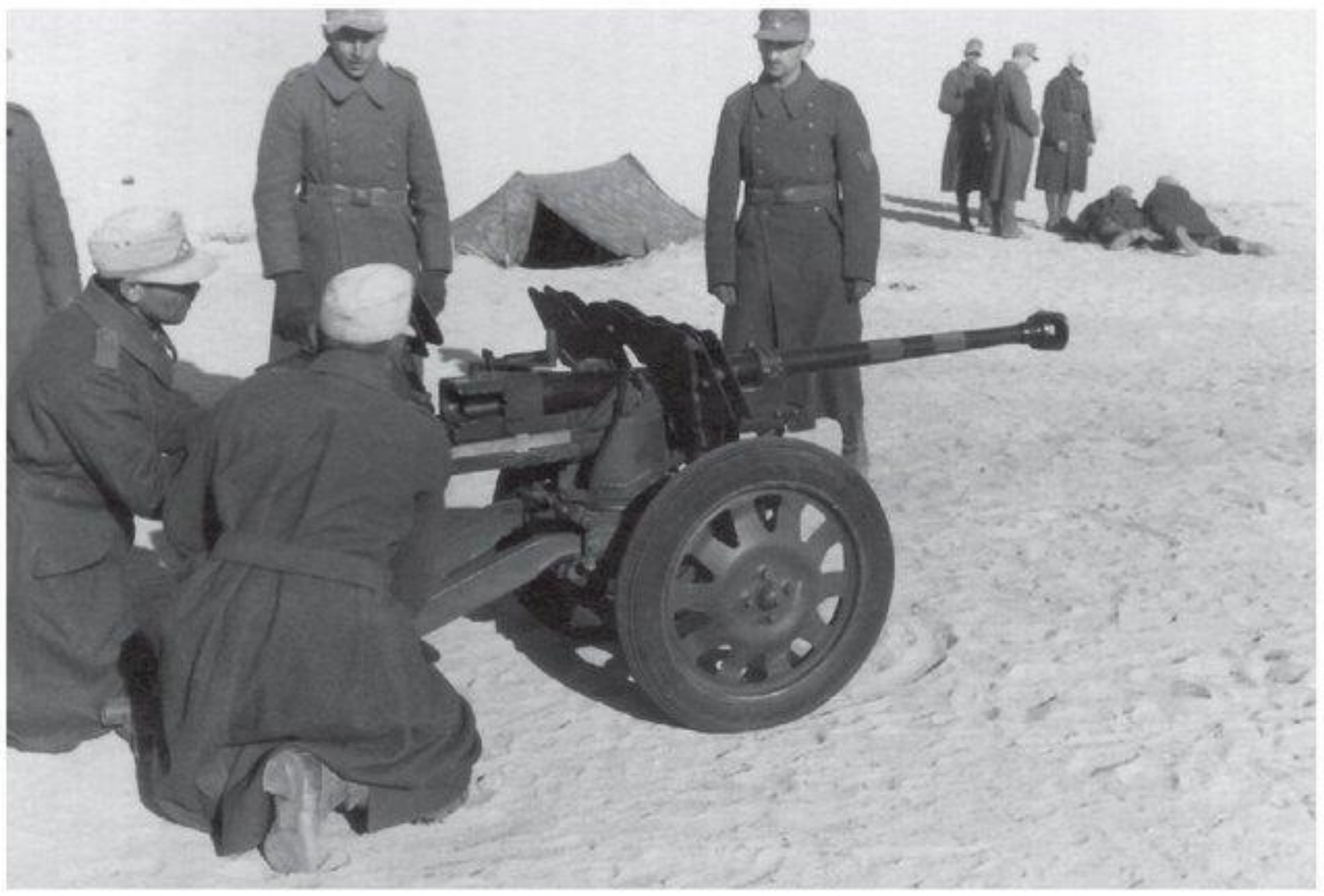
Il est vrai que, malgré sa nouvelle munition, le *3,7cm Pak 35/36* est bien démuni. Avec ses 64 mm transpercés à 100 mètres, la *Panzergranate 40* ne peut que difficilement venir à bout des 45 mm protégeant l'équipage russe, car leur inclinaison équivaut à 75 mm d'acier. Obligés d'entrer en action à très courte distance, les *Panzerjäger* finissent trop souvent sous les chenilles d'un T-34 lancé à 40 km/h. D'ailleurs, les servants surnomment leur *3,7cm*, avec un humour grinçant, « sonnette » ou « marteau de porte » pour T-34/76. En effet, si les tankistes russes n'ont pas repéré la position antichar, les impacts répétés et inefficaces d'obus de petits calibres les préviennent de la présence d'une batterie ennemie ! Face au blindé moyen soviétique, la situation est tout bonnement catastrophique pour l'Armée allemande, qui ne peut guère compter sur le *Pak 38* et sa *Pzgr. 40*, car les quantités disponibles sont insuffisantes. Mais la partie n'est pas encore perdue, l'arsenal allemand abritant une arme à la technologie avancée : le tube à âme conique.

◀ Page de gauche : Obligés d'entrer en action à très courte distance, les *Panzerjäger* finissent trop souvent sous les chenilles d'un T-34 lancé à 40 km/h. Il est vrai que les équipages soviétiques ne prennent pas le temps de s'arrêter pour tirer, car ils deviendraient alors une cible « facile » et ils préfèrent charger la batterie ennemie (ici un *5cm Pak 38*) pour la neutraliser.

PANZER KNACKER

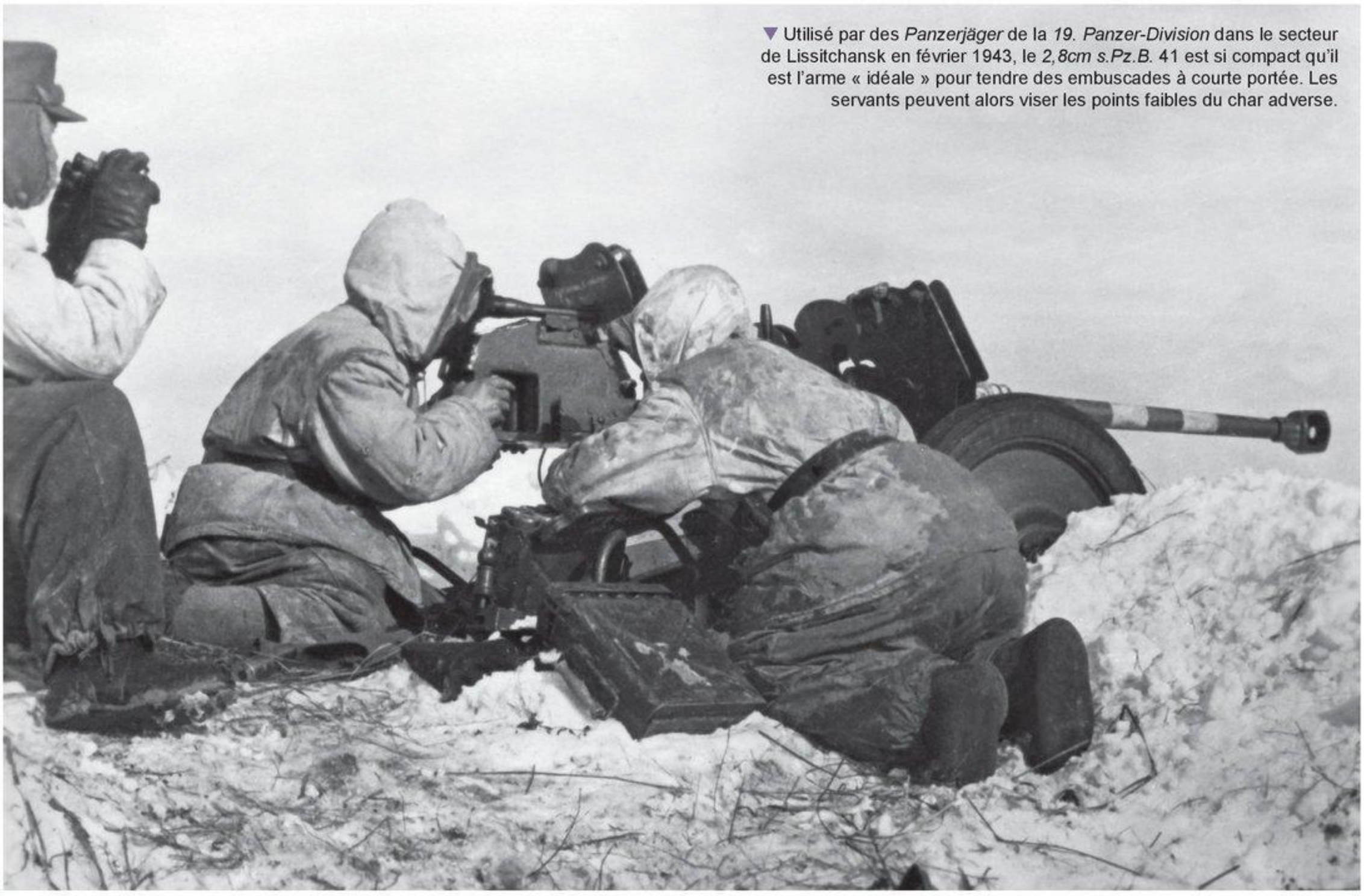
LES CANONS À ÂME CONIQUE

Appliquant le principe de l'« effet Gerlich », les canons à âme conique fonctionnent selon la réduction progressive du diamètre d'un tube de la culasse vers la bouche. La pression des gaz propulsifs augmentant avec la diminution du diamètre, le projectile, à couronne ou à bourrelet, acquiert une vitesse initiale considérable. Une fois celui-ci doté d'une âme en carbure de tungstène, les performances balistiques obtenues sont largement supérieures à celles d'un canon « classique » de même calibre. Ainsi est mis au point le *2,8cm schwere Panzerbüchse 41* (*2,8cm s.PzB 41*). Classé comme fusil antichar lourd, ce dernier voit le diamètre de son tube se réduire de 28 mm à 20 mm. Avec une vélocité de 1 875 m/s, sa munition *2,8cm Panzergranate 41* de 0,130 kilo transperce jusqu'à 56 mm d'acier à 365 mètres, distance qui peut être considérée comme la portée pratique. Bien qu'exceptionnelles, ces valeurs ne permettent pas de venir à bout des nouveaux chars russes, du moins à des distances qui garantissent un minimum de sécurité aux servants. Un deuxième modèle de pièce à âme conique affiche des performances plus en rapport avec les menaces apparues durant l'été 1941. En effet, le *4,2cm leichte Panzerabwehrkanone* (*4,2cm le.Pak 41*), dont le diamètre du tube passe de 40,3 mm à 29,4 mm, perfore jusqu'à 72 mm de blindage à 455 mètres. Si les chars soviétiques peuvent espérer encaisser, de justesse, un impact, ils ne peuvent rien lorsque les artilleurs ont décidé de les laisser approcher à moins de 100 mètres, car la *4,2cm Panzergranate 41*, pesant 0,336 kilo et filant à 1 275 m/s, perce 90 mm d'acier. Un T-34/76 est alors battu, et un KV-1 peut succomber s'il est atteint dans ses points faibles. Pourtant, aussi efficaces soient-elles, ces pièces sont onéreuses, car la durée de vie de leur tube est fortement raccourcie par rapport à celle de matériel plus classique, et leurs obus nécessitent des matériaux stratégiques rares, difficiles à se procurer dans une Allemagne victime d'un blocus économique. Dans ces conditions, les 313 exemplaires du *4,2cm le.Pak 41*, distribués en majorité aux unités parachutistes, ne peuvent pas répondre aux besoins de la *Wehrmacht* sur le front de l'Est. Les Allemands vont donc (comme d'habitude, pourrait-on dire) aller piocher dans les stocks d'armes capturées pour essayer de trouver une solution.



▲ Un *2,8cm schwere Panzerbüchse 41* déployé par le *Deutsches Afrika-Korps*. Classé comme fusil antichar lourd, ce canon à âme conique transperce jusqu'à 56 mm d'acier à 365 mètres.

▼ Le *4,2cm leichte Panzerabwehrkanone* peut percer la quasi-totalité des chars rencontrés, surtout si les servants ouvrent le feu à courte distance.

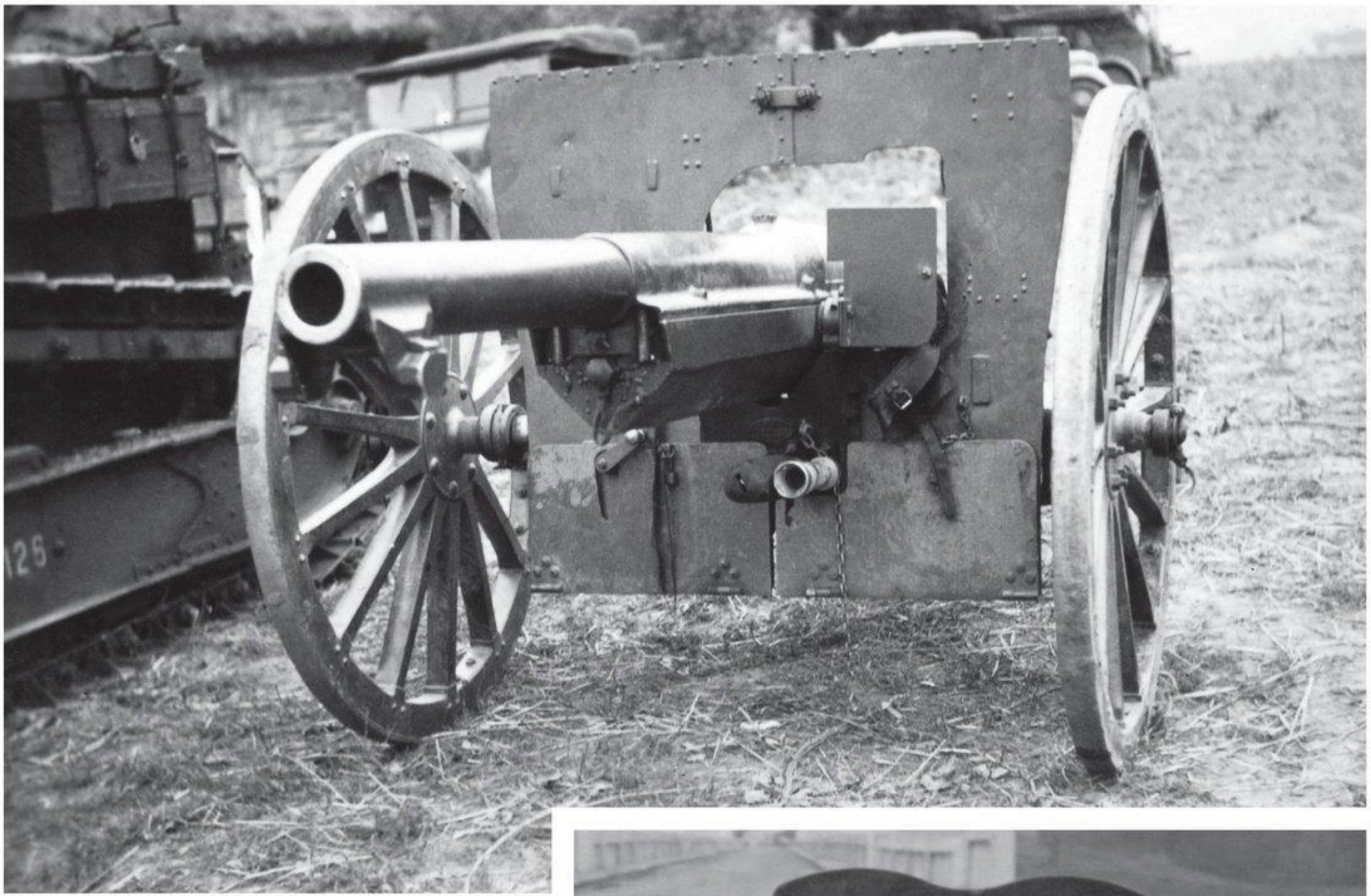


▼ Utilisé par des *Panzerjäger* de la *19. Panzer-Division* dans le secteur de Lissitchansk en février 1943, le *2,8cm s.Pz.B.* 41 est si compact qu'il est l'arme « idéale » pour tendre des embuscades à courte portée. Les servants peuvent alors viser les points faibles du char adverse.

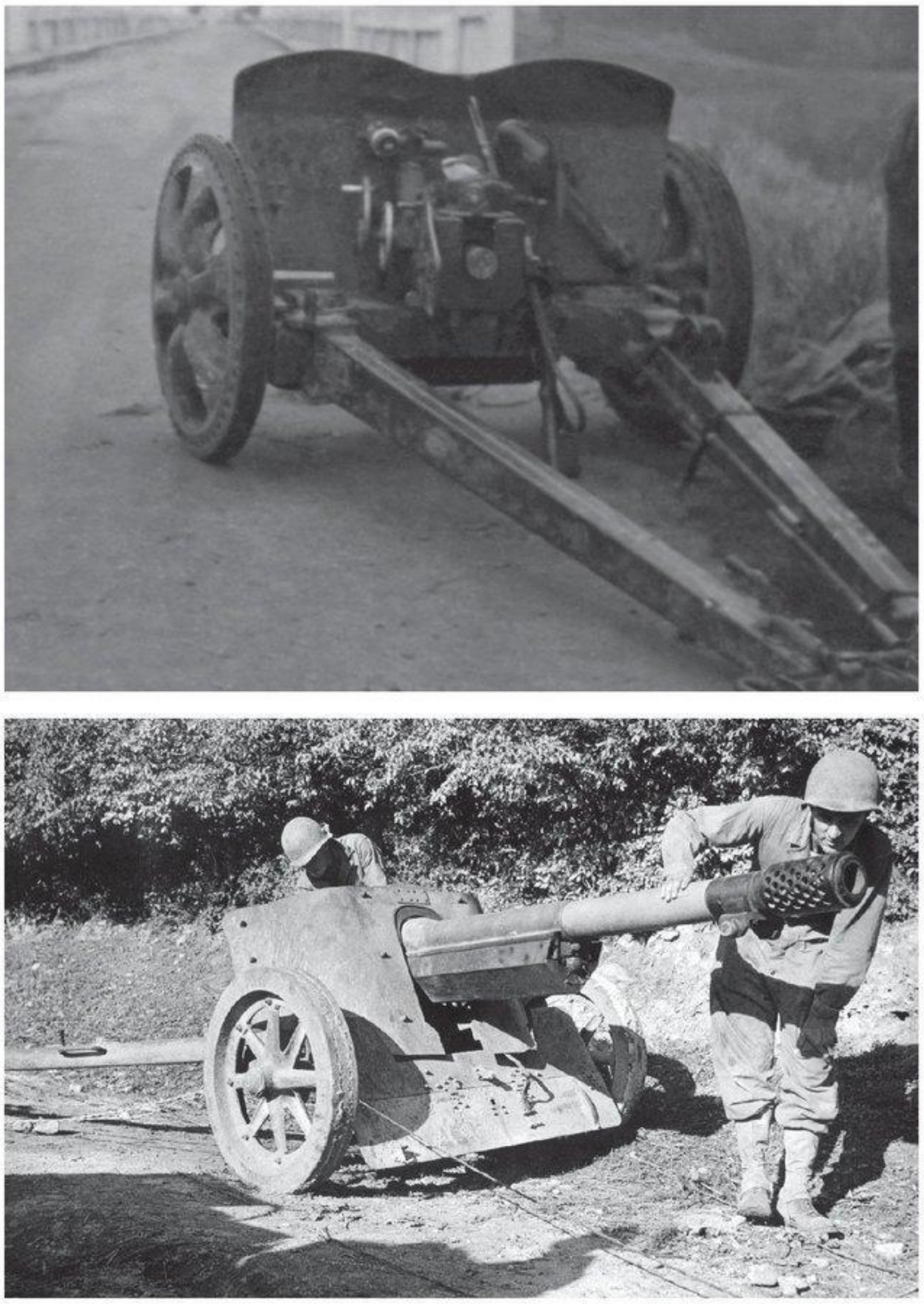
LE RECOURS AUX BEUTE, ENCORE ET TOUJOURS…

À la suite de la bataille de France, l'Armée allemande fait l'inventaire des matériels capturés. Parmi eux se trouvent des blindés, des pièces d'artillerie… et des canons antichars de différents calibres. Les plus petits d'entre eux sont les 25 mm SA modèle 1934, fabriqués par Hotchkiss, et les 25 mm SA modèle 1937, assemblés par l'Atelier de Puteaux (APX). Maniables, légers, ils affichent une balistique similaire à celle du *3,7cm* allemand, soit 40 mm percés à la distance de 400 mètres avec leur obus de 0,320 kilo. Toutefois, la portée pratique se limite à 300 mètres. Respectivement désignées dans la nomenclature germanique *2,5cm Pak 112(f)* et *2,5cm Pak 113(f)* – le « f » pour *Französisch*, rappelant ses origines françaises –, ces armes de 72 calibres sont inefficaces lorsqu'elles sont confrontées aux engins soviétiques les plus modernes. En revanche, il n'en va pas de même pour le canon antichar de 47 mm modèle 1937 de 50 calibres. Si ce dernier n'a pas pu vraiment afficher tout son potentiel en mai-juin 1940 faute de doctrine d'emploi adaptée, il n'en demeure pas moins qu'il représente le meilleur équipement de combat contre les blindés à cette époque. Sur l'*Ostfront* (front de l'Est), lorsque la *Wehrmacht* le déploie pour compenser les carences de ses propres matériels, il tient encore son rang avec 57 mm de blindage vertical perforé à 1 500 mètres. Bien que difficile à produire, sa munition (à vitesse initiale de 855 m/s, en acier au tungstène à double ceinture et terminé par une coiffe en magnésium) est à la pointe de la technologie. Si la précision est excellente jusqu'à 1 600 mètres, les servants des *4,7cm Pak 181(f)*, appellation du modèle 1937, et *4,7cm Pak 183(f)*, pour le modèle 1939, doivent attendre que les T-34/76 et autres KV-1 s'approchent avant d'ouvrir le feu. Entre 100 et 500 mètres, avec une perforation de 89 mm et 106 mm d'acier, les chances de les mettre hors de combat sont effectivement beaucoup plus élevées, avec toujours un bémol pour le plus massif des deux qui doit être atteint dans ses points faibles. Il n'est pas exagéré de dire que les 823 exemplaires de canons antichars français de 47 mm ont contribué à rétablir la situation sur le front de l'Est durant l'année 1942, en attendant la mise en service d'équipements plus lourds, comme le *7,5cm Pak 40*.

▼ Un canon antichar de 25 mm SA capturé en France en mai-juin 1940. Désignés *2,5cm Pak 112(f)* et *2,5cm Pak 113(f)*, les tubes de 25 mm sont réutilisés par l'Armée allemande, mais ils ne peuvent rien face aux blindés rencontrés en 1941. ECPA-D



▲ Un canon de 75 mm modèle 1897 capturé lors de la débâcle de l'Armée française. Pour parer au plus pressé, les Allemands vont le remettre en service, après modifications, comme pièce antichar.
AMC# R00298-26



▶ Le canon de 47 mm modèle 1937 est le meilleur matériel antichar durant la campagne de France. Référencé *4,7cm Pak 181(f)*, il contribue, face au T-34, à rétablir l'équilibre sur le front de l'Est en 1942.
Coll. Dutrône

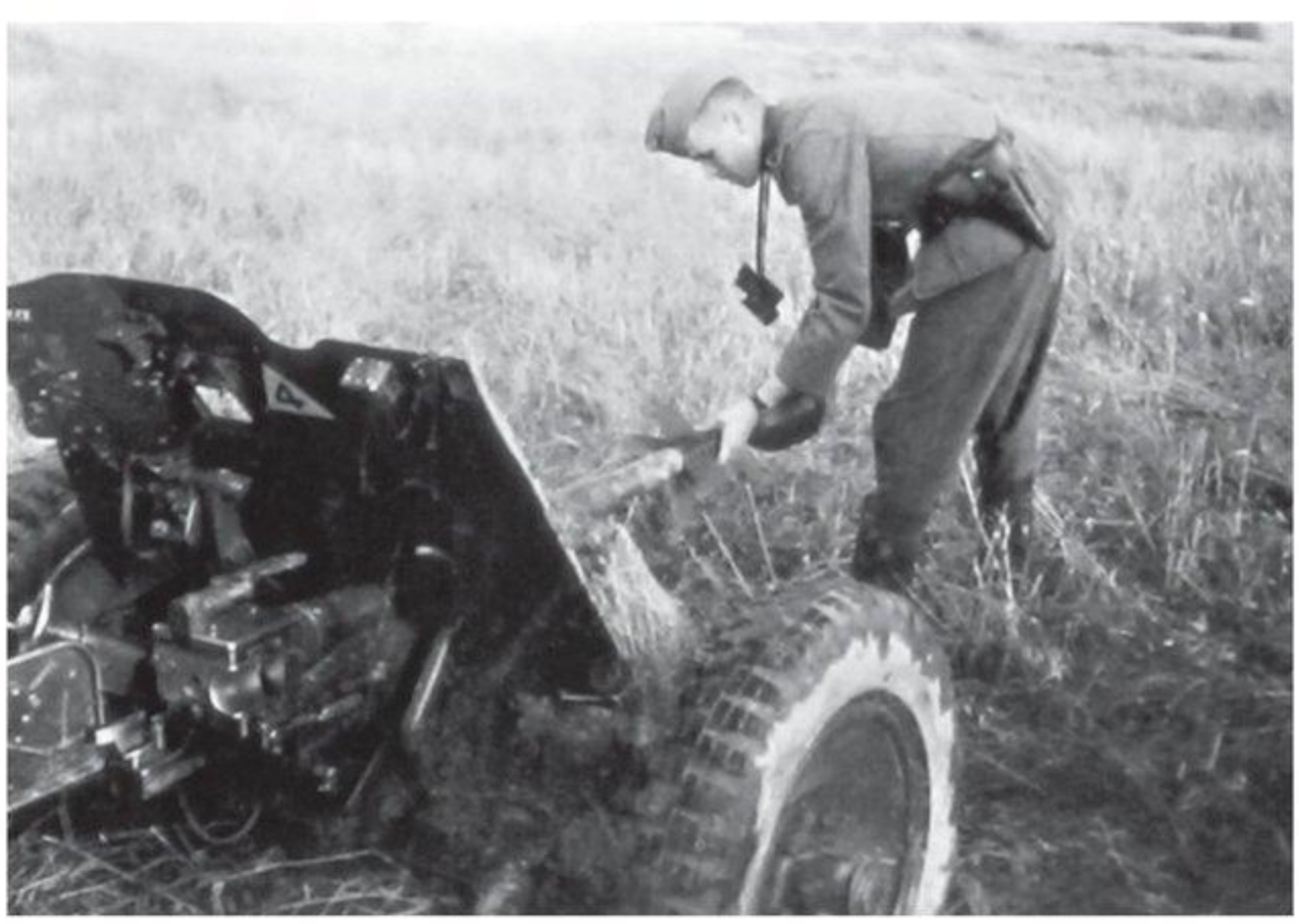
◢ Le *7,5cm Pak 97/38* impose de tirer à moins de 100 mètres pour que sa munition à charge creuse, assez imprécise, puisse toucher sa cible.
ECPA-D

Heureusement pour les tankistes soviétiques, le besoin en matières premières rares et nécessaires aux indispensables machines-outils de sa puissante munition empêche les Allemands de le déployer sur une grande période, car les stocks s'épuisent vite. Ce problème de pénurie de tungstène se pose également pour la *Panzergranate 40*, qui ne sera jamais disponible en nombre suffisant pour répondre à la demande.
Dans le même ordre d'idée, les Allemands recyclent les canons français de 75 mm modèle 1897. Si ces armes sont classées comme *schwere Panzerabwehrkanonen* (calibre de *6* à *9cm*), elles partagent avec les *3,7cm* et les *5cm* leur faible portée pratique et nécessitent donc un engagement les « yeux dans les yeux » pour être efficaces. À l'automne 1941, le *Waffenamt Prüfwesen 4 Artillerie-Abteilung* (la branche artillerie du banc d'épreuve du *Waffenamt*) demande à la firme Rheinmetall-Borsig de modifier ce 75 mm afin de l'adapter à un usage antichar. Pour ce faire, l'affût et le bouclier sont repris du *Pak 38*, et un frein de bouche *Solothurn*, en forme de poivrière, est monté pour réduire le recul. Référencé *7,5cm Panzerabwehrkanone 97/38* (*Pak 97/38*), l'engin utilise dans un premier

temps des perforants *7,5cm Kanone Granate rot Panzer(p)* – le « p » pour *polnisch*, rappelant ses origines polonaises. Toutefois, ces munitions capturées ne sont disponibles qu'en nombre limité et laissent place à une *Granate-Hohlladung* (obus à charge creuse), à l'exemple de la *7,5cm Gr.38/97Hl/A(f)*, capable de transpercer 75 mm de blindage à toute distance. Bien que la portée n'ait théoriquement aucune incidence sur les performances de ce type de munition, sa forme, reprenant celle d'un projectile conventionnel, ne permet pas un emploi au-delà des 500 mètres, et la faible vitesse initiale (450 m/s) limite la précision. En réalité, la portée pratique est de moins de 100 mètres… bien que les artilleurs les plus chanceux puissent « faire mouche » à plus de 1 500 mètres. Dans ces conditions, un T-34/76 est vulnérable dans son arc frontal, tandis qu'un KV-1 peut être mis hors d'état de nuire si la charge creuse vient à le frapper de flanc. En 1942, l'Armée allemande réceptionne 2 854 *Pak 97/38*, mais seulement 37 800 *Granate-Hohlladungen*. Chiffre qui sera porté à 371 600 en 1943. Bien que décrié par ses servants, ce canon permet de réduire la psychose qui s'est emparée des *Landser* face aux chars soviétiques.

LA CHARGE CREUSE, LA MUNITION DE LA DERNIÈRE CHANCE

De par leur mode de fonctionnement, les munitions à charge creuse s'accommodent principalement de calibres supérieurs à 75 mm. Les *3,7cm Pak 35/36* ne sont donc théoriquement pas concernés. Dans le but de leur donner un second souffle, un projectile spécifique est étudié dès le second semestre 1941 : la *Stielgranate 41* (obus à queue) se présente sous la forme d'un obus ovoïde de mortier pourvue de quatre ailettes de stabilisation et d'une courte hampe. Contenant le propulseur, cette dernière est « emmanchée » dans le tube de *3,7cm* par la bouche, et la mise à feu est assurée par un obus à blanc ou d'exercice modifié. Longue de 739 mm, la *Stielgranate 41* a un diamètre de 15,88 centimètres et pèse 8,5 kilos. Lorsque la charge creuse frappe un blindé, elle projette un jet en fusion capable de percer jusqu'à 180 mm de blindage, largement de quoi détruire le plus lourd des KV-1. La portée théorique de la *Stielgranate 41* s'établit à 800 mètres, mais, en pratique, les 180 mètres sont un seuil à ne pas dépasser. Toutefois, sa faible vitesse initiale (110 m/s) et sa forme peu aérodynamique ne lui permettent pas d'atteindre une cible au-delà des 100 mètres. Les artilleurs sont même dans l'obligation d'attendre que le blindé ennemi se rapproche encore pour avoir une chance de faire mouche, car un tir raté se traduirait immédiatement par une collision meurtrière avec le char indemne… Au surplus, la recharge d'une nouvelle munition oblige un homme à se découvrir. Si l'utilisation de la *Stielgranate 41* donne les moyens aux *Panzerjäger-Truppen* de vaincre les machines russes, il n'en demeure pas moins vrai que la prise de risque est maximale. Plus ou moins dans la même situation, le *5cm Pak 38* se voit, lui aussi, doté d'un projectile à charge creuse surcalibré. La *Stielgranate 42* présente les mêmes performances et des limitations d'emploi identiques au modèle 41 prévu pour le *3,7cm*.



▲ Dotée d'une tête à charge creuse, la *Stielgranate 41* redonne une certaine valeur au *3,7cm Pak 35/36*. Effectivement, cette munition perce jusqu'à 180 mm de blindage et peut donc détruire la totalité des chars soviétiques en 1942. Toutefois, son emploi est des plus risqués : déjà, la portée pratique se limite à moins de 100 mètres ; ensuite, pour recharger, le servant doit passer devant le canon pour emmancher un nouveau projectile en cas de loupé. Une position particulièrement vulnérable !

LES YEUX DANS LES YEUX

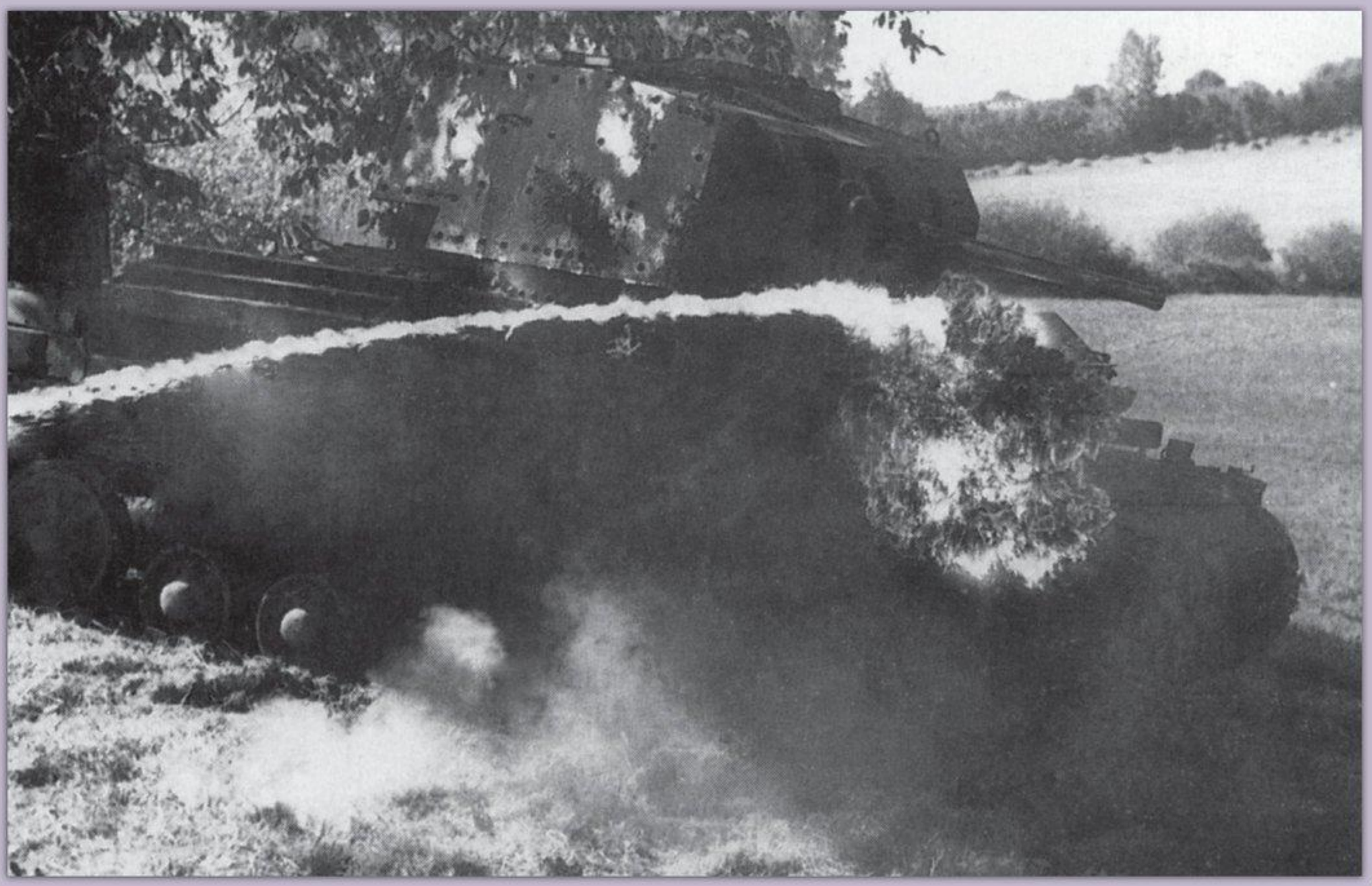
Les *3,7cm Pak 35/36* et *5cm Pak 38* sont loin d'être de mauvais matériels. Pour leurs calibres, ils affichent d'excellentes performances et s'avèrent conformes à ce que les cahiers des charges préconisaient. Effectivement, leurs spécifications correspondant aux chars de l'entre-deux-guerres, ils ne font qu'une bouchée des 7TP et autres T-26, mais les blindés les plus modernes ou encore les engins chargés d'appuyer l'infanterie les mettent en échec. L'Allemagne n'ayant pas les moyens industriels de les remplacer entièrement, ils combattent encore de longues années, parfois dans des fonctions différentes. Sur le champ de bataille, ces armes imposent à leurs servants de respecter les tactiques antichars à la lettre. Affronter « les yeux dans les yeux » les équipages ennemis, qui n'ont de cesse de vouloir les écraser sous les chenilles de leurs véhicules, est donc la règle. Les artilleurs deviennent, dans ces conditions, les « maîtres » du camouflage, leur seule chance de survie puisqu'ils ne peuvent plus compter sur l'allonge de leurs pièces antichars. Les « meilleurs amis » des *Panzerjäger-Truppen* sont alors la pelle et la pioche. Lorsque le sol, ou les conditions d'engagement, le permet, les hommes vont enterrer leur pièce de façon à ne laisser dépasser que le bout du tube et le haut du bouclier. Un filet de camouflage ou de la végétation (neige en hiver) complète la position de façon à ce que l'adversaire s'approche sans méfiance du piège tendu. Tout ce qui brille est soigneusement recouvert de peinture, car un simple rayon de soleil se reflétant sur un casque métallique peut révéler la présence mortelle d'un antichar. Ainsi embusqué, le *Pak 38* ne « facilite » pas la vie de ses servants. En effet, l'indispensable frein de bouche génère un bien peu discret « flash » au moment de l'ouverture du feu, projetant un important nuage de poussière. Ce dernier, en plus d'aveugler les pointeurs, expose immanquablement le *Pak 38* à un équipage de char un tant soit peu attentif à son environnement. Les tireurs apprennent par cœur les points faibles des blindés auxquels ils vont être confrontés pour être sûrs de les mettre hors de combat. Les faibles distances rendent en effet difficiles les tirs de réglage, et il faut être certain de neutraliser l'ennemi en deux ou trois coups, pour les obus classiques, pour ne pas finir « anéanti » par une munition explosive ou « broyé » sous un *Tank*. Les troupes utilisant les *Stielgranaten* sont encore plus mal loties, car le projectile n'est « précis » qu'à moins de 100 mètres, et la recharge est périlleuse étant donné qu'elle s'effectue sous le regard de l'adversaire. Les artilleurs allemands apprennent également à se servir du terrain pour monter des embuscades ou pour se protéger. Éviter de se découvrir devient un véritable *leitmotiv*. La mise en service de canons plus puissants, *7,5cm Pak 40* et *8,8cm Pak 43*, réduira quelque peu la vulnérabilité des servants. Mais, plus pesants, ces pièces une fois repérées sont difficiles à évacuer. Faute de matériels adaptés en nombre suffisant, le combat antichar « les yeux dans les yeux » perdurera jusqu'à la fin du conflit. ■

▲ Cet obusier allemand de *10,5cm* a terminé sa carrière militaire sous les chenilles d'un T-34/76. La trajectoire courbe du projectile de cette arme impose de faire feu à courte distance, et si le tir est raté, ou si un autre char repère la batterie, les servants germaniques ont toutes les chances de finir écrasés. Affronter les chars russes demandait un sang-froid certain.

LES LANCE-FLAMMES : UNE ARME ANTICHAR ?

Armes terrifiantes, les *Flammenwerfer* (lance-flammes) sont directement issus des tranchées de la Première Guerre mondiale, lorsque les troupes du *Kaiser* utilisent les *Flammenwerferapparate* en 1915 contre les soldats français au cours de la bataille de Mélancourt et contre les Anglais à Hooge en juillet 1916. Son efficacité réelle est des plus relatives, mais sur le plan psychologique, la terreur qu'il inspire suffit bien souvent à provoquer la déroute de l'adversaire. L'entre-deux-guerres ne permet pas aux tacticiens germaniques d'établir une vision claire de l'utilité opérationnelle de ces matériels si particuliers. Les modèles portables sont avant tout destinés à l'attaque de points fortifiés, mais certains voient en eux une sorte d'arme antichar capable de supplanter les canons ! Les flammes sont ainsi censées étouffer le moteur en le privant d'oxygène ou passer par le moindre interstice pour carboniser les occupants. Séduisante sur le papier, cette tactique pour le moins « fumeuse » va vite tourner court. Les faits vont effectivement démonter que s'approcher, avec un réservoir dans le dos rempli de liquide incendiaire, à moins de 30 mètres d'un blindé encore capable de se défendre tient de l'inconscience la plus totale…

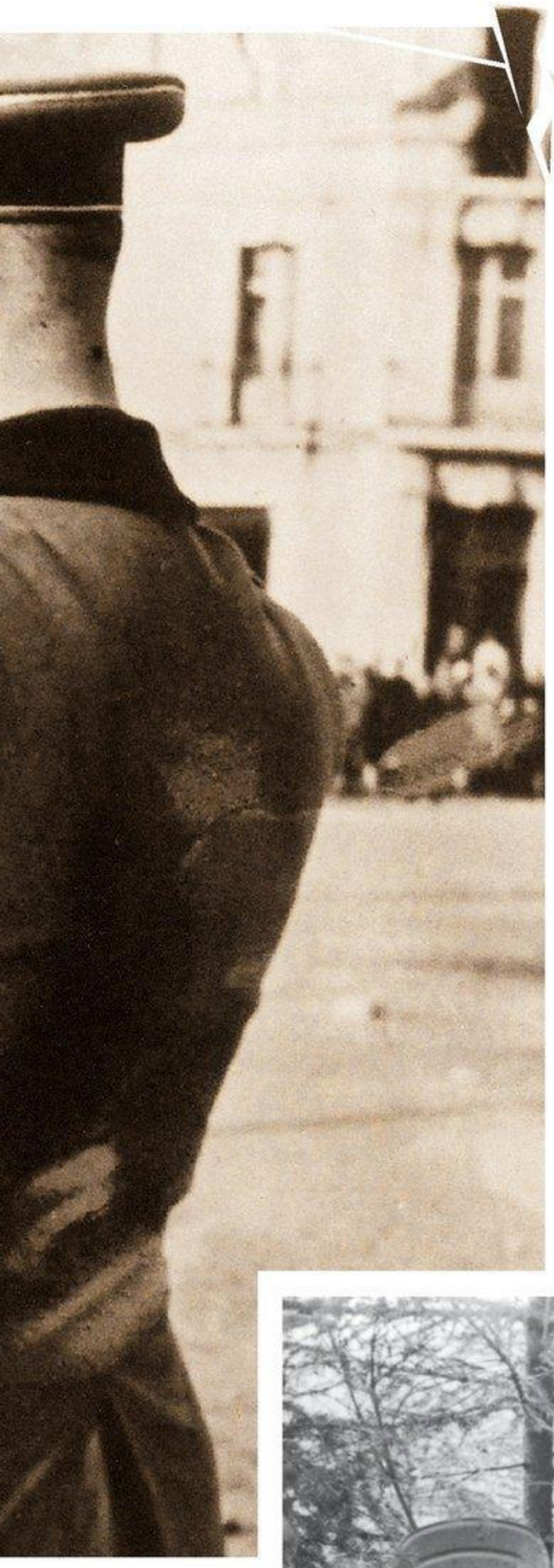
▲ et ▼ Images de propagande montrant des *Landser* prenant d'assaut un *Cruiser Tank Mk. II* à l'aide d'un *Flammenwerfer klein verbessert 40*. Avec une portée théorique des jets enflammés oscillant entre 25 à 30 mètres, valeurs qui doivent être divisées par deux sur le terrain, les soldats armés de lance-flammes doivent s'approcher bien trop près pour mettre hors de combat un char. Rares seront les hommes à se risquer à une telle manœuvre. Tout juste ce matériel peut-il servir à déloger un équipage retranché dans son blindé immobilisé.
NAC



L'INSIGNE DE DESTRUCTION DE CHARS

Dès le début de la campagne contre l'Union soviétique à l'été 1941, il apparaît évident aux troupes du *Reich* que les moyens dédiés à la lutte antichar au sein des divisions (canons antichars) sont insuffisants pour arrêter les formations mécanisées sans cesse croissantes déployées par l'Armée rouge. De fait, cette tâche devient de plus en plus l'affaire du combattant individuel. Un an plus tôt, le 1er juin 1940, l'acte de destruction solitaire de véhicules blindés ennemis avait été reconnu et récompensé pour la première fois par une directive de l'*OKH* (*Oberkommando des Heeres* – Commandement suprême de la *Heer*) : l'insigne d'assaut général (initialement destiné aux seules troupes combattantes du génie) avait été entériné, et son port rapidement étendu aux unités d'artillerie de campagne, de *Flak* et de *Pak*. Sur le terrain, les heureux vainqueurs sont décorés et se voient souvent octroyer par leurs chefs de corps des périodes de congés pour leurs bons services. Il faut attendre le 23 octobre 1941 pour que la participation à la destruction d'engins de combat « *à l'aide d'armes ou de moyens de combat rapproché* » soit retenue en vue de l'obtention de l'un des trois insignes d'assaut existants. Parallèlement, certains chefs de corps ont pris l'initiative de

▲ Le *SS-Rottenführer* Hans Hirning sert au sein d'une unité de mortiers à la *6./SS-Panzer-Grenadier-Regiment 1* (*SS-Panzer-Grenadier-Division* « Totenkopf »). Il est décoré de la Croix de chevalier de la Croix de fer le 23 octobre 1942, après avoir détruit une pièce d'artillerie antichar russe avec une charge de démolition, tuant dans l'œuf la tentative de percée adverse. Il accède au grade de *SS-Oberscharführer*. À cette époque, il a déjà reçu un insigne pour la destruction de chars. Coll. Tiquet



récompenser leurs meilleurs « assaillants » par des insignes de fabrication locale et donc non officiels (comme au sein de l'*Infanterie-Regiment 5*). Le 9 mars 1942, une disposition de l'*OKH* rend un insigne de ce type officiel, lequel prend l'appellation de *Sonderabzeichen für das Niederkämpfen von Panzerkampfwagen usw. Durch Einzelkämpfer* et est « *attribué aux soldats qui, depuis le 22 juin 1941 et en tant que combattants individuels, ont détruit un char de combat ennemi ou n'importe quel autre véhicule blindé ennemi à l'aide d'armes ou de moyens de combat rapproché (fusil antichar, grenades à fusil, charges concentrées, etc.) ou s'en sont rendus maîtres sans combat* ». Cet insigne de destruction de char n'est donc pas destiné à récompenser la bonne utilisation des canons antichars, mais la seule destruction de chars ennemis au moyen d'« armes de poing ». L'insigne, qui se présente sous la forme d'une bande argentée d'une longueur variant entre 30 à 33 mm, comporte une silhouette de char, généralement en tôle estampée, figurant un *Panzer IV*. Chaque insigne est attribué pour une victoire. À partir de septembre 1942, le port de l'insigne est étendu à chacun des combattants ayant participé à la destruction d'un même blindé, avant de l'être, en janvier 1943, à titre posthume. Dans la disposition du 18 décembre 1943 apparaît une seconde version, sur bande dorée, destinée à être attribuée suite à la destruction d'un cinquième char de combat. Cette même disposition précise également que l'insigne peut être désormais délivré aux soldats ayant détruit ou neutralisé sans combat un char ennemi au moyen des armes de nouvelle génération à charge creuse, *Faustpatrone* et *Ofenrohr* (avant que leur utilisation soit généralisée !), bien que l'emploi de ces matériels, moins dangereux, soit jugé moins méritoire.

▼ L'*Hauptmann der Reserve* Eberhard Steinborn, chef de la *Panzer-Zerstörer-Abteilung, Kampfgruppe D (Panzerjäger-Abteilung 156)*, détruit cinq chars en combat singulier. Il est décoré de la Croix de chevalier de la Croix de fer le 11 juillet 1944, puis enseigne les techniques du combat rapproché.
ECPA-D

LES « AS » DES *PANZERKNACKER*

On estime à quelque 18 500 exemplaires le nombre de ces insignes distribués au cours de la guerre (dont 10 000 à la mi-1944) pour des destructions attribuées individuellement ou entre plusieurs combattants. Seul un petit nombre de « Panzerknacker » – 400 – l'aurait reçu plus d'une fois. La plupart de ceux honorés de cet insigne ont principalement brillé dans les steppes ou les couverts d'Union soviétique : il ne semble pas que des combattants d'Afrique du Nord – principalement de Tunisie, le pays du Maghreb où la topographie se prête le mieux au combat contre les chars – aient été honorés de ce type d'insigne. Un grand nombre de ces récipiendaires sont issus de la *14. Panzerjäger-Kompanie* (*Infanterie-Regiment* « Großdeutschland ») ou du *16. Infanterie-Geschütz* ou encore d'unités du génie.

VOICI LE PALMARÈS DE QUELQUES-UNS DE CES « TUEURS DE CHARS »

Feldwebel Hinrich Ahrens
4 destructions

Oberleutnant Friedrich Anding
18 destructions

Oberst Ernst-Günther Baade
1 destruction

Gefreiter Hans Baindner
2 destructions

Oberst Franz Bäke
3 destructions

Stabsfeldwebel Ludwig Barth
1 destruction

▶ Ce sous-officier de la *Waffen-SS* (*SS-Hauptscharführer* Lagaly ?), appartenant à la *17. SS-Panzer-Grenadier-Division* « Götz von Berlichingen », arbore fièrement deux bandes argentées et l'insigne des blessés en argent, décerné à partir de trois blessures.
Coll. Tiquet

▼ Cet *Hauptmann* « casseur de chars » a fait très soigneusement coudre trois insignes pour la destruction de chars sur sa vareuse.
ECPA-D

Oberfeldwebel Rudolf Bayer
1 destruction

Oberleutnant Heinz Berger
1 destruction

Leutnant Karl Berger
2 destructions

Oberleutnant Alfons Bialetzki
2 destructions

Hauptmann Gustav-Adolf Blancbois
1 destruction

Oberfeldwebel Reinhold Böhmke
2 destructions

Obersturmführer Hermann Bolte
2 destructions

Oberleutnant Hans-Georg Borck
4 destructions

Unteroffizier Christian Gottlieb Braun
4 destructions

Oberleutnant Klaus Coracino
1 destruction

Major Kurt Creuznacher
1 destruction

Oberleutnant Eckel
2 destructions

Leutnant Alfred Egghardt
5 destructions

SS-Unterscharführer Ewald Ehm
2 destructions

Unteroffizier Josef Fink
7 destructions

Oberleutnant Ferdinand Frech
4 destructions

Leutnant Siegfried Gerke
1 destruction

Leutnant Josef Glatz
1 destruction

Oberjäger Andreas Greiner
2 destructions

◀ L'*Hauptmann* Günther Viezenz, qui commande la 10e compagnie du *Grenadier-Regiment 7* (*252. Infanterie-Division*), a longtemps été considéré comme le *recordman* des *Panzerknacker*, avec 21 chars détruits, ce par toute une combinaison de moyens : grenades à manche, *Panzerfäuste*, *Tellerminen* ou charges creuses. Il est donc décoré de la Croix de chevalier le 7 janvier 1944. Un doute subsiste, puisqu'il aurait déclaré à la fin de sa vie n'avoir jamais remporté plus de sept victoires (toutes en 1943)…
Coll. Tiquet

▶ Insigne sur bande argentée avec silhouette de char en acier bronzé.
DR

Hauptmann Heinz Grimberg
1 destruction

Oberst Hermann Haderecker
1 destruction

Hauptmann Josef Heichele
2 destructions

SS-Oberscharführer Hans Hirning
1 destruction

Oberfeldwebel Hanns Hönscheid
3 destructions

Hauptmann Hermann-Gustav Jochims
4 destructions

SS-Hauptsturmführer Vincenz Kaiser
4 destructions

Leutnant Peter Kiesgen
5 destructions

Oberleutnant Gerhard Konopka
4 destructions

Oberleutnant Harald Krieg
1 destruction

▲ L'*Oberleutnant* Gerhard Konopka remporte ses victoires en combat singulier (au sein de la division « Großdeutschland ») les 1er, 22, 23 septembre et le 12 octobre 1942. Sa vaste expérience en tant qu'officier du génie d'assaut et du combat rapproché le désigne naturellement pour devenir conférencier dans des cours sur la destruction des chars dans les écoles d'infanterie ou sur les arrières du front. Ce n'est pas avant l'été 1943 qu'il remonte en ligne. Il est le premier soldat de l'armée de Terre à être décoré de l'agrafe de combat rapproché en or, le 25 juin 1943. Après une convalescence liée à une septième blessure, il rejoint l'Union soviétique à Konopka le 1er novembre 1943. Il y est à nouveau blessé, aux cuisses cette fois, et si gravement qu'il est rapatrié en Allemagne. Il redevient donc officier instructeur, à plein temps désormais… mais le désir de remonter au front le taraude… En mars 1945, son vœu est enfin exaucé : il prend le commandement de la toute nouvelle division d'infanterie « Friedrich Ludwig Jahn » (avec le grade de *Major*), constituée à partir des reliquats de la *251. Infanterie-Division* et d'unités du *Volkssturm*. Mais la formation est impropre à combattre l'Armée rouge. Konopka ne se bat pas moins avec l'énergie du désespoir, devant Berlin et à Halbe, avant de se rendre aux Américains près de l'Elbe.

▲ Le *Leutnant der Reserve* Friedrich Anding sert au sein de la *Panzerjäger-Abteilung* de la division « Großdeutschland ». Pour avoir détruit six chars et cinq engins blindés, les 14 et 15 avril 1945 à Stadensen, il est décoré de la Croix de chevalier le 8 mai.
Coll. Tiquet

Obergefreiter **Metzl**
2 destructions

Leutnant **Georg Michael**
2 destructions

Unteroffizier **Georg Nietert**
5 destructions

Leutnant **Wilhelm Niggemeyer**
4 destructions

Major **Wilhelm Osterhold**
3 destructions

Hauptmann **Hans-Arno Ostermeier**
1 destruction

Oberleutnant **Helmuth Ott**
2 destructions

Leutnant **Walter Paulus**
2 destructions

SS-Untersturmführer **Adolf Peichl**
11 destructions

SS-Standartenführer **Joachim Peiper**
1 destruction

Oberfeldwebel **Erich Petermann**
3 destructions

Oberleutnant **Peter Prien**
2 destructions

Hauptmann **Emil-Heinrich Rentschler**
2 destructions

Feldwebel **Adam Riedmüller**
2 destructions

Gefreiter **Georg Rietscher**
2 destructions

Unteroffizier **Hans Röger**
3 destructions

Hauptmann **Wolfgang Rust**
2 destructions

Major **Fritz Sann**
1 destruction

Unteroffizier **Emil Schareina**
1 destruction

Hans Schlott
2 destructions

Oberfeldwebel **Jakob Schmitt**
2 destructions

Oberleutnant **Wilhelm Kuhlwilm**
2 destructions

Obergefreiter **Walter Kuhn**
4 destructions

Leutnant **Ekkehard Kylling-Schmidt**
3 destructions

Fahnenjunker-Feldwebel **Werner Lang**
2 destructions

SS-Hauptsturmführer **Karl-Heinz Lichte**
2 destructions

Hauptmann **Erich Löffler**
4 destructions

Oberleutnant **Karl-Willi Lumpp**
1 destruction

Major **Erich Lorenz**
2 destructions

SS-Sturmbannführer **Heinz Macher**
1 destruction

◀ Ce *SS-Obersturmführer* est un vétéran du combat rapproché. Coll. Tiquet

▼ En avril 1944, l'*Oberfeldwebel* Johann Schwerdfeger, qui commande la 1re compagnie du *Jäger-Regiment 228,* voit sa position attaquée par plusieurs chars soviétiques. Réagissant vivement, il parvient à en mettre deux hors de combat. Pour cette action, on lui décerne les Feuilles de chêne le 14 mai 1944. Coll. Tiquet

Oberfeldwebel **Josef Schneider**
3 destructions
Obergefreiter **Leopold Schrems**
3 destructions
Feldwebel **Johann Schwerdfegger**
2 destructions
Jäger **Hans Siegler**
3 destructions
Oberleutnant **Bodo Spranz**
4 destructions
Hauptmann **Eberhard Steinborn**
5 destructions
SS-Rottenführer **Stefan Strapatin**
4 destructions
Oberleutnant **Günther Viezenz**
21 destructions (sous réserve)
Oberfeldwebel **Walter Voigt**
5 destructions
SS-Hauptscharführer **Alois Weber**
1 destruction

▲ Ce soldat de l'artillerie d'assaut est un « récidiviste ». À l'époque, la doctrine antichar allemande fait appel à toutes les unités, y compris celles autoportées et de l'arrière. Coll. Tiquet

PANZER KNACKER

TACTIQUES ET MOYENS DE DEFENSE DES CHARS ALLIES

Dès le début de la Seconde Guerre mondiale, les chars alliés affrontent les armes allemandes. Pièces d'artillerie, grenades, mines magnétiques puis lance-roquettes sont autant de dangers que les tankistes doivent prendre en compte. Bien que protégés par un blindage plus ou moins épais, les équipages ont trop souvent la sensation d'être de simples cibles mobiles face à un adversaire devenu, au fil du temps, un véritable expert dans le combat antichar. Les « réponses industrielles » à ces menaces étant généralement lentes, voire inexistantes, la troupe finit par prendre son destin en main afin de mettre en échec les « casseurs de chars » et autres *Panzerjägerkanonen*.

▲ Le *Medium Tank* M4 Sherman souffre de sa cuirasse insuffisante face aux armes antichars allemandes. Sa structure ne pouvant être profondément modifiée en usine, les équipages prennent l'habitude de « bricoler » des blindages additionnels, ce qui ne suffit pas toujours… Ici, un obus de gros calibre a transpercé l'épaisse plaque d'acier soudée sur le glacis.

◥ Des M4 Sherman débarquent à Anzio en 1943. Les chars moyens américains sont couverts de patins de chenilles afin de renforcer leur blindage.

▶ Avec un blindage épais de seulement 38 mm sur les flancs, le Sherman est vulnérable à la totalité des armes antichars ennemies ; surtout lorsqu'il doit opérer en ville, sous la menace des *Panzerfäuste*.

Sauf mention contraire, toutes photos US Nara

DES TITANS AVEUGLES

Un char, quel qu'il soit, possède un armement puissant basé sur un canon ou des mitrailleuses. Une puissance de feu que les fantassins craignent, car rien ne semble pouvoir arrêter un blindé de 30 tonnes lancé à plus de 30 km/h. Pourtant, c'est une évidence d'affirmer que ce dernier n'est dangereux que pour les cibles qu'il peut apercevoir. Or, le champ de vision d'un équipage est fortement limité quand son engin est engagé trappes fermées. Les ouvertures, plus ou moins nombreuses selon le modèle, ne permettent que de distinguer les abords immédiats de l'engin. Certaines parties, comme les flancs et surtout l'arrière, échappent à toute vision. Par exemple, l'observation depuis les tourelles des *Medium Tanks* Sherman, des A22 *Infantry Tanks Mk. IV* Churchill et autres *Cruiser Tanks Mk. VIII* Cromwell n'est possible que grâce à deux périscopes fixés sur un tourelleau pivotant. Ce dernier doit être manié sans arrêt par le chef de char, qui ne parvient toutefois pas à avoir une vue complète de l'extérieur. Un homme décidé, profitant du relief du terrain et de ces fameux angles morts, peut donc s'approcher au plus près d'un char sans être repéré. En outre, les aléas de la topographie ne permettent pas toujours un déploiement optimal des unités mécanisées, et celles-ci sont parfois dans l'obligation d'emprunter des itinéraires propices aux défenseurs, qui montent alors des embuscades meurtrières.

Certes, les instructeurs ont toutes les peines du monde à faire comprendre aux futurs « casseurs de chars » que la peur que peut légitimement inspirer un blindé n'est pas totalement justifiée ; mais une fois la motivation nécessaire acquise, de petites équipes entraînées peuvent « sans difficulté » venir à bout de n'importe quel char. Il est vrai que les grenades à charge concentrées, la mine plate antichar *Tellermine* ou encore la charge creuse magnétique de 3 kilos peuvent aisément détruire un *Medium Tank*. Quant aux *Panzerschreck* et aux *Panzerfäuste*, si elles sont capables de venir à bout du plus lourd des chars alliés en perçant jusqu'à 200 mm d'acier, elles sont, en revanche, imprécises et imposent pratiquement d'engager l'adversaire les « yeux dans les yeux ». Au cours de la guerre, la peur finit par changer de camp, si bien que certains commandants d'engin refuseront parfois d'avancer sur des terrains non préalablement reconnus ! Pour limiter les risques face aux équipes antichars allemandes, des tactiques sont mises au point, puis, afin de renforcer encore davantage la protection, des bricolages en tout genre vont voir le jour.

PANZERFAUST : DES DESTRUCTIONS QUI VONT CRESCENDO

Chiffres tirés d'un rapport américain (*No.2 ORS, Report No.33*) intitulé : « Usage du *Panzerfaust* dans la campagne du Nord-Ouest européen » :

Normandie (juin-septembre 1944)
Échantillon : 83
Chars perdus par charge creuse : 5 (6 %)

Belgique et Hollande (septembre 1944 - 8 février 1945)
Échantillon : 76
Chars perdus par charge creuse : 7 (9 %)

Allemagne, ouest du Rhin (8 février - 24 mars 1945)
Échantillon : 30
Chars perdus par charge creuse : 2 (7 %)

Allemagne, est du Rhin (24 mars - 3 mai 1945)
Échantillon : 274
Chars perdus par charge creuse : 94 (34 %)

L'augmentation des pertes à l'est du Rhin semble due à une relative pénurie d'armes antipersonnel, et peut-être à l'étendue du couvert forestier, qui rend le *Panzerfaust* plus facile à utiliser.

L'APPUI MUTUEL

Afin d'empêcher un soldat adverse de profiter d'un angle mort, les chars alliés se déplacent de façon à s'appuyer mutuellement. Ces formations permettent aux équipages d'avancer en étant « sûrs » que leurs arrières sont couverts. Le moindre « casseur de chars » essayant de se faufiler risque alors de tomber sous les balles des mitrailleuses des « camarades » de sa cible. Pour encore optimiser les chances d'apercevoir à temps un danger, les chefs d'engin évoluent avec le buste hors de la tourelle, de manière à avoir une meilleure vue sur les événements extérieurs. Des différences existent néanmoins entre les armées. Depuis les combats en Afrique du Nord, les commandants anglais n'hésitent pas à sortir de leur tourelle, alors que du côté soviétique, leurs homologues répugnent à s'exposer. De telles méthodes s'avèrent assez efficaces, mais elles nécessitent que les chars alliés puissent tenir leur dispositif. Pour autant, au combat, il est difficile de maintenir longtemps la cohésion d'une manœuvre. En effet, l'adversaire cherche à faire « éclater » les groupes d'assaut afin de désorganiser l'attaque. Et, de toute façon, conserver sa position sous le feu ennemi tient de la gageure pure et simple. Sans compter que le relief, ou encore des goulots d'étranglement naturels ou artificiels, canalise régulièrement les tankistes et les empêche de s'appuyer mutuellement. En définitive, au bout d'un moment, le combat de mêlée devient la règle, et les équipages affrontent individuellement les menaces qui viendraient à surgir, sans pouvoir se concentrer sur le char à leurs côtés. Difficile dans ces conditions de repérer un *Panzerknacker* équipé d'un lance-roquettes de type *Panzerfaust* ou un canon soigneusement camouflé. Isolés de leurs camarades, les tankistes deviennent vulnérables. Par ailleurs, les snipers allemands visent tout particulièrement les chefs de char exposés en dehors de leur tourelle, les obligeant à s'abriter sous la cuirasse et donc à restreindre leur champ de vue. Toutefois, les *Landser* n'alignent pas pour autant les blindés alliés « comme à la parade », car ces derniers attaquent rarement isolés. Bien souvent, l'infanterie amie est présente et peut appuyer les chars en repérant les batteries ennemies ou en « nettoyant » les points suspects. Plus prosaïquement, ce rideau de fantassins fait obstacle aux soldats allemands qui ne peuvent plus s'approcher de leur cible. L'Armée rouge fait d'ailleurs un usage très intensif de ces « voltigeurs » transportés à même le char. Si la

▲ Face aux *Landser* équipés de *Panzerfäuste*, l'armement principal des chars alliés est souvent inutile (cadence de tir insuffisante, lente rotation de la tourelle, obus engagé dans la culasse non adapté à la situation…). Les *Tankers* comptent alors sur l'équipement secondaire de leur véhicule, comme cette mitrailleuse M2HB de *.50* (12,7 m) à la capacité d'arrêt terrifiante.

vulnérabilité de ces hommes, voyagean t à l'air libre et accrochés à des poignées, est extrême (ils sont régulièrement victimes de rafales de mitrailleuses ou d'éclats d'obus), ils représentent un véritable fléau pour les équipes de « casseurs de chars », qui sont dans l'obligation de s'approcher à moins de 150 mètres avant de faire usage de leur *Panzerschreck*, et à moins de 60 (voire 30) pour le *Panzerfaust*. De ce fait, ces armes imposent d'affronter la soldatesque chargée de couvrir les blindés. Néanmoins, le déroulement des combats sépare trop souvent les fantassins de leur « garde rapprochée ». Ainsi, un barrage roulant d'artillerie clouera au sol l'infanterie d'accompagnement, à moins que les effectifs soient insuffisants pour suivre les chars… ce qui est souvent le cas dans l'Armée britannique… En guerre depuis 1940, elle souffre en effet d'une crise des effectifs, et ses attaques, en Normandie en juin et juillet 1944, sont souvent basées sur l'emploi de chars. Si ces tactiques économisent des vies humaines, elles conduisent régulièrement à un taux d'attrition très élevé au sein des *Armoured Divisions*. Les équipages sont alors dans l'obligation de se débrouiller avec les « moyens du bord ».

L'ARMEMENT SECONDAIRE

Efficace face à un autre char du fait de ses obus perforants ou contre un retranchement avec un projectile explosif, la pièce d'artillerie équipant les blindés est la plupart du temps inutile face à un individu isolé qui surgit au dernier moment. Effectivement, la cadence de tir, voire la rotation de la tourelle, ne permet pas d'agir avec promptitude. Par ailleurs, la culasse doit contenir la bonne munition, car un explosif est quasi inutile contre un *Panzer* et un *Armor-Piercing* ne peut venir à bout d'une pièce antichar que sur un impact direct. Compte tenu de l'étendue des positions adverses et de la précision des optiques de tir, un tel coup tient de la chance. Heureusement, les équipages peuvent utiliser l'armement secondaire de leur blindé. Du côté américain, un *Medium Tank* M4A1 ne comprend pas moins de trois mitrailleuses. Ainsi, une M1919A4 de *.30* (7,62 mm) est montée à travers la plaque de blindage avant. Tout *Panzerknacker* qui viendrait à passer dans l'arc frontal d'un Sherman serait alors abattu, d'autant que l'homme devrait aussi affronter la M1919A4 placée de manière coaxiale au canon principal. Installée en tourelle, cette mitrailleuse peut couvrir un blindé selon un angle de 360° et, si elle est pointée dans la bonne direction, constitue un « rempart » susceptible de dissuader le plus courageux des soldats allemands. Toutefois, bien que de rotation rapide sur le Sherman, la tourelle peut être tournée dans la mauvaise direction et donc laisser une fenêtre d'action à un *Landser* décidé. Le chef de char peut alors se servir de la mitrailleuse M2HB de *.50* (12,7 m) antiaérienne. Si la cadence de tir est loin d'être exceptionnelle (450 à 575 coups par minute), le poids de sa cartouche de 12,7 mm (45,8 g) en fait une arme antipersonnel terrifiante : un seul impact suffit à mettre le plus robuste des fantassins hors d'état de combattre. Si, sur le papier, son projectile couvre de 1 400 à 1 800 mètres, sur le terrain, 700 mètres semblent constituer un maximum. Pour autant, cette allonge lui donne la possibilité de tenir à distance ses adversaires qui, eux, sont obligés de s'approcher très près pour avoir une chance de toucher leur cible.

◀ Engagé isolément, le Sherman est une proie facile pour les casseurs de chars allemands ou encore les *Panzerjägerkanonen*. La présence de l'infanterie, qui repère les menaces ou neutralise les soldats adverses, permet de grandement limiter les risques.

▶ Un M4A3(76) appartenant au *761st Tank Battalion*. Cette unité a pour particularité de déployer des équipages afro-américains. Forts de leur expérience, les hommes ont entassé des patins de chenilles ou des galets de roulement sur leurs engins pour mettre en échec les tireurs de *Panzerfäuste*.

Les T-34/76 soviétiques bénéficient également d'un « solide » armement secondaire, avec deux mitrailleuses *Degtyarev* de 7,62 mm dont la portée effective de 800 mètres est capable de repousser les fantassins. Les Anglais ne sont pas en reste, avec le *Cruiser Tank Mark VIII* Cromwell *Mark IV* qui, outre les « classiques » armes automatiques de 7,92 mm Besa installées à travers la plaque avant et à côté du canon, peut être équipé d'un affût double de Bren de *.303* (7,7 mm). Bien que ce dernier soit à vocation antiaérienne, il peut être utilisé pour contrer les équipes de « casseurs de chars » allemands. En outre, les tankistes ont à leur disposition des armes individuelles qui peuvent servir contre ces adversaires audacieux. Certes, leur porteur est obligé de se découvrir, voire de sortir de son véhicule pour faire le « coup de feu », mais stopper un tireur de *Panzerfaust* avant que celui-ci n'ouvre le feu est une prise de risque susceptible de sauver la vie de ses camarades. Pour ce faire, le tankiste *US* possède son *Colt Government* ou « Colt 45 ». Bien que son recul brutal le rende difficile à maîtriser, le M1911 tire un projectile de *.45* (11,43 mm) à la redoutable puissance d'arrêt. La portée d'une arme de poing étant limitée, les équipages de blindés possèdent également des pistolets-mitrailleurs (PM), à l'image du M3A1 *Grease gun* de *.45*. Les Britanniques disposent d'un équipement équivalent, avec leur revolver réglementaire Enfield *No.2 Mark 1*de .380* (9,06 mm). Les Soviétiques ne sont pas en reste, avec des pistolets-mitrailleurs PPSh-41 (*Pistolet-Pulemyot Shpagina*) de 7,62 mm. Affichant une portée utile de 200 mètres, ce PM peut tenir à distance les fantassins allemands. Cet arsenal, aussi conséquent soit-il, ne sert hélas à rien si l'équipage ne parvient pas à repérer à temps le tireur ennemi. De ce fait, les hommes vont bricoler leurs blindés de façon à rendre le plus inopérantes possible les armes antichars allemandes.

▲ Un *Medium Tank* M4A3(76)W doté de la suspension HVSS (*Horizontal Volute Spring Suspension*). Si cette dernière améliore le comportement du Sherman, elle a toutefois bien du mal à supporter les nombreux sacs de sable entassés par l'équipage sur la superstructure. La perte en mobilité, et en fiabilité, est conséquente, mais cette considération, qui déplaît aux stratèges américains, est pour les équipages préférable à une mise hors de combat suite à un tir réussi de roquettes à charge creuse.

L'AVIS DE PATTON

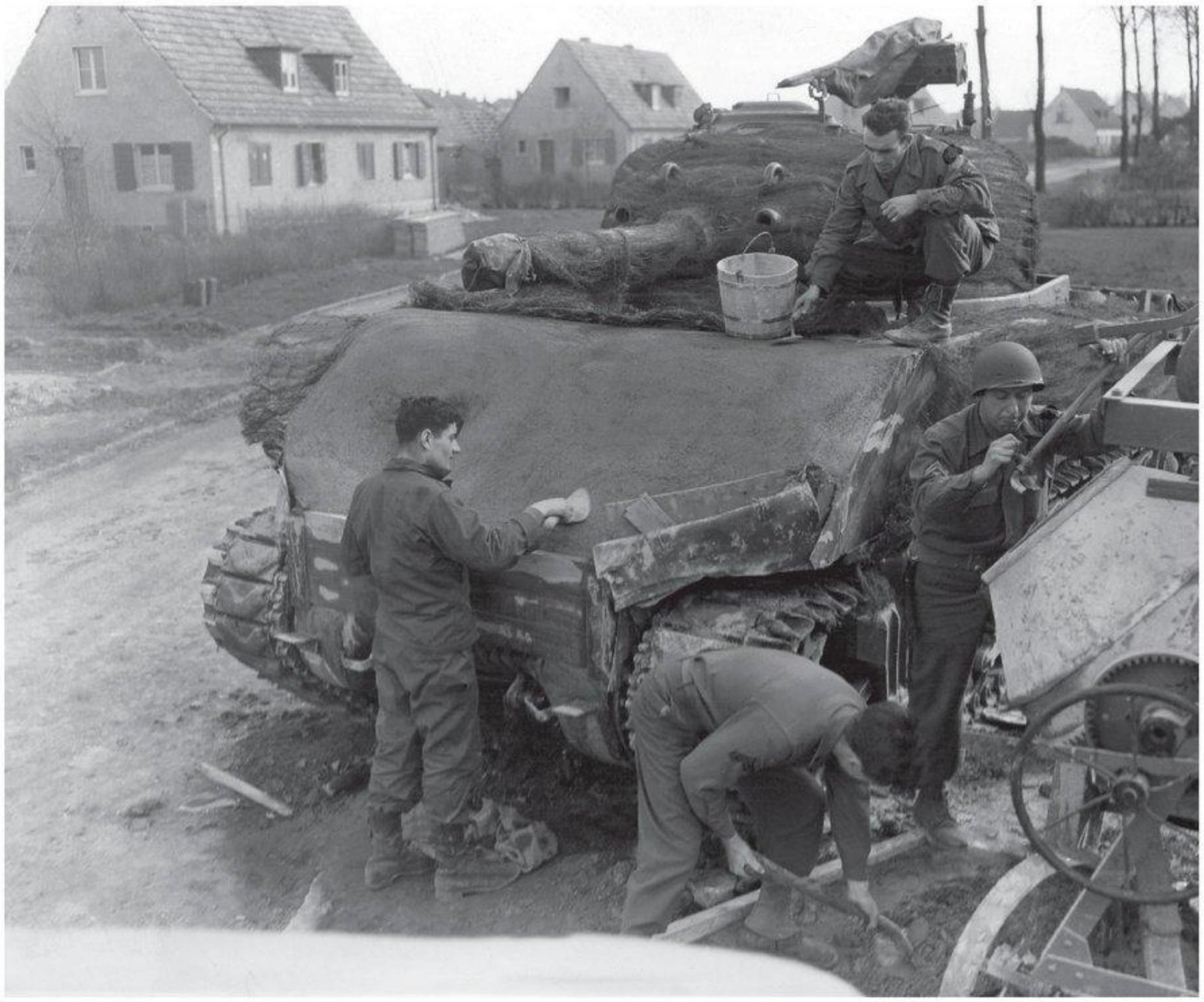
Le *General* américain George Smith Patton est persuadé que l'ajout de sacs de sable, de béton ou de patins de chenilles est une ineptie. L'homme n'hésite d'ailleurs pas à « passer des savons » aux équipages ayant ainsi « habillé » leur machine. Effectivement, face à un obus de gros calibre à haute vitesse initiale, ces rajouts ne pèsent pas bien lourd. Au contraire même, ils surchargent les châssis, réduisant les performances, augmentant la consommation d'essence et affectant la fiabilité. Patton considère donc que le jeu n'en vaut pas la chandelle et que les Sherman doivent conserver ce qui fait leur force, à savoir leur rapidité et leur maniabilité, de manière à prendre de vitesse l'adversaire. Un raisonnement qui se tient, d'autant que l'officier supérieur américain résonne en termes de stratégie et qu'il ne veut surtout pas voir la progression de ses unités blindées ralentie par une moyenne horaire trop faible ou par des pauses ravitaillement trop fréquentes. Pour autant, s'ils osaient, les tankistes américains pourraient lui rétorquer que la balle d'un fusil est toujours plus rapide que le vol d'un oiseau… Dans l'absolu, le général de l'*US Army* a raison, mais il ne prend pas en compte la terreur inspirée aux équipages par les armes antichars allemandes et, surtout, du mode de fonctionnement des *Panzerfäuste* et autres *Panzerschreck* basé sur l'emploi de la charge creuse.

◀ Le général Patton vient de passer « un savon » à l'équipage de ce Sherman qui a caparaçonné son engin avec des sacs de sable. Si l'officier américain raisonne en termes de stratégie globale (vitesse de manœuvre, disponibilité mécanique de ses chars…), les *Tankers*, confrontés à tout le panel des armes allemandes (du canon de *Panzer* à la roquette à charge creuse), ont adopté une stratégie plus individualiste…

◣ Encore plus que les *Medium Tanks*, les *Light Tanks*, M3 Stuart en tête, sont des cibles faciles pour les armes antichars allemandes. Il est vrai qu'ils sont censés œuvrer dans le cadre de missions de reconnaissance et ils sont donc les premières victimes des embuscades.

SACS DE SABLE, BÉTON, PATINS DE CHENILLES, UN MÊME COMBAT

Aussi efficace soit-il, le projectile à charge creuse peut être « facilement » mis en échec. En effet, si l'explosion produisant le dard en fusion ne se fait pas au contact de la cuirasse, le jet s'évase et perd tout son pouvoir perforant. Afin de contrer les *2.36-inch* (60 mm) M1A1 Bazooka et autres *Projector Infantry Anti-Tank Mark I* (PIAT), les Allemands généralisent, à partir de l'été 1943, les « jupes blindées » sur leurs chars moyens. Bien que prévues à l'origine pour contrer les fusils antichars soviétiques de 14,5 mm, ces *Schürzen* font détonner prématurément les projectiles HEAT et les rendent donc quasiment inoffensifs. De leur côté, les Alliés ne vont pas « industrialiser » un moyen de défense particulier, et la troupe est dans l'obligation de faire appel au système « D » pour se protéger autant que faire se peut. Ainsi, nous l'avons vu, l'une des mesures les plus simples est d'empiler des sacs de sable sur la superstructure d'un véhicule. Tenus par des cages métalliques ou en bois, ces sacs sont posés à l'avant mais aussi sur les flancs très vulnérables des Sherman (épais de seulement 38 mm d'acier non inclinés) ou encore sur les côtés de la tourelle. Soudés, les patins de chenilles vont également « fleurir » sur les chars pour renforcer la protection. Les tankistes alliés récupèrent souvent des chenilles de Panther, mais ils découpent aussi des plaques de blindage sur les *Panzer* pour les fixer sur leurs propres engins. Plus controversé, le coulage d'une couche de ciment sur le glacis est aussi pratiqué. Toutes ces techniques sont susceptibles de mettre en échec une ogive à charge creuse, mais leur utilisation n'est pas sans risque : l'impact d'un obus de gros calibre tend à détacher de leurs supports ciment et patins de chenilles, dont les éclats, projetés aux alentours, peuvent blesser les fantassins amis.



▶ et ◢
La pose d'une couche de ciment sur la cuirasse d'un M4 Sherman est destinée à renforcer sa résistance. Les Allemands, sur leur *Sturmgeschütz III*, font de même ; néanmoins, dans les deux cas, le ciment tend à exploser lors d'un impact, projetant des morceaux létaux sur les fantassins se tenant à proximité.

▼ La technique des sacs de sable, dont l'efficacité est également contestée, demeure toutefois moins dangereuse pour l'infanterie d'accompagnement en cas de coup au but ennemi.

SOMMIER CONTRE *PANZERFAUST*

Lors des combats dans Berlin en 1945, l'Armée rouge doit affronter de nombreux tireurs de *Panzerfäuste* cachés dans les caves, les immeubles… Le moindre recoin peut abriter l'une de ces armes meurtrières qui peut venir à bout de n'importe quel blindé frappé de l'étoile rouge. Par ailleurs, la circulation des véhicules est généralement limitée par de nombreux obstacles ou tout simplement par la configuration des rues, et les *Landser* ont les moyens de les canaliser grâce à des barricades faciles à mettre en œuvre. Ainsi, les « casseurs de chars » ont la possibilité de monter à loisir des embuscades meurtrières. Les tactiques habituelles des tankistes russes mettant en œuvre une piétaille portée sur la caisse du blindé sont inopérantes, car chaque véhicule ne trouve que cinq à six hommes à embarquer, contre une vingtaine habituellement. Sans yeux pour les éclairer, les engins doivent s'orienter comme ils le peuvent sur un terrain mal repéré, bouleversé par les cratères d'obus… et finissent en flammes, touchés de plein fouet par une roquette tirée à bout portant. Retenant les leçons de Stalingrad, les Soviétiques fragmentent leurs divisions et adaptent leur format à la particularité de la guerre urbaine. Ainsi, les détachements d'assaut combinent un bataillon de chars, un bataillon de fusiliers, une compagnie ou la section du génie, un bataillon d'artillerie et un peloton de lance-flammes. Tous ont pour mission de s'appuyer mutuellement et de neutraliser les menaces pouvant

LES *GIs* TESTENT LE « POING BLINDÉ »

Le 9 mars 1945, des officiers du *1st Armored Group* testent le *Panzerfaust 60* contre un Sherman M4 protégé de sacs de sable. Les tirs sur les côtés soufflent les sacs et pénètrent le blindage latéral ; tandis que les coups tirés sur le glacis avant, s'ils pulvérisent les sacs, ne percent pas le blindage.

SUR LE VIF

Un canonnier de la *2nd Armored Division* décrit les effets d'un projectile de *Panzerfaust/Panzerschreck* sur les sacs de sable arrimés sur son Sherman :

« *Nous sommes attaqués dans un Sherman avec un canon de 75 mm. La visibilité est très bonne. Il y a des Boches enterrés à environ 40 mètres en face de notre char, dans une ligne de trous d'hommes. Plusieurs sont débusqués et chassés vers l'arrière, quand un bazooka boche touche la chenille gauche, la brisant. Nous ne pouvons pas reculer qu'un second coup nous heurte à l'avant de la tourelle, sans la percer. Le troisième frappe l'avant, délogeant tous les sacs de sable – une quarantaine en tout – et fissurant la plaque frontale. Le quatrième atteint le même endroit et fissure encore davantage le glacis, mettant le feu au char. Le cinquième coup frappe la plaque de blindage supplémentaire soudée à la plaque avant du mantelet du tireur, épais d'environ 4 centimètres, de façon qu'il fissure la plaque frontale.* »

surgir à chaque coin de rue. Toutefois, les défenseurs ont prévu ces cas de figure, et la seule voie de progression se limite bien souvent à une avenue bardée de *Pak* ou de lance-roquettes portatifs. Pour pouvoir avancer malgré tout, les Soviétiques ont formaté leurs groupes de choc de façon à ce que les blindés appuient l'infanterie et renforcent l'artillerie. Pour autant, le danger est tel que les officiers russes sont parfois obligés de menacer de leurs propres armes les tankistes refusant d'aller de l'avant. Il est vrai que, confinés dans un habitacle aux dimensions réduites, quasiment aveugles, les hommes ne peuvent pas repérer à temps un *Landser* surgissant de derrière un tas de décombres pour les « allumer ».

UN BOUCLIER POUR LE JS-2

Face au cauchemar représenté par les roquettes allemandes, les tankistes soviétiques bricolent des protections de fortune sur leurs chars. Caisses en bois, planches, sommiers soudés sur les blindages… toutes les improvisations sont bonnes à prendre, puisque la présence d'un obstacle fait détonner prématurément un projectile à charge creuse, qui perd alors toute son efficacité. Néanmoins, les Soviétiques, rationnels, font mieux : à partir du début de 1945, leurs chars – principalement les JS- 2 – sont dotés de boucliers de différents types, censés protéger des projectiles à charge creuse (en effet, ces boucliers peuvent être arrachés par un obus ou une explosion). La plupart de ces boucliers ne mettent cependant à l'abri que la tourelle, alors que la caisse reste sans protection… ce qui n'est cependant pas si mal, puisque plus de 80 % des coups de « Faust » frappent les côtés des tourelles… Si, dans la plupart des cas, une charge creuse détruit le bouclier, elle ne peut atteindre le blindage principal… Il faut l'intervention d'un second tireur pour y parvenir… Les tankistes soviétiques surnomment les trous provoqués par les *Panzerfäuste* ou *Panzerschreck* « le baiser de la sorcière »… ■

▲ **Ci-contre :** La méthode la plus efficiente lors des combats en milieu urbain consiste à faire accompagner les chars par de l'infanterie pour neutraliser les tireurs de *Panzerfäuste* avant que ceux-ci ne puissent entrer en action. Ria-Novosti

▲ **En haut :** Berlin, avril 1945. Face à la menace représentée par les roquettes à charge creuse, les équipages de char de l'Armée rouge entassent toutes sortes de « blindages » additionnels sur leurs T-34/85 : sommiers, caisses en bois… Ria-Novosti

LE *PAK 35/36*, UNE « PIÈCE DE MUSÉE »

Le *SS-Standartenführer* Kurt Meyer raconte :

« Gerd Pleiss, le courageux chef de la *1./SS-Aufklärungs-Abteilung 1*, perd ses deux jambes et meurt alors qu'on l'évacue vers un hôpital de campagne. Fritz Witt combat aux côtés de ses grenadiers à partir du front. Le *Generaloberst* von Mackensen montre un exemple parfait de ce qu'est un soldat prussien, poursuivant sa route, complètement dressé à travers les hautes congères, et accompagnant l'attaque de la « Leibstandarte ». Grenadiers et généraux mènent l'assaut côte à côte sur les champs gelés de Rostov. Attaquant les T-34 submergeant les canons antichars légers de la *60. Infanterie-Division (mot.)* et menaçant de provoquer une percée, mais alors pris sous le feu de nos « 88 ». Les servants des canons antichars légers pleurent de rage : ils sont désarmés contre les monstres d'acier. Le canon antichar allemand est en passe de devenir une pièce de musée ; son calibre ne permet plus de venir à bout des chars lourds ennemis. »

Extrait de K. Meyer : *Grenadiers*, Stackpole Books, 2005

	France	UE, Suisse, DOM-TOM	Autres	Quantité	TOTAL
Abonnements :					
Abonnemment d'un an à **Batailles & Blindés**, soit 6 numéros, à partir du n°54 inclus	35.00 €	40.00 €	45.00 €	x_____ =	
Abonnemment de deux ans à **Batailles & Blindés**, soit 12 numéros, à partir du n°54 inclus	65.00 €	75.00 €	85.00 €	x_____ =	
Hors-séries :					
HS n°2 : Opération Daguet (réf.74)	12.90 €	16.50 €	20.00 €	x_____ =	
HS n°3 : L'épopée du 6e GRDI (réf.75)	12.90 €	16.50 €	20.00 €	x_____ =	
HS n°6 : Afrika-Korps / Tome 1 (réf.78)	14.90 €	18.90 €	22.90 €	x_____ =	
HS n°8 : Afrika-Korps / Tome 2 (réf.80)	14.90 €	18.90 €	22.90 €	x_____ =	
HS n°14 : Tiger-Abteilungen ! Tome I (réf.167)	14.90 €	18.90 €	22.90 €	x_____ =	
HS n°15 : Guderian (réf.185)	14.90 €	18.90 €	22.90 €	x_____ =	
HS n°16 : Tiger-Abteilungen ! Tome II (réf.276)	14.90 €	18.90 €	22.90 €	x_____ =	
HS n°17 : La bataille des Ardennes - T.1 (réf.277)	14.90 €	18.90 €	22.90 €	x_____ =	
HS n°18 : La bataille des Ardennes - T.2 (réf.278)	14.90 €	18.90 €	22.90 €	x_____ =	
HS n°19 : « J'étais à Berlin » (réf.279)	14.90 €	18.90 €	22.90 €	x_____ =	
HS n°20 : Les as de la *Panzerwaffe* à Koursk (réf.280)	14.90 €	18.90 €	22.90 €	x_____ =	

Anciens numéros (8 € pièce, toute destination) :

- ☐ **N°7** : La *SS-Totenkopf* dans l'enfer de Targul (réf.7)
- ☐ **N°8** : Il faut sauver le soldat Lynch ! (ref.8)
- ☐ **N°10** : Les « Chauds » en Normandie (ref.10)
- ☐ **N°11** : « Tiger Jack » contre le baron (ref.11)
- ☐ **N°13** : Normandie 1944 (ref.13)
- ☐ **N°16** : Saga d'un "Wikinger" sur l'Ostfront (ref.16)
- ☐ **N°17** : Destins croisés en Normandie (ref.17)
- ☐ **N°22** : Leclerc : « se commander soi-même » (ref.22)
- ☐ **N°27** : Dans l'enfer de la Roer (ref.27)
- ☐ **N°34** : Les chars du *Heyl Shirion* (réf.134)
- ☐ **N°35** : *SS-Panzer-Division* « Wiking » (réf.140)
- ☐ **N°36** : Dans l'enfer du bocage (réf.145)
- ☐ **N°37** : Le *SS-Panzer-Korps* à Kharkov (réf.153)
- ☐ **N°38** : Les imposteurs de Skorzeny (réf.158)
- ☐ **N°39** : *Panzerschreck* (réf.162)
- ☐ **N°40** : *Skijäger* (réf.172)
- ☐ **N°41** : Wittmann à Koursk (réf.181)
- ☐ **N°42** : Nashorn au combat (réf.182)
- ☐ **N°43** : La « Panzer-Lehr » face au débarquement (réf.243)
- ☐ **N°44** : Tiger, « la bête de guerre » (réf.244)
- ☐ **N°45** : « Blitzkrieg » 1940 vs 1944 (réf.245)
- ☐ **N°46** : Les secrets tactiques de Rommel (réf.246)
- ☐ **N°47** : M4 Sherman (réf.247)
- ☐ **N°48** : Küstrin, dernière bataille avant Berlin (réf.248)
- ☐ **N°49** : Pourquoi les *Tank Destroyers* ? (réf.249)
- ☐ **N°50** : Piégé à Stalingrad (réf.250)
- ☐ **N°51** : 1945 - Carnage à Bautzen (réf.251)
- ☐ **N°52** : Tempête rouge sur l'Europe (réf.252)
- ☐ **N°53** : Baptême du feu de la « Hitlerjugend » (réf.253)

Nombre de numéros sélectionnés : _____ x 8€ =

TOTAL :

Bon de commande à retourner à :

CARAKTÈRE
Service abonnements
3120 route d'Avignon
13090 Aix-en-Provence
FRANCE

Commandez les anciens numéros de *Batailles & Blindés* et de nos autres publications, consultez également les sommaires détaillés ou bien encore vérifiez leur disponibilité sur notre site :

www.caraktere.com

Votre commande pourra vous parvenir sous plusieurs plis ; les délais de traitement et d'acheminement par La Poste varient de 6 à 20 jours. Merci de votre compréhension.

Nom : .....
Prénom : .....
Adresse : .....
.....
.....
.....
Code postal : .....
Ville : .....
.....
Pays : .....
E-mail : .....

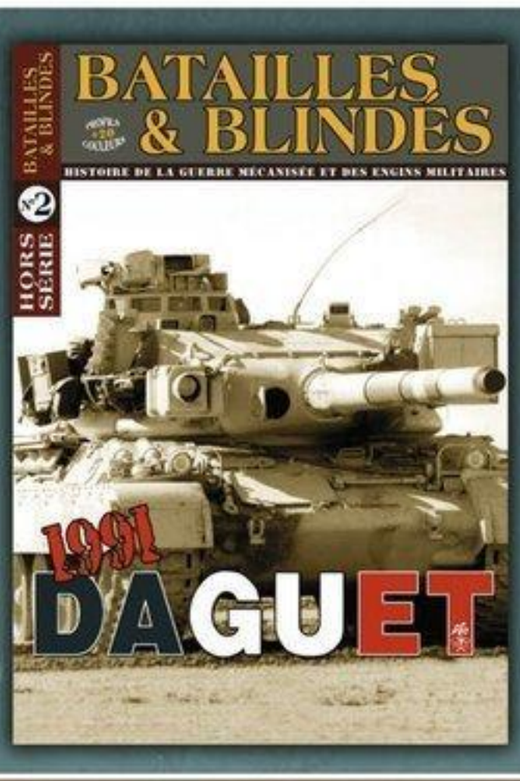
Règlement :

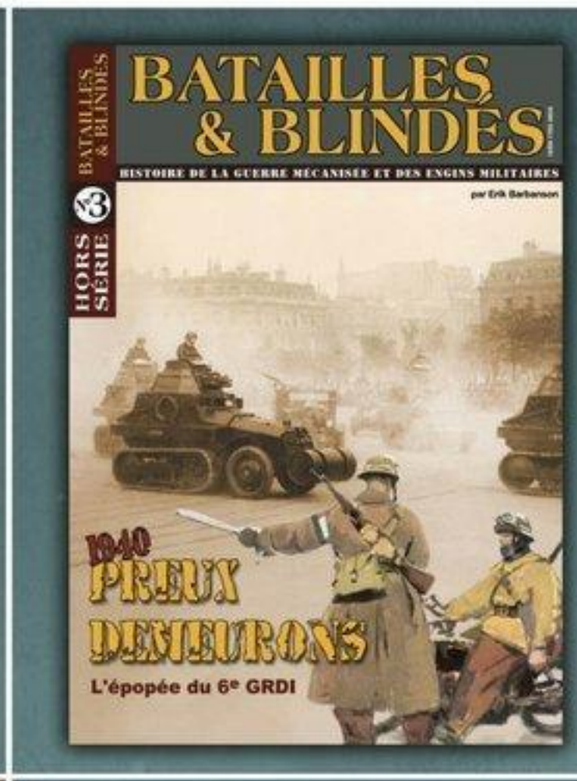
☐ Chèque à l'ordre de Caraktère
☐ Virement Swift ☐ Mandat postal
☐ Carte Bancaire :
Numéro : .....
Date d'expiration : .....
Cryptogramme visuel : .....
(3 derniers chiffres au dos de la carte) :
Signature :

Attention ! Les Eurochèques, cartes Maestro et Visa-Electron ne sont pas acceptés.
Pour éviter toute erreur, merci de bien vouloir écrire lisiblement.

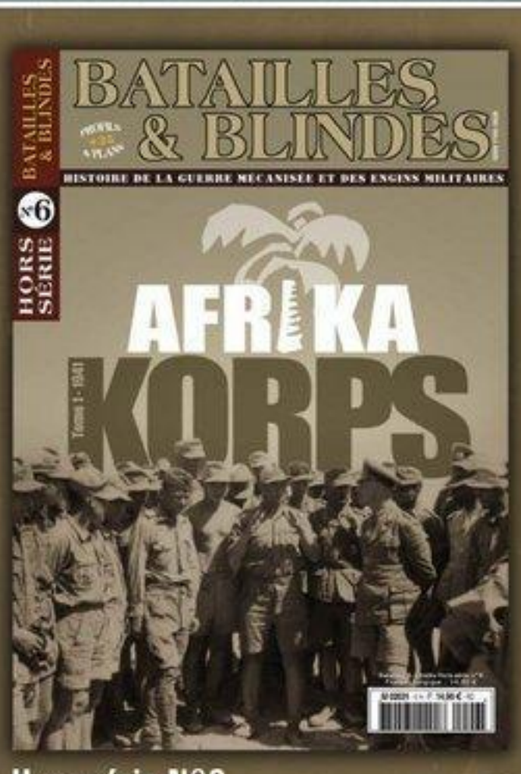
(RE)DÉCOUVREZ TOUS NOS HORS-SÉRIE

DAGUET

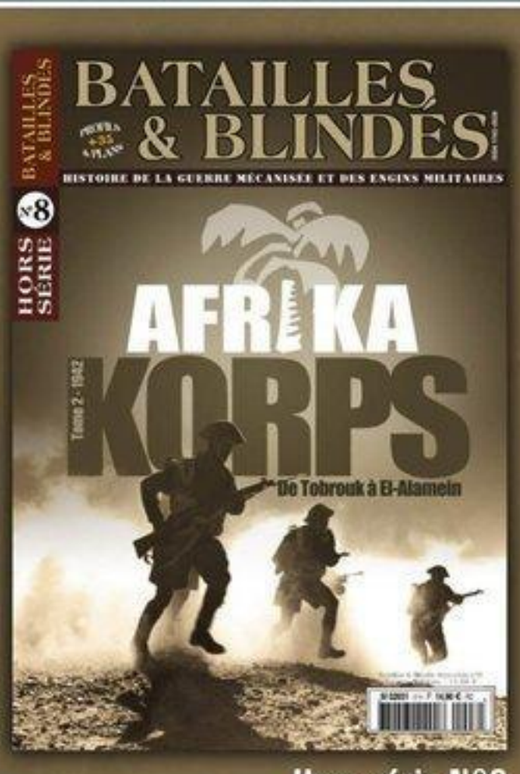




L'ÉPOPÉE DU 6e GRDI



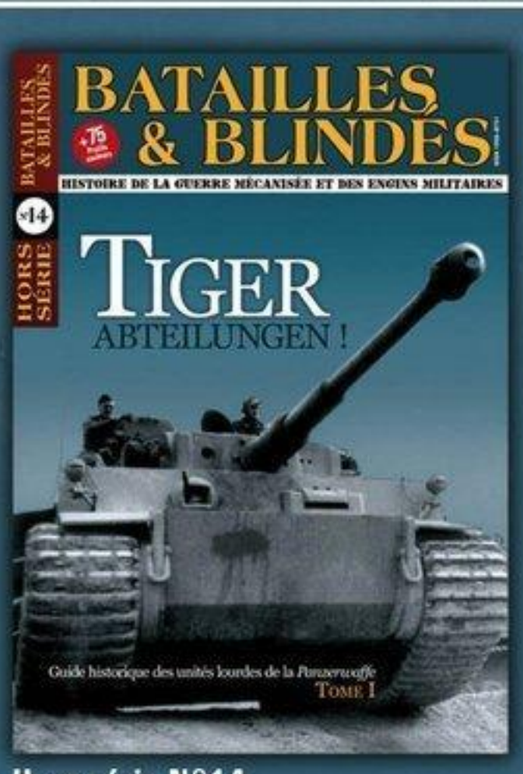
Hors-série N°6



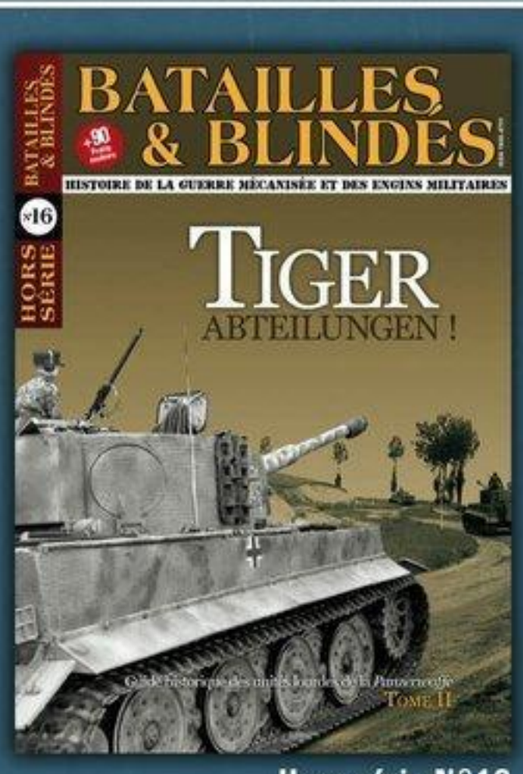
Hors-série N°8

AFRIKA KORPS

TOMES 1 & 2



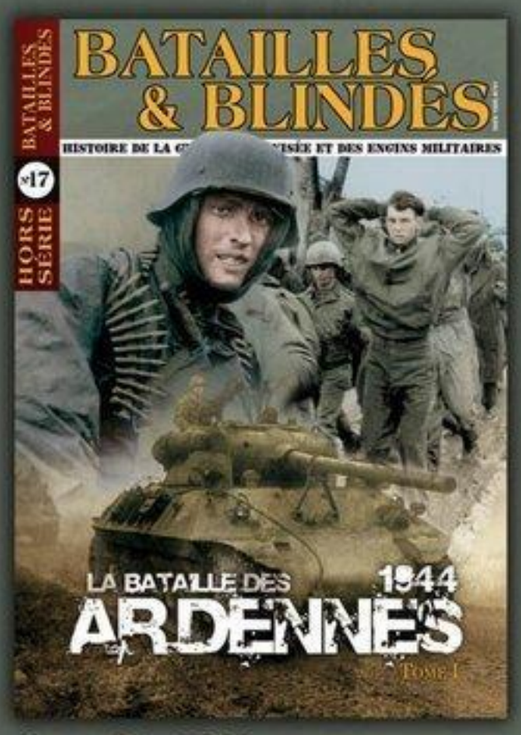
Hors-série N°14



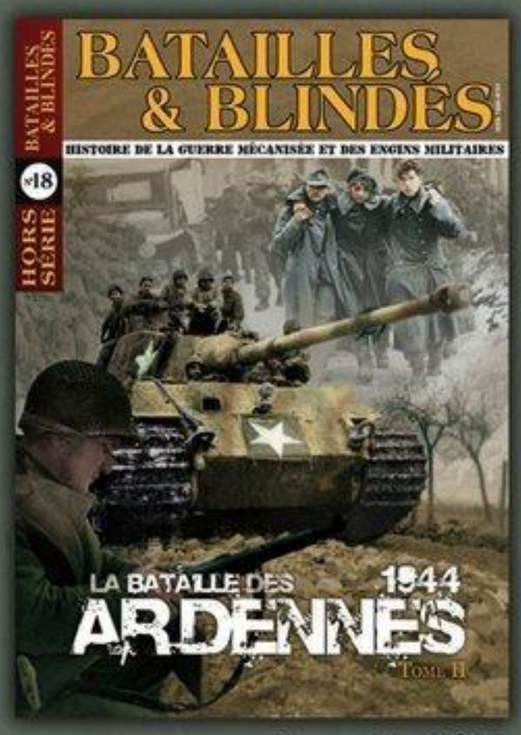
Hors-série N°16

TIGER ABTEILUNGEN !

TOMES 1 & 2



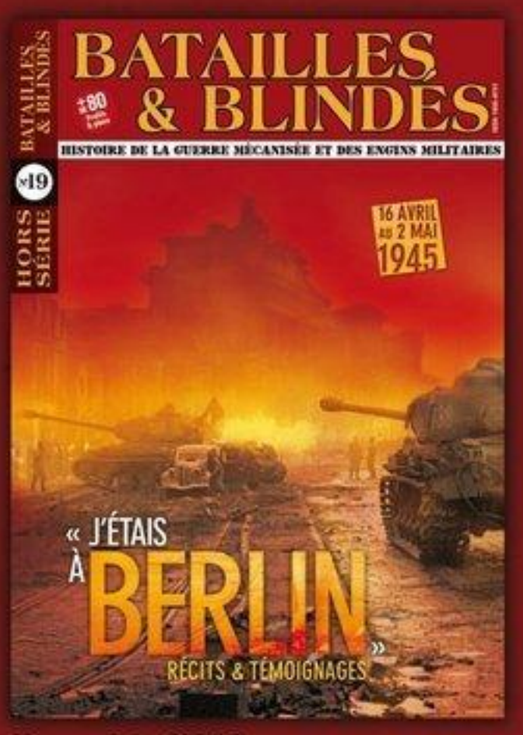
Hors-série N°17



Hors-série N°18

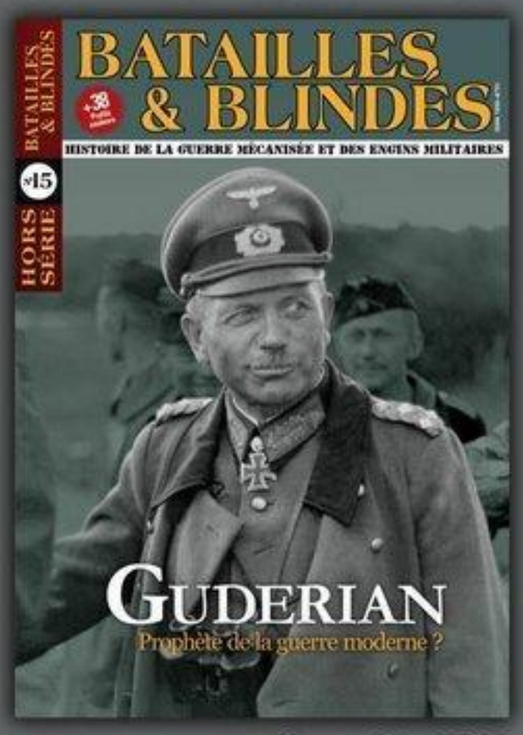
LA BATAILLE DES ARDENNES 1944

TOMES 1 & 2



Hors-série N°19

« J'ÉTAIS À BERLIN »



Hors-série N°15

GUDERIAN

Prophète de la guerre moderne ?

BATAILLES & BLINDÉS

PANZER KNACKER

HISTOIRE DU COMBAT ANTICHAR ALLEMAND 1939-1945

Durant la Seconde Guerre mondiale, les Soviétiques ont perdu 96 500 chars et automoteurs entre le 22 juin 1941 et le 9 mai 1945, les Américains 5 066, les Britanniques 15 844 et les Français 2 337 rien qu'en Europe et en Afrique du Nord ! Si une bonne part de ces chiffres est à mettre à l'actif des *Panzer*, les « casseurs de chars » de l'infanterie allemande et les canons *Pak* ont, eux aussi, prélevé un lourd tribut au parc mécanisé allié. La lutte antichar rapprochée apparaît comme la confrontation la plus inégale qui soit. Effectivement, l'industrie du *III. Reich* peine à doter l'entièreté de son armée de matériel susceptible de neutraliser les blindés ennemis à longue distance. Les soldats allemands ont alors dû affronter les divisions mécanisées alliées avec des équipements trop souvent obsolètes et imposant de combattre au « corps à corps » d'impitoyables colosses d'acier. Faisant preuve d'un courage confinant parfois à l'inconscience, les « casseurs de chars » de la *Heer* et de la *Waffen-SS* ont régulièrement combattu les « yeux dans les yeux » leurs adversaires lors de duels où la pitié n'était pas de mise. Tout au long de la guerre, les équipages de chars et les fantassins allemands vont rivaliser d'ingéniosité pour sortir vainqueurs de batailles « Homme contre machine ». Armés de simples fusils *Panzerbüchsen*, de grenades, de lance-roquettes *Panzerfäuste*, de pièces d'artillerie antichars obsolètes, appliquant à la lettre des tactiques ingénieuses ou faisant preuve d'une imagination débordante dans les situations les plus dramatiques, les soldats allemands vont affronter à la fois leur « terreur » des chars et des adversaires qui, trop souvent, ont l'impression de devenir de simples proies. Il est vrai que, progressivement, l'efficacité des *Landser* dans le combat antichar fait que la peur finit par changer de camp et que le chasseur devient le chassé ! Au travers de ce hors-série de *Batailles et blindés*, vous connaîtrez tout des armements, des tactiques, des subterfuges, des pièges… que l'Armée allemande a dû élaborer pour affronter les mastodontes alliés. Des témoignages viennent également illustrer des confrontations qui s'apparentent la plupart du temps au combat de David contre Goliath.

Batailles & Blindés Hors-série n°21
France, Belgique : 14,90 €
Espagne - Italie - Port. Cont. - Lux. : 15,50 €
Suisse : 25 CHF - Canada : 25$C

M 02031 - 21H - F: 14,90 € - RD